

Paul Bayleville

**O miserum Africa:
Le bleu karamoja**



O miserum Africa

(Ô malheureuse Afrique)

Tome I

Le Bleu karamoja

Préface

« O miserum Africa », tome I et tome II, est né de voyages... imaginaires, certes, mais aussi réels que possible. Je ne sais pas pourquoi ce titre en latin s'est imposé à moi. Archaïsme ? Volonté de souligner l'antiquité de nos relations mutuelles et le lointain de nos origines communes (*Australopithecus afarensis*, *Homo naledi*) ? Rappel de l'étrangeté du continent africain qui nous a toujours fascinés ? Je ne sais. Il y a cependant de l'ironie dans ce titre, car à l'échelle de la planète le malheur africain est universel.

Il ne faut pas chercher dans ces deux tomes respectivement sous-titrés « Le bleu karamoja » et « Les aventures de Tournesol Picarêve », une idéologie quelconque. Les idéologies sont toujours des sottises puisque leurs séides prétendent avoir la réponse avant de connaître la question. Tous les « tiers-mondistes » et « altermondialistes » en sont là, ainsi que les idéologues qui leur sont contraires. Le seul fait qui, pour l'heure, s'impose à moi est d'une tragique simplicité : à quelques exceptions près, les indépendances africaines ont été catastrophiques pour les peuples de ce grand continent. Depuis longtemps déjà, de jeunes Africains désespérés quittent, en masse et au risque de leur vie, des fictions nationales perverties par leurs élites. Pleins d'ignorance, d'illusions et de ressentiment ces jeunes gens imposent leur présence en Occident : promesse de nouvelles catastrophes.

Pourtant, bien qu'ayant senti « mon cœur mis à nu » par le malheur africain, mes vies africaines m'ont fait connaître une joie inexplicable. Je la dis dans ces deux romans-documentaires... je ne l'explique pas. Le fait que le tome premier, « Le bleu karamoja » soit le récit d'une famine ne devrait pas inciter à la joie ; et dans ce contexte, la joie peut sembler scandaleuse. Un scandale que j'assume et que seule la foi en ce que nous appelons Dieu peut éventuellement expliquer, comme on pourra le lire. Autant que son absence la foi est un mystère, il n'y a donc pas lieu de s'en expliquer.

Le tome second, « Les aventures de Tournesol Picarêve », contient quelques éléments érotiques qui appellent une explication. L'idée de donner une dimension érotique à ce complément au premier tome de « O miserum Africa » m'est venue dans une capitale d'Europe centrale. Je dis « complément » et non suite, car « Les aventures de Tournesol Picarêve » ne sont pas une suite au « Bleu karamoja » : il s'agit d'un autre regard subjectif et amoureux sur le malheur africain. Dans cette ville européenne, j'attendais un avion pour revenir chez moi à Neufchâtel. Dans la file d'attente cosmopolite, il y avait deux jeunes Français, « bon chic bon genre », moins de trente ans. Ils parlaient avec admiration des jeunes femmes qu'ils avaient rencontrées dans les boîtes de nuit (c'est-à-dire les bordels) de la ville. Après un commentaire positif sur la propreté des corps, vint une revue de détail : pubis et aisselles (épilés), fesses, seins (parfaits), la musculation en général et celle des sphincters en particulier (très bien, efficace). Cet étalage marchand d'éléments d'anatomies féminines déshumanisés dura moins de deux minutes, on appela mon vol pour embarquement, mais ces longues secondes me traumatisèrent en raison de l'heureux cynisme de ces deux locuteurs aussi satisfaits d'eux-mêmes que des parties de corps féminins dont ils avaient joui. J'ai compris que notre civilisation faisait fausse route. J'ai décidé d'écrire un roman-documentaire dans lequel l'érotisme servirait de marchepied à l'amour, et l'amour d'échelle de Jacob à notre élan vers les mystères du monde. Certes, l'ambition est grande, mais la littérature permet tous les rêves. Qui me lit dira si j'ai rempli mon contrat !

Le Bleu Karamoja

Chapitre 1

1980, il habitait Paris depuis deux ans. Il n'arrivait pas à se faire à une ville que dans ses monologues intérieurs, il appelait "Métro-police". Chômeur, il vivait dans un deux pièces meublé, au cinquième, sans ascenseur. Les "vouatères" étaient comme l'avait précisé la propriétaire: "À l'étage, mais propres". Tout était dans ce "mais" qui tentait d'escamoter l'étage... en vain. C'était un vieil immeuble situé dans le 7e, il donnait sur les Invalides. Une petite cour intérieure accédait à l'escalier qui abritait une niche où logeait en permanence une Vénus en stuc. Elle était incongrue, un peu lépreuse cette "Vénus à la niche", et le suif des émanations de la ville en faisait vaguement une dame de couleur grisâtre. Elle rappelait, en triste, ces "Madones aux néons", baroque électrique, autrefois vues dans les rues de Naples. Pourtant, chaque fois qu'il passait devant la "Vénus à la niche" sa lèvre supérieure esquissait une infime contraction: offrande muette, prière ébauchée; Vénus-Madone, la chair en appelait à l'une, l'espérance eût voulu recevoir un don de l'autre.

S'il n'aimait pas la ville, c'est que, partout, selon lui, elle évacuait le monde, la vie et la mort. Sa douleur, son désespoir, tout était authentique, mais il théorisait encore sur la ville, le monde, la vie, la mort. Pensées pauvres et molles pour un vrai désespoir. Dans sa quête d'un emploi, il parcourait les couloirs des ministères magnifiquement sanglé dans son uniforme de bureaucrate: le costume était impeccable, la cravate aussi, et dans les vastes édifices son pas retentissait comme autrefois en automne "le bois sur le pavé des cours". Il rencontrait des fonctionnaires en place qui le félicitaient de son doctorat d'État. Lorsqu'il se présentait, il donnait toujours un étrange relief à ce "d'État", comme pour se conférer une noblesse "d'Université". Il est vrai qu'il en fut une d'Empire. C'était un trait de cet orgueil propre aux timides de valeur. C'était aussi céder au goût français des titres, panaches glorieux ou vides. Il avait doublement tort: en général, ses interlocuteurs éprouvaient un vague tressaillement d'envie à l'énoncé d'un titre qu'ils n'avaient pas, et les plus vaniteux et fins percevaient sa noblesse là où

lui ne la savait pas: dans la profondeur de son être. Tout cela le transformait en rival que l'on écartait alors qu'il en était encore temps. On le renvoyait donc à des jours meilleurs où il n'y aurait ni crise ni petit fils d'un monsieur de... qui connaissait qui, connaissait quoi... qui connaissait le ministre. Quand le pouvoir de faire est disparu, il reste aux ministres celui de nommer. Il arrivait que l'entrevue s'achevât sur un soupir: "Évidemment, si vous étiez de L'ENA..." qui auréolait le locuteur de l'aura radieuse de cette nouvelle noblesse dite "de Libération"; tant il est vrai que chaque rupture de l'histoire de la France ajoute un nouveau rameau à la généalogie de ses noblesses contradictoires. La France est une société de cour, où l'on n'est rien si l'on n'est pas de quelque part ou de quelque chose, voire des deux (il y a un grand confort à pouvoir ainsi s'introduire: "Collot de La Mouille, de Polytechnique"). Plus les couloirs s'allongeaient, plus il suivait la pente descendante de recommandations en cascades, plus il était abasourdi par la capacité du système français à créer des aristocraties, et les sans-culottes qui vont avec.

Généralement, il passait ses soirées prostré dans la chambre, donnant libre cours à une désespérance qui authentifiait l'optimisme "bien comme il faut" qu'il avait dû afficher dans la journée. Pendant ces crises de délectation morose il songeait au suicide. Pensée obsédante, et ambiguë car ses dévotions à Vénus ne présageaient pas une telle fin. Mais dans un univers où il se sentait sans importance, la pensée du suicide lui était l'occasion de s'en donner un peu, beaucoup, voire passionnément. Je voyais alors une image atroce, celle du couteau à pain, à viande et à tout faire sur sa poitrine alors qu'il se projetait sur le plancher... Cortège des ombres défuntes, ses proches venus en reproche l'escorter tendrement au premier bout de la spirale de lumière. C'était un suicide plein de "Virtù" romaine. Dans sa mythologie personnelle il était romain, entre autres. Lorsqu'était passée l'heure de la mythologie, il se mettait au lit, s'assoupissant dans un mol abandon de lui-même, du monde et d'un système social qui n'avait prévu ni sa place ni – a fortiori – l'ambition de cet enfant des pauvres en retard d'une mutation du système de cooptation des élites. Un cercle social nous entoure. Sans lui, nous n'existons pas; mais par lui, nous pouvons périr, prisonnier de ce seul cercle, qui, dès lors, ne se peut que rétrécir jusqu'à étouffement de l'homme et victoire du vide. Mort tribale.

Il vacilla pendant de nombreux mois. Il se fortifiait, s'aigrissait, devenait meilleur et pire. De grands désordres étaient aux portes, mais parfois dans son sommeil de vastes songes lui montraient la terre, belle planète bleue, tournant

lentement dans la musique douce et profonde d'un violoncelle cosmique. Rostropovich jouant devant le mur de Berlin, ou à Vézelay. Il attendait ces songes mais n'en était pas maître. Il arrivait qu'à leurs places surgissent des cauchemars de montagnes s'effondrant sur une fuite impossible. Allait-il mourir ? Allait-il renaître ? Vint une lettre. Il reçut une lettre de Marcel Drale qu'il avait connu trois années avant l'achèvement de sa thèse, alors qu'il était en Ouganda, et cherchait à obtenir des informations sur les mouvements séparatistes du Sud-Soudan. Il avait écrit à Marcel Drale, il y avait de cela près d'un an, lui arrivait une réponse, datée de trois mois plus tôt. Le hasard est parfois la tendresse du monde.

"Cher ami,

Je n'ai pas été bien tous ces temps, cela n'est pas de conséquence universelle, mais explique le retard de ce courrier. Et puis, chez nous, comme vous vous en souviendrez, nous ne donnons pas au temps plus d'importance que celle qu'il semble accorder aux gens pressés. De plus, ce pays, comme vous le savez, a connu des temps difficiles. Je me réjouis de votre succès, et j'espère que vous négocierez au mieux ce titre de Docteur dans la carrière de votre choix. Je me permets de vous suggérer qu'au cas où vous seriez tenté de revenir nous voir en Afrique, vous pourriez joindre le Docteur Herbert Karmann, 24 Habsburg Strasse à Brème. Il tente de venir en aide à nos réfugiés à partir des comités chrétiens européens et appréciera votre connaissance du Sud-Soudan.

*Tenez-moi au courant de l'évolution de votre carrière.
Bien amicalement,*

Marcel Drale "

Lorsqu'il vivait une grande période d'abattement, arrivait un moment où il était poussé à réaliser un exploit un peu fou où la mort était appelée à son secours. Si l'exploit était réussi il en sortait grandi et apaisé, pour un temps. Telle était sa mythologie... Ce mensonge poétique qu'il avait mis en actes signifiait que le monde n'avait pas rompu son alliance avec lui, et que la mort resterait son allié, en dépit de l'abandon des êtres.

Autrefois, il avait ainsi traversé le Nil, à la nage, pendant sa crue. Lors de cette traversée, il n'avait cessé de songer à la mâchoire du crocodile qui risquait de se refermer sur lui. Pour parvenir au but, il avait dû brasser ses terreurs à l'élément des eaux. On lui avait appris, plus tard, qu'en cette saison, le plus grand danger ne venait pas des crocodiles, inexistantes dans ces eaux-là, mais de poissons

électriques dont la décharge pouvait être foudroyante.

C'est en Algérie, grand pays triste et pétri de haines, que s'était faite une autre fissure dans le mur de ses certitudes. Un moment de vie plus froid que de coutume l'avait poussé à gravir en hiver le plus haut sommet des Aurès, le Jebel Chélia. Lieu étrange, où il avait de façon grandiose installé les dieux de sa mythologie. Il y avait l'air, le vent, la montagne et une forêt de cèdres qui stationnaient sur les pentes tels des géants amicaux et redoutables emprisonnés entre l'écorce et la chair des cèdres. La neige était abondante et l'ascension allait prendre seize heures. Vers cinq heures du soir, il déblaya la neige qui remplissait le tronc évidé d'un grand cèdre mort, et dans ce berceau immense il fit sa tanière. Il craignait une attaque des loups qu'il avait entendu hurler dans la forêt pendant que, pesamment, il grimpait. Puis, la nuit était venue, la lune était belle, pleine, et glacée. Il avait pris une nourriture simple faite de pain, d'olives et de fromage; chaque bouchée avait une douceur acidulée qui contrastait avec la dureté froide de la neige qui de toute part l'entourait. L'intérieur de son corps se chauffait doucement, mais ses mains se laissaient envahir par la dureté glacée alentour. Parce qu'elles participaient plus directement au monde, ses mains étaient la proie du froid, il s'essayait à les réchauffer en les rapprochant du feu intérieur de ses viscères. Il avait froid, il avait peur. Il avait la conscience aiguë d'être un corps.

Il campait à la limite de la forêt; plus bas, il entendit les hurlements des bêtes. Il espérait que l'épaisseur de la neige les dissuaderait de monter. Dans la vallée, il apercevait une lumière qui signalait le petit village de Timgade. Il salua les ruines romaines qu'il ne pouvait voir. Timgade avait été une place forte intégrée aux limes de Numidie, ce mur de civilisation qui protégeait la colonie romaine des barbares. Il avait franchi ce mur, il pressentait la morne solitude des barbares, qui rendait poignante et désespérée cette lumière vue de si haut, de si loin; et dont l'unicité montrait la solitude plus encore que les étoiles. Au-dessus de lui, le ciel étoilé parlait des mondes qu'il ne connaissait pas. Il ne s'agissait pas de l'allégresse des soirs d'été, alors que les étoiles chantent nos espérances vaines ou véritables. C'était le silence froid d'une nuit de lutte.

Le hurlement d'un loup éclata dans les cèdres, en contrebas une meute y répondit. Horreur de se sentir gibier et nourriture pour d'autres corps. Il saisit le couteau qu'il avait glissé dans sa manche. Il comprit que l'épreuve serait en cette nuit où son alliance avec le monde serait rompue ou reconduite. Alors commença-t-il à parler avec les dieux qui peuplaient ces

lieux. La montagne répondit... elle accrut sa terreur émerveillée en révélant toute, ou partie seulement de sa puissance. Les jeux d'ombres que firent soudain les nuages sur une lune de glace éveillèrent en lui ses terreurs enfantines; un voile se déchira. Il revêcut ses attentes de l'aube. Puis, il s'apaisa et s'endormit.

Il fut éveillé en sursaut par une sensation moite et glacée; ou fut-ce par un son qu'il ne parvint pas à identifier ? Une brume dense était montée de la vallée en vagues rampantes qui s'étaient insinuées dans la forêt, elles atteignaient son gîte, l'enveloppaient. Le calme hululement d'une chouette rythmait ce mouvement à la fois protecteur et hostile. Ne pas voir nous empêche-t-il d'être vus ? Il vit sur les froids rayons de la lune la brume se métamorphoser en cristaux scintillants de la folie des lunatiques. Ces cristaux gorgés des couleurs changeantes de la lune l'effrayaient, ils pénétraient en lui par le souffle, et il songea que coûte que coûte il lui fallait éviter de trop en absorber afin de ne se pas perdre dans les grands abandons lunaires. Il songea soudain à la mort de Fu Yen, poète qui se noya, ivre de vin et de solitude, en voulant embrasser le reflet de la lune dans un étang. Il mit une écharpe sur son nez et sur sa bouche, et fut ainsi partiellement protégé.

Il ne s'agissait pas de respirer des cristaux ou non. Ce n'était pas du zyklon B que diable ! Seuls les hommes font des coups pareils à leurs semblables, en passant commande à l'habituel fournisseur allemand, la DEGESCH, sise à Francfort sur le Main et connue pour le sérieux de ses références: BELZEC, TREBLINKA, SOBIBOR, MAIDENEK, AUSCHWITZ. L'indicible qui possédait la montagne se contrefichait qu'il absorbât ou non de ces cristaux de brume gelée. Le mystère parle des langues élémentaires, en couvrant son nez et sa bouche il avait inventé un rite qui signifiait: "Ne m'aime pas au-delà de mes forces".

Tous les rites s'adressent ainsi aux forces élémentaires, simplement et directement. C'est lorsque le sens du rite est perdu que la gestuelle se complique, en pure perte d'ailleurs. C'est d'avoir pensé à la mort de Fu Yen qui gâcha tout, je crois qu'il eût dû s'abandonner, et accepter l'amour immense que lui vouaient la lune et la montagne. On peut soutenir aussi que Fu Yen le sauva, car nul ne saurait dire ce que l'amour de la montagne eût fait de lui. Un cadavre? Un fou? Un sage? Un être humain enfin ?

Partiellement protégé du grand vent des songes, il vit les cèdres en contrebas que baignait la lumière des cristaux de lune. Il se formait de grands cercles aux couleurs élémentaires

de l'arc-en-ciel. Le plus souvent une couleur était dominante: bleu, rouge, violet ou vert. Et il eût pu se croire entraîné quelque part dans les cieux contemplant on ne sait quel spectacle inouï. Des sons se mêlaient à la vision des choses et il entendit des notes, des sons ou des songes. Plus haut, on voyait le sommet intouché par la brume que magnifiait la lune.

C'était en quelque sorte un troisième exploit que de quitter Paris et d'entreprendre ce long voyage en auto-stop qui devait le conduire à Brème. Il relut plusieurs fois la courte lettre de Marcel Drale. Avec l'argent qui lui restait, il pouvait encore tenir un mois environ à Paris, un peu plus en ne se nourrissant que de flocons d'avoine et de lait. En fin de compte, la lettre ne donnait qu'un nom et une adresse, aller en Allemagne à partir d'une information aussi fragile était une folie. L'idée d'une action aussi brutale et aléatoire lui plut. S'il devait se perdre, autant que ce fût dans les quinze jours à venir, car il ne gagnerait rien à prolonger son agonie dans une ville dont la permanente hostilité n'était peut être qu'un prolongement de celle qu'il lui vouait. Il fit sa valise avec soin: deux costumes, deux cravates, deux paires de chaussures "comme il faut". Pour faire du stop, il opta pour la tenue de campagne: un vieux pantalon en velours à grosses côtes, un pull à col roulé, un chandail et un anorak. Il s'installa à une centaine de mètres d'une entrée de l'autoroute du Nord. Alternativement, l'allure des voitures était rapide ou lente. Il y avait un feu situé à une cinquantaine de mètres devant lui. Pour le stop, l'endroit n'était ni très bon ni très mauvais. Il était dix heures. Il était heureux de quitter Paris.

Chapitre 2

C'est un jeudi, tôt le matin, qu'il arriva à Brème. La Habsburg Strasse était proche du centre de la vieille ville, derrière la Cathédrale, à la limite de la ville ancienne et de la ville moderne. Au numéro 24, il y avait un Institut d'Études Africaines. Pour l'heure, il cherchait un lieu propice à sa métamorphose, mue magique qui ferait d'un auto-stoppeur épave, chassé de la table d'un festin malthusien, le digne représentant d'une société d'abondance et fière de son état. Tout cela, c'était du toc, du stuc et autre bergamasque; il y suffirait d'un peu d'eau, de quelques coups de rasoir et, bien sûr, de l'inévitable cravate-veston-complet sur lequel nous ne nous étendrons pas de crainte de le froisser. Lui, c'était son âme qui pli après pli se froissait davantage. Lentement, je le voyais perdre le plus précieux des biens, ce lest intérieur qui protège des grandes désespérances. Plus tard, beaucoup plus tard, je devais un jour voir au vitrail de sa vie finissante la Vierge représentée en divine lingère inlassablement repassant l'âme froissée des mortels.

Il entra dans une grande brasserie moderne, gagna nonchalamment le sous-sol et fit ses ablutions dans les lavabos. Il se changea, et cacha sa valise au fin fond de l'étagère supérieure d'un grand placard dont les premiers rayons contenaient des produits d'entretien. C'était au temps d'avant le terrorisme, on le regardait un peu, mais sans intérêt excessif. Il était tôt, il est vrai, c'est pourquoi il ne rencontrait que des êtres encore marqués par la stupeur du réveil. Il désirait marcher dans la ville, aller jusqu'à la Weser, pur plaisir certes, mais aussi pour défroisser son pantalon. Il faut tolérer l'hypocrisie sociale dans son âpre nécessité, à condition qu'elle soit bien jouée. Point trop cependant pour tromper, assez pour être purifiée par la sincérité de l'effort.

La ville émergeait d'un matin mouillé. Une heure auparavant était tombée une de ces petites pluies fines des pays du Nord. Elle avait lustré le macadam et les pavés couleur du silex et des sels ferriques. Sans doute pleuvrait-il encore dans la journée, le ciel était bas, plus blanc que gris. Il évoquait la langueur industrielle de ces villes hanséatiques, qui, les premières, enfermèrent leurs activités entre les murs des maisons, des fabriques et des entrepôts. La ville n'était pas triste. Elle était sérieuse, affairée, point austère cependant.

On retrouvait à travers les siècles l'atmosphère de quiétude active que les peintres hollandais du XVIIe et du XVIIIe avaient su si bien rendre. Quel contraste entre ces ports hanséatiques, concrets, actifs, doucement illuminés par une lumière de brume et ceux, épris d'imaginaire, qu'environ à la même époque peignait Le Lorrain: ports de frontispices romains où des soleils couchants illuminent des moiteurs levantines.

Il aurait pu marcher longtemps, abandonné à la rumeur des âges, à tout ce que la ville exhalait de ses pores. Il aurait pu se perdre dans le champ magique des siècles, et devenir fantôme cherchant à regagner les rives perdues du réel habituel, qui nous retient au monde des cours ordinaires. Il eut faim, prit un mauvais café et un bon petit pain. Il était encore tôt lorsqu'il regagna le 24 de la Habsburg Strasse, la demie de huit heures avait sonné alors qu'il traversait la place de la cathédrale. Arrivé devant l'entrée de l'Institut d'Études Africaines, il lui sembla qu'il serait maladroit d'arriver si tôt, et il décida de laisser passer une heure encore. Il occupa cette heure à tourner en rond sur une petite place, peu éloignée de l'Institut, mais où personne ne risquait de le voir, et utiliser sa détresse contre lui lors de la prochaine rencontre. Il s'étourdissait à penser qu'il lui fallait à tout prix remporter la victoire, être engagé par ce Karmann pour n'importe quoi, n'importe où. Il s'efforçait à ne rien prévoir, sachant que, de toutes les hypothèses, la bonne serait nécessairement l'imprévue. Il appelait à lui une force souple qu'il inhalait à pleins poumons et qui devait lui permettre de s'accrocher à la moindre aspérité que laisserait paraître la conversation. Il se devait aussi d'être prêt à planter en catastrophe le mensonge vraisemblable: dernière assurance de l'alpiniste qui recourt à l'artificiel.

Il y avait dans le hall d'entrée une atmosphère feutrée de moquettes épaisses, de vigiles aux muscles entraînés mais discrets, et de secrétaires aux ongles fonctionnels, c'est-à-dire taillés à la dimension de la surface des touches des ordinateurs.

On ne dira pas que Karmann impressionna; en retour notre ami n'eut pas à le convaincre de l'excellence des services qu'il pouvait rendre. Drale avait écrit à son sujet, et avant même qu'il ne se fût présenté le principe de son engagement était acquis.

- "J'ai bien reçu la lettre de mon ami Drale. Je suis content de vous voir !"

Tout en parlant, Karmann avait légèrement penché la tête sur le côté, comme pour le considérer sans surprise, geste de

vérification que l'on voit parfois aux douaniers, ou aux policiers, qui évaluent la correspondance entre un visage et la photo d'un passeport. Les gallinacés ont parfois la même pose.

- "Nous cherchons des hommes comme vous. Drale m'a parlé de vos voyages. Il a aimé ce que vous avez écrit sur le Soudan. À propos, j'espère que vous avez apporté un exemplaire de votre travail ? Notre documentation concernant cette région est mince, et pour cause..."

Notre ami fut étonné. Cet étonnement se traduisit par une remarquable absence d'expression qui le servit remarquablement. Comme beaucoup d'universitaires, Herr Doktor Karmann parlait beaucoup, et n'avait plus l'habitude, sinon le goût, d'écouter. Étant habitué aux approbations estudiantines, il doutait rarement qu'un visage n'exprimât une sorte de ravissement devant ses propos. Il supportait mal la contradiction, non qu'il ne l'aimât point, car elle l'eût stimulé, mais elle l'agaçait comme étant toujours inférieure à son propos; en fait, elle le décevait. Il vivait une profonde solitude intellectuelle et morale qu'il masquait sous un flot de paroles qui l'isolait davantage. Dououreux paradoxe, ce drame personnel permit à notre ami de faire bonne figure, en raison du fait qu'il n'en faisait aucune.

- "Enfin, je propose que vous voyiez avec nos archivistes le peu que nous avons sur la question. De toutes les façons, il vous faudra aller à Bologne pour rencontrer le Père Anselmino, il vous donnera plus de précisions quant à votre mission. Nous, ce qui nous intéresse en premier lieu est de savoir si l'aide que nous envoyons aux réfugiés en Ouganda est convenablement acheminée et distribuée. Deuxièmement, nous voudrions savoir si les maquis séparatistes existent militairement, s'il convient de les aider et dans cette éventualité, comment?"

Il répondit à Karmann qu'à sa connaissance les maquis étaient faibles, essentiellement, mais non exclusivement, en raison de leur manque de matériel. Sur ce plan, l'organisation de Raphaël Goura constituait une exception, elle recevait une aide israélienne à partir de l'Éthiopie. En tout cas, les hostilités n'avaient pas cessé et ne cesseraient pas; à moins que Goura ne changeât d'avis, ce qui était imprévisible.

Karmann esquissa un sourire vite effacé:

- "Certes. Mais j'aimerais que vous soyez très discret à l'extérieur en ce qui concerne la question militaire. Lors de vos futurs contacts avec les Pères de Bologne vous devrez vous garder d'aborder vous-même cet aspect de votre mission. S'il vous en parle (il désignait le Père Anselmino) soyez évasif,

répétez ce que vous venez de me dire. Surtout, ne leur parlez pas de l'intérêt que je porte à la question."

Il était près d'une heure lorsque Karmann l'invita à déjeuner. Ils allèrent dans un de ces snacks qui servent une nourriture simple et neutre parce qu'internationale. Il mangea abondamment, presque goulûment, mu par un de ces réflexes pique-assiettes qui caractérisent ceux qui n'ont pas l'habitude de prendre leurs repas en famille, à heures fixes, mais au hasard, ou dans une collectivité. C'est un des rares traits communs aux marginaux et aux militaires de carrière. Le ventre plein, son visage s'anima. Il finit par couper la parole à Karmann et expliqua qu'elles étaient, selon lui, les données du problème soudanais.

Il était très proche de la vieille question des nationalités en Europe, aggravée et compliquée par un facteur mal connu, généralement appelé tribalisme. Il parla de l'Irlande, des six Contés, des Flamands et des Wallons, de l'Empire austro-hongrois qui lui semblait un bon exemple d'État qui n'avait pas réussi à survivre à des querelles religieuses, culturelles et ethniques ou quasi ethniques. Comme toute nation, le Soudan était né de l'arbitraire, un arbitraire récent alors qu'en Europe ce même arbitraire avait le plus souvent reçu l'onction purificatrice du temps, de l'histoire et de l'oubli: sauf au sud-est de notre continent, dans les Balkans, et plus à l'est, dans le Caucase. Au Soudan, et en Afrique en général, la sanctification par le temps était en train de se faire à grands coups de massacres, d'acceptations et de renoncements. Il était possible qu'en certains cas la sanctification par le temps ne se fît pas, et que de larges pans du continent glissent dans l'oubli de l'histoire. Il y avait un problème du Sud-Soudan parce que les gens du Nord étaient musulmans, et quoique fortement métissés, ils se considéraient comme des Arabes. Inversement, les gens du Sud étaient animistes, chrétiens pour une importante minorité. Ils étaient noirs et bien décidés à ne pas se laisser arabiser. Il dit qu'il était persuadé qu'il existait un irrationnel du lien de sang, du lien tribal, que ce dernier avait une réalité indépendante de celle de l'être humain individuel, et qu'il était rare que l'ordre tribal eût une logique autre que celle qui le pousse à dominer ou à périr. C'est ainsi que les Sudistes du Soudan avaient formé des maquis séparatistes. Au fond, leurs slogans politiques se résumaient au dicton du paysan français: "Chacun chez soi et les vaches seront bien gardées". Les trois plus puissantes tribus du Sud-Soudan, les Dinka, les Shilluk et les Nuer, qui vivent ce que l'on pourrait appeler une "Civilisation de la vache" auraient aimé ce dicton, ils en avaient vraisemblablement l'équivalent. Si ces maquis avaient un but, il n'était pas très clair, et ne pouvait pas

l'être. D'abord, le fait tribal amenait chaque maquis à combattre pour sa propre identité, voire, et pour la même raison, à combattre le maquis de la tribu voisine traditionnellement ennemie. Ce fait, joint à la faiblesse des moyens matériels, créait un obstacle sérieux à toute opération militaire d'envergure. Sur l'avant-scène politique, les buts de l'action militaire étaient mal définis. Certains chefs civils, réfugiés en Ouganda ou ailleurs, étaient partisans d'une sécession pure et simple, ce qui posait le problème de la tribu qui dominerait le futur et hypothétique état. D'autres ne voyaient dans la lutte armée qu'un moyen propre à amener le Nord arabisé à accepter des concessions, et former un état de type fédéral ou confédéral qui laisserait une large autonomie au Sud. Telle était l'alternative, mais les chefs politiques et militaires étaient tour à tour, et rarement simultanément, convaincus que l'une ou l'autre de ces possibilités était la meilleure. Il ajouta qu'à sa connaissance d'importantes rivalités personnelles les opposaient parfois dans un délire aux haines imprévisibles.

- "Ah, Herr Doktor, je vois que vous connaissez fort bien votre sujet."

Cela avait été dit avec un brin de malice qui avait été mis là comme pour alléger l'expression d'un respect incontestable. Notre ami avait perdu l'habitude de lire l'estime dans un regard, et, pendant un instant, il fut gagné par une émotion disproportionnée par rapport au compliment qui venait de lui être fait. Il lui était arrivé parfois de percevoir la même émotion chez des interlocuteurs africains ou arabes auxquels il adressait un compliment sincère dans des conditions semblables à celle-ci. Ces êtres, qu'une histoire collective et personnelle avait rendus malades de dignité, avaient eu une réaction identique à celle que lui-même venait d'avoir: une bouffée d'amour et de gratitude insondables, qui éveillaient l'écho des gratifications maternelles. Une dignité pathologique, et destructrice.

On le logea à Achim, un village proche de Brème. Il disposait d'un deux pièces sommairement meublé. L'immeuble n'avait que quatre étages, il n'avait pas d'ascenseur. C'était une sorte d'HLM, plus propre que ceux qu'il avait connus en France. Les locataires en étaient des Allemands de la classe moyenne et non des musulmans projetant leur ressentiment sur l'environnement français de leurs habitations. Le matin, les mères conduisaient des enfants propres dans une école si petite qu'on l'eût dit de poupées. Il faisait un bout de chemin dans le sillage du babil des enfants qui, bientôt, s'éloignaient en direction de leur école alors que, lui, il attendait le bus. En fait, il habitait la campagne, ou, si l'on

veut, un mélange de campagne et d'urbanisation douce. Parfois, il se levait très tôt pour aller marcher dans le froid du petit matin. Passées les dernières fermes, il s'engageait dans une vaste plaine, coupée par des digues couvertes d'herbes. La Weser n'était qu'à une demi-heure de marche de chez lui, et il pouvait ainsi longer le fleuve dont il devinait l'embouchure, là-bas, du côté de la ville. Les dimanches, il lui arrivait de suivre la berge sur plusieurs kilomètres. En ces jours de congés et de solitude, il déjeunait de sandwiches faits de ce pain de gruau sombre et amer que l'on appelle "pumpernickel". Lorsque passait une péniche, il lui faisait de grands signes de solitude, parfois elle répondait du son grave des navires, solennité de tous les départs sur l'insondable des eaux. Pour la première fois depuis longtemps, et peut-être depuis toujours, il croyait avoir trouvé une sorte de paix intérieure.

L'Institut d'Études Africaines employait trois documentalistes. Deux étaient des femmes. L'une d'elles était très belle; l'autre, plus âgée semble-t-il, possédait ce pathétique des femmes passionnées qui ont commencé à prendre conscience du déclin de leur corps. Quoique de façon peu consciente, il était réceptif à la qualité particulière de cette femme, à sa profondeur subtile, doucement nostalgique, prête pourtant à saisir toutes les violences des passions de l'amour. En ce qui concerne les hommes, on appelle cela le démon de midi: messieurs affolés par les corps des jouvencelles; dames en recherche de la vigueur des jouvenceaux. Faut-il de l'amour avoir peu goûté les délices pour se soudain sentir pris au vertige du temps et des corps qui s'enfuient, grains de sable, grains de beauté au sablier des jours ? Il est vrai que le désir n'est pas l'amour, et que l'érotisme fait du désir un art ou une technique, ennemis ou alliés de l'amour, selon la soif des pratiquants.

Gabrielle était très brune, elle était petite, menue, ses seins avaient le délicat volume de ceux de la "Vénus à la niche" de l'immeuble de la Place des Invalides. Ils n'étaient pas grisâtres.

C'est dans son travail que Gabrielle trouva la voie qui le mena jusqu'à elle. Il n'aurait rien fait de lui-même, vaincu par un perpétuel "à quoi bon" qui paralysait un élan qui de toutes les façons l'aurait conduit bêtement à l'autre, plus belle. Un soir, alors qu'il allait quitter la petite pièce dans laquelle il consultait des dossiers qui, du reste, ne lui apprenaient pas grand-chose, elle téléphona:

- "Herr Doktor, Bonsoir. Avez-vous eu le dossier concernant le projet de canal sur le Nil Blanc ?"

Il ne pouvait que répondre oui. Elle le lui avait remis le matin même :

- "Il m'a beaucoup intéressé, mais il existe une étude très complète effectuée par les Anglais en 1917... Auriez-vous ce document que j'aimerais consulter ?... Car voyez-vous, c'est un document remarquable, on y trouve des considérations sur le possible bouleversement écologique qui résulterait de l'assèchement du marais du Sud... "

Cette réponse sembla l'exaspérer, il s'en rendit compte à la qualité particulière du silence qui fit suite à ses paroles professionnelles et impersonnelles. Après un temps, elle répondit qu'elle ne pensait pas avoir le document, mais qu'elle consulterait son fichier analytique en cours d'informatisation. Il crut qu'elle allait raccrocher, et exprima quelques banalités polies auxquelles elle apporta une réponse différente :

- "Voudriez-vous que je vienne chez vous, ou préféreriez-vous venir chez moi?"

Ce fut à son tour de répondre par du silence. Un silence que l'on ne peut pas qualifier d'embarrassé ? Non, il fut tout simplement stupide. Pourtant il était heureux, mais jouer jusqu'à la réalité du rôle l'étonnement stupide fut l'attitude qui, hélas, lui sembla la plus naturelle. C'est ainsi que la fin de son silence fut ponctuée d'un désinvolte et niais :

- "Pourquoi donc ?

- Oh, je ne veux pas vous choquer, mais d'habitude ce sont plutôt les hommes qui font ce genre de propositions..."

Il y eut un nouveau silence. Puis elle dit avec un peu de hâte :

- "Vous n'êtes pas choqué, n'est-ce pas, vous n'êtes pas choqué !?"

Il y avait de l'anxiété dans sa question, une inquiétude pleine d'émotion, de chaleur, de commencement de sueur. Il lança :

- "Non, pas choqué, enchanté !"

Puis il éclata de rire, naturellement enfin.

Chez elle était plus près que chez lui. C'est ainsi qu'il se rendit, joyeux, dans l'impression fraîche et nouvelle de

l'amour nouveau, dans un appartement cosu, meublé de goût, dont les murs étaient ornés de tableaux authentiques de maîtres inconnus. On ne prit pas un verre, ou alla directement à la coupe. Elle raconta quelques bribes de sa vie pendant qu'il l'embrassait, sauta quelques épisodes pendant que l'on se déshabillait, et ne dit plus rien lorsqu'il n'y eut plus rien à dire.

Avant que le mensonge n'advienne, les premières fois de l'amour avec un être pour lequel on sait n'éprouver qu'une attirance ordinaire sont d'une grande douceur, comme une consolation de la passion que l'on sait ne pas trouver. De tels instants sont si doux qu'on les pourrait dire plus grands qu'une passion amoureuse, bien que les grands coups de l'amour ne puissent à rien se comparer.

De toutes les façons, il nous sera donné de savoir ce qu'est l'amour le jour où nous saurons être imprévisibles, voluptueux ou chastes selon le rythme profond des désirs sélectifs. Elle avait l'amour doux et bon. Il l'eut étrange, peu viril et pourtant prolongé. Il s'étonna du manque de consistance d'un membre qui est censé en avoir, du moins en de telles circonstances. Cependant, il passa outre, vaincu par la douceur de cette femme qui demandait caresses, attouchement, jeux de lèvres, langue et salive, toutes choses qui demandent une attention que nul ne saurait feindre longtemps. Il passa outre sa semi-défaillance, et le membre peu viril entra ... puis revint, toujours sollicité par la femme dont les humeurs se mêlaient aux siennes. Il y eut beaucoup d'incompréhensible plaisir, et c'est dans l'abandon qui suit l'apaisement des corps qu'il prit conscience de son défaut de virilité. Il y avait là comme une trahison organique qui s'imposait comme un fait. On ne sait comment il eût réagi si Gabrielle, en frottant son clitoris contre le creux du pubis de l'homme, ce doux nid que la nature a ménagé en l'homme pour accueillir l'excroissance du clitoris, n'avait joui. Peut-être aurait-il alors parlé de son long désespoir, ou bredouillé une excuse et fui; mille façons d'échapper à ce fait auraient sans aucun doute été trouvées.

C'est, par paradoxe, le plaisir de Gabrielle qui rendit le fait incontestable. Il lui mordillait l'oreille par tendresse, par regret... pour suggérer quelque confidence?

- "Oh non, arrête-toi, tu vas me faire repartir, et je n'en ai plus envie.

- Repartir? Seulement comme ça ? Mais Gabrielle ce n'est pas possible. Et puis, tu sais, je n'y comprends rien. Enfin, tu as bien vu, tu as senti, je n'étais pas très ... euh... !

- Tu veux parler de ton machin ?
- Mon machin... si tu le veux.
- Je le veux bien ! Il était comme il était, mais je ne peux pas te dire, tu m'as fait un effet ... disproportionné..."

Pour une étrangère elle avait le mot juste. Elle eut un sourire, mi-coquin, mi-tendre, confiant et complice:

- "Tu comprends, les autres ils sont là, c'est inévitable, tu vois, on n'a pas le choix. Menaçant, il faut en passer par là. Remarque c'est ce qu'on veut, mais pas seulement. Le corps limite, mais il faut le corps. Comment te dire, je me suis sentie libre, tu vois, c'est cela: je me suis sentie libre, avec toi je suis libre."

Dans la vie, dans l'amour, chacun garde son mystère.

Ainsi qu'il en avait été convenu avec Karmann, rendez-vous avait été pris à Bologne avec le Père Anselmino. Il avait pris le train. Dans la gare, à son arrivée en un doux début de soirée, une locomotive à charbon, la dernière peut-être, était en instance de départ, elle répandait des volutes de vapeur et des fumées qui, par instants, noyaient la vision dans le vague des apparitions théâtrales. Que les couleurs ambiantes fussent plus violentes et l'on eût pu penser à ces fumigènes de discos, mais les teintes pastel dominaient sous les lumières incertaines du jour finissant, et sous les éclairages publics encore indistincts. C'était le début de l'été, la ville tout entière se mouvait dans l'entêtante senteur des tilleuls en fleurs. Au sortir de la gare, il fut comme abasourdi par ce parfum humide et calmant. C'est à tâtons parmi les senteurs de la ville qu'il trouva un petit hôtel dans la via delle drapperie, non loin de la piazza Maggiore. L'oratoire des Pères de Bologne était à près d'une heure de marche de l'hôtel. Par nécessité, et par plaisir, quinze jours durant il parcourut la ville en tous sens.

Passionnément il aima Bologne, qui lui inspira cette lettre qu'il écrivit à Gabrielle:

"Oserais-je, mon amour, te parler de Bologne ? de ce mystère alchimiste qui circule parmi les arcades ? de la pierre nue où gravée qu'en chaque instant de la nuit et du jour la lumière et l'ombre ressuscitent en silence ? Femme qui m'as rendu le monde, écoute: Bologne est une aventure sans commencement et sans fin. Je la parcours sans cesse, lors de mes visites au Père Anselmino, mais surtout, pour le plaisir de mes pas, et de tous

mes sens. Aujourd'hui plus qu'hier la ville est une suite de cercles concentriques déposés par le temps, dont le centre (le centre du temps!) est marqué par deux tours penchées côte à côte érigées. Elles sont moins raffinées que celle de Pise, elles ont je ne sais quelle rugosité de dolmen, mystère d'obélisque. Chaque cercle est un siècle d'histoire, et juché sur un rayon lumineux te voilà voyageant dans le temps. Si les deux tours sont du XIIe siècle, l'une comme l'autre se penche sur les lointains des temps. Ici, il y a du charme à en revendre à l'Europe tout entière, et du mystère pour combler tous les vœux des êtres attentifs. Ici, le Moyen Âge palpète, les Renaissances s'animent, les siècles s'amoncellent doucement dans l'ocre terrestre qui se mêle à la lumière inchangée et mouvante. C'est une ville d'ivresses dionysiaques et mystiques. Ma très douce, j'ai bien donné un pluriel à mes renaissances, car Bologne irrésistiblement me suggère une Renaissance en cours. Souffle nouveau, étonnant et caché qui s'assemble en Europe. Je ne sais par quel mystère pour la seconde fois l'Italie en est le centre et Bologne l'ésotérique épice. Les foules, qui le soir s'assemblent sur la piazza Maggiore, je ne sais ce qui les agite, mais je les sens toutes pleines de l'étrange métamorphose. Quel miracle que la vie, et quel miracle que ces peuples, qui, sans le savoir, inventent les mondes de demain. Gabrielle, ces foules me fascinent: femmes, hommes, enfants qui butent en leurs courses contre les passants, ils sont là en groupes animés et mouvants: un se dissout alors que d'autres se forment, rien n'en tout cela de compact, tout bouge, et chaque être demeure incomparablement reconnaissable. Un vertige me prend et je bois un "ristretto", dont je calme l'amertume par un verre d'eau glacé. Je t'embrasse mon amour. Je t'embrasse là où ton bon plaisir veut bien me conduire."

Notre ami était un romantique sensuel et farfelu. Il rencontrait le Père Anselmino à San Domenico, à l'intérieur du cloître. Souvent, il le trouvait lisant son bréviaire dans le déambulatoire. C'est là, assis à l'ombre du berceau des voûtes qu'ils discutaient parmi les senteurs provençales du jardin, qu'un tuyau de plastique rouge irriguait doucement. Au faible son aquatique se mêlait parfois le sifflement doux des ailes des pigeons et des tourterelles lors de l'envol ou du retour au sol, comme si le diamant de leurs ailes eût rayé le vent. Une fois de plus, le Père Anselmino lui expliquait le sens de sa prochaine mission ougando-soudanaise:

- "Voyez-vous, depuis notre expulsion par les musulmans en 1958, nous avons beaucoup de difficultés à savoir ce qui se passe dans le pays. Certes, les réfugiés que nous contrôlons, très mal d'ailleurs, nous fournissent quelques informations, mais elles sont trop fragmentaires, et peu fiables surtout. Il est vrai que le Nonce à Khartoum nous renseigne assez

précisément sur ce qui se passe dans l'ensemble du pays. Mais le Nonce, mon cher ami, c'est le Vatican, et nous craignons, quant à nous, que certains dans l'entourage du Saint-Père se fassent quelques illusions sur un éventuel et vague œcuménisme avec le monde musulman. Nous (ce disant il avait écarté les bras sur l'univers sanctifié et clos du couvent), nous pensons que toute concession faite à l'Islam fait du mal à l'Église. Depuis quelques années, l'Islam se répand dans l'Afrique du sud du Sahara. Oh, je sais bien que le monde musulman a peu à offrir, il n'a que de l'argent, cela compte mais l'argent seul n'a qu'une puissance limitée, c'est pourquoi ils offrent l'Islam et l'argent. Voyez ! Au train où vont les choses, tout chef d'état africain endetté est un converti en puissance, sa conversion lui est payée en dollars du pétrole pour construire routes, écoles coraniques et mosquées. Et ce pétrole est payé par celui qui l'a découvert : l'Occident. Faire payer par son ennemi le coût de la politique qui doit le perdre n'est ce pas du grand art ? L'Occident chrétien ne s'intéresse guère à cela, comme certains le disent aujourd'hui: "cela fait réactionnaire". Nous n'avons que faire de ce genre d'argument, nous défendons l'Église et l'Église n'est ni réactionnaire ni révolutionnaire, même si elle est **dans** le monde, elle n'est pas **du** monde. Son message échappe aux passions ordinaires du temps, et nous, ses serviteurs, ne sourions qu'à l'éternité."

Gracieuse une colombe se posa dans le patio pour s'y désaltérer, on entendit le doux froissement de vent du repli de son aile. Charles regarda avec tristesse le Père Anselmino et lui demanda si, un jour, enfin, viendrait le temps des hommes, fleurs éphémères, chaque jour coupées et cueillies. Il ne reçut pas de réponses.

Avant de quitter Bologne, il fut entendu qu'il se rendrait à Monaco où se tenait l'assemblée annuelle de la Fondation des Bienfaiteurs de l'Action Evangélique. La FBAE (on disait la Efbaé) recevait des dons qui, en partie, étaient gérés par les Pères de Bologne. Karmann avait déjà fait mention de cette Fondation dont il était le trésorier. Toutefois, l'assemblée annuelle ne l'intéressait pas. Selon lui, il n'y aurait là que de vieilles badernes venues réchauffer leurs os au soleil de la Méditerranée. Néanmoins, le Père Anselmino pensait qu'un discours émouvant pourrait être d'un bon effet sur les caisses de la Fondation. L'absence du trésorier l'irritait. Le Père Anselmino remit à notre ami une centaine de copies du rapport financier de Karmann afin de les distribuer aux donateurs les plus influents. On lui demanda d'introduire ce rapport, de lire à l'Assemblée le télégramme d'excuses qu'enverrait Brème, et d'arranger un discours émouvant. C'est dans le train qui le menait à la Principauté qu'il rédigea les notes émouvantes d'un discours que l'on voulait du même genre.

Il n'aimait pas la Côte d'Azur et, plus particulièrement, il détestait Monaco: cheval de Troie de l'Amérique et des millionnaires internationaux. La douceur des jours, la douceur des soirs dans ce magnifique décor de mer et de montagne lui était irrémédiablement gâchée par un parfum tenace de devises fortes.

C'est dans la grande salle des conférences de l'Hôtel Pouess qu'il parla. De la salle il ne perçut, outre l'évident volume, que les marbres verts et blancs qui livraient une querelle immobile à une moquette bleu pétrole. Alors même qu'il parlait, au bar du troisième étage un milliardaire texan en costume folklorique buvait un verre avec un cheikh séoudien déguisé en complet-veston. Au septième, une poule de luxe sortait d'une suite après une nuit qui n'en aurait pas. Deux étages plus bas, trois Japonais qui attendaient l'ascenseur photographiaient le couloir et la mer; l'un d'entre eux proposait une promenade en mer pour avoir prise de vue sur le couloir. Devant un des miroirs du rez-de-chaussée, un travesti rasé de près s'essayait à avaler sa pomme d'Adam, un groom mal élevé, ou bien renseigné, lui proposait l'adresse d'un chirurgien esthétique niçois. La male vie suivait son cours. De son discours, on n'a retenu que la dernière phrase de la péroraison: "Mesdames, messieurs, chères bienfaitrices, chers bienfaiteurs, n'oublions pas que le communisme commence là où s'arrête la charité". Une interprète anglaise eut un hoquet de plaisir, et la salle applaudit à l'exposition de ses intérêts plus ou moins bien compris.

Il y avait dans tout cela une irréalité profonde. De tout cet univers rien n'était vrai, hormis les êtres humains, le Pouess avec son béton, ses marbres et ses moquettes, le rocher et la mer ... pourtant... l'ensemble des situations que tissaient les rencontres de ces éléments était faux. On manquait le monde, on bavardait. Être vrai eût demandé moins d'attention à soi et davantage d'humilité face à la réalité des choses; et pour que cette humilité ne devînt pas servile, il eût fallu l'illuminer d'un amour réel de la vie, d'un émerveillement qui se dérobaient. Les êtres qui étaient là en semblaient incapables. Que leur était-il advenu pour qu'ils prissent toute chose comme allant de soi ? Comment avaient-ils procédé pour ainsi s'exclure du miracle de chaque jour ? Où était donc passé l'offrande, le don de soi à la douceur du monde, telle que nous sommes capables de la créer ?

Avait-on cédé au naturel et naturalisé la culture ? Tout semblait **normal**. Au son des idéologies, les êtres s'étaient animalisés dans ces décors vidés de l'imprévisible de la création: le lion ne transforme pas la savane, ni la fourmi la

fourmilière, et, le chat est en colère si l'on change son fauteuil de place. Ainsi ne faisons-nous que planter des décors pour le rassurant spectacle que l'on veut revoir - encore et encore. Au gré du vouloir ordinaire le spectacle continue, et l'on veut de toute force y convier les petits enfants pour lesquels on se fait idéologues. Mais, imperceptiblement, la vie a changé, car "l'avenir n'est jamais comme avant" et ce que voient les enfants n'est que le même en différent. Les décors changeants ne sont là que pour provoquer la vision. Il rêvait tous ces mots, perdu dans les reflets d'un collier de diamants qui illuminait de taches de lumière le cou lentement se fripant d'une millionnaire que l'âge avait commencé à saisir ... au col précisément. La dame, naguère, encore, jolie, répétait des "Comme c'est triste" inexpressifs alors que son voisin évoquait on ne sait quelles misères qui, pour elle, ne pouvaient qu'être exotiques. Cette dame diamantée était humaine à n'en pas douter de la tête jusqu'aux pieds, il en allait ainsi pour toutes ses fonctions biologiques. Mais le savait-elle ? Assurément non. Son moi saisi au cou par les rides lui semblait de toute évidence d'une nature essentiellement différente de celui de ses bonnes et autres domestiques, soit quatre-vingt-dix-neuf pour cent de l'espèce humaine, qui ne lui était contemporaine que pour la servir. Il n'était jusqu'à la majesté marine alentour qui naturellement ne lui semblât graviter autour de son ego ("le bleu me va si bien !"). Il est vrai que nul dans cette salle ne pressentait dans sa chair ou dans son imagination, c'est tout un, le prodigieux spectacle qu'offrait le rocher de Monaco à l'ère quaternaire. En ce temps-là, l'emplacement sur lequel s'élève l'hôtel Pouess était à quelques pieds sous la langue d'un glacier qui n'en finissait pas de refluer vers le Nord. Juché sur des moraines de basalte, on eût, à cette heure-ci, vu scintiller au loin une masse d'eau couleur lie de vin. L'espèce humaine n'avait encore inventé ni le bleu ni le vin, ni la Méditerranée. Pourtant, la matière qui forme le lieu de cette scène existait déjà. Las, les êtres réunis dans cette grande salle du Pouess étaient semblables aux dinosaures, ils mourraient sans comprendre ce qui leur était arrivé.

Il quitta Monaco et revint à Brème où son départ était imminent. Il eut de nombreuses conversations avec Karmann qui lui donna les derniers détails de sa mission:

- "Vous ouvrirez un bureau de la FBAE à Kampala; ce sera votre point d'attache. Pour le reste, attendez que les séparatistes prennent contact avec vous. En ce qui concerne les réfugiés, voyez avec les Pères de Bologne à Kampala, ce sont eux qui organisent les transports de nos secours. Il est certain que dans les zones qu'ils contrôlent les maquis vous organiseront des séjours au Soudan... ne vous faites pas prendre là-bas.

N'oubliez pas l'aspect, disons... militaire des choses: lorsque vous estimerez en savoir assez, envoyez moi une lettre manuscrite par la poste kenyane, c'est encore ce qu'il y a de plus sûr. Oui, ne vous faites pas prendre au Soudan. En Ouganda même, vous ne serez pas inquieté. Amin n'a jamais montré qu'un intérêt brouillon à ce problème, quant à ses successeurs, ils ont d'autres chats à fouetter. En fait, ils ne contrôlent rien, les frontières moins que le reste, et c'est tout dire. Notre représentant à Nairobi, Patrick Malone, sera votre base arrière. Si vous avez besoin d'aide, il sera toujours là pour vous épauler. À Kampala, vous pouvez utiliser le télex de la Compagnie Irwam Builders, vous devriez trouver un bureau dans le même immeuble que le leur. En cas de rupture des communications, allez à Nairobi, Malone est en liaison avec nous.

À propos... il semblerait qu'une famine se développe dans le nord-est de l'Ouganda. Pour l'heure, notre représentant à Nairobi est le seul à nous en avoir parlé, l'information lui vient des Pères de Bologne. Ce pourrait être sérieux, selon le cas cela peut faciliter ou considérablement compliquer votre mission, vous verrez! Je dois aller à Bologne voir Anselmino. Il est probable que je ne vous reverrai pas avant votre départ. Réglez rapidement les détails de votre voyage avec la section de l'Administration."

Karmann pencha légèrement la tête sur le côté, ainsi qu'il l'avait fait lors de leur première rencontre. Il eut un sourire qui se voulait amical, mais il ne put concilier ses mimiques avec des pensées qui allaient à d'autres préoccupations: sa prise de bec téléphonique avec Anselmino; les premières dents de lait de son fils qui, la veille, l'avait empêché de dormir; et quelque obscure rage de l'inconscient que ces deux événements avaient déclenchée. Le résultat fut pitoyable: sourire vague et forcé, dont le malaise fut renforcé par un "Alors, bonne chance!", qui participait du même désastre.

Entre cette dernière entrevue avec Karmann et son départ, dix jours passèrent: furent hors du temps, passèrent trop vite. Le pathétique du temps était là. Gabrielle et lui firent de leur mieux pour vivre comme si leurs jours n'eussent pas été comptés. Cette passion qui n'en était pas une était allée loin dans les coeurs, et lui l'amant des couleurs violentes avait appris l'amour couleur pastel. Quant aux corps, ils ne cessaient de se découvrir, secrètement bouleversés pas la certitude d'être bientôt en manque l'un de l'autre. À plusieurs reprises, je l'entendis fredonner l'air d'une chansonnette, autrefois entendue et jusqu'à ces jours, oubliée. La petite chanson était devenue une obsession, et parfois Gabrielle la fredonnait aussi. Un jour, elle lui demanda s'il se souvenait des paroles de sa chanson, elle ajouta d'un air mutin et doux:

"Ce sera notre chanson!", phrase et mimiques firent tressaillir le coeur de notre ami, elles s'y plantèrent. Étourdi par son émotion, c'est presque distraitement qu'il répondit qu'il avait oublié les paroles de la chanson. De cet instant, il cessa de fredonner bouche fermée ce refrain oublié. Moi, pour connaître et l'air et la chanson, l'émotion m'étreint, et c'est en vain que je cherche où s'en est allé le couple que formait les amants aujourd'hui dispersés:

C'est sur les quais des gares
 que les amants s'en vont
 Ils se disent au revoir,
 au revoir puis adieu.
 Oh, toi que j'aimais tant,
 ne dis pas au revoir
 Et ne dis pas adieu
 Je veux partir sans te quitter
 Et lorsque tu verras
 que je ne suis plus là:
 pleure pour m'oublier
 Je veux partir sans te quitter
 Je veux partir sans te quitter
 C'est sur les quais des gares
 que les amants s'en vont
 Ils se disent au revoir,
 au revoir puis adieu.

Certains ne font jamais que des voyages traits d'union: va-et-vient entre des attachements divers et fixes; d'autres ont l'errance tenace, sans trait d'union, sans apparence de départ ou d'arrivée. Je sais bien que l'on va toujours quelque part ... mais y va-t-on vraiment?

Chapitre 3

"Semper Africa novi aliquid apportat"
(L'Afrique apporte toujours du neuf)

Adage d'Érasme, d'après Pline in "Histoire naturelle".

Arrivé tard dans l'après-midi à Nairobi, il y passa sa première nuit dans un hôtel international de classe moyenne dont le hall d'entrée était très animé. De multiples ambiances s'y côtoyaient dans un brouhaha de langues étrangères. Pour ce qui est du vêtement, la touche exotique était donnée, comme toujours, par les saris indiens, les barbes, les moustaches et les turbans des sikhs. Assises sur des sofas usés, quelques tapineuses locales vêtues de satins chatoyants bavardaient et riaient. De graves hommes d'affaires blancs et noirs jouaient aux échecs, certains peut-être aux dames. Un groupe de Chinois s'ennuyait de façon idéologiquement correcte, c'est-à-dire ensemble. Quant à notre ami, je le voyais humer le vent de ce lieu de partout et de nulle part. Quelque chose dans sa démarche avait gagné en assurance. Il avait en poche plus d'argent que jamais il n'en avait eu, ni même vu. Il était là pour faire quelque chose, pour agir; et quand bien même tout cela n'eût été qu'une suite de divertissements pascaliens, cela ne changerait rien à sa joie de ne plus être exclu du monde de l'action des êtres humains. Après que Calypso eût changé les compagnons d'Ulysse en pourceaux, elle lui proposa l'immortalité à ses côtés, elle lui dit: " Reste ! ". Il partit afin de retrouver les êtres humains, et dit en substance à l'Immortelle: " C'est parce qu'ils ne sont que des hommes que je les aime" ... en 1982, une version moderne, due à Steven Spielberg, a donné: *"ET phone home !"*

- "Allô !... Pourrais-je parler à Monsieur Malone ? - C'est moi ! - Bonjour monsieur, Charles Sansovino à l'appareil - Heureux de vous entendre, quand êtes-vous arrivé ? - Hier, en fin d'après-midi - Avez-vous lu la presse kenyane de ce matin? - Non - Venez à mon bureau, 34 avenue Kenyatta, l'entrée est entre le bar et le pressing. Je vous attends."

Il acheta le "Standard". Le titre de première page expliquait la question de Malone: "Sud-Soudan, Goura signe la paix!" Cela lui fit un choc. Adieu les rêves ! Et il se vit chômeur à nouveau. Il commençait à s'emporter contre ce coup du sort lorsque l'inanité de sa réaction lui apparut subrepticement, crûment, douloureusement: de combien de cadavres avait-il besoin pour que son bonheur fût complet? Il

est vrai que passé un certain nombre, on ne compte plus, trop de malheur rend les chiffres anonymes: pour les tueurs, seul compte le premier meurtre, après, en apparence, l'ignoble devient un sport, voire une routine. Mais cette pensée, ce dépit, comment avait-il pu l'accepter, ou pire: le laisser aller de soi dans le sommeil de sa conscience ?

Le taxi l'emmenait au 34 de l'avenue Kenyatta.

Entre le bar et le pressing, accolée au mur une plaque de cuivre, qui portait des marques de doigts et des tâches d'oxydation, indiquait: P. Malone, Import-Export, et en lettres minuscules: FBAE, 2e étage. Sur la porte, une autre plaque de cuivre, réplique à peu près exacte de celle de l'entrée, répétait les mêmes informations. Le F de la FBAE n'était pas dans l'alignement, cela donnait F BAE. Sur la porte on avait placardé un écriteau manuscrit: "Entrez sans frapper". Il entra. L'endroit n'était pas reluisant, les murs étaient jaune pipi, plus pâles encore là où le soleil donnait de longues heures, le mobilier était dans le style fonctionnel anglais d'il y a presque un siècle, une poussière légèrement ocre saupoudrait l'ensemble. Quel contraste avec la jolie secrétaire, gracieuse et pimpante qui le reçut et lui demanda d'une voix chantante s'il avait rendez-vous. Sitôt que Sansovino lui eût donné son nom, et que se balançant dans le doux éclat de ses yeux et de son noir visage il eût balbutié quelques explications, elle le conduisit au bureau de Malone. Dans les pièces et les couloirs des commis blancs et noirs s'affairaient. Réparties entre cinq ou six pièces une douzaine de personnes déplaçaient des papiers, de la poussière, et des récepteurs de téléphone. Un télex sommeillait dans un coin près duquel la jolie Barua ("lettre postée" en Kiswahili) c'est ainsi qu'un employé venait de l'interpeller, ouvrit une porte marquée: "Direction". Malone était là, massif, rougeaud, et anglais. C'est ainsi que notre ami le perçut dans l'instant, mais si Malone était massif, il n'était ni rougeaud ni anglais. Il avait ce teint "brique coloniale" que les peaux piquées de taches de rousseur arborent après quelques années d'exposition au soleil d'Afrique. Il était de père irlandais et de mère écossaise. Il devait à son père son nom, sa religion et sa nationalité. Patrick Malone demanda à notre ami s'il avait fait bon voyage et bien dormi. Il répondit oui aux deux questions. Malone prit une cigarette, en offrit une qui fut refusée, et ayant vu le "Standard" que son invité avait en main:

- "Bon ! Vous le savez maintenant, la paix est signée, mais ce n'est pas la peine de faire vos bagages, nous avons une autre affaire sur les bras: une famine due à des cons, dont s'occupent des cons et dont il nous faut, nous aussi, nous occuper."

L'invité demanda quelques précisions, notamment en ce qui concernait les "cons". La question fit sourire Malone qui répondit:

- "Lorsque j'aurai terminé mon exposé de la situation, vous verrez que ce premier résumé est des plus exact".

Pendant un moment, Malone tira sur sa cigarette, puis il reprit:

- "Le Karamoja est un territoire de 12.134 km², il fait frontière avec le Kenya sur environ 200 km; au nord, il borde le Soudan. Au dernier recensement de 1966, il y avait 254.611 Karamojong, ou pour être tout à fait précis: 144.155 Karamojong et 110.456 Dodoth, Jié, Pokot, Téuso, etc.; quoi qu'il en soit, les Karamojong dominent la zone qui porte leur nom. Aujourd'hui, la population totale atteint probablement 320.000 personnes. Mais au rythme où vont les choses, et si rien ne vient les changer, ils ne seront plus très nombreux à la fin de cette famine. Certains disent que la famine est due à la sécheresse, c'est une idée rassurante, mais je n'y crois pas. Je ne crois pas du tout à la fatalité du climat. Savez-vous qu'il faut une dizaine de vaches pour faire vivre un seul Karamojong. Ce sont des pasteurs qui pratiquent une transhumance saisonnière, leurs bêtes sont autant faites pour marcher que pour donner du lait; et du sang, qu'ils extraient de la veine jugulaire qu'ils referment ensuite. Au mieux, chaque animal donne un demi-litre de lait, et moins d'un quart de pinte de sang par jour, au pire: rien. Ils consomment peu de viande. Ceci dit, en temps normal, la ration alimentaire est adéquate et vous le verrez lors de vos rencontres avec les survivants: les Karamojong sont des gens grands, beaux et solides. Pour ce qu'il en est de leur organisation et de leurs moeurs, ils ressemblent peu ou prou à tous ces peuples de pasteurs que l'on rencontre un peu partout sur le continent: les Peuhl d'Afrique de l'Ouest, les Nuer et les Dinka du Soudan, les Oromo de l'Éthiopie, les Massai, Pokot et Turkana du Kenya, les Mdebele de la Rhodésie (ou du Zimbabwe si vous y tenez): la guerre, la razzia du bétail et des céréales des voisins leur tient lieu de sport national, et d'activité économique d'appoint. On pourrait dire qu'ils ont la passion des "affaires", mais les "affaires" chez eux comportent obligatoirement un élément de meurtre socialement valorisé, un peu comme la mafia ou les gangs de chez nous. J'ai, moi aussi, la passion des affaires, mais dans l'ordre capitaliste du monde cela ne m'oblige pas à éliminer physiquement mes concurrents, et si certains empruntent parfois de tels raccourcis, dont les résultats sont d'ailleurs peu sûrs à long terme, on ne peut pas dire que leur comportement soit socialement valorisé. De telles

différences n'ont l'air de rien, mais elles font l'écart entre une société où la vie est possible, voire agréable, et un monde où la mort en permanence domine la vie. N'allez pas croire que je dise cela en l'air, il existe de bonnes statistiques planétaires sur les crimes de sang, l'Occident développé, comparativement, y apparaît comme paisible. Laissons, je vous en prie, le mythe du bon sauvage aux imbéciles tiers-mondistes et revenons aux Karamojong. À leur façon, ce sont des conquérants, donc des emmerdeurs pour leurs voisins sédentaires, ou plus cultivateurs qu'eux-mêmes ne le sont. Ce sont aussi des aristocrates, fières de leur sang et de leur lignage, que n'importe quel gosse vous récitera par coeur. Je suppose que c'est parce qu'ils donnent tant d'importance aux liens du sang qu'ils versent le leur et celui des autres avec facilité. Comme ils étaient eux-mêmes imprégnés d'esprit aristocratique, les colonisateurs militaires ont toujours traité ces peuples avec une certaine déférence. Chez les blancs, il en est resté un romantisme particulier qui valorise ces peuples guerriers et prédateurs. C'est bien injuste pour leurs voisins qui faisaient, et font encore, les frais du romantisme. Mais je ne voudrais pas vous donner l'impression que je méprise les Karamojong. J'essaie de vous dire ce que les choses sont; pour ce qu'il en est des êtres, tous ont droit à notre respect et à notre aide dans la souffrance. Mais je ne vois pas pourquoi l'amour du prochain impliquerait de ne pas savoir ce à quoi l'on s'expose. J'aimerais vous faire comprendre que les causes naturelles n'ont pas joué un grand rôle dans la genèse de cette famine. Certes, il y a eu deux années de sécheresses consécutives, mais si les Karamojong avaient dû s'entre-tuer à chaque sécheresse, il y a longtemps qu'ils n'existeraient plus. Or, aujourd'hui, leur existence en tant que peuple est en cause. Un fait très simple explique tout: l'introduction massive d'armes automatiques.

Malone fit une pose, vida son cendrier et alluma une nouvelle cigarette après avoir ébauché le geste d'en offrir une à notre ami qui avait esquissé un geste de refus. Puis, il reprit la parole :

- « Maintenant, si vous voulez expliquer la présence de ces armes, c'est une affaire beaucoup plus compliquée. Peut-être y reviendrons-nous, si l'occasion s'en présente. Si l'Afrique continue par les mêmes chemins que ceux qu'elle suit depuis ses indépendances, et rien ne me suggère l'espérance d'une alternative, dans cinquante ans ce continent sous-peuplé sera dépeuplé. Les peuples, quels qu'ils soient, qui prendront possession de cet immense vide devront élever un monument à la Kalachnikov des soviets sans laquelle, et sans lesquels, cette nouvelle colonisation n'eût pas été possible. Parlons-en de cette arme ! du simple, du robuste: ni nettoyé ni graissée,

elle continue à vous tuer son homme comme si de rien n'était. Une arme conçue par et pour un peuple fruste parvient à d'autres qui le sont plus encore, et va les détruire. Cela a déjà commencé dans le Karamoja, les clans ont pillé les armureries abandonnées par les soldats d'Amin. Maintenant, ils mènent leurs razzias à la Kalachnikov, au lance-roquettes et à la grenade à main. Un carnage. Voyez-vous, la règle est que tout clan attaqué se venge, si possible sur le clan attaquant, pour récupérer son bétail et rétablir l'équilibre des morts, si possible avec intérêt. Si l'on ne réussit pas à attaquer l'attaquant, la vengeance et la récupération tombent sur n'importe quel autre clan. Avec un tel système, il suffit de peu de temps pour avoir le chaos. Un chaos de bâtons, de lances, d'arcs et de flèches, c'est encore un système; mais ce même système s'il utilise des armes modernes bascule dans une logique d'extermination. Oui, les Karamojong ont la passion du bétail ! On le capitalise, on le monopolise si possible, mais aussi on s'y attache par de multiples liens vitaux, symboliques, et sentimentaux. L'attachement est assez semblable à celui qui lie l'homme d'affaires à ses affaires. Je l'ai dit tout à l'heure. J'ai connu un type qui a fait faillite, il s'est suicidé. Il arrive que le Karamojong qui perd son taureau favori, celui qui porte son nom secret, fasse de même. Ce n'est pas de ma faute si l'espèce humaine épouse si volontiers des chimères, amour fourvoyé... sommes incapables... il manque..."

Le reste se perdit dans des mots soupirés qui furent aspirés par un climatiseur qui ronronnait sombrement, et que Malone interrompit en s'écriant :

- "Alors, n'avais-je pas raison tantôt. N'est-ce pas une histoire de cons ? Vous connaissez Macbeth "... *a tale, full of sound and fury, told by an idiot, signifying nothing* ..." Finalement, mais avec moins d'élégance, je dis la même chose".

Dans le silence, son visage avait pris une expression douloureuse :

- "Nous aussi, en Irlande, nous avons connu des famines. Cela signifie la mort d'un peuple, au mieux son irrésistible déclin. Vous verrez, la famine que vous allez vivre en Ouganda ressemblera en plus ou moins absurde à celles que l'Irlande a connues; car alors que le Karamoja meurt de faim, les récoltes sont excellentes dans la province du Toro, tout comme entre 1846 et 1848, les greniers d'Irlande regorgeaient-ils de blé. Je ne sais s'il existe une mémoire atavique des peuples qui transiterait par les êtres éphémères que nous sommes. Il me semble vivre cette famine dans mon sang irlandais et écossais. En Écosse, ce sont les moutons qui affamèrent le peuple. Dans le Karamoja, la guerre des vaches tue les humains. Je ne sais

si cela vous a aidé à comprendre la situation, mais vous aurez compris les raisons pour lesquelles je me suis tant engagé dans cette histoire. La mort d'un peuple a pour moi quelque chose d'insoutenable... C'est comme si nous mourrions tous."

Malone avait achevé son exposé, il restait là, le regard vrillé dans celui de son vis-à-vis, perdu dans un ailleurs qui n'était ni le regard de celui qui lui faisait face, ni la pièce ni le monde, mais l'insondable douleur qui intéresse les successives générations de l'espèce humaine. Sansovino avait posé son regard sur celui de Malone, et se laissait guider vers ce point où brille le sombre éclat du mal, c'est lui-même qu'il y vit. Nous sommes à la fois condition et obstacle à notre humanisation.

Puisque sa mission restait à l'ordre du jour, encore qu'elle eût changé d'objectif, bien des détails pratiques restaient à régler. Patrick Malone ne les oubliait pas, c'est lui qui, d'un imperceptible, mouvement du visage interrompit leur méditation:

- "Je présume que vous acceptez **donc** le nouvel objectif de votre mission."

Ce donc fut un coup de gong qui tira Charles de son hypnose. Que signifiait-il ce "donc"? Qu'était-elle chargée de coordonner cette conjonction bizarre ? Ce **donc** campait au bout du monde.

- "J'ai organisé votre recrutement par la Grande Commission des Aides, la GECA, un organisme où nous avons de l'influence mais qui dépend des Nations Unies... Ne me remerciez pas... la Fondation des Bienfaiteurs de l'Action Evangélique, en tant qu'Agence non gouvernementale, a été conviée par la communauté internationale à participer aux opérations de la GECA, et à lui envoyer du personnel. Je vous ai fait recruter à un niveau acceptable, vous gagnerez cinq mille cent quatre-vingt-sept dollars par mois. Ils vous seront versés sur le compte que vous avez ouvert à Brème. Je vous invite, dès cet après-midi, à vous rendre à la représentation des Nations Unies à Nairobi afin d'y signer votre contrat."

Patrick Malone eut un bref sourire qui signifiait que l'entretien était terminé, il ajouta simplement: " Repassez dans mon bureau vers six heures, nous dînerons chez moi."

Lorsqu'il quitta les bureaux de la société de Malone, l'horloge du couloir central indiquait quatorze heures. Il traversa l'avenue et alla s'asseoir à la terrasse du New Stanley, un vieil hôtel d'aspect défraîchi et respectable, dont

la terrasse servait depuis plus d'un siècle de lieu de rendez-vous à la communauté anglaise. Assis à cette terrasse, à l'ombre d'un grand acacia au tronc tourmenté, il regardait la foule qui circulait sur les trottoirs. Il y avait là des employés qui se hâtaient de rejoindre leurs bureaux, quelques Africains dépenaillés, d'autres en complet veston, des Indiens, des Pakistanais, quelques mendiants aussi, des blancs également dont les vêtements étaient plus visibles, plus chatoyants, plus gais dans l'ensemble que ceux des autres. Sur le même trottoir, des vendeurs africains solitaires, n'ayant qu'eux-mêmes pour toute échoppe, proposaient: qui des statuettes d'ébène, qui des bracelets de poil de girafes ou d'éléphants; d'autres avaient installé à même le sol des journaux qui se vendaient à la criée. On voyait aussi des magazines pornographiques, et l'éclat d'un corps entrevu sur papier glacé éveilla en lui le souvenir de la peau de Gabrielle. Par un effet banal et pourtant étonnant du désir, il se trouva bientôt en situation de ne plus pouvoir quitter son siège, sous peine de révéler au grand jour l'origine de son trouble. Une sensation de gêne l'envahit, elle effaça le souvenir de Gabrielle; jusqu'à ce que, se remémorant l'origine victorienne du lieu où il se trouvait, il prit le parti de rire de sa situation. Le rire fait des miracles, dit-on. Nous porterons celui-ci à son actif, encore qu'il fût très ordinaire. Mais si le haut de son pantalon avait retrouvé sa tension normale, le trouble physique écarté donnait plus de force au souvenir de la femme aimée, et perdue.

Il se sentit seul au monde, malheureux comme l'enfant que nous sommes. Celui-là même qui, en chacun de vous, pleure parfois dans le silence où vous-même, ou d'autres êtres - vos complices - vous ont enfermés. Cet enfant universel a fait le succès des films de Charles Chaplin, où l'on rit dans le noir, où l'on pleure dans le silence d'un cinéma muet.

Il avait depuis longtemps perdu la maîtrise des mots, affalé qu'il était dans le souvenir de l'amour donné, reçu, et perdu. Sa pensée n'était plus qu'images et sensations, et les faits exposés par Malone s'étaient perdus en route. Ce n'est qu'avec peine que la réalité présente parvint à fournir des sensations actuelles qui, lentement, le remirent à flot. Il entendit tinter des glaçons dans un verre, petit carillon de glace sur la silice. Un éclat de rire de femme fondit les glaçons carillonnant, le bourdonnement de la foule absorba bientôt l'éclat du rire. Il revint au monde parmi les sons indifférenciés des conversations multiples. Il but un jus d'orange qui était devenu tiède, paya et partit.

L'immeuble qui abritait les Nations Unies à Nairobi avait été alloué à l'institution en un temps où l'on croyait que

l'organisation représentait autre chose que le plus minuscule commun dénominateur des États qui la composent. Le bâtiment avait conservé l'empreinte des grandioses desseins d'antan. C'est de l'intérieur que l'érosion des rêves avait touché l'architecture. Les ambitions, les nominations, les contractions puis les croissances d'effectifs, les ambitions encore, avaient toutes et chacune ajouté des murs de séparations à l'édifice; en résultait un labyrinthe sans fil ni raison, où le premier Minautore venu se serait perdu. Il se perdit, et à plusieurs reprises demanda son chemin à des employés pressés mais qui savaient, eux, où ils se trouvaient. À chaque nouvelle demande de renseignements, il avait l'impression de relancer ses dés sur ce jeu de l'oie compliqué. Il finit enfin par atteindre son but: un bureau minuscule, dont la paroi de séparation de contre-collé semblait toute récente. Un jeune homme aimable et moustachu le reçut, puis lui expliqua qu'il venait d'arriver à Nairobi et se plaignit de l'altitude, de la chaleur, et de la modicité de son indemnité journalière. Après que son visiteur lui eût expliqué la raison de sa visite, bien qu'il eût gardé sa moustache, le jeune homme perdit son amabilité.

- "Ah ! C'est vous le recrutement extraordinaire !"

Bien que ce recrutement ait été effectué par l'intermédiaire d'une organisation catholique, il s'avérait que le processus suivi lors de ce recrutement ne l'était pas. Le jeune homme et sa moustache se fit un devoir d'expliquer toutes les irrégularités de ce recrutement. Il écouta, puis demanda s'il pouvait signer son contrat. On lui répondit que oui, car on avait des ordres, et que de toute façon: il allait en Ouganda ...

Après qu'il eut signé son contrat, il s'apprêtait à partir lorsque le jeune homme lui dit:

- "Deux de vos collègues de Kampala sont actuellement en visite à Nairobi. Ils rentreront demain par la route et passeront vous prendre à votre hôtel, c'est le Sixty-Eight, n'est-ce pas ?" - Charles opina. - "Alors ils passeront vous prendre, le matin, entre six et sept heures". Charles remercia et partit.

Alors qu'il déambulait dans les rues de Nairobi, il songeait à l'absence de fraternité qui avait marqué son entretien. Sa solitude l'étonnait encore, lui qui, toujours singulier, allait son chemin.

Il se promenait dans Nairobi. Il venait de passer près du tombeau de Jomo Kenyatta devant lequel des torches brûlaient en

permanence. Cela faisait plusieurs mois que le "Javelot flamboyant" (il était en effet fort lubrique) s'était éteint, mais la vanité de l'homme brillait encore. Notre ami avait lu son livre "Aux pieds du Mont Kenya" où l'on apprend, entre autres choses, que les sorcières du cru tranchent le clitoris des jeunes filles Kikuyu "avec la précision d'un chirurgien de Harley Street". Le Tartuffe africain dit: "ôtez ce clitoris que je ne saurais voir", celui de Molière en avait contre les seins. Mais pourquoi y a-t-il dans le corps de la femme un mystère qui déchaîne excès de dévotions, et profanations?

Ce n'était pas encore l'heure de se rendre au rendez-vous donné par Malone, il décida d'aller prendre un verre à l'Intercontinental. C'était l'heure des apéritifs de cinq heures, et l'on pouvait voir, là, quelques représentants de la bonne société de Nairobi. L'intérieur du bar était somptueux avec son décor du genre *Lodge* de safari: panoplies d'armes blanches, peaux de bêtes, jeux de taxidermistes; massacres: têtes d'antilopes pleurant au-dessus les verres. L'atmosphère était ouatée, luxueuse et détendue. Celles et ceux qui étaient là s'accordaient une pause sur ce minuscule point d'Afrique dont le décor mettait en exergue une "africanité" de bon goût dont le style architectural soulignait à l'envi que l'on était ailleurs. Tout semblait dire: "Soyez en Afrique sans en supporter aucun des inconvénients!". À cela, il n'y avait rien à redire, mais on regrettera que l'authenticité onirique de ce continent aille généralement de pair avec le dénuement et la misère.

Alors qu'il dégustait la sombre et subtile amertume d'une Guinness, l'écrivain Williams Zezinger vint s'asseoir à une table derrière la sienne. Il le reconnut immédiatement pour avoir vu son visage sur la jaquette du livre qui l'avait rendu célèbre: "Les ombres du désert". Il avait aimé le livre et ressentait une vive sympathie pour l'homme, c'est donc naturellement qu'il écouta la conversation que Zezinger avait avec deux amis qui venaient de le rejoindre, l'un d'eux avait les cheveux roux.

- "... L'Occident est fini. Tout m'a semblé en pleine décadence: moeurs, modes, économies et monnaies en pleine crise. On ne croit plus à rien. L'Occident est un échec. Chaque fois que j'y retourne mon dégoût s'accroît et j'admire un peu plus la pureté des Bédouins du désert, l'innocence virile des Turkana. " Tu exagères", dit le rouquin. - "Aucunement" dit l'écrivain, - "la décadence vous dis-je". - "Eh bien moi, je dis qu'un peuple qui continue de produire des whiskys de qualité ne peut pas être entièrement mauvais" - dit le second comparse qui commanda trois Glenfiddich. Le reste de la conversation s'égaya, et s'égara, dans une longue comparaison

des mérites respectifs des whiskys des Highlands, des Lowlands, celle des diverses qualités de malts, et de tous les coupages.

Il y a trois grands types de whiskys, le plus abondant est une eau-de-vie d'orge et de maïs; il est rarement vendu à l'état pur à l'exception du Old Cameron Brig, mais en coupage dans les grandes marques connues et moins connues. Pour ce qui concerne les whiskys de malt pur, chacun avait sa préférence. Ainsi Zezinger ne jurait-il que par le malt de Highland Park, produit et distillé dans les Orcades. Quant au rouquin, sa préférence allait à celui des îles de Skye, Islay et Jura, plus corsé selon son goût en raison des algues fossiles mêlées à la tourbe sur laquelle on grille le malt, ce qui donne au malt ce parfum d'iode, cet air marin, qu'il transmet au whisky. L'autre, un Écossais qui roulait ses rrrr comme un béarnais, était en faveur des malts des Lowlands. Pourtant, tous trois s'accordaient sur les mérites de certains coupages à soixante pour cent ou plus de malt pur, quelques noms défilèrent: Catto's, McCalluins, the Famous Grouse, Spey Royal. Étonnamment, ils en vinrent à faire l'éloge de l'eau dans la mesure où il apparut que la qualité de l'eau déterminait celle du whisky. Et le rouquin devint poète, alors qu'il évoquait les petits affluents de la Spey où l'eau s'adoucit en s'infiltrant dans la tourbe et ruisselle sur le granite rouge avant d'atteindre des distilleries dont il fit chanter les noms: Glenlivet, Glenfardas, Glenfiddich, Macallan, Longmorn. Bientôt, l'Écossais y alla de son coup d'éloquence en déclarant que le whisky était deux fois enfant de la tourbe, par l'eau qu'elle adoucit et par le feu de tourbe qui sèche le malt, et lui donne son fumet. L'eau, la terre, le feu, l'air jouant dans les champs de céréales, mélange alchimiste où l'or chimérique d'un verre de whisky rend hommage au système solaire.

Il était l'heure, maintenant, d'aller au rendez-vous de Patrick Malone. Les autres bureaux étaient vides lorsqu'il arriva. Malone était dans le sien, occupé à lire un message.

- "Je vous en prie, asseyez-vous !", il continua son déchiffrement. Puis il soupira:

- "Ah, les affaires: on fabrique, on achète, on vend, et cela assure à toute la planète son mouvement. J'espère bien en faire jusqu'au jour de ma mort."

Ils quittèrent bientôt le bureau et prirent la voiture de Malone que gardait un grand type armé d'un gros bâton, chose banale à Nairobi, comme dans le reste de l'Afrique où tout budget comporte une rubrique bien fournie de gardiens et autres veilleurs de nuit.

Patrick Malone habitait "Peponi Gardens", une belle banlieue résidentielle de Nairobi. Tant le crépuscule avait été rapide, que l'on ne pouvait guère voir à cette heure-ci la beauté des maisons, des jardins et des fleurs. Seules, ici ou là émergeant à leurs fûts, brillaient encore d'un éclat surprenant quelques fleurs de flamboyants qui captaient les lueurs éphémères des tout premiers instants de la nuit. La maison de Malone était presque sans surprises. Sans être remarquables, les meubles ne manquaient pas de goût, ainsi que la décoration. On pouvait y voir les souvenirs d'un homme qui avait passé toute sa vie en Afrique. Mais, on ne s'attendait pas à trouver dans la maison un petit garçon de six ou sept ans qui se précipita sur Malone en criant: "Papa !, Papa !" et que son père embrassa avec effusion et douceur. Il dit à son invité: "Je vous présente Simon, mon fils". Il serra la main de l'enfant aux yeux verts, au teint cuivré, et dont les cheveux bouclés étaient presque blonds. L'éclat du regard, la vivacité des gestes révélaient un esprit éveillé. Une gouvernante apparut entre deux portes, on lui dit que nous dînerions à trois sur la terrasse. À d'infimes détails manquant au décor on pressentait l'absence d'une épouse; mais l'absence était tragiquement manifestée dans la tendresse qui unissait le fils au père.

Notre ami était sur le point de raconter son étonnante rencontre avec Zezinger quand on annonça que le dîner était servi. Ils se rendirent sur la terrasse que des éclairages indirects illuminaient agréablement. Un spot lumineux dissimulé derrière un buisson d'hibiscus créait une féerie de formes et de couleurs: des greffes judicieuses lui faisaient produire, sur des rameaux différents, des fleurs rouges et blanches. On apercevait en contrebas de la terrasse un gazon anglais qu'éclairait un projecteur, et que l'humide fraîcheur de la nuit rendait encore plus vert.

L'enfant était assis en bout de table. Et s'il était sage, ce n'était point par contrainte, mais par l'effet d'une attention soutenue à des mots qui stimulaient sa volonté de comprendre.

L'enfance est un miracle gâché, qui en tant que miracle ne se renouvelle pas. Qu'est-il le petit être issu de la femme ? Il n'est rien, il est tout; donnez-le en nourrice à des êtres qui volent, et bientôt il s'envolera. Dans le cours ordinaire des choses, nous ne volons pas, nous marchons à peine, et nos enfants nous ressemblent. Nous croyons volontiers que la nature, si peu économe du temps dans ses bégaiements évolutionnistes, a fait pour les humains un miracle, nous l'attendons du dehors, et tout semble en effet nous dire que le miracle est là, qu'il existe, nous nous appuyons dessus, et tôt

ou tard le miracle du dehors s'effondre. Il y a pourtant miracle: il est caché en nous. Hélas, nous voici encore et toujours assujettis aux lenteurs de la pesanteur.

L'enfant écoutait le visiteur racontant enfin les propos de Zezingler. Malone prit la parole:

- "Je connais Zezingler, il passe six mois de l'année à Londres et six mois à Lodmar, près du lac Rudolf. Ainsi que vous l'avez dit, il s'y connaît en whiskys. J'ai moi aussi aimé son livre, encore que, parfois, une phrase où il laisse deviner son mépris pour notre civilisation m'ait agacé; d'autant que, pour l'avoir connu, et vidé bien des bouteilles avec lui, je sais combien son mépris est inauthentique. Pour moi, Zezingler est très représentatif de toute une catégorie d'intellectuels dont les malaises existentiels ont échafaudé une Afrique de pacotille, où ils logent à loisir des fantasmes qui n'appartiennent qu'à eux-mêmes. Ils vont ainsi de l'Europe à l'Afrique, et comme un amant indécis ne demeurent chez l'une ou chez l'autre que le temps qu'il leur faut pour pressentir leur échec. Et fuir le réel qu'ils abhorrent. C'est autre chose que d'aimer. Ces gens-là ont, hélas, le privilège rare de pouvoir transmettre leur malaise individuel, qui de simple fait singulier, limité à quelques existences, risque alors de devenir un fait de civilisation. Ainsi ce mépris, il n'était dans les années trente que la réponse de quelques individus, parmi beaucoup d'autres, aux terribles défis que nous lançait notre époque. L'un des drames de ce temps fut que nombre de ceux qui défendaient les valeurs et la fierté de l'Occident furent irrésistiblement attirés, voire absorbés et broyés, par le nazisme: idéologie moins occidentale que tribale. Ces idées de race et de pureté du sang à mon sens appartiennent au tiers monde. Qu'eussent-ils été ces nazis sans ces générations de physiciens et de chimistes européens, et plusieurs étaient Juifs, qui depuis la Renaissance ont sur ce continent bâti l'édifice des sciences et des techniques. Dites-moi, qu'eussent-ils été ? Rien vous dis-je, si ce n'est une poignée de clans et de tribus défendant la pureté de leur sang à l'abri de leurs boucliers et de leurs lances lentement dégénéralant dans leur consanguinité. Cela tiendrait de la bouffonnerie d'une farce si la couleur dominante n'en était le rouge sang. Le résultat de ce gâchis fut de nous rendre pusillanimes, et honteux de notre civilisation. Le mépris de soi est un poison subtil, il paralyse l'action, car les meilleurs parmi nous ne savent plus sur quoi fonder leurs actes. "Pour Dieu et pour le Roi" disait-on autrefois. J'avoue que ce n'était pas très malin, mais c'était mieux que rien. Depuis trop longtemps maintenant, les meilleurs sombrent dans une sorte "d'aquoibonisme", ce qui laisse le champ libre aux pires qui, eux, n'ont jamais eu ce genre de scrupule, puisque leurs

actions ne visent qu'à leur assurer le maximum d'avantages et de jouissances. C'est le nazisme qui a paralysé nos forces, et quand je dis nazisme, je devrais ajouter son double monstrueux: le communisme. Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais ce que l'on dit de l'un s'applique presque toujours à l'autre. Quoi qu'il en soit, c'est le nazisme qui, le premier, a paralysé nos actes. Toute volonté d'agir avec force s'est trouvé piégé au remord, que dis je, à la terreur de ressembler à la bête qu'ainsi nous laissons faire. Car cette crainte finalement abjecte nous a fait les complices de tous les assassins que nous laissons agir. Je suis très loin de l'Afrique me direz vous... Eh bien non ! Aujourd'hui tous les tyrans de ce continent qui assassinent, torturent et massacrent ... peuvent, la tête haute, prononcer des discours tonitruants sur la démocratie, qu'évidemment ils ne pratiquent pas, et le développement dont ils sont incapables, au cours desquels ils nous traitent de nazis - entendez de colonialistes et d'impérialistes - mais ce ne sont là, d'un point de vue émotionnel, que des avatars du modèle primitif. Ces dirigeants d'états symboliques mais dont la tyrannie est bien réelle ont compris dans leur rouerie primitive qu'en agitant ce spectre, ils s'assurent de notre complicité, c'est-à-dire de notre impuissance, mieux encore: au jeu de la culpabilité, ils se sont assuré des prébendes, modestes au regard des richesses, c'est-à-dire du travail de l'Occident, mais considérables au regard de leur propre faillite. Ainsi financent-ils leurs ignominies ! L'Afrique va périr de notre remords, et c'est là l'ironie la plus tragique et la plus cachée de la fin de ce siècle. Pourvu qu'ils aient le teint un peu sombre, les tyrans peuvent aujourd'hui dire et faire n'importe quoi, nous n'osons ni les combattre ni les contredire et participons à ces mascarades honteux du passé, honteux du présent, et sans avenir dans un monde où nous sommes seuls à conserver visage humain. Il faudrait balayer cette honte si peu fondée sans qu'elle fût place à l'arrogance d'un mortel orgueil. C'est, je crois, le défi des temps qui commencent."

Malone interrogea du regard... - " ce déficit, le relèverez-vous? - Sans attendre de réponse, il se tourna brusquement vers son fils et lui demanda: - " Et toi Simon, le relèveras-tu ?" - L'enfant répondit immédiatement: - "Oui! ... mais papa qu'est-ce que c'est les nazis?"

"Ce sont des gens qui pensent que ceux qui ne sont pas exactement comme eux ne sont pas des gens" - "Dis il y en a beaucoup des nazis ?" - "Oui ! Beaucoup ! Et partout ! ... Mais dis-moi, mon petit ange, il faut que tu ailles dormir? Je t'emmène au lit et je te lirai l'histoire de Babar".

L'enfant fut emporté dans les bras de son père, c'est

par-dessus l'épaule de celui-ci qu'il fit à Charles un signe et un sourire avant de disparaître dans un couloir. Cette douce attention de l'enfant métis mit en arrêt dans le cœur de Charles un sentiment de jalousie, qui commençait à poindre et qui était né du trouble d'avoir été abandonné en pleine conversation. Nul doute aussi qu'au roman-photo de l'inconscient il figurât le fils et Malone le père. Mais ces jeux de l'inconscient manquaient de charme et d'intérêt, c'est pourquoi l'on saura gré à l'enfant d'en avoir interrompu le cours d'un geste et d'un sourire. Lorsque Malone revint, ce fut pour dire: - "il s'est endormi d'un seul coup, en serrant ma main, et il serrait fort mon petit bonhomme". Il eut un sourire émerveillé, alors qu'il disait en confidence: - "j'ai réussi à dégager ma main sans l'éveiller". Malone proposa un dernier whisky avant de raccompagner Charles à l'hôtel. Ils le burent en silence. Charles pensait à son prochain départ. Malone songeait à son fils et à Charles chez lequel il avait remarqué, et apprécié, ce qu'il eût décrit comme une "concentration tranquille". - " Ce garçon est attentif à toute chose ... D'ici six mois nous saurons également s'il est doué pour l'action ". Bien qu'aucun mot ne fût échangé, il serait faux d'en conclure que l'atmosphère avait perdu de sa chaleur. Peut-être aura-t-on remarqué que cette fraternité qui précisément les unissait n'était que peu perçue par l'un et par l'autre. Si dans le lointain de l'être ils s'étaient reconnus, une telle reconnaissance ne s'exprime généralement pas chez les hommes avec la même aisance que chez les femmes. Celles-ci pressentent et expriment avec plus de facilité les subtilités des âmes, les hommes de ce temps sont, quant à eux, plus gourds dans l'armure des conventions sociales: il est probable que plus d'un cas d'homosexualité masculine ne fut, à l'origine, que cette mutuelle reconnaissance des âmes fourvoyée dans le seul mode d'expression interpersonnel que les êtres humains de l'Occident sachent pratiquer avec quelque apparence de bonheur: la sexualité. Tant il est vrai que la politesse de l'âme est un langage auquel nous n'avons pas encore su donner de grammaire.

La voiture roulait dans la nuit sombre, elle venait de passer un carrefour compliqué, celui de Westlands. Bientôt, on entra dans la ville éclairée, et désertée, hormis par les veilleurs de nuit qui s'affairaient ou dormaient à l'ombre sinistre des néons, parmi des papiers sales et des sacs plastique que poussait le vent comme la migration triste des âmes mortes. Il n'alluma pas la lumière dans sa chambre pour se déshabiller, se coucha tout habillé, et très vite sombra dans le sommeil lourd que donne un verre de trop.

Chapitre 4

Le lendemain matin, lorsque ses deux nouveaux collègues vinrent le chercher à sept heures et quart, il était prêt. Il les attendait dans le hall de l'hôtel Sixty-Eight depuis une demi-heure environ. On ne servait pas de petit déjeuner à cette heure matinale, où, un réceptionniste, un concierge et les inévitables veilleurs de nuit faisaient encore acte de présence. Un grand type moustachu, blond, du genre beau gosse, vint à lui et demanda avec nonchalance: "Z'êtes Sansovino ?" Il en convint, puis le regard sombre, considéra l'hurluberlu dont l'œil était intensément bleu. L'homme eut un étonnant sourire qui exprimait, à la fois, la satisfaction de l'acteur qui a réussi son effet, et l'ironie de l'auteur qui juge l'effet superflu. Il tendit une large main et dit:

- "Moi, je suis John Vanlinden; celui qui attend en bas, près de la Land Rover, c'est John Wumphey. J'espère que vous ne vous appelez pas John vous aussi."

Porté par tant de bonne humeur matinale, il répondit que si son second prénom avait été son premier prénom, il se fût appelé Jean; comme tel n'était pas le cas, il s'appelait Charles. Il ajouta:

- "Je suppose que si mon second prénom avait été mon premier prénom, votre second prénom eût peut-être été votre premier prénom et notre situation serait exactement la même, car nous aurions toujours des prénoms différents. "

Ces échanges de syllogismes alambiqués les firent rire. Les rires résonnèrent dans le hall vaste et vide de l'hôtel, et, derrière son comptoir, le concierge fut en sympathie heureux de leur joie. Sur le trottoir, l'autre John leva la tête et sourit également. Il était brun et moustachu, un air d'enfance, que la moustache ne parvenait pas à cacher, errait sur son visage. Vanlinden dit à Charles: " Élémentaire mon cher Watson, car mon second prénom est Henri". Ils rirent à nouveau tout en portant le maigre bagage de Charles dans la voiture.

Il faisait tout à la fois froid et beau. Le ciel était splendide, semblable à l'immensité des cieux lorsque rien, ni clocher, cathédrale ou tour moderne, ne vient les border; il y faut aussi une qualité particulière de l'air: splendeur de

cristal que l'on ne voit que dans les rêves prémonitoires, ou en haute montagne. Dans la lumière, la ville avait un charme inoubliable, celui du départ. Ils étaient heureux de s'être trouvés mutuellement sympathiques. Ni leur âge - à eux trois ils avaient moins d'un siècle - ni leurs fonctions dans une hiérarchie sociale ne les prédisposaient, encore, à cette méfiance particulière que l'on voit si souvent chez les hommes, et chez les femmes, dits "d'âge mûr"; ou chez des êtres jeunes, mais d'un calibre inférieur à celui de ces trois là.

De Nairobi à Limuru la route ne cessait de monter, et l'on passait en quelques kilomètres de 1600 à 2200 mètres d'altitude. La Land Rover grise au toit blanc suivrait les méandres d'une route d'asphalte noir, dont les bas-côtés de latérite étaient rouges dans un paysage vert coiffé d'un ciel bleu. Oui, en cette journée d'avril, tout était beau et pur. À ces altitudes, la route était parfois bordée de grands candélabres, immenses cactées, luminaires sylvestres qui donnaient au paysage son étrangeté; comme si, soudain, une Land Rover fût entrée dans un tableau de Magritte. L'air était si pur que par les fenêtres ouvertes, les habituelles vitres coulissantes de la Land Rover, on pouvait entendre une cassette qui diffusait à tue-tête une chanson du groupe "Eagles": "Hotel California". On entendit le groupe alors qu'il chantait: "ils ne peuvent tuer la bête...". Et l'écho de cette phrase, un instant, un instant seulement, troubla la pureté de l'air qui circulait parmi les collines et les montagnes immobiles. À l'intérieur du véhicule, on parlait beaucoup, et fort, pour couvrir le bruit du moteur... ils venaient de s'apercevoir que tous trois ils avaient été boy-scouts... ils ironisaient sur ce passé qui, ils n'en doutaient pas, les avait prédisposés à leur engagement au service d'une cause encore mal connue, mais noble de toute évidence. À deux ou trois reprises ils s'écrièrent en riant "Qu'ils étaient toujours prêts !"... il y avait dans ce propos de célibataires l'habituelle allusion érotico-niaise, et navrante.

Le lac Naivasha n'était qu'à une cinquantaine de kilomètres de leur route. Un flamant rose solitaire volait vers le lac. Son long cou rectiligne se balançait de façon presque imperceptible: mouvements vélivoles, ailes délicatement rosées qui brassent l'air avec puissance et lenteur. La brise de la vitesse plaquait le duvet du ventre contre le corps, et les longues pattes rabattues en arrière avaient quelque chose de mécanique, d'artificiel. Les rayons du soleil qui n'avait pas encore atteint son zénith illuminaient le plumage rosé, qui, ici et là, se fardait de paillettes d'or, apprêt d'un mascara fendant le ciel serein d'un trait d'artifice. Du côté du soleil, des flammes gigantesques, à la dimension d'une planète

ordinaire, tourbillonnaient autour de quelques taches noires qui, dit-on, apparaissent périodiquement, coïncidences non fortuites des grandes sécheresses en Afrique. De fait, alors même que le flamant traçait son vol, et que l'éruption solaire s'élevait autour des taches noires, à la surface de la planète Terre, sur le continent africain, en Ouganda, dans le Karamoja, dans le village de Morulem, un enfant Karamojong était en train de mourir. Ses yeux immenses et noirs brillaient en agonie, fixant un point au-delà du malheur, et de lui seul connu. Alors que la vie quittait ce regard, le flamant rose et or déployait ses pattes et se posait parmi des milliers de compagnons qui parcouraient à pas lents et fouillaient de leurs becs les rives du lac Naivasha. Un bruit, un mouvement suspect, ou la blessure que fait à l'âme du monde la mort d'un enfant provoqua l'envol tumultueux des oiseaux, qui, entre l'horizon et la vision, intercalèrent les zigzags précis d'une immense écharpe de soie rose. Ce désordre de mouvements et de lumière, où le vol semblait le miracle d'on ne sait quel ordre issu du chaos, n'était pas sans quelque ressemblance avec les grappes de flammes qui, à des centaines de milliers de kilomètres de là, s'élevaient et retombaient sur le soleil en sublimes éruptions.

La Land Rover était arrêtée sur le bas-côté de la route. Les deux John étaient debout, séparés par cinq à six mètres. Charles Sansovino était un peu plus loin dans un champ. Ils formaient à eux trois, un triangle isocèle, et urinant. Les portières claquèrent, le véhicule démarra et ils quittèrent ce lieu. Le vent et le soleil séchèrent le dos d'un scarabée mordoré, un Khépri des antiques dynasties égyptiennes que l'urine d'un humain inattentif au monde avait mouillé.

Charles s'était installé à l'arrière de la voiture où l'amoncellement des bagages formait un matelas confortable, qui lui permettait de s'allonger de tout son long. Depuis un instant, il avait décroché de la conversation, et c'est à peine s'il entendait la musique. Il songeait à ce que John Wumphey venait de dire de l'Ouganda en général et de Kampala en particulier. John venait en effet de faire une description dantesque de ce pays qui, selon lui, reculait chaque jour un peu plus loin dans l'infrahumanité. Un dictateur ubuesque et sanglant avait en moins de dix ans ruiné le pays, décimé ses cadres, ou les avait contraints à la fuite. Il venait d'être remplacé par une soldatesque indisciplinée, éthylique, incapable, dont chaque élément individuel était, à sa façon, devenu une petite dictature dans le périmètre dangereux que contrôlait son fusil d'assaut. Au meurtre organisé avait succédé le chaos des assassinats menés au hasard des rapines. La nuit, faute de mieux, les sbires qui occupaient la ville mitraillaient les airs, semble-t-il pour se donner du courage et pour montrer aux civils, par force éveillés, que le pouvoir

appartenait au fusil, pas à sa cible. Les civils, qui constituaient les cibles les plus abondantes, et les plus probables, se le tenaient pour dit. Le jour, il y avait parfois des fusillades, des explosions et des morts. Wumphey avait dit que dans tout cela les gens restaient résignés et sympathiques. Nombreux étaient ceux qui disaient: "au moins, sous Amin on savait qui tuait qui, et pourquoi". John avait aussi raconté comment, à deux reprises déjà, l'intensité des combats et l'assassinat d'un expert des Nations Unies avaient forcé les fonctionnaires internationaux, ainsi que ceux des ambassades, à évacuer le pays.

Jusqu'à cet instant, Charles avait perçu les grands cataclysmes historiques sur un modèle exclusivement européen qui était issu de l'expérience de la fin des Première et Seconde Guerres mondiales. Ce que, schématiquement, on pourrait résumer par "destruction suivie de reconstruction " ou encore: "la naïve aventure d'un progrès entravé mais finalement triomphant". Par delà ce que Wumphey avait décrit, Charles percevait un autre processus, une destruction sans fin; à l'horreur d'une situation succéderait la continuation de l'horreur. Et dans tout cela les mots guerre et paix, en tant que concepts clairs et distinctement séparés, n'avaient plus cours. Aucun doute ! l'Enfer existait, il était sur terre.

Environ dix kilomètres d'une belle route asphaltée séparent Eldorette de Kaptigate. Ils devaient passer la nuit à l'hôtel de Kaptigat. Sur ce plateau qui culmine à près de 1200 mètres d'altitude les paysages ont beaucoup de charme. De petites rivières dans lesquelles la truite saumonée abonde parcourent des champs très verts sur lesquels se pratique l'élevage bovin. Néanmoins, cette vaste plaine eût semblé bien morne si, irrégulièrement dispersés, des bocages d'eucalyptus, de pins, de cyprès n'avaient donné à l'oeil un repère, et fixé au promeneur imaginaire un but. Au nord-est, on pouvait apercevoir dans le lointain la chaîne de Kabarnette: belles montagnes de dentelles noires entrevues dans la transparence d'une brume claire qui effleurait les sommets. À l'ouest, le mont Elgon pour l'essentiel situé en Ouganda formait un rempart. Bien que culminant à plus de quatre mille mètres, le mont Elgon est plus impressionnant par sa masse que par sa hauteur. En effet, le cône de cet ancien volcan rassemble tout son gigantisme sur sa base très évasée, et il faut à l'oeil une certaine accoutumance pour qu'il prenne conscience de l'extraordinaire dimension du paysage.

Arrivée à la hauteur d'un bouquet d'épicéas, la voiture quitta la route asphaltée pour s'engager sur une piste poussiéreuse qui escaladait un monticule de latérite. Puis, la piste montait doucement à travers des champs dont elle était

séparée par des barrières en bois; bientôt, le terrain fut plat à nouveau, ils aperçurent une haie de cyprès de belle dimension. La piste menait en quelques courbes gracieuses jusqu'à une ouverture pratiquée dans la densité sombre des cyprès. Cette entrée était gardée par une simple bille de bois posée sur le sol dans une rigole creusée à cet effet, en la franchissant la Land Rover eut un léger sursaut. La voiture s'aligna sans manoeuvres près d'autres véhicules garés sur une aire de terre battue, elle jouxtait un jardin à l'anglaise où de nombreuses espèces d'arbres et d'arbustes croissaient en liberté surveillée sur une pelouse britannique. Une série de petits bâtiments inattendus était posée dans ce décor dont le naturel était le fruit d'un long travail. À l'hôtel, on manquait de places, et les deux John décidèrent de partager une chambre à deux lits. Charles prit la dernière chambre à un lit, elle était petite et propre. Il y avait une cheminée. À la réception, l'employé kenyan qui avait inscrit son nom sur le registre lui avait annoncé de façon cérémonieuse, dans le genre *butler* stylé, qu'à sept heures et demie on apporterait le bois pour allumer le feu. Cela ressemblait à un rite. John Wumphey expliqua à Charles qu'il y avait des chambres avec et des chambres sans cheminée, les chambres "avec" étaient les plus recherchées, et bien que ne coûtant pas plus chères que les autres, elles donnaient droit à la cérémonie du feu, entre sept heures et sept heures trente, jamais plus tôt, jamais plus tard; ainsi semblait en avoir décidé quelque Zarathushtra muet, puissant et sage dont le Grand Prêtre était la direction de l'établissement... un couple d'Anglais âgés qui avait établi les règles de vie qui s'appliquaient à ce minuscule coin de terre: enclos de cyprès symboliquement ouvert et fermé par une bille de bois posée sur le sol. Il n'y avait rien de luxueux dans tout cela; c'était presque spartiate, ou plutôt à l'image de ce confort anglais qui est le fruit d'une longue réflexion sur le nécessaire, et d'un rejet obstiné du superflu. Un art du fonctionnel poussé jusqu'aux extrêmes, une esthétique du confort, qui parfois ne va pas sans concessions à une laideur utile.

On se reposa. Charles lut, il avait avec lui "The French lieutenant's woman" de John Fowles, il était en bonne compagnie. À cinq heures, les deux John vinrent le chercher pour aller au supermarché "Chez Akbar", à Eldorette. Il leur fallut un peu plus d'une heure pour achever leurs emplettes, ainsi que toutes celles que Wumphey s'était engagé à rapporter à celles et à ceux qui, à Kampala, lui avaient fait une commande. Akbar était un homme affable, par profession, c'est-à-dire par intérêt, mais aussi par l'effet de cette grâce orientale qui prend plaisir aux amabilités du commerce, et peut, parfois, les pousser jusqu'à une sorte d'esprit de fraternité qui a toutes les apparences de la gratuité. John

Vanlinden acheta son nécessaire: de la nourriture, des alcools, une torche électrique, une lampe-tempête, un réchaud à kérosène... Charles cessa bientôt de suivre Vanlinden. Il acheta de la nourriture pour participer au fonds commun. Comme objets personnels, il acheta de la crème à raser et une torche électrique. Pour le reste, il s'intéressa au superflu... du Champagne, quelques bouteilles de Beaujolais, et trois Mâcon blancs encore jeunes et consommables, mais pauvrets et esseulés sur un rayonnage. Ils quittèrent le supermarché après six heures, le soleil se couchait, immensément, comme d'habitude.

Après s'être changé dans sa chambre, il se rendit dans la salle à manger. Alors qu'il passait devant le bar, il y perçut une paisible animation, il jeta un coup d'oeil pour voir si les deux John y étaient attablés, ils ne l'étaient pas. Il eut le temps de voir que le bar ressemblait, en plus rustique, à celui de l'Intercontinental de Nairobi: "Afrique rassurante" pensa-t-il alors qu'il atteignait la salle à manger, et y vit ses amis assis à la table qui l'attendaient. La salle avait de vastes proportions qui faisaient paraître le plafond étonnamment bas, les lambris de bois vernis qui couvraient la moitié des murs accentuaient cette impression d'affaissement pourtant combattue par des colonnes en fonte, de style pseudodorique, et peintes en brun: peinture de surplus d'un régiment d'infanterie de Sa Majesté. C'était moche, mais merveilleusement rassurant, comme ces mariages mal assortis qui pourtant défient le temps. Il existe un style, sinon un art, colonial; il joue sur les contraintes climatiques de l'Afrique et celles, toutes budgétaires, des administrations qui lui ont donné son nom. Il aurait pu inventer un art de vivre, il semble avoir échoué.

Ils avaient ordonné des crudités suivies de truites saumonées, un délice; puis, des côtelettes d'agneau grillées servies avec des pommes au four "en robe des champs" fourrées de crème aigre; le tout était libéralement arrosé de trois bouteilles d'un Beaujolais Village qui faisait une fête champêtre au palais, et un feu d'artifice dans les synapses. Alors qu'aux environs de neuf heures, on allait apporter le dessert: un pudding de solide tradition; le vieux couple anglais, propriétaire de l'établissement, fit son entrée. De peau et de cheveux elle était d'une blancheur de lys sculptée dans le marbre; ni belle ni laide, elle était autre chose, dame âgée tout entière âgée et Anglaise: un ailleurs infranchissable. Lui, il avait, comme tout Anglais vivant sous les tropiques, le teint "brique coloniale" (ocre, tirant ici sur le rouge), rien de remarquable en cela; mais son nez avait viré au rouge vigneron, et le soleil tropical n'y était pour rien. C'est le Nuit Saint Georges, qu'un échanson noir apportait cérémonieusement qui avait mis ce rouge à la proue du

visage. Et ce vieux couple, dans une tendresse glacée, voguait vers son naufrage, dispersant au passage ses rites réconfortants et dérisoires. Non, ici n'était pas l'Angleterre, car elle n'était que prétexte à l'univers minuscule, mais réel, que ces deux êtres avaient bâti sur ce coin de terre, et cela était bon; et cela était pitoyable, car ce qui dans cet univers d'êtres, d'objets et de rites touchait au pathétique, c'était l'infailliable pressentiment qu'il n'aurait pas de continuité, à l'image même de l'aventure coloniale. Et si, pour l'instant, les choses étaient ainsi; le jour était proche où elles ne seraient plus, et à jamais. Au mieux, autre chose viendrait; et pour le pire: à ce qu'avait cultivé l'héroïsme du quotidien succéderait le rien ignoré de l'histoire, c'est-à-dire l'énormité des souffrances anonymes.

Dès la seconde bouteille de Beaujolais, l'amitié des trois amis avait pris consistance... bruits de confidences. Cela commença par une affirmation que chuchota John Wumphey: " Je dois vous dire que je suis amoureux de Fiona". John Vanlinden était en train de parler des Ballets du Vingtième Siècle de Maurice Béjart. Charles disait qu'il n'aimait guère Béjart depuis que ce dernier avait décidé de jouer les Ayatollahs et d'épandre de-ci de-là une pseudomystique à la Jean Guénon, autre tard converti aux splendeurs du totalitarisme musulman. John soutenait Béjart d'un point de vue purement esthétique, et se foutait de toute référence à la moindre idéologie. Excédé et excité par l'alcool, Charles venait de s'écrier: "De toute façon, moi je te dis que Béjart se serre de la chair de ses interprètes, mais qu'il ne les aime pas!". C'est alors que le chuchotement de Wumphey interrompit net la chorégraphie des arguments qui s'échangeaient par dessus la nappe. Les deux argumentateurs comprirent au ton de Wumphey que celui-ci voulait dire quelque chose de difficile, peut-être, mais important, sûrement. Ils le regardèrent. Ses yeux rendus brillants par l'alcool, et par quelque auto-apitoiement stimulé par l'alcool, se posèrent tour à tour sur ses deux amis; puis il reprit:

- "Vous savez, je suis amoureux de Fiona... Vous savez (la répétition de ce verbe les horripilait et ils avaient envie de lui crier à deux voix: " Non ! Non ! et non ! Nous ne savons rien !"). Vous savez... elle n'est pas belle, elle n'impressionne jamais lorsqu'on la voit pour la première fois... elle n'est pas de ces femmes qui accrochent le regard, et de là, pénètrent au coeur. C'est une femme étonnante, elle s'insinue en vous, et un jour vous réalisez que vous l'aimez... vous verrez, cela vous arrivera aussi... cela arrive à tout le monde."

Il dit, regarda fixement les deux autres, et vida son

verre. Charles et Vanlinden échangèrent un regard.

- "Non, non, je n'ai aucun espoir, aucun espoir... aucun espoir, mais c'est ainsi, je suis amoureux de Fiona".

Charles jeta un regard rapide à John Vanlinden, qui avait un sourire éthylique. Il en conçut de l'humeur:

- "Ils m'emmerdent ces deux grands adolescents tard montés en graine; l'un ne songe qu'à nous interdire une femme qu'il n'a pas, et l'autre ne rêve que de se la faire !"

Il en conçut une sorte de rancœur à l'encontre de Fiona, sentiment plus ébauché que porté à maturité, symbolique d'une mécanique primitive, celle du bouc émissaire; d'ailleurs, ce monstre à peine caressé joua mécaniquement son rôle: l'exaspération produite par les deux autres s'effaça, et même Fiona fut oubliée. Comme si les deux autres avaient été à l'écoute de ces frôlements d'un inconscient quasi reptilien, l'atmosphère se détendit et chacun abandonna ses songeries particulières pour revenir à l'échange des mots qui impliquait à la fois expression de soi et écoute de l'autre. Charles demanda:

- "Savez-vous comment nous allons nous organiser à Kampala? Je sais bien que John propose que nous habitons ensemble dans la maison de la GECA; mais, sur le plan pratique, j'aimerais savoir comment le ferons-nous ? Et je ne veux pas seulement parler des questions de logement ou de vie quotidienne, mais également du travail."

Il fut suivi par Vanlinden:

- "Comment est la maison de la GECA ? Combien a-t-elle de pièces ? Y a-t-il un cuisinier, comment est la cuisine, est-elle bien équipée ?"

C'est avec aisance, voire soulagement que John répondit:

- "Oh ! la maison est spacieuse, ce n'est certes pas ce que l'on fait de mieux à Kampala mais c'est très acceptable. Il y a un salon salle à manger, il est grand; deux vastes chambres, une plus petite; une cuisine équipée du nécessaire, ce qui suffit pour que le Mzee, notre vieux cuisinier, puisse préparer des plats anglais, je ne dirai pas excellents, car nous connaissons tous la cuisine anglaise, que seul surpasse dans l'horreur celle que l'on exécute en Hollande où le plaisir du goût est condamné à la peine capitale !"

Il rit et communiqua son rire.

- "Mais, croyez-moi, ce n'est pas si mauvais, c'est même parfois bon, nos petits déjeuners sont superbes !"

Vanlinden demanda s'il y avait des saucisses à la mie de pain et au porc.

- "Et que crois-tu que je vienne d'acheter chez Akbar? J'ai assez de saucisses dans notre réfrigérateur portable pour vous en faire passer l'envie pour longtemps ! Mais laissez-moi poursuivre... le Mzee (je ne connais pas son nom car tout le monde l'appelle le Mzee), c'est un titre honorifique, cela signifie " le Vieux " en Kiswahili; c'est ainsi qu'ici ils appellent Jomo Kenyatta. En tout cas, notre Mzee n'a pas usurpé son titre... il est vraiment très vieux. Il vous dira qu'il était le cuisinier de sir Newboldt, le dernier Gouverneur britannique de l'Ouganda, il était alors au sommet de sa carrière... et vingt ans plus tard le voilà obligé de travailler pour nous... enfin passons. Lui, il regrette la Pax Britannica, d'autant qu'en 1977 les soldats d'Amin lui ont passé une baïonnette à travers la poitrine, il vous montrera sa cicatrice... incroyable qu'il ait survécu. Le problème, c'est qu'il est vraiment très vieux, mais nous ne pouvons pas le renvoyer, ce serait inhumain, alors je demande votre indulgence pour les boutons non recousus, ou vos cols de chemises pas très propres. Vous verrez, le Mzee, c'est un personnage. Nous avons aussi un jardinier, portier, homme à tout faire; il s'appelle Joseph. Il loge dans ce qu'au Zaïre ils nomment d'un vilain mot: "la boyerie", un petit bloc d'habitations attaché à la maison. C'est un peu un emmerdeur, mais pas un mauvais bougre. J'allais oublier, la police ougandaise nous envoie irrégulièrement pour la nuit des gardes armés; lorsque cela arrive on leur donne des cigarettes et on leur sert un café chaud avant le départ du Mzee qui chaque soir rentre chez lui sur une bicyclette à peine moins âgée que lui. Je ne sais pas jusqu'où ces policiers en armes seraient utiles en cas de coup dur, mais il ne sert à rien de spéculer à propos de ces choses, vous saurez bientôt ce que sont les nuits à Kampala."

Il y eut un instant de silence, chacun savourant la douceur du cadre qui les entourait, une bûche claqua dans l'âtre, quelques étincelles furent projetées sur le plancher, et ce son, qui avait tout juste éveillé une vague peur animale, ne troubla pas les conversations, il se fondit dans l'ambiance paisible de cette fin de soirée. John Wumphey proposa de poursuivre la conversation au bar, confortablement assis dans des fauteuils. Ils s'y rendirent et s'assirent près d'une autre cheminée où brûlait un autre feu apaisant. Ils commandèrent trois whiskys et la conversation reprit:

- "... nous avons aussi un grand jardin avec des fleurs et des arbres (c'est très courant à Kampala), ainsi qu'une terrasse de plain-pied qui donne sur le jardin. C'est d'ailleurs sur cette terrasse que dorment nos gardes, quand nous les avons. Il y a trois chambres: deux grandes (Fiona a la sienne, et moi l'autre), plus une petite. Fiona dort dans celle qui donne sur la terrasse ... vous comprenez, elle aime tant les fleurs."

Il eut un sourire mi-triste, mi-ironique, qui, peut-être, ne s'adressait qu'à lui-même. Les deux autres jugèrent que le pauvre type était décidément très atteint, et totalement ridicule avec son loukoum du genre "vous comprenez, elle aime tant les fleurs". Pour sortir des autoapitoiements sirupeux, sans s'être concertés Charles et Vanlinden firent la même remarque:

- "... il manque une chambre!"

- "Pas vraiment, comme je viens de le dire, ma chambre est grande, elle compte deux lits, l'un de vous peut donc partager la chambre avec moi"

Charles regarda Vanlinden qui vidait son verre avec un plaisir évident et légitime:

- "Alors, John, jouerons-nous cette chambre à pile ou face?"

- "Pas nécessaire, as-tu une préférence ? Cela m'est égal. On pourrait commander un autre whisky, il est bon ce whisky..."

- "Alors je prends la petite chambre. Commande si tu le veux, je n'ai pas encore fini mon verre. Oui, il est bon, c'est du "Grouse", un mélange qui contient une très forte proportion de malt des Highlands, sans doute plus de 70%."

Les deux autres le regardèrent, étonnés de ses connaissances

- "Ne soyez pas surpris, mes connaissances datent d'hier. À l'Intercontinental, j'ai entendu l'écrivain Williams Zezingler qui près de ma table avait avec deux autres connaisseurs une très savante discussion sur le whisky. J'en ai profité, voilà tout. Pour le reste, ce que Zezingler a raconté ne valait pas un pet de lapin!"

Ce pet de lapin lâché sur des esprits alcoolisés fit pouffer les deux autres, qui en oublièrent de s'intéresser à ce que Zezingler avait dit. L'hilarité gagna Charles et ils furent bientôt secoués par un rire devenu fou rire, comme des collégiens empêtrés dans une blague grasse, riant d'une

plaisanterie par eux seuls perçue, et exprimant dans l'instant la tendresse ignorée qui les lie. Le rire passa, après quelques va-et-vient, qui, de l'un à l'autre l'avait prolongé, la tendresse aussi s'enfuit, et Charles rompit la magie de cet instant d'enfance:

- "Pour le travail, comment les choses sont-elles organisées?... Qui dirige le bureau de la GECA ?"

Wumphey fut vexé par cet involontaire rappel à l'ordre des mâles adultes. Avec regret il quitta le rire de la fraîche adolescence. Du coup, c'est avec un sérieux excessif qu'il reprit, presque pontifiant:

- "Nos bureaux se trouvent dans un immeuble qui date des années soixante, il appartenait à l'origine à la famille Madvati, expulsée par Amin en 1972, ainsi que l'ensemble des deux communautés indo-pakistanaïses. Ils ont tous été expulsés, à l'exception de quelques familles, sans doute destinées à montrer aux médias occidentaux qu'Amin n'était pas raciste."

Charles s'était suffisamment documenté sur l'Ouganda, où il avait d'ailleurs brièvement séjourné autrefois, pour savoir ce qui dans ce pays s'était passé lors de l'expulsion des 200.000 personnes que l'on appelait localement " les Asiatiques ": la mise à sac spontanée de certains magasins; les viols commis par une soldatesque excitée par le pillage et l'impunité des actes; la terreur des expulsés; l'ignoble délire des persécuteurs. Et comme toujours lorsque les foules ont quartier libre, l'abomination de tous contre-balancée par l'héroïsme de ceux, de celui ou de celle qui, dans ce climat de folie et de destruction, avaient pris le risque de protéger et de cacher son voisin, son amour, son patron, son employé, son ami, ou un inconnu n'appartenant pas à la race élue; c'est-à-dire ni assez noir pour participer au pogrom, ni assez blanc pour jouir de la protection spontanément accordée à une ethnie dont le meurtre collectif était encore tabou en Afrique noire. Vanlinden qui avait travaillé en Asie demanda:

- "Il n'y a donc plus d'Asiatiques ?"

- "Il en est resté quelques-uns, et depuis quelques mois certains reviennent... pour voir où en sont les choses... les plus riches envoient des émissaires, à tout hasard je crois. Les plus pauvres, ou ceux qui n'ont pas réussi ailleurs, reviennent chercher leurs racines... enfin, ce qui en reste, c'est-à-dire leurs souvenirs dont les décors faussement familiers sont aujourd'hui saccagés, à jamais. Dans cette sale histoire, tant les Ougandais que les Asiatiques espèrent voir ressurgir le passé, abondance et douceur de vivre; ce qui,

rétrospectivement, est devenu leur Paradis Perdu, et cela était sans conteste aussi beau, ou presque, qu'ils le disent en comparaison du présent, et d'un avenir qui semble devoir sans cesse répéter le présent. Dans toute l'Afrique de l'Est on n'aime pas les Asiatiques, en fait on les hait, ce sont un peu les Juifs du système, ou ce que furent les Français d'Algérie pour les Algériens, vous savez - il se tourna vers Charles - ceux que vous avez appelés "les rapatriés d'Afrique du Nord". Enfin moi, vous savez, je suis Anglais, et comme tel, je n'aime pas spontanément les gens colorés."

Alors qu'il prononçait ces mots, une espièglerie satanique apparaissait par touches rapides sur son visage; toile de fond de son esprit facétieux, l'expression monta pour atteindre une sorte de paroxysme lorsqu'il dit:

- "D'ailleurs, vous n'êtes pas sans savoir que pour nous, Anglais, le Tiers Monde commence à Calais ! "

Puis il éclata de rire, écartant soudain les mains comme pour un applaudissement enfantin: geste innocent, destiné à brouiller le sens des mots qui, lui, ne l'était pas; geste brutal qui renversa son verre, il ne contenait plus qu'un glaçon aux trois quarts fondu qui fit une longue glissade sur la table. C'est aux larmes de l'Histoire que le glaçon fondit. Charles et John rirent aussi, John plus franchement que Charles, qui alors qu'il riait, scrutait le regard de Wumphey, et ne pouvait s'empêcher d'y percevoir au-delà des larmes du rire, loin, très loin, tout au fond, un éclat de folie et de méchanceté. Ces rires malsonnants annonçaient la fin de la soirée, l'alcool frappait plus fort, et révélait la fatigue.

- "Je crois que nous allons aller dormir... J'aurai le temps, demain, de vous parler du Résident, notre chef bien aimé, Olaf Karlson, il est suédois; et comme disait mon grand-père: "un Suédois est un Allemand déguisé en être humain." "

La dernière mauvaise pirouette de John fut saluée par de derniers rires ni bons ni heureux. On alla se coucher.

Chapitre 5

Le lendemain matin, en dépit du soleil levant et de la légèreté incomparable de l'air, le petit déjeuner fut silencieux et triste. Si l'air était léger, dans la salle à manger où l'on n'entendait que les bruits des couverts de métal heurtant la porcelaine, l'atmosphère était maussade. Pourtant, le lieu était identique à ce qu'il avait été hier. Les êtres avaient changé, cela suffisait pour rendre le plafond plus bas encore qu'il ne l'était. Et les colonnes de fonte ne parvenaient qu'à grand-peine à empêcher le plafond de s'affaisser sur ceux qui, perdus dans l'incertitude de la nuit, n'avaient pas encore perçu la splendeur et la légèreté de l'air. Ils étaient absorbés dans toutes leurs pesanteurs. Il y avait comme cette honte qui suit les cuites, les confidences échangées malgré soi, ce que l'on n'a pu cacher derrière le masque habituel du visage, et cette impression de gouffre que laissent les lendemains de soirées alcoolisées, ou de débauche. De plus, le sommeil, l'alcool, et l'altitude avaient provoqué des rêves particuliers, des cauchemars oubliés qui encore au matin isolaient chacun dans son trouble.

Charles avait vu d'une montagne se détacher des blocs qui tombaient, et écrasaient des têtes de monstres, vaguement serpentins, surgis autour de lui. Wumphey avait dans la nuit suivi un homme qui poignardait les passants, jamais ne parvenant à arrêter le geste de ce fou, qui, toujours de quelques pas le devançait. Et lorsqu'enfin l'homme s'était retourné, Wumphey s'était trouvé face à l'horreur de son double. Vanlinden avait vu surgir des flots les plus beaux une femme au visage resplendissant. Mais, alors qu'elle émergeait, il s'était aperçu que son corps n'était qu'un squelette.

En cette nuit, comme en toutes, chacun s'était trouvé seul face à ses blessures, et face à ces énigmes dont seule la solution fait grandir. Le réveil avait tout effacé. L'engourdissement né d'une énigme dont la résolution est sans cesse ajournée demeurait. Les consciences paresseuses refusaient le combat qui rend libre. Qui aurait pu dire à John Wumphey que la folie le traquait, qu'il le savait, et que toute sa vie durant c'est contre elle qu'il lui faudrait ruser. Qui aurait pu dire à Charles que pour lui le monde s'était effondré, tuant au passage quelques chimères, mais le laissant seul, ou presque, pour tenter de rebâtir un univers où il put loger un coeur trop doux. Qui aurait pu dire à Vanlinden que la

femme qu'il cherchait allait être trouvée pour sa plus grande joie, et son plus grand désespoir. Ils avaient à leur façon déjà joué déjà perdu. À l'exception de Charles dont la vie avait échappé au destin pour être désormais libre, c'est-à-dire solitaire et tragique de façon différente. Et moi, alors qu'ils étaient là, chacun muré dans son silence, dans son ignorance, dans sa connaissance... que pouvais-je faire de mon savoir dérisoire, sinon les aimer, inutilement, mais respectueux de leurs tragédies.

La Land Rover avait repris sa route, elle traversa Eldoret et se dirigea vers l'ouest, en direction du mont Elgon. On roula pendant une bonne heure, sans échanger un mot. Ils venaient de traverser la voie ferrée, peu après le bourg de Webuye, lorsque Wumphey regardant sur sa droite une savane tranquille parsemée d'acacias, pour lui-même, remarqua:

- "Les girafes ne sont pas là ce matin"

À l'interrogation silencieuse de ses deux passagers, il se sentit obligé d'ajouter:

- "Une fois sur deux, je vois ici des girafes... c'est beau les girafes... elles auraient dû être là"

On sentait dans sa voix un regret, voire une inquiétude, comme si l'absence des girafes en ce matin-là eût constitué un mauvais présage. Charles demanda:

- "John, tu devais nous parler de notre travail..."

Une sorte de réserve l'empêcha de faire une référence explicite à la soirée de la veille. De son côté Vanlinden pensa qu'il devait contribuer au rétablissement du dialogue, ne serait-ce qu'en faisant entendre le son de sa voix. Ce n'était donc que pour participer à la reprise de l'échange des mots qu'il ajouta:

- " Oui, c'est vrai ça ! "

Peut-être y avait-il un excès de candeur dans cette banalité, mais nul n'aurait songé à lui tenir rigueur de cette naïve générosité. Au contraire, Charles et John lui surent gré d'avoir parachevé la reprise du dialogue en signalant sa présence et sa bonne volonté. Wumphey n'attendait que ces encouragements pour parler du travail qui les attendait, ou de n'importe quoi. Tous voulaient briser le silencieux travail des cauchemars de la nuit. Il les laissait sans voix, occupés à l'obscur labeur de l'inconscient dont la solitude ne menait

nulle part.

Leur travail consisterait à parcourir le Karamoja et quelques autres régions de l'Ouganda à la recherche de populations isolées, frappées par la famine. Il faudrait également organiser l'acheminement des vivres, en contrôler la distribution...

- "Et ce ne sera pas facile. D'abord, pendant nos randonnées on risquera de se faire tirer dessus. En suite, parce que nous n'avons pas assez de nourriture à distribuer. Et puis, il y a aussi du vol. Remarquez, le vol n'est pas, et de loin, le problème le plus important... Peut-être parce qu'il n'y a pas assez à voler... et puis le vol est à l'image de tout ce qui se passe en Ouganda: absurde ! Tenez, on vole une ambulance, trois jours plus tard on la retrouve, en ruine: sièges et civières disparus, les pneus aussi... ne vous y trompez pas, ce n'est pas l'ambulance que l'on voulait voler, non, c'était les sièges et les civières, pour servir de mobilier dans une quelconque case, ou dans un mess d'officiers; quant aux pneus, ils ont été vendus pour faire des sandales. Certaines voitures de luxe font l'objet d'un trafic un peu plus rationnel, elles sont revendues dans les pays voisins, au Zaïre surtout. Dans l'ensemble, les meurtres et les vols ont un caractère tout à fait médiocre... tenez, cela me fait penser à ce que dit votre Montesquieu (il se tourna vers Charles) à propos du despotisme qui, selon lui, consiste à détruire un arbre pour attraper quelques fruits."

Cela faisait longtemps que Charles avait lu "L'Esprit des Lois", il en avait oublié le chapitre treize, le plus bref de tout le livre. J'aurais voulu pouvoir lui souffler à l'oreille, comme je le fais ici, la pensée du noble maître:

"Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique."

Et nous voici tous aujourd'hui "Sauvages de la Louisiane", coupeurs d'arbres et empoisonneurs de planète.

Ils arrivaient au poste frontière de Malaba. Leur véhicule remonta une longue file de camions zaïrois, rwandais, kenyans, et parfois tanzaniens, en attente des formalités de douane et de police. Sur la gauche, il y avait un poste à essence, on s'y arrêta, et John expliqua qu'il fallait faire le plein car il serait impossible de se ravitailler entre la frontière et Kampala. On fit donc le plein avant de présenter les laissez-passer des Nations Unies au poste de police kenyan. Le contrôle fut rapide. Le véhicule s'engagea bientôt sur le no man's land de quelques centaines de mètres qui sépare les deux

postes de douane. En cahotant, la Land Rover franchit un tertre qui sert de pont rudimentaire jeté sur un petit ruisseau coulant vers le sud, ce filet d'eau forme ici une frontière naturelle entre les deux pays. Au sommet du tertre, il y avait une barrière rouillée, tordue, bancale, dont le contre-poids de fortune était constitué par la bielle d'un moteur de camion grossièrement attachée à un câble. Le câble semblait légèrement moins rouillé que la bielle, et que la barrière qui, pour l'heure, était fermée. Il fallut donc s'arrêter. Sur le poteau d'appui droit de la barrière, du même côté que le contre-poids était fixé un petit mat au sommet duquel flottait ce qui de prime abord semblait être un chiffon de couleur orange, et qu'un léger coup de vent fit flotter: un reste de drapeau ougandais s'effilochoa au vent avant de retomber chiffonné autour du mat. Ils attendirent une dizaine de minutes qu'un grand type dégingandé, d'un âge incertain, chaussé de grosses bottines de l'armée soviétique, qu'il portait sans lacets, vienne faire le tour de la voiture. Il était armé d'un vieux fusil britannique qu'il tenait par le canon, et qui servait de bâton à sa vieillisse précoce. Satisfait par son tour réglementaire (la voiture portait les plaques diplomatiques des Nations Unies), sans un mot, il retourna à la barrière, donna un coup sec sur son extrémité, fit jouer le contre-poids qui fit basculer la barrière dans un grincement de métal usant le métal. Si tôt franchie, la barrière fut abaissée à nouveau, son axe poli par le temps et le mouvement renvoya un éclat de soleil blanc dans le rétroviseur, Charles en fut ébloui. De l'autre côté du tertre, une sorte de promontoire s'évasait en pente douce et formait une cuvette peu profonde au fond de laquelle la route asphaltée, interrompue sur toute la longueur du no man's land, reprenait. À gauche, des bâtiments qui dataient de la colonisation servaient aux formalités de dédouanement des marchandises. De nombreux camions stationnaient sur un parking de terre battue hâtivement égalisée au bulldozer. L'engin était encore là, rouillant dans un coin et devait, s'il marchait encore, être utilisé pour tirer les camions lorsque les pluies transformaient le parking et le tertre en champ de boue. À droite se trouvait un bâtiment plus moderne d'aspect, de ce style sans style qui caractérise les constructions administratives subalternes de l'Afrique postcoloniale. Dans ce lieu s'accomplissent les formalités de police. Ils entrèrent dans le bâtiment qui n'était composé que d'une seule pièce, dont le sol en ciment lissé avait séché en se lézardant. Près de la porte, dossier au mur, une chaise vide faisait face à une table devant laquelle était un banc en bois, tout simple, un peu bancal. Le fonctionnaire préposé aux passeports n'était pas là. Au fond de la pièce, le prolongement de l'espace était interrompu par des barreaux de fer, une porte du même métal et formée de barreaux d'un plus petit diamètre donnait accès à la cellule. Elle était fermée et semblait vide.

La pièce n'avait qu'une seule issue: la porte par laquelle ils étaient entrés. C'est par cette ouverture ainsi que par l'espace entre la toiture et les murs de soutien que venait la lumière du jour. Les murs étaient passés à la chaux vive, l'ensemble créait une impression d'austérité propre. En dépit du manque d'ouvertures, car il n'y avait aucune fenêtre, la pièce n'était pas obscure, surtout près de la porte et autour de la table qui servait de bureau. Aucune ampoule ne signalait la présence d'une quelconque installation électrique. Au fond, dans l'espace occupé par la cellule il faisait sombre. C'est de là que partit une voix débonnaire:

- "J'arrive, j'arrive !"

Il n'est pas banal d'entendre une voix issue du fond d'une cellule annoncer l'arrivée d'un locuteur placé derrière les barreaux. Le pêne grinça, la porte fut ouverte et soigneusement refermée sur son vide plein de mystère. Wumphey chuchota:

- "Ça y est, la folie ordinaire recommence !"

Ce n'était pas fou, mais procédait d'une logique différente. Ils se trouvaient dans la banque non officielle du taux de change parallèle, une banque de marché noir. La monnaie locale, le shilling ougandais, s'échangeait selon l'équivalence de 30 shillings pour un dollar dans les banques du pays. Le cours était de 327 shillings pour un dollar sur le marché parallèle. Pour une économie qui depuis longtemps déjà ne se souciait plus de ses relations avec le reste du monde (au taux officiel, deux bananes y valaient en effet 3 dollars), cet expédient avait l'avantage de rentabiliser au maximum un système fondé sur la mendicité internationale. En effet, sur le marché officiel les devises fournies par l'aide internationale ne valaient pas grand-chose: il en fallait donc beaucoup pour financer les coûts locaux du moindre projet, car si deux bananes valaient 3 dollars, on a peine à imaginer le prix d'une bananeraie. Par cet artifice du taux de change, l'État pouvait donc vendre du vent (c'était plus ou moins son principal avoir) à prix d'or. Cet expédient alimentait de compliqués circuits qui enrichissaient un petit nombre et plongeaient dans la misère tous les autres. L'agent de change, après tout, c'en était un, demanda:

- "Vous avez des dollars, des livres sterling, des shillings kenyans ? Je donne un bon taux."

Nos trois amis se regardèrent innocents, au moins pour deux d'entre eux, et perplexes. C'est finalement le moins innocent des trois, Wumphey, qui répondit avec toute la roideur britannique qu'il fallait:

- "Nous voulons faire viser nos laissez-passer !"

L'homme parut dépité. Il se reprit. Il était gros et corpulent. Son visage formait un cercle presque parfait, seules les mâchoires apportaient à cette face quelques angles. Il était convenablement habillé et chaussé, encore que sa saharienne, bleu-ciel à l'origine, ait viré au gris pâle sous les aisselles, et par tâches sur sa bedaine épanouie. Le nez, largement épaté, accentuait la rondeur du visage. Le regard brillait d'une intelligence vive que la lourdeur des paupières ne parvenait pas à masquer. Il esquissa un salut de la tête, un bref sourire et fit claquer sa langue, comme pour dire: " Je me suis trompé ". C'est avec beaucoup de dignité que le banquier prit congé. Au plus, une minute s'écoula avant qu'un individu d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un uniforme brun-kaki vienne prendre place derrière la table de bois. Aux tempes, ses cheveux crépus avaient commencé à blanchir. Il regarda les laissez-passer, les tamponna, les rendit avec un sourire sympathique, avant de prononcer sur un ton dont l'enthousiasme n'était pas feint:

- "Bienvenus en Ouganda !"

Et la route reprit. Charles songeait: "Je suis en Ouganda, je suis en Ouganda !", et l'enfant qu'il n'avait jamais cessé d'être s'émerveillait sans autre raison que celle, simplement, d'être là. Vanlinden se disait: "Nous y voilà !", et en lui montait une inquiétude, une angoisse qu'il s'efforçait de calmer en repensant à son poste précédent, à Lomé: "Après tout, c'est toujours l'Afrique!". Ce leitmotiv berçait une angoisse, qu'il tentait d'endormir. Wumphey quant à lui se remémorait l'étrangeté de la situation dans laquelle ils s'étaient trouvés lors de leur passage dans la banque du marché noir. Il constatait avec ironie que, depuis son précédent passage, les choses s'étaient améliorées. Auparavant, c'était dans la cohue du parking que toutes sortes d'individus proposaient d'acheter des devises, il y en avait aussi sur le marché qui se tenait le long de la route, près de ce que l'on pouvait considérer comme le centre du bourg. Et voilà que sept jours plus tard, on avait rationalisé le système, en créant cette banque non officielle qui allait centraliser les fonds de tous les petits démarcheurs.

À l'intérieur du véhicule, les pensées silencieuses abandonnaient l'espace sonore aux grondements du moteur, et à l'étourdissant fracas des essieux lorsque John, qui conduisait, ne parvenait pas à éviter les nids de poules qui, çà et là, picoraient le poli de l'asphalte. Il arrivait alors que toute la carrosserie semblât sur le point d'éclater dans un fracas de

métal, et la voiture faisait un saut, le châssis arrière amorçant un léger mouvement de tête à queue. C'est peu après une de ces embardées que Vanlinden demanda :

- "Ce type à la douane, il nous proposait de changer au marché noir ?"

Comme s'il n'avait fait que suivre sa propre pensée, John poursuivit :

- "... Il ne fallait pas le suivre sur ce terrain là! À Kampala tous les résidents qui sont payés en devises changent au marché noir; sinon, quinze jours en Ouganda coûteraient aussi chers qu'un séjour de rêve de trois mois dans un Hilton des Bahamas... voyage compris, en première classe sur Air France ! Personne n'est dupe de ce trafic, et les autorités moins que quiconque. Toutefois, il convient sur ce point de pratiquer une hypocrisie de bon goût... et surtout de ne pas se faire prendre, car les autorités pourraient en profiter pour faire chanter, ou pour expulser, une personne que pour des raisons bonnes ou mauvaises elles jugeraient gênante. Une expulsion pour ce motif ferait rigoler tout le monde à Kampala... le monde extérieur aurait sans doute une autre réaction. Imaginez ce titre dans la presse internationale: " Un diplomate expulsé pour trafic de devises "... une farce... mais ce serait la fin d'une carrière. Remarquez, la carrière on s'en fout, n'est-ce pas? Allez, ne vous inquiétez pas! Nous sommes bien organisés au bureau, et faisons le change discrètement".

La route avait cessé d'être le ruban rassurant de l'asphalte, elle avait subi la dégradation mécanique que les forces de l'érosion imposent. Son tracé ressemblait aux lignes de deux encéphalogrammes parallèles, hachés, oscillants, dramatiques enregistrements d'une pensée close. Parfois, les lignes étaient près de se joindre, abolissant l'asphalte dont le noir goudron organique avait été dissout par la nature, qui lui substituait l'ocre minéral de la latérite. Le paysage était plat, parsemé de buissons, de taillis à larges feuilles, de cases quelques fois. Plus rarement, d'êtres humains qui marchaient sur les bas-côtés. Mais ce qui le plus frappa Charles ce furent les arbres. Ils étaient immenses, blancs, et morts; géants aux mains squelettiques implorant le ciel, ou cherchant à déchirer le vide d'un indicible espace; mains en prière ou en blasphème, immobilisées dans un geste de terreur, d'imploration, ou de renoncement. Ces arbres fantastiques et morts reposaient dans l'air pur où vibrait une lumière cristalline. Leur tragédie semblait à la fois vraie et issue de l'inconsistant imaginaire d'un fou. Le frisson de la terre implorant le ciel. *Ecce Homo*: attaché à la terre, soumis à

toutes ses pesanteurs, lui demandant son amour, fait et nourri de sa substance, comme les étoiles, participant à son aventure; et bondissant vers le ciel qu'il ne sait pas atteindre sans renier ses racines ; bondissant vers le ciel pour mourir comme ces arbres qui hurlaient le silence en griffant le ciel.

Charles imagina les arbres vivants. Il vit les branches puissantes couvertes de feuilles. Il imagina le mouvement de l'eau dans les feuilles. Il vit la sève nourrie par le soleil et dont, pourtant, l'arbre craint la chaleur, sécheresse. Il vit la puissance noire du réseau chthonien, sa symétrie avec l'extraordinaire luxuriance des feuilles et des branches qui, elles, prennent racine dans la lumière du ciel. Il imagina la beauté des arbres; la vie, à la fois nourrie par la profondeur de la terre et des eaux et par l'immensité du ciel. Il soupira et fut triste d'appartenir à l'espèce humaine, de camper avec elle à la frontière de la terre et du ciel. Dans son trouble il cherchait la faille qui permît d'accéder à l'harmonie des mondes. "Ne puis-je accéder à la faille que par la mort ?"; et comme toute invocation puissante à la mort fait surgir le mystère de l'amour, surgit un appel à une femme qui, elle aussi, chercherait la faille. L'épuisante obsession lui faisait mal, tout autant que l'appel à cette femme qui domine son destin. La certitude que celui-ci dépendait de cette femme lui griffa le coeur, et il sentit dans sa poitrine l'étreinte désespérée des arbres griffant le ciel. L'émotion le terrassa, brutalement il s'endormit.

- "Réveille-toi, on voit Kampala !". Charles s'éveilla d'un seul coup, l'esprit clair, comme un enfant après un gros chagrin dont tout l'être est lavé par ses larmes. La ville était au loin sertie de collines. Au-delà, on apercevait le Lac Victoria, il luisait comme une masse de mercure. Une brume presque invisible diffusait une lumière bleutée, opaline, tendre. Une harmonie naturelle se dégagait de l'alternance des espaces verts et bâtis. L'urbanisation était soulignée par de puissantes tours et immeubles modernes; et par un minaret en béton armé, gigantesque et inachevé: fusée surréaliste en attente d'une impossible mise à feu.

- "Nous allons arriver au dernier barrage routier"

"Dernier ?", il y en avait donc eu d'autres qui ne l'avaient pas réveillé. On arriva en vue d'une file d'une dizaine de voitures et de quelques camions, John la doubla en roulant au pas. Deux groupes de soldats, disséminés sur les bas-côtés à intervalles plus ou moins réguliers occupaient la chaussée. Dans le groupe de droite, il y avait un sergent, debout, Kalachnikov en bandoulière, qui portait sur la même épaule un énorme transistor stéréophonique calé entre sa tête

et le canon de l'arme. L'ensemble de sa charge était retenu par sa main droite levée, bras courbé, comme pour un salut militaire emphatiquement souligné. L'appareil jouait de toute sa puissance une chanson du groupe "Abba": rythme teuton, harmonies simples et efficaces sur la base d'hymnes calvinistes. C'était un groupe de l'époque, le tyran Amin était de leurs fans, il les avait invités à Kampala, ils n'étaient pas venus. Trois fûts à essence cabossés et rouillés remplis de terre formaient une médiocre chicane. Deux officiers étaient au milieu de la route, l'un contrôlait les papiers des occupants de la voiture de tête, l'autre semblait porter un intérêt marqué à la tête des passagers. Ce dernier regarda le véhicule qui s'avavançait au pas, ayant vu les plaques diplomatiques des Nations Unies, de la main il fit signe de passer.

- "Vous avez entendu la chaîne portative ?"

On l'entendait encore, il eût fallu être sourd pour ne pas l'entendre, on n'échappe ni à la chaleur du désert ni à la musique. Les deux dames suédoises donnaient de la voix, qu'elles avaient belle. Wumphey continua:

- "Il l'a volée dans une voiture qu'il contrôlait, ces barrages routiers ne servent le plus souvent qu'à payer la solde des soldats. Ne laissez jamais rien en vue lorsqu'ils vous arrêtent, - ce qu'en principe ils n'ont pas le droit de faire - montrez vos papiers s'ils les demandent, donnez une cigarette si vous en avez, mais rien de plus, sinon vous n'en finiriez plus".

Alors qu'ils s'éloignaient de l'homme au transistor, la ville se rapprochait, et ce qui de prime abord avait été perception globale de la beauté du site et de la cité devenait progressivement observation de détails de plus en plus précis ... cocasses, laids, tristes ou beaux. Ainsi, un immense immeuble, dont le parallélépipède donnait une touche de modernité à l'arrondi féminin et parfait des collines, apparut soudain inachevé et mort tel l'habitable géométrique et vide d'un escargot. Les rectangles vides des fenêtres béant sur l'espace dessinaient de dérisoires limites au ciel. La verdure alentour prit soudain une vigueur nouvelle, issue sans doute de l'échec pathétique du défi que lui avait lancé le béton.

Les faubourgs de Webuye avaient un air de fin de fête, dû au désordre de la rue, aux couleurs des robes amples des femmes, au pas rythmé des passants qui semblaient encore danser. Il est vrai qu'il n'y a pas si longtemps on avait célébré la fuite d'Amin Dada et de ses sbires.

Le véhicule venait de passer le stade, aussi célèbre localement pour les parties de football que l'on y disputait qu'il l'avait été nationalement et internationalement pour les exécutions des fusillés qui, là, une fois tranchés les liens qui les maintenaient au poteau d'exécution, s'étaient allongés sur leur dernière pelouse, le sang souillant l'innocence de l'herbe. Lorsqu'ils furent dans la ville, celle-ci apparut faite de bric et de broc. C'est connu, tous les dictateurs font dans le grandiose: côté crime et côté architecture, deux faces de la même démesure. Il faut du volume et de grands espaces vides pour loger l'appétit infantile et abstrait de l'imaginaire actif et monstrueux des mangeurs d'hommes. Au bout de la rue de l'Indépendance, l'ancien Parlement, devenu pour un temps une des résidences du tyran, s'ornait d'un monumental portique dont le fronton de béton lisse montrait une égratignure centrale, là précisément où l'effigie de bronze d'Amin avait été rageusement arrachée par une charge explosive. Pour l'heure, il y avait un vide, car aucune effigie nouvelle n'était venue remplacer l'ancienne. À y regarder de plus près, les nouveaux billets de banque montraient la même hésitation. Ils faisaient dans le bucolique et le symbolisme béat: faune et flore côté pile, rouages édentés d'industries industrialisantes côté face. Pas de père fondateur dont le chef eût achevé l'authenticité du billet. La tête du prochain maître n'étant pas encore sous presse, le peuple pouvait encore mais avec précautions relever la sienne.

Il ne s'en privait pas. À dix-sept heures les gens rentraient chez eux, soulagés, heureux peut-être. Pourtant, à y regarder de plus près, il y avait une étrange retenue dans leur joie, pas un brin d'exubérance, et la joie des citadins était fragile, comme s'il fut trop difficile d'y croire, comme si après en avoir tant vu, on craignait obscurément d'en voir plus encore. Ils arrivèrent aux bureaux de la GECA qui étaient situés dans un immeuble de la rue Lukika, derrière la grande artère qui traverse Kampala d'est en ouest et que sans originalité on appelle: "La route de Kampala". En terme d'urbanisme, elle est l'équivalent de nos "Grands-rues". Il est des choses qui ne s'inventent pas: l'immeuble s'appelait " La maison des trois Croisés ", et pour bien montrer qu'il ne s'agissait pas d'un quiproquo, au-dessus de la plaque sur laquelle était marqué le nom de l'immeuble, on avait solidement scellé dans le mur un blason d'environ soixante centimètres de long sur quarante centimètres de large qui proclamait bien haut que ces trois Croisés s'en étaient bel et bien revenus de Croisade. Il s'agissait en effet d'un écu en tiers-point où, sur fond de sable, trois épées hautes dominaient un croissant versé. En senestre, une petite croix de Jérusalem achevait le message. Croix et épées étaient d'or alors que le croissant était d'argent. A priori, l'ensemble était un peu boy-scout.

Cela sentait l'enthousiasme impétueux, mais fragile, des adolescents. Mais après coup, on ne pouvait manquer d'être intrigué, car que diable venaient faire ce rappel des Croisades en un pays où ni la Licorne ni sa Dame n'avaient jamais posé le pied. Ces trois Croisés avaient-ils vaincu le croissant de l'Islam, ou ne s'agissait-il que d'un statu quo armé ? Fallait-il penser que le fameux et légendaire "Royaume du Prêtre Jean" dont la Chrétienté du Moyen Âge attendait l'alliance n'était pas situé en Éthiopie, mais dans le Royaume Baganda, qui alors n'existait pas ? Ce qui le plus étonnait Charles était de constater que ce blason suivait scrupuleusement les règles de l'héraldique européenne: on avait, en particulier, veillé à ne pas mêler, ou faire se chevaucher, des couleurs appartenant à deux classes distinctes, ici celles des émaux et des métaux. Que ces règles, dont les premières codifications remontent au XIII^e siècle, soient observées à la fin du XX^e à Kampala, en Afrique, constituait une énigme que Charles se promit de résoudre.

L'immeuble avait été construit en 1963 par un riche Baganda, catholique et profondément antiarabe qui, en baptisant ainsi son bien, avait voulu en éloigner tout locataire arabo-musulman. On ne connaît pas précisément les origines de l'arabo-islamophobie de Charles Bwanga. Certains disaient qu'il accusait les Arabes et les musulmans d'avoir été à l'origine du trafic des esclaves dans toute cette partie de l'Afrique, et, à partir de leurs centres de Zanzibar et de Khartoum, d'avoir pillé et razzié toute la région. D'autres soutenaient qu'il était d'origine musulmane, et s'était converti au catholicisme, qui était la religion d'une partie de sa famille, après avoir été violé par le Cheik arabe qui dirigeait l'école coranique du village. Quelle que soit l'origine de tout cela, le procédé avait réussi quant à son intention, et aujourd'hui encore, aucune entreprise arabo-musulmane n'avait acquis de bureau dans cet immeuble. Cependant, à trois blocs de là, la Lybian Arabe Bank calligraphiait sa prospérité sur fond vert, et la couleur du billet du même nom s'harmonisait tant bien que mal avec celle du prophète. En ce temps-là, en Ouganda, 90% de la population était chrétienne, également divisée entre catholiques et protestants. Encore que les catholiques se prétendaient majoritaires ce que, évidemment, contestaient les protestants (en majorité anglicans). En 1964, le Pape Paul VI avait fait une visite officielle dans le pays. Il était venu y célébrer le centenaire du martyr des cent pages du roi Mutesse II, un sodomite qui retournait ses pages. Le Pape avait, par la même occasion, décoré de l'ordre équestre de saint Xavier un certain Charles Bwanga, devenu ainsi Chevalier du Saint-Siège. Charles Bwanga était également un ami de longue date de Marcel Drale, lui aussi devenu Chevalier lors de la même visite du Saint-Père. N'allez pas croire que le nom de l'immeuble fût un

hommage mégalomane du "Chevalier" à son Pape et suzerain. Nenni, l'homme était simple et sincère dans sa foi et l'immeuble avait été achevé, et baptisé, avant l'annonce de la visite papale. Étrangement, Amin, qui avait voulu faire du pays un membre de la Ligue Arabe, n'avait pas changé le nom du bâtiment. Il avait fait décapiter son propriétaire. Certains disaient qu'il en avait été ainsi parce qu'Amin voulait s'emparer de l'immeuble. D'autres avançaient qu'il avait voulu de la sorte, dans une tradition califale, venger l'affront fait à l'islam (tant il est vrai que par les temps qui meurent, il est difficile de vivre avec un peu de liberté sans faire toutes sortes d'affronts à l'islam)... mais en vérité, la vérité n'était pas connue: goût du lucre, fanatisme religieux, l'un ou l'autre, l'un dans l'autre... rien de tout cela peut-être, mais plus simplement le zèle excessif de l'officier réquisitionnant les biens des expropriés de 1972.

Pour ce qui concerne les Croisades... dans ce bâtiment, c'est contre l'odeur d'urine qu'il eût fallu en mener une: la cage d'escalier empestait littéralement les " petites commissions " déposées à la va-vite dans les angles de la montée. On ne sait à quoi était réservé l'ascenseur, il était en panne. Les bureaux de la GECA étaient au second étage de ce petit immeuble qui en comptait quatre. Alors qu'ils entraient dans ces bureaux, tous les employés étaient déjà partis afin de ne pas enfreindre le couvre-feu.

Olaf Karlson, seul, les attendait. C'était un homme à la quarantaine mince, presque maigre, blond, de petite taille. Comme il advient souvent chez les hommes petits, le peu d'ampleur du squelette était compensé par un maintien impérieux. Le port de la tête, très droit, accentuait ce raidissement; en résultait une impression de fermeté, voire d'entêtement. Une touche d'aisance dans le maintien eût suffi pour exprimer la force, elle manquait. De prime abord, aucune chair superflue ne semblait encombrer le corps: les mains étaient minces, quasi immatérielles, les joues creuses comme consumées par un regard intensément bleu, presque noir. Des pommettes saillantes accentuaient encore l'ascèse... quelque part en ce corps une intensité contenue se cherchait une issue que ni l'intelligence ni la volonté ne savaient concevoir; car ce corps ascétique ne parlait assurément pas le même langage que le bas du visage, lequel était lourd de mâchoires et de menton: les premières étaient carrées, le second proéminent et creusé d'une fossette attribuée communément à Vénus. Grande, anormalement charnue, la saillie de la bouche donnait au bas du visage un relief vermeil, doux, et pourtant obscène. L'homme dit: " Bienvenus en Ouganda ", puis il sourit et une expression de bonté presque naïve illumina son étrange visage. Les yeux de Karlson bouleversèrent Charles. Alors que l'oeil droit

souriait, illuminé par la même bonté que le reste du visage; le gauche, celui du souvenir, celui de l'inconscient, celui du Diable, gardait l'éclat d'une lumière glacée, trou noir aspirant le monde, et qui ignorait le don. Karlson portait en effet une part d'inhumanité, celle qui précisément gisait au fond de chaque oeil de Wumphey, la même sous des formes différentes gisait au tréfonds de John Vanlinden ou de Charles ou de nous tous; cette incomplétude qui, au mieux, guide nos lectures. Mais Olaf Karlson portait également une très douce part d'humanité, elle n'appartenait qu'à lui. Pour Charles et Vanlinden, il fit rapidement visiter les bureaux. Il regarda sa montre:

- "Il sera bientôt six heures, inutile de braver le couvre-feu ce soir. Nous aurons le temps, demain, de distribuer les tâches... En tous cas, je veux que l'un d'entre vous parte demain dans l'après-midi pour le sud Karamoja. Ce sera un voyage rapide de trois à quatre jours environ. Pensez-y et décidez de celui d'entre vous qui ira."

Il était six heures moins dix. En raison du couvre-feu, les politesses de séparation furent écourtées.

La nuit tombait rapidement, John Wumphey était tendu. Cela se sentait à sa conduite un peu brutale, et à la façon particulière dont il fronçait les sourcils lorsqu'à un carrefour il regardait à gauche puis à droite. Cette peur était prématurée. C'est la nuit que les soldats posaient de chaque côté de la chaussée deux petites lanternes dont les lueurs se faisaient face. Postés en embuscade quelques mètres après ce barrage symbolique, les soldats ouvraient le feu sur tout véhicule qui passait outre. Chaque nuit, il y avait deux ou trois de ces barrages mortels placés au hasard dans Kampala. Ils faisaient leur lot de victimes, et entretenaient à bas prix la crainte du couvre-feu. Il y avait peu de véhicules en circulation à cette heure pourtant peu avancée. Ils croisèrent tout au plus cinq ou six voitures qui se pressaient avec prudence dans une atmosphère où l'inquiétude devenait palpable. Peu de véhicules militaires, l'armée en manquait; par contre, les petits détachements de soldats en armes étaient nombreux. Ils commençaient à occuper les carrefours, les principaux immeubles d'intérêt stratégique; ou tout simplement déambulaient-ils par groupes de trois ou quatre, la Kalachnikov en bandoulière, qui sur l'épaule droite, qui sur l'épaule gauche, ou sur le ventre, crosse en bas, crosse en l'air, de biais ou de travers, uniformes déchirés ou rapiécés, godillots sans lacets. Dans quelques groupes, ils remarquèrent de grands gaillards qui portaient des fusils d'assaut belges FAL de la même façon, dit-on, que le deuxième larron avait été crucifié près du Christ: bras enroulés autour de chaque extrémité de

l'arme, mains pendantes dodinant doucement sur l'horizon de la croix au cours de la marche. Charles reconnut là une posture des pasteurs africains, qui portent ainsi le bâton et la lance pendant la transhumance. On voit ainsi, parfois, dans les Hautes Alpes les pâtres de nos montagnes qui cheminent derrière leurs moutons les bras en croix sur leur bâton; jappements du chien et bruits de grelots, alors que montent les bêlements des brebis dans l'apaisement du couchant.

L'histoire des hommes de ce temps gâchait la saveur du couchant. Pourtant, ils étaient les seuls qui pussent guetter l'éveil des mythes de l'obscurité. Hélas, les mythes ne font plus peur depuis que les hommes administrent la terreur.

La maison de la GECA était située dans "Princess Ann Drive", une rue de verdure, de portails et de villas entourées de jardins. Tous les portails étaient fermés. Leur Land Rover s'immobilisa devant l'avant-dernier portail, klaxonna, fit des appels de phares. Joseph, le portier, le jardinier, l'homme à tout faire, qui selon Wumphey ne faisait pas grand-chose, vint ouvrir le lourd cadenas de la chaîne grossièrement enroulée autour des montants du portail métallique. Au seuil de la maison, Fiona attendait, silhouette entre chien et loup que le soir tombant laissait entr'apercevoir dans le contre-jour de la cuisine allumée. Elle se précipita dans les bras de Wumphey, geste à peine teinté d'inceste de la soeur cadette que réjouit le retour du frère aîné, et non celui de l'amante dont le corps se réjouit du retour des plaisirs rompus par l'absence. L'effusion terminée Wumphey fit les présentations. Charles eut pitié de Wumphey dont il devinait l'émotion amoureuse, alors que celui-ci faisait le pitre en présentant les deux nouveaux venus.

Les bagages furent déposés dans les chambres selon la répartition qui avait été décidée la veille. Charles eut droit à sa chambre indépendante, les deux John en partageaient une, et Fiona gardait la sienne, celle qui donne sur le jardin. Le Mzee était là, il accompagnait le transport des bagages et souhaitait à chacun la bienvenue d'une voix suraiguë en harmonie avec l'allure efféminée de cet homme âgé qui, peut-être en raison de sa féminité, conservait sinon une allure, du moins un étrange air de jeunesse. Alors qu'ils rangeaient les bagages, Vanlinden demanda à John:

- "Dis donc, le Mzee, il n'est pas homo ? Éventuellement dans la catégorie pédéraste."

- "Je n'en sais rien, mais ici tout est possible."

Fiona, qui participait au rangement en spectatrice, pouffa

de rire:

- "Il a six femmes et vingt et un enfants, il s'apprête à épouser la septième qui à quinze ans, alors vos histoires..."

- "Vingt et un gosses, sans compter tous les petits enfants et arrières petits enfants, c'est bien ce que je pensais, il fait ça en famille.... on n'est jamais si bien servi que par soi-même".

Vanlinden aimait à jouer les provocateurs, genre lord Byron, ou Rolling Stones. Charles n'aima pas cet humour. Pourtant, les propos tenus par Vanlinden n'étaient pas sans références historiques: les pages dont le Pape avait célébré le centenaire du martyr étaient morts brûlés vifs pour avoir refusé les pratiques sodomites du monarque baganda de l'époque. Le Mzee était un Baganda. Fiona prit un air outré, et lança un regard noir à Vanlinden, dont l'oeil émit un éclair bleu triomphant. Le repas du soir fut sans surprise, frugalité des classes moyennes anglaises, dessert de "Jelly" translucide, c'est un dessert qui apparaît déjà du temps de la Reine Victoria: une des premières applications de la chimie à l'industrie alimentaire. Pendant le repas, on discuta longuement pour décider de qui, le lendemain, irait dans le sud Karamoja. Ils étaient tous les trois volontaires, on tira à la courte paille. Le sort désigna Charles.

Avant le repas, ils avaient visité le jardin qui était vaste selon les normes communes de l'Europe, mais petit au regard de celles de ce coin d'Afrique. Vingt mètres sur vingt clôturés par un rideau dense de bambous. Il y avait quelques beaux arbres, trois palmiers royaux, des bosquets de frangipaniers blancs et roses, des hibiscus. La maison était légèrement surélevée par rapport au jardin, ce qui permettait de découvrir un magnifique paysage sauvage descendant doucement vers le lac Victoria, que l'on apercevrait dans le lointain. À droite et à gauche, on voyait des collines partiellement urbanisées, les pâles lumières des villas s'étaient allumées une à une dans le soir tombant. Au sommet de la colline de gauche, il y avait un grand réservoir d'eau dont les côtés rectangulaires étaient peints comme un damier, il avait donné son nom au lieu que l'on appelait communément: "La colline du réservoir". À en juger par les lumières, timides en raison du couvre-feu, "la colline du réservoir" était plus habitée que les autres. Tout était calme et paisible, une grande harmonie s'était établie entre ces quatre personnages, qui sur un ton de confiance, dû à la semi-conscience de la menace qui planait sur la ville, parlaient de tout et de rien... de rien par-dessus tout, comme pour laisser aux sensibilités le temps de

faire connaissance.

- "Voyez la petite véranda entre l'entrée du salon et les fenêtres de Fiona, nous devrions y installer une table, et chaque soir y souper aux chandelles, face au jardin, dans les parfums de la nuit".

Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est dans les parfums de la nuit, à la lueur d'une bougie, qu'ils prirent le café. Les soirs de fusillades, ils faisaient des cibles de choix, ils jouaient alors aux virils flegmatiques. Idiots. Les deux John fumaient de petits cigares, Charles, qui ne fumait pas, sirotait à défaut de cognac un petit verre de whisky, les autres en faisaient autant. Fiona était bel et bien comme John l'avait décrite, preuve supplémentaire de son amour pour elle. Dans sa première vision, lors de leur arrivée, Charles l'avait trouvée sinon laide, du moins quelconque. Elle était certes bien faite, elle avait même de jolis pieds, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Mais son visage était sans grâce: front bas, racines des cheveux plantées bas et droit; des yeux petits, ronds, enfoncés dans les orbites très rapprochées; des pommettes légèrement saillantes enfonçaient les yeux plus profondément encore. Pourtant la bouche était belle, une ligne sombre, couleur de violette dessinait naturellement le pourtour des lèvres qui étaient charnues sans excès. Le visage était ovale, de façon presque excessive, comme il arrive, parfois, aux figures anglaises. La peau du visage était mate et grasse, sans rides. C'était donc une face étrange, contradictoire, tant par les mélanges Nord-Sud qu'elle révélait de l'histoire familiale, que par le manque de superficielle harmonie des traits. C'est du moins la première impression que Charles avait eue, mais, comme John les avait prévenus quant à l'étrangeté du charme de Fiona, il s'y était pris à deux fois avant de porter ce diagnostic aussi niais que sévère: "Elle est sans doute sympathique, mais qu'est-ce qu'il peut bien lui trouver d'autre?". Et voilà qu'autour de cette table, installé dans les parfums de la nuit il commençait à regarder Fiona avec d'autres yeux. Non pas avec ceux de l'amour, mais avec ceux de la découverte, qui ne sont pas très éloignés de ceux de l'amour. Il se demandait si cette métamorphose n'était pas due à la lumière changeante de la bougie, dont la danse immobile déplaçait les ombres du visage et de la nuit au grès des lois compliquées de la lumière. Ainsi, sans quitter sa place, Charles voyait le visage de Fiona sous dix angles différents: Picasso inventeur de formes, installé au coeur d'un de La Tour. C'est tout barbouillé de peinture que Charles essayait de plaquer des attitudes psychologiques et des valeurs morales sur l'esthétique changeante des traits de Fiona: "Innocente, calculatrice, sensuelle, intelligente, butée, prodigue, pingre... Où est donc la vérité de ce visage ? Et comme le jeu

des questions n'en valait pas la chandelle, il agaça le vent qui souffla la flamme. On ralluma la bougie. Le charme avait été rompu.

Dans sa chambre Charles pensait avec joie à son départ du lendemain, sa joie baissa d'un cran après que les premiers coups de feu eurent éclaté. Cela commença par une rafale, puis une autre, puis des coups isolés... et cela dura toute la nuit, ou presque. La crainte initiale de Charles devint bientôt une sorte d'agacement auquel il s'habitua assez vite. En cela la fatigue aide beaucoup, car elle eut tôt fait, les détonations étant assez lointaines, de produire une sorte de fatalisme béat, sinon heureux, proche de celui d'un endormissement sous un bon toit alors qu'au-dehors rugit l'orage. Charles n'avait pas encore perdu le sentiment d'invincibilité propre à l'enfance; celui-là même qui pendant l'adolescence, tard prolongée chez certains, permet d'accomplir d'étonnants exploits, ou de mourir précocement sitôt que l'univers n'est plus d'accord pour prolonger l'illusion.

En dépit de l'illusion de Charles Sansovino, six personnes moururent de mort violente cette nuit-là: trois hommes, une femme, et deux enfants. Le lendemain matin, c'est vers huit heures que les deux John, Fiona et Charles arrivèrent aux bureaux de la GECA. Karlson n'était pas encore arrivé. Wumphey fit les présentations: il y avait Victoria, Elisabeth, Jane et Esther; Joseph et Patrick, les deux comptables dont les bureaux étaient situés un étage au-dessus; les quatre chauffeurs n'étaient pas présents. Olaf Karlson arriva, Charles alla immédiatement le voir afin de lui dire que ce serait lui, Charles, qui irait dans le sud Karamoja. Olaf avait les traits tirés comme après une nuit d'insomnie. Il fut froid, glacial même, et son ton était celui du plus grand détachement:

- "Pas mal de pop-corn hier au soir !"

Sur le moment, Charles ne comprit pas le sens de l'expression. Il faut dire qu'en France, en ce temps-là, le "*pop-corn*" (on dit au Québec plus justement: "maïs soufflé") n'était pas un met très courant, pas plus qu'en Suède d'ailleurs, et qu'il n'avait jamais entendu, semble-t-il, le crépitement des grains de maïs éclatant dans la poêle remplie d'huile bouillante. Mais, comme il arrive parfois en ces situations, il parvint à faire des rapprochements concomitants: expressions et mimiques de l'interlocuteur, onomatopées: pop corn, et d'autres choses encore procédant de sa cryptomnésie: ainsi ce souvenir oublié d'une fête foraine, il avait cinq ans, un forain faisait du "*pop-corn*", qui pétaradait joyeusement dans l'huile, bondissait, pour retomber en flocons blancs de maïs soufflé qui avaient recouvert sa mémoire consciente.

Karlson donna son accord au départ de Charles et lui demanda de régler avec Wumphey les détails de sa mission. Alors qu'il quittait le bureau, Charles se remémora sa dernière entrevue à Brème avec Karmann. Sa sensibilité était également blessée par la froide désinvolture avec laquelle ce nouveau chef l'envoyait au danger, irrespectueux de sa vie et de son immense désir de bien faire. Le voici qui, en conséquence, s'interrogeait sur la légitimité de ce qu'on lui demandait de faire. Il se remémora le jeune homme moustachu des Nations Unies qu'il avait rencontré à Nairobi (le gars avait semblé lui dire: "à pays de cons on envoie des cons"). Par esprit de contradiction, peut-être en fut conforté, car à lui laisser entendre que sa vie était sans importance, à tort ou à raison, on lui disait que ce qu'il ferait de sa vie n'en aurait pas non plus. En dépit de toutes ces médiocrités, l'aventure était là !

Chapitre 6

Charles est heureux. Sa vie a enfin un sens. N'a-t-il pas dans sa sacoche de voyage un ordre de mission des Nations Unies, qui stipule que pendant quatre jours il doit rechercher des "poches" de famine aux frontières du Sébey et du pays des Pian (on prononce "Plane"). La mélodie de ces noms suffit à exciter son imagination. Le Sébey est la région du mont Elgon; quant aux Pian, ils sont un des sept grands clans Karamojong; les Upé, les Bokora, les Mathéniko, les Jié, les Labwor et les Dodoth, encore que ces deux derniers ne fassent pas partie de l'arbre généalogique Karamojong.

Assis dans la Land Rover, à côté de Peter Biléké son chauffeur, Charles se retourne fréquemment pour voir si le camion qui transporte deux tonnes de lait en poudre le suit comme convenu. S'il se retourne, c'est certes pour s'assurer que tout se passe bien, et que le camion ne s'arrête pas subrepticement pour décharger quelques sacs qui vaudraient au chauffeur un triplement de son salaire mensuel. Mais il se retourne, surtout, pour s'assurer que ce qu'il vit est réel, que la Land Rover n'est pas en trompe-l'oeil, comme un décor de cinéma menteur, et qu'elle a un avant et un arrière, que ce camion qui les suit est bien un Toyota, de couleur verte, qu'ils ont chargé il y a quelques heures à peine. Bref, il s'assure que tout est bien vrai et non un de ces rêves de chômeur, qu'il aurait dans son deux-pièces parisien. Mais Charles ne rêve pas, même s'il rêve encore.

Trois routes permettent d'atteindre le Karamoja. Sans originalité, elles sont celle du Sud, celle du Centre, et celle du Nord. La route du Nord est la plus longue; à partir de Kampala on prend la route de Gulu, et de là, il faut joindre Kitgum vers le nord-est, puis l'extrême Nord du Karamoja, via la région du Kidepo. Pour la route du Sud qu'il suit aujourd'hui, ils ont au départ de Kampala pris la route de l'Ouest, vers Tororo. Cette ville est à deux pas de la frontière kenyane; de Tororo on va au nord, vers la ville de Mbale. À partir de Mbale il faut tirer nord-nord-est, pour rejoindre par des petites routes de latérite la grande piste qui traverse tout le Karamoja, du sud au nord. Si l'on veut avec plus de facilité gagner directement le centre du Karamoja, il faut à l'embranchement de Mbale suivre la route, plus ou moins goudronnée, qui gagne Soroti. Soroti est une capitale régionale qui ne manque pas de charme; en outre, c'était la seule ville de la région qui disposât encore d'un aéroport

presque opérationnel, doté d'une tour de contrôle, équipé d'une radio, et dont la piste permettait l'atterrissage de transporteurs du type C-130.

Charles ne connaissait pas la région. Il avait le défaut majeur de son siècle qui consistait à vouloir tout, tout de suite. Il avait décidé que, dès sa première étape, il s'approcherait au plus près de son but afin d'être à pied d'œuvre, le lendemain matin.

Le soir tombait lorsqu'ils arrivèrent dans le village désert de Mayembé. Il fallut faire halte pour attendre le camion qui peinait sur la piste. Tout était calme. Il aperçut une petite église, dont l'accès était rendu grandiose par une impeccable rangée d'arbres. Un peu plus loin, sur la gauche, il y avait des baraquements, ils semblaient déserts. Toutefois, son chauffeur lui dit qu'ils servaient de caserne à la milice. Soudain, en avant de la piste, il y eut de brèves rafales, auxquelles répondirent quelques coups de feu espacés. Bientôt, tout redevint aussi calme qu'auparavant, comme la mer après qu'elle eut englouti un naufrage. Charles comprit que l'aventure rêvée venait de s'achever. L'incertitude des choses réelles venait de commencer.

Le camion avait un peu de retard, il arriva, le chauffeur et son aide descendirent, on leur expliqua ce qui venait de se produire. Comme Charles lui demandait son avis, Peter Biléké expliqua qu'il s'agissait probablement d'un groupe de pillards Karamojong qui s'était avancé jusque dans cette région. La nuit tombait, il n'était plus question de poursuivre sur cette route. Montrant l'église, Charles demanda s'il y avait toujours un prêtre dans cette paroisse. Il s'avéra que oui, on décida donc d'aller demander au curé son hospitalité. Il faisait déjà sombre lorsqu'ils empruntèrent l'allée grandiose, et vide, qui menait à l'église. Légèrement en retrait, ils virent le presbytère, une odeur de cuisine s'en échappait. La lumière chétive des lampes à pétrole débordait faiblement des interstices des fenêtres closes. À la porte Charles frappa, et comme on ne répondait pas, il appela le Père qui vint ouvrir, une expression d'inquiétude barrait son visage, celle du soulagement, puis de l'étonnement lui succédèrent bientôt.

Le Père André était un Langu, il appartenait à la même ethnie que la mère de l'ex-Président de l'Ouganda, Milton Oboté, renversé par Amin en 1969, et qui, depuis quelques mois, essayait de reprendre le pouvoir. Un vieux portrait de l'ex-président (une raie sur le côté, visage somme toute sympathique) était discrètement suspendu dans le bureau du Père. Seul un Langu pouvait avoir le courage d'afficher ainsi ses opinions, alors que, pour l'heure, le retour du vieux chef

était loin d'être certain, bien qu'il fît tout ce qu'il pouvait pour parvenir à cette fin, hélas. À côté de Milton Oboté, et noyant presque son portrait, il y avait celui du Pape... puis un chromo du Christ, un autre de la Sainte Famille (d'autres images pieuses l'encadraient), une photo de séminaristes (le Père André était le seul noir du groupe), et toute une série de cartes postales de la Hollande, car le Père avait fait son séminaire à 'S Hertogenbosh (autrefois Bois-le-Duc). Tout cela était dans la pénombre, la lampe à pétrole éclairait peu. Tout au plus allongeait-elle les ombres, qui, sur les murs, menaient leurs vies comme indépendantes des êtres minuscules qui semblaient de leur ombre le reflet. On passa bientôt à table, on mangea des spaghettis, et un dessert de bouillie de maïs sucrée. Le Père évoqua la Hollande, il parlait le hollandais, aimait ce pays où son enthousiasme de catholique avait été consacré: c'était au temps où Oboté gouvernait l'Ouganda. Dans son souvenir, le Père mêlait l'enthousiasme de sa jeunesse, Oboté, et le séminaire hollandais. C'était un mélange aussi incongru et sympathique que le repas qui leur avait été servi.

Le repas terminé, on but le café et on parla, on parla beaucoup, on se fit presque des confidences, car l'omniprésence de la mort écartait les propos insincères... pas totalement, car tout cela restait encore humain. Dans l'abri symbolique du presbytère, le danger semblait abstrait. Le Père André avait entendu les détonations qui éclatèrent en début de soirée. Il les imputait à la milice dont les baraquements étaient dans le village. Ces miliciens étaient ceux de Paolo Nganga, ministre de l'Intérieur du présent régime (et chef des armées), que l'on soupçonnait de préparer un coup d'État contre l'actuel président Baïssa. Il faut dire que le Président Baïssa devait son fragile pouvoir au même Nganga, qui venait, il y avait sept mois à peine, de renverser l'ex-Président Sulli, pour le remplacer par le petit et rondouillard Baïssa, moins docile que sa rotondité ne pouvait le laisser croire, et donc exposé aux foudres du redoutable Nganga. Toutefois, Nganga n'était pas le seul à disposer d'une milice. Un peu plus au Nord, dans la région comprise entre Soroti et Liria, Oboté, qui, disait-on, était derrière chaque geste de Nganga, disposait de la sienne, que des cadres de l'armée tanzanienne étaient en train d'équiper et d'entraîner. À l'Ouest, entre Mbarara et Fort Portal, le ministre de la Défense, Salem Mouhindi, en constituait une autre. Et puis il y avait tous les indépendants, les ex-sergents épurés par un gouvernement ou par un autre (seuls les officiers devenaient par principe ambassadeur, ministre ou cadavre) et qui se reconvertissaient dans le seul artisanat qu'ils sachent pratiquer: l'usage des technologies appropriées qui font par voies lentes, ou rapides, passer de vie à trépas un homme, une femme ou un enfant.

En considérant le nombre des habitants de l'Ouganda, 12.600.000 personnes, les bandes armées représentaient, au plus 14.000 hommes, soit un peu plus de 0,001% de la population totale du pays. À ces hommes en armes, il fallait ajouter les 30.000 soldats tanzaniens qui avaient renversé Amin, mis ses troupes en déroute, et occupaient villes et campagne. Encore que les troupes tanzaniennes ne puissent pas être confondues avec le reste: les troupes de choc, celles qui avaient mené l'offensive, étaient disciplinées, et correctes avec les populations civiles. On le voyait dans la Province du Nil Occidental où elles gardaient la frontière avec le Zaïre, car les débris Kakwa et Lugbara de l'armée d'Amin s'y étaient réfugiés; peu d'exactions étaient rapportées dans cette zone. Pour ce qui concerne les troupes d'occupation, indisciplinées, formées souvent de gosses de moins de seize ans, elles étaient redoutables pour les civils désarmés. Comme la tendance était au remplacement des troupes de choc par ces jeunes et indisciplinées troupes d'occupation, l'avenir s'annonçait mal. Il suffisait, au maximum, de 14.000 Ougandais armés, dont pas même la moitié était équipée d'une arme moderne en état de marche, pour terroriser les 12.586.000 Ougandais non armés, qui nourrissaient les troupes des seigneurs de la guerre. Lesquels seigneurs commandaient les factions en armes, et luttaient pour accéder au sommet d'un État raplapla. Bref, faute d'une violence légitime qui puisse les mettre au pas, quelques imbéciles violents avaient quartier libre pour détruire un pays. Il y avait aussi des groupes qui ne combattaient que pour eux-mêmes, c'était le cas des Karamojong, et de quelques autres. Mais, dans tous les cas, c'était les civils qui nourrissaient les troupes, pourvoyaient à leur entretien par le biais du pillage, quant aux femmes (presque toutes des civils), elles servaient de réceptacle aux plaisirs de messieurs les militaires en fournissant des contingents de violées, au bon choix des soudards. Finalement, tout allait au plus mal dans le pire des mondes possibles. La formule est candide, ou optimiste: on n'était pas encore dans le pire des mondes possibles, pour ce qui est de faire aller les choses au plus mal, on pouvait faire mieux.

Le lendemain matin, Charles assista à la messe de six heures. L'église était toute simple, blanche, et pauvre. Il y avait quelques vieilles personnes; des enfants et des adolescents en haillons. La messe fut dite en Luo, on chanta le Kyrie Eleïson, "Seigneur, aie pitié", sur un accompagnement de tam-tam, c'était l'équivalent de l'harmonium du coin. Il n'y aura pas de tirade sur la foi des humbles. À Charles, le rite sembla vide, et la messe en fut plus poignante. Car l'absence de Dieu - ou n'était-ce que son silence ? - le laissait seul et nu, ou - si l'on veut - couvert de ses haillons et condamné à explorer, seul, les causes naturelles du malheur, et découvrir

enfin, que les cieux ne sont pas vides. Que les êtres ne sont plus seuls lorsque, libres, ils s'avancent vers la lumière. Pourtant, c'est encore l'absence de Dieu, qui pesait de tout son poids sur les épaules de Charles lorsqu'il sortit de l'église et, après un rapide "au revoir" au Père André, prit l'allée des grands arbres pour rejoindre les véhicules qui attendaient sagement rangés, moteur tournant, sur la route abandonnée hier au soir.

Un groupe d'hommes vint très vite à sa rencontre, il n'eut pas le temps de les voir approcher; à peine avait-il libéré ses épaules du fardeau de l'absence de Dieu, ils étaient sur lui. Trois miliciens vêtus de leurs Kalachnikovs et de quelques pièces de tissu, un grand type maigre, revolver passé dans la ceinture. Les deux chauffeurs parlaient, sans succès, si l'on compare leurs mines défaits à l'arrogance des hommes d'armes. Le grand type qui visiblement était le chef avait des yeux de tueur où se reflétaient les carnages passés, et un désir de meurtre bien présent. Il demanda à Charles qui il était et ce qu'il faisait ici, puis, après avoir entendu la réponse, tout de go il déclara qu'au nom du Gouvernement de l'Ouganda, il prenait possession du camion et des deux tonnes de lait en poudre. Cette déclaration pompeuse, prononcée par une tête d'assassin, mit Charles en colère. Il envoya le type et ses trois sbires au diable. L'un d'eux arma sa Kalachnikov et en plaça le canon sur le ventre de notre ami. Rien ne vaut ce bruit métallique et méchant pour calmer un colérique.

Instantanément, Charles comprit qu'il faisait fausse route, et qu'à se laisser emporter sur l'erre de sa colère, il perdrait bientôt le camion, le lait, et la vie. Au prix du lait, il s'agissait de surplus de l'Union Européenne; au prix du camion japonais, sans compter ce qui pour lui était sans prix: sa vie, cela faisait de grosses pertes pour un instant d'égarement. Il y a toujours avant et après. Avant, tout est possible. Après, tout est destin. Seul *pendant* appartient à l'ordre de l'action. C'est à l'action que Charles eut la sagesse d'accorder toute son attention. Agir, c'était parler, que les paroles soient des actes, mais en douceur car, visiblement, la force était de l'autre côté, celui d'où les armes étaient pointées; et qu'il s'agisse d'un lance-pierre, d'une arme à feu ou d'un missile, le principe est toujours le même: le tireur est plus à l'aise que le visé, et si ça part d'ici pour aller là, mieux vaut être ici plutôt que là... ou ailleurs, si l'on peut y être sans que par crainte de la mort vienne à périr ce qui compte plus encore que la vie. Charles changea de ton, il donna du "Monsieur" à l'assassin. Il expliqua qu'entre deux envoyés du Gouvernement de l'Ouganda, on pouvait s'entendre. Charles était doué pour la parole, il parla, parla... se fit badin, confraternel:

- "Mais, comment ? Vous ne le saviez pas ? Mais, Monsieur, je suis, moi aussi, envoyé par le Gouvernement de l'Ouganda, qui a chargé les Nations Unies de distribuer ce lait en poudre dans le Karamoja "

Karamoja était le mot à éviter, car le type jugea scandaleux que son gouvernement donnât de la nourriture à l'ennemi, alors qu'eux, les miliciens qui combattaient ces pillards, n'avaient rien à manger. Le coup du scandale moral et de la vertu outragée était un peu fort, mais l'assassin, qui était aussi un pillard, croyait dur comme fer à son délire. Débordé par sa verve, voilà qu'il devenait le personnage bien réel de son affabulation, une sorte de Robin des Bois qui aurait volé les pauvres faute de trouver des riches. Tout cela n'était que mensonges et rodomontades, mais, pendant que l'assassin parlait, il ne tuait pas. La veille au soir, le Père André avait longuement expliqué le pillage systématique auquel se livraient les miliciens, qui, avant de mettre la main sur les sacs de maïs, y allongeaient les filles pour, eux, se donner quelque confort pendant le viol. Mais, pendant que l'assassin parlait il ne tuait pas. Petit à petit, d'autres miliciens s'étaient mêlés au groupe et les gens du village s'étaient rassemblés, d'abord en un cercle, qui maintenait une distance respectable par rapport à la scène centrale, puis, après que la palabre eut véritablement commencé, les traîneurs arrivant à leur tour, le cercle s'était refermé de plus en plus près du groupe initial, jusqu'à l'abolir et ne laisser qu'une foule où la seule différence était marquée par ceux qui parlaient et ceux qui écoutaient. Encore que cette différence se fût à son tour érodée lorsque l'on commença à entendre des remarques venues de la foule :

- "Il faut les laisser repartir, c'est le Gouvernement qui les envoie !

- C'est les Nations Unies !

- Il ne faut pas nourrir l'ennemi !

- De toute façon, ces camions japonais, c'est de la merde !"

Charles proposa que l'on s'installât confortablement sous un grand arbre, de l'autre côté de la route, à l'entrée du camp de la milice. Il y avait là des troncs d'arbres disposés comme des bancs et une petite table qui devait servir aux réunions des miliciens. On y alla, et Charles sut que c'était gagné. Il avait raison, car même si la palabre dura encore trois bonnes heures elle n'était plus menée par l'assassin, mais par le chef du village, que le Père André avait rameuté ainsi que tous les

notables. Au fond, le danger n'avait été réel qu'au cours des dix premières minutes de la rencontre. Après, la conjonction du dialogue, de la foule s'assemblant, de l'arrivée des notables avait rendu le meurtre impossible, ou pour le moins de plus en plus improbable. Il s'en tira en donnant deux sacs de 50 kg de lait en poudre, et, à sa demande, on lui signa un reçu:

"Moi, soussigné Chef Mugisa déclare avoir été témoin de la remise de 100 kg (50 X 2) de lait en poudre de l'Union Européenne au Chef milicien soussigné Capitaine Bugasowa, à sa demande remis par le fonctionnaire des Nations Unies, Charles Sansovino".

Commencée en drame, l'affaire s'achevait en farce parodiant langue et pratiques administratives: le chef du village signa d'une croix et le capitaine Bugasowa d'une autre, mais plus grosse, plus épaisse, pour montrer la prééminence des militaires sur les civils. Plus légers de cent kilogrammes et des sueurs froides versées par leurs passagers, les deux véhicules repartirent, non sans que Charles eût remercié le Père André de sa discrète, mais efficace, intervention. Ils firent environ six cents mètres, distance suffisante pour sortir du village de Mayembé et, deux virages se succédant, échapper à la vue des habitants. Alors Charles demanda à Peter Biléké d'arrêter la voiture, le camion qui suivait s'arrêta aussi; Charles posa la main sur l'épaule de Peter, ils éclatèrent de rire, se congratulèrent, sortirent en trombe du véhicule, rejoignirent les occupants du camion en riant aux éclats, on se donna des accolades en s'esclaffant, on ébaucha des pas de danse en laissant s'épancher une joie irrésistible.

On repartit pour Bunyanbutyie, bourgade située à environ dix kilomètres de là. Les paysages étaient grandioses. Une succession de crêtes formait des marches qui servaient de contreforts au gigantesque mont Elgon. Alors qu'ils contournaient ces piémonts, ils virent apparaître dans le lointain d'un horizon dégagé le mont Kadam, et les escarpements dont la ligne de crête marque la frontière entre l'Ouganda et le Kenya. C'était si beau que l'on se prenait à douter de la réalité du monde. Au delà d'un paysage naturel, cela évoquait ces montagnes fantastiques que peignent les peintres de la Renaissance à l'arrière-plan de leurs portraits. Regardez bien ce paysage irréel derrière la Joconde. Imaginez une Land Rover soulevant un peu de poussière dans ce décor. Charles était là, cheminant sur cette piste de latérite, qui s'en va si loin de la Renaissance et qui mène n'importe où. Tenez ! à Chepsikunyé, un bourg de rien du tout où l'armée tanzanienne a installé une petite garnison qui essaye d'empêcher les attaques des Karamojong sur les villages des environs.

Quelques instants auparavant, les deux véhicules avaient traversé des restes de huttes incendiées que la savane était en train de recouvrir. Déjà ne restait des habitations que quelques piquets calcinés sortant de terre, comme des témoignages, mais à sec, des soi-disant cités lacustres de la préhistoire. On voyait aussi les cercles encore incrustés dans le sol par l'usage humain, et qui signalaient la rotondité des huttes autrefois là. Les ronces, des bouquets d'arbustes, et l'herbe aux éléphants effaceraient bientôt ce village, dont Peter Biléké avait oublié le nom. Par contre, il connaissait l'histoire du seul bâtiment en ciment de ce village qui n'en était plus un. Le bâtiment bordait la piste, toutes les portes en avaient été arrachées. C'était le poste de police, premier objectif des Karamojong qui avaient razié les armureries de tous les postes de police du Karamoja, après que le clan des Mathéniko se fut emparé des dépôts d'armes de la caserne de Moroto, en 1979, alors que les troupes d'Amin, vaincues par l'armée tanzanienne, évacuaient en désordre la capitale régionale. C'est ainsi qu'avait commencé "la guerre des vaches". Malone en avait expliqué le principe général lors du passage de Charles à Nairobi. Mais c'est en traversant ce village sans nom que Charles apprit que la guerre avait commencé par la razzia des Mathéniko sur les dépôts d'armes de la caserne de Moroto. À vrai dire, tous les raisonnements sur fond de genèse portent leur part d'absurdité: "Au commencement était la razzia des Mathéniko"... D'abord c'est plat, surtout si l'on compare avec: "Au commencement Dieu créa le ciel et la terre" ... là, au moins, c'est définitif, encore qu'un esprit malin, ou enfantin, puisse toujours pousser le questionnement régressif à l'infini. On nous permettra donc de choisir un commencement intéressant, car il faut toujours commencer une guerre par un commencement intéressant, ce casus belli des uns qui entraîna les autres, et tout le reste, dans ce qui n'était ni prévu ni voulu, et pourtant advint, sitôt que de la paix à la guerre on passa.

Tout avait commencé par la razzia des Mathéniko qui s'étaient emparés des armes de la caserne de Moroto. Les Mathéniko étaient en grand danger lorsqu'ils se résolurent à ce coup de main audacieux : leurs voisins du nord-ouest, les Jié, venaient de razzier plus du tiers de leur bétail. La guerre des Jié contre les Mathéniko durait depuis quelques semaines lorsqu'en quelques attaques d'une férocité inouïe les Jié avaient fait main basse sur une large portion du troupeau de vaches des Mathéniko. Si les attaques des Jié avaient été aussi féroces, c'est qu'un mois plus tôt, leurs voisins du Nord, les Dodoth, s'étaient emparés, presque sans coup férir, du gros du bétail des Jié. Quant aux Dodoth, ce clan très puissant qui ne faisait pas partie de l'arbre généalogique des Karamojong, ils avaient l'avantage et l'inconvénient du nombre. Avantage en

termes de porte-lances, inconvéniént en termes de bouches à nourrir. Depuis près de cinquante ans, les populations Dodoth et Karamojong augmentaient grâce aux efforts de vaccination du "Fonds International des Enfants Heureux"; pour ces éleveurs, cela signifiait augmentation du cheptel grâce aux efforts de vaccination de la "Fondation Internationale de la Faune Féconde", puis surpâturage et déforestation pour gagner de nouveaux pâturages. Il en résultait une grande fragilité de l'écosystème à la sécheresse, qui, depuis deux ans était là, et avait pour effet d'intensifier les coups de main dont le but était de prendre les vaches du voisin. Les gens d'ici commettaient la même erreur que les économies industrielles, qui s'imaginent qu'elles peuvent croître selon leur propre logique, à l'infini de la voracité des appétits, sans se heurter aux lois premières de la planète qui, tôt ou tard, châtient la démesure de celles et de ceux qui veulent croître sans se transformer.

Pour les Karamojong, la planète, le monde, se limitait aux 9.134 km² du Karamoja avec ses montagnes, ses plaines, ses cours d'eau, ses forêts dont ne restait que de vagues témoignages. Les premiers qui avaient compris que les choses allaient se gâter étaient les éléphants: on n'en voyait plus depuis vingt ans. Ceux qui avaient survécu aux massacres perpétrés par *Elephant Bill*, un chasseur tueur du début du vingtième siècle, avaient fui vers l'Ouest, vers les arbres. En revanche, les autruches, les girafes et les zèbres s'étaient multipliés sous un climat qui devenait de plus en plus sec. Les lions et les hyènes aussi. C'est donc avec lenteur qu'avait germé le drame. Seuls les vieux pouvaient encore vous dire que là où l'on ne voyait qu'une touffe d'arbres, il y avait eu, autrefois, une forêt; que ce cours d'eau, à sec une année sur deux, avait été une rivière paresseuse qu'affectionnaient les éléphants. Pour le reste, et en ce qui concerne les êtres humains qui peuplaient ce territoire: de plus en plus nombreux (car chaque clan voulait accroître le nombre de ses "porteurs de lances"), de plus en plus riches en bétail, ils se sentaient de plus en plus puissants. Jusqu'au jour de la razzia des Mathéniko sur l'armurerie de Moroto.

Les guerriers karamojong ne savaient pas que tous les soldats de la garnison avaient fui en catimini pour rejoindre Amin dans l'Ouest, chez les Kakwa. Armés de leurs seules lances, et de ces mauvais arcs qui ne portent pas à plus de dix mètres, ils s'attendaient à une forte résistance, mais sans ces armes à feu, ils n'avaient aucune chance de reconstituer leur cheptel. Ils attaquèrent donc la caserne, et à leur grande surprise ne perdirent aucun homme. Le seul tué de ce commencement de l'histoire fut un vieux caporal de la police qui avait pris sur son bonnet de garder l'armurerie abandonnée.

C'était un vieux Bokora formé autrefois par les Anglais, très jugulaire, jugulaire. Quatre lances lui traversèrent le corps, l'une d'elles lui traversa la bouche, et il s'écroula en mordant l'acier froid; car les esclaves des Karamojong forgeaient les lances de leurs maîtres dans de vieux amortisseurs à lames de Land Rovers dont ils appréciaient la qualité de l'acier.

Alors commença "La guerre des vaches", par ce coup de main heureux qui réjouit les Mathéniko, avant de les désespérer, ainsi que toute la région. Les Mathéniko armés s'engagèrent dans une campagne de rapines qui bientôt ne connut plus de limites. Quelques soldats revenus à la vie tribale firent rapidement et sommairement l'instruction des guerriers et, après que l'apprentissage du maniement des Kalachnikovs, des FM, des grenades à main et des RPG aient fait quelques victimes parmi les plus mauvais élèves de ces séances de transfert de technologie mortifère, les Mathéniko attaquèrent les Pian. Histoire de se roder, car depuis un quart de siècle les Pian étaient les plus agriculteurs de tous les Karamojong, et s'ils avaient encore quelques troupeaux, l'essentiel de leurs activités tendait à se tourner vers la culture du maïs et du mil. Leur territoire, à l'inverse de celui des Mathéniko, autorisait une telle transformation. Les aptitudes guerrières des Pian s'étaient donc quelque peu relâchées. C'est la raison pour laquelle les Mathéniko les avaient choisis pour premières victimes. N'étant pas sûrs de l'efficacité des armes nouvelles en situation réelle, ils avaient voulu en faire le test sur le clan le plus faible, pour ne pas risquer la défaite, ou des représailles qui eussent été désastreuses vu l'état de faiblesse où les avait laissés l'attaque précédente des Jié.

La razzia fut facile. Comme, un demi-siècle avant ces événements, les Pian avaient été de redoutables ennemis pour les Mathéniko, on en profita pour régler quelques vieux comptes. La mémoire des lignées est tenace, et prompte en situation favorable à rendre actuelle la chronique des événements anciens, lorsqu'ils confortent les tactiques du moment. Pour attaquer les Pian, les Mathéniko durent traverser le territoire des Labwor qui s'interpose, au Sud, entre celui des Mathéniko et celui des Pian. Ce voisinage immédiat faisait évidemment des Labwor les pires ennemis des Mathéniko, la simple proximité géographique entraînant un clan à être tout naturellement la proie de l'autre. Toutefois, les relations des deux voisins ne se limitaient pas au sartrien: "L'enfer c'est les autres", car si l'on échangeait des mauvais coups pour se procurer des vaches et du prestige, on échangeait aussi des femmes pour que toutes ces histoires continuent. Le mariage Karamojong suit en effet une règle d'exogamie très stricte. Il arrivait aussi que l'on fît une alliance de circonstance pour

perpétrer une razzia risquée chez des voisins plus lointains, et puissants: les Dodoth du Nord du Karamoja ou les Pokot de l'Est, dont la plus grande part du territoire se trouve au Kenya. N'étant pas encore certains de l'efficacité de leurs armes nouvelles, et pour cette raison ne voulant pas combattre les Labwor en même temps que les Pian, les Mathéniko rappelèrent aux premiers les liens de sang anciens et continus qui les unissaient. C'était un peu forcer la dose, car un proverbe Mathéniko affirmait: "La femme Bokora est comme le lait de la vache, la femme Upé en est le sang et la Labwor l'urine".

Ce n'était pas que les Karamojong considérassent l'urine des bovidés comme sans valeur aucune, ils s'en humectaient les cheveux, parfois; mais sans trop chipoter sur le sens de ce proverbe on peut dire qu'il considérait que les femmes Labwor étaient, approximativement, du "pipi de chat". Les Labwor le leur rendaient bien, eux qui disaient " Une femme Mathéniko est comme l'extérieur du cul de la marmite ", si l'on regarde avec attention le cul d'une marmite exposée régulièrement à la flamme d'un feu de bois, on est amené à penser que l'expression est, selon toute vraisemblance, péjorative. Mais ces proverbes n'avaient pas la faveur du moment, on leur préféra: " Pour razzier les vaches il faut un voisin ", traduction ambiguë du proverbe Karamojong " Kou golko kazo ideko " qui lui-même possède sa touche d'ambiguïté, car s'il veut bien dire que l'alliance ou la neutralité du voisin est nécessaire (en contexte de razzia, en Karamojong, "ideko" signifie alliance et/ou neutralité), il peut également avoir comme sens second: "Les vaches du voisin sont plus faciles à razzier que les autres". Mais dans le contexte de ce moment-ci, c'est sans conteste le sens premier qui s'imposa. Et l'on évoqua les anciennes alliances contre les uns ou contre les autres; évidemment celle qui, il y a exactement un siècle, avait brièvement uni les Mathéniko et les Labwor contre les Pian ne fut pas traitée comme histoire ancienne. Parbleu, c'était hier, que dis-je, aujourd'hui même et chacun s'en souvient. On s'en souvint en effet. On aurait pu se souvenir que dix ans après ce coup fait ensemble, à la suite d'une querelle mal résolue de partage du butin bovin arraché au Pian, et qui lentement s'envenima, les Labwor s'étaient unis aux Pian pour razzier les Mathéniko. Mais les circonstances n'étaient pas du tout favorables au souvenir de ce morceau-là de cette histoire-ci. On l'oublia. Provisoirement.

Sous le calme rayonnement de la pleine lune, par une fraîche nuit qui succédait à un jour torride, l'effet de souffle des grenades à main fut terrifiant; en raison de la sécheresse, une fois sur deux, les cases s'enflammaient. Les balles des AK 47 traversaient sans encombre les minces tiges de

sorgho ou de maïs crépies de bouse de vache; elles fauchaient indistinctement les dormeurs qui avaient eu le réflexe de se lever pour fuir et celles et ceux qui étaient restés couchés, terrés dans les cases, à l'abri mortel du toit de chaume en feu. Ceux et celles que les balles et les éclats avaient épargnés périrent dans l'incendie qui gagna tout le village Pian; et l'on vit dans les flammes l'ombre tourmentée des corps suppliciés; d'autres reçurent des blessures dont ils devaient périr peu après, faute de soins; les jeunes guerriers Mathéniko qui n'avaient pas encore tous reçu des armes à feu se faisaient la main sur les fuyards, qu'ils criblaient de lances et de flèches.

Les guerriers Mathéniko furent d'abord stupéfaits par la puissance des armes nouvelles. Il y eut comme un instant de stupeur. Mais dans le temps de quelques battements de cils du bétail affolé, on passa de la stupéfaction à l'ivresse esthétique et ignoble du carnage. Et la pulsion de mort, Thanatos, le mal, double monstrueux d'Éros, envahit les coeurs et les corps; et l'on fit la mort comme les amants heureux font, parfois, l'amour. Totalelement. Il y eu, toutefois, un peu de copulation sous forme de viols, ils furent le fait des jeunes guerriers, en peu en retrait de l'action principale, qui perçaient de leurs traits les rescapés et, excités par le massacre, bandaient d'importance. Ils violèrent collectivement quelques femmes terrorisées qui imploraient leur pitié. Trois vieux guerriers Mathénico, ceux là même qui avaient mené les négociations avec les Labwor, puis, selon la tradition, conduit l'assaut, furent tués par leurs compagnons alors qu'ils essayaient d'arrêter le massacre.

Taruk fut fauché par une rafale; un groupe de jeunes guerriers poussa Kaala dans une case qui flambait; Mariamone fut percé de lances par un groupe de violeurs qu'il engueulait. Et pourtant aucun des trois n'était un saint, ni au sens que les Karamojong donnent à ce terme, ni au nôtre, ni à celui de l'universel, si toutefois nous nous mettons d'accord pour lui en donner un. Ils n'étaient que des hommes, des hommes de leur culture, vous et moi, et portaient comme nous l'aurions fait les scarifications que l'on fait aux guerriers qui ont tué: une cicatrice pour chaque meurtre, telle est l'imbécile, mais inévitable tradition. Il n'est plus temps de compter le nombre de scarifications que chaque torse exhibait, les corps de ces hommes beaux et forts, qui avaient porté leur intelligence aussi loin que le permettait leur culture, étaient déchiquetés par le fer, dévorés par les hyènes ou consumés par le feu; mais à eux trois, ils portaient assez de cicatrices rituelles pour que leurs compagnons reconnussent leur valeur, et les choisissent pour diriger l'assaut. La même valeur, la même intelligence, mais aussi un supplément d'âme, que toujours et

partout portent certains êtres, avait permis à Taruk, à Kaala, à Mariamone, et à eux seuls, de comprendre, sans même se consulter, que la guerre qui commençait n'aurait pas d'autre fin que celle de tous les Karamojong. Taruk, Kaala, Mariamone, Rois Mages d'un Orient qui n'existe pas; sacrificateurs immolés dans leur effort pour éviter le basculement dans le gouffre, sacrifiés par ceux qui ainsi firent périr trois êtres, les seuls de toute l'éternité de ce monde qui pouvaient encore éviter que les petites libertés de l'histoire cessâssent, et que le destin commence.

Pourtant, tout avait commencé dans l'ordre rassurant de la tradition. On avait envoyé les éclaireurs-espions, de tout jeunes garçons qui commençaient leur formation de guerrier et avaient parcouru la plus grande partie du pays à la recherche de l'ennemi idéal, celui qui n'aurait pas trop d'hommes porteurs de lances et qui, pourtant, aurait du bétail. En ces temps de disette, l'affaire n'était pas facile. Pour ne pas éveiller l'attention, ils ne s'étaient pas cachés. Aux étrangers rencontrés en chemin ils avaient poliment demandé s'ils n'avaient pas aperçu le boeuf blanc à tache rouge, celui qui a la corne droite plus haute que l'autre, et qui s'était égaré. Ils avaient relevé les chemins, estimé la qualité des troupeaux, relevé le nombre des gardiens, leur force et leurs armes. Tout cela faisait partie des ruses de guerre habituelles. Une semaine plus tard, après que tous les petits espions furent rentrés, les guerriers et les Anciens s'étaient réunis. On avait parlé, jaugé, jugé, évalué, comparé. Puis les anciens avaient tranché: le village Pian serait l'ennemi. On a vu la rationalité de ce choix.

Alors un guerrier avait entouré d'une peau de vache tannée et mouillée le museau d'un des rares boeufs qui eût échappé à la razzia des Jié. La bête était morte étouffée, car ainsi le veut la tradition mathéniko. Ailleurs, la mort est donnée par un coup de lance au coeur, d'autres clans tuent l'animal par éviscération, comme le font les lions. Certain anthropologue défendra mieux que moi ces pratiques authentiques qui font peu cas de la souffrance de la bête suppliciée. Les Anciens avaient scruté les viscères du boeuf pour y lire l'oracle, ils avaient lu et interprété: "Grande victoire et Grande mort". Perplexes, ils s'étaient retirés à l'écart pour mettre en délibéré ce sens incongru et, somme toute, contradictoire.

Les Anciens n'avaient pas le choix, annuler l'attaque en raison d'un oracle obscur, cela ne se pouvait - ou alors il fallait clarifier l'oracle - et de toute façon l'annulation n'était pas possible car sans bétail les Mathéniko allaient périr. Razzier un autre groupe n'avait aucun sens, car, après tout, les rapports de tous les espions concordaient, et c'était

bien à propos de l'attaque du village Pian que l'oracle annonçait: "Grande victoire!"; toutefois, "Grande mort" ne pouvait pas être négligé. Le conseil de ceux auxquels l'âge conférait un magistère moral s'éternisait, lorsque le plus dialecticien des Anciens qui appartenait au sous-clan des Billankour, afin de ne désespérer ni les siens ni les autres, annonça: "Grande victoire car nous tuerons beaucoup d'ennemis". Les Anciens ne pouvaient rien contre la dialectique, et tous se rallièrent au dépassement de la contradiction par la synthèse. Et puis, il fallait faire plaisir à Hegel, car "tout ce qui est réel est rationnel" comme le choléra dont Georg, Wilhelm, Friedrich mourut en 1831, à Berlin. Hegel, ils ne connaissaient pas, le choléra, ils le rencontreraient bientôt. Le plus âgé des Anciens proclama donc l'oracle: "Grande victoire, car nous tuerons beaucoup d'ennemis !". Les plus jeunes des guerriers se réjouirent: ils auraient du prestige et du bétail, le prestige séduirait les femmes, le bétail payerait les dots. Les moins jeunes furent un peu moins joyeux car ils avaient déjà des femmes. S'ils devaient tuer beaucoup d'ennemis, ils savaient, eux, pour s'y être déjà soumis, qu'il faudrait suivre les rites de purification qui suivent tout meurtre avant que le meurtrier ne soit à nouveau admis dans la communauté. Il faudrait aussi sacrifier une chèvre blanche pour chaque meurtre, il n'y avait presque plus de chèvres, des blanches encore moins, à tel point que la mode était de les remplacer par des poulets, de n'importe quelle couleur car, là aussi, les blancs devenaient rares.

Enfin, trois vieux guerriers, Taruk, Kaala et Mariamone ressentirent au tréfonds de leur être l'étreinte indicible du désespoir, celui que Charles devait ressentir, bien plus tard, en contemplant les arbres sur la route qui le mènerait à Kampala.

Chepsikunyé est un petit bourg qui gît comme écrasé sous la grandiose beauté des paysages alentour: une savane d'herbe dorée piquetée de touffes d'acacias, qui, en cette saison, avec un peu d'imagination, pourrait passer pour un gigantesque champ de blé; le mont Kadam au Nord, formation volcanique dont les abords et le piémont sont couverts d'arbres verts, alors que les parois des hauts sommets montrent des masses de roches éruptives grises et noires; à l'écart du massif, on aperçoit un plateau verdoyant qui marque le début des collines Karasuk, où vivent les Pokot du Kenya. La frontière kenyane est quelque part dans le lacis compliqué que forment les "*Escarpmnts*" où l'activité volcanique n'est pas rare sur cette faille occidentale de la "*Rift Valley*" : le grand fossé tectonique qui coupe l'Afrique en deux, et traverse le Kenya du Nord au Sud. On dit que c'est là que commença l'aventure très inachevée de l'humanisation du mammifère bipède que nous serions devenus.

Dans le Karamoja, la faille épouse presque parfaitement le pourtour de la gigantesque coulée volcanique qui s'étend de Djibouti jusqu'au Kilimandjaro. C'est ainsi que Charles s'émerveillait du violent contraste de deux grands paysages: celui de la succession des poussées volcaniques, dont certaines avaient façonné des sommets qui culminaient à plus de trois mille mètres d'altitude, et formaient la chaîne quasi continue des "*Escarpmets*"; celui du vieux socle pré-cambrien, qui couvre près des trois cinquièmes du continent africain, lui donne sa grandiose monotonie de savane, et la pauvreté de ses sols. Il était là, petit bonhomme, planté près de sa Land Rover, à la jonction de deux histoires de la planète: celle du précambrien qui dura quelque quatre milliards d'années, et celle du volcanisme, qui dure encore et écrit le relief dans un temps, plus ou moins, à la mesure d'une vie d'homme. Lorsque la planète écrit, les hommes se taisent, se sentent petits, et parfois la planète bleue les efface. Tout comme, au nord de la vallée, à quarante kilomètres environ du Lac Rudolf, elle avait effacé Lucie, il y a peut-être trois millions d'années.

Est-il besoin de présenter Lucie ? notre petite ancêtre de un mètre vingt, tout juste verticale, noire de peau, lointaine mère de nos mères, jeune morte qui n'eut pas le temps d'enfanter, qui fut ensevelie dans la boue limoneuse d'une des innombrables mares que la récession des eaux de la vallée de l'Omo formait à chaque début de saison sèche. Ce jour-là, Lucie cherchait des lotus, elle en mangeait les graines, elle en aimait les fleurs. Pour atteindre la mare aux lotus, il lui fallait marcher dans la boue du limon déposé par le fleuve. Par endroits, le limon était très profond, elle connaissait ce danger, mais la faim et le plaisir des fleurs étaient plus forts. Elle marchait avec prudence, et soudain disparut aspirée par la boue. De l'âme de Lucie on ne sait ce qu'il est advenu, nos lointains ancêtres, nos parents par l'animalité et l'incertaine verticalité, n'avaient peut-être pas d'âme, mais dans cette grande incertitude, ils s'humanisaient. Il nous a fallu quelques millions d'années pour lentement sortir du limon de la création, et cueillir le lotus de Lucie. Que ferons-nous de la fleur nous qui en sommes le fruit ?

Ils étaient repartis et Charles écoutait sur son baladeur les Beatles qui chantaient: " Lucy in the sky with diamonds ", raccourci drogué d'une vision authentique. À Chepsikunyé, le sergent qui commandait la petite garnison tanzanienne leur avait dit qu'en allant au nord de la première boucle vers le sud que ferait la rivière Kélime, dans la forêt, en un lieu qu'il appela d'un nom aux sons sinistres, " Naboukourou ", ils trouveraient "Ceux qui sont en train de mourir".

Charles était tendu, il arrêta le baladeur qu'il avait mis en marche pour tromper sa tension, en vain, car les utopies de droguiste drogué de Jack Lenon qui susurrant " *Imagine* " avec la même douceur de voix que Pol Pot ordonnant un massacre le dégoûtait. En vérité, il pressentait obscurément qu'il allait bientôt voir un résultat de cette brève utopie contemporaine, là-bas, un peu en avant de la route.

Il fallait de bons yeux en cette saison sèche pour suivre le cours de la rivière Kéline, dont le nom ruisselle brièvement, mais dont les eaux sont en ce moment totalement évaporées, et souterraines. Il était surpris que l'on puisse, avec tant de sérieux, chercher une rivière qui, à ses yeux, était invisible. L'aventure prenait un tour surréaliste: rivière absente, présence des signes marquant l'absence sous le soleil. Rien de surréaliste pour Peter Biléké, qui avait l'habitude de la subtilité des signes, et pour lui, la rivière était bien là, les signes en mimaient la présence, il s'essayait à en enseigner à Charles la lecture: les changements de ton de l'herbe, surtout près des racines, elle était vert tendre le long de la rivière, blanc ocre lorsque l'on s'en éloignait; ces quelques galets polis; le parfum fade, frais et doux de l'eau; ces arbres plus groupés, plus verts et vaguement alignés par comparaison avec ceux qui mouchetaient d'un vert argenté la savane. Tout cela constituait une série d'indices ténus, et le plus subtil était le parfum de l'eau. Selon sa définition scientifique, elle est un liquide inodore et incolore; chimiquement pure (H₂O), il en est ainsi, mais l'eau des chimistes n'est qu'un des aspects de celle de la nature, qui, comme chacun sait, préfère le mélange à la pureté. C'est ainsi que, dans cette vaste plaine, l'eau souterraine de la rivière à sec avait un parfum: fin, frais et doux.

Ils finirent par repérer la première boucle que faisait la rivière vers le sud. Encore heureux que le sergent n'ait parlé que de la première boucle de la rivière Kéline, et non de la deuxième, ou de la troisième, car même pour Peter Biléké il ne fut pas facile de repérer cette première boucle. Ils la manquèrent, et ce n'est qu'après qu'ils se furent aperçus qu'ils ne roulaient plus vers l'est, mais vers le sud, qu'ils comprirent qu'ils l'avaient dépassée. Ils revinrent sur leurs pas. Au compteur, ils n'avaient pas fait plus de vingt kilomètres depuis Chépsikunyé, la lecture des signes prenait beaucoup de temps. Le camion suivait comme il le pouvait, la seule inquiétude de Charles était qu'il ne parvînt pas à évoluer dans la forêt où ils entreraient bientôt. La forêt était vaste, elle bordait le mont Kadam et s'étendait jusqu'au piémont du mont Elgon. Mais tout comme la rivière n'en était pas vraiment une, la forêt n'avait rien de cette cathédrale sylvestre que porte notre imaginaire. Cela ressemblait plutôt

à un bois d'oliviers sauvages, en plus étendu, et en moins dense, peut-être; avec des arbres plus hauts, plus jeunes d'aspect, aux troncs lisses et gris de certaines variétés d'acacias. Les branches des arbres n'apparaissaient pas avant cinq ou six mètres au-dessus du sol et se déployaient en parasol le long des troncs minces et droits. Il n'y aurait pas eu de difficultés de conduite si le sous-bois n'avait été parsemé de gros et épais buissons d'épineux qui obligeaient à de fréquents détours, voire lorsque le réseau n'était pas trop dense, à foncer dans ces halliers garnis d'épines, qui frappaient la carrosserie et le pare-brise en crissant. Le risque de crevaison existait, et c'est pourquoi après chacune de ces traversées Charles et Peter descendaient de voiture pour soigneusement inspecter les pneus afin d'arracher les quelques épines qui s'y étaient superficiellement plantées, et que la poursuite de la route eût pu enfoncer. Ils n'avaient plus de problèmes d'orientation, car ils avaient pris pour point de repère le mont Kadam qui leur donnait le Nord. De même, à la boucle de la rivière Kélime, Charles avait pris soin de relever deux repères formant un angle de trente degrés avec leur position, afin de retrouver l'endroit avec plus de facilité lors d'un prochain voyage. L'intensité de la recherche, les efforts et l'ingéniosité qu'elle avait demandés avaient fini par faire oublier ce qu'ils cherchaient. Chercher devenait un jeu lorsqu'ils trouvèrent. Le jeu cessa.

Naboukourou était à la lisière d'une vaste clairière. Il y avait plusieurs feux dont la fumée montait droit le long des troncs des arbres, puis se dispersait au travers des branches et des feuilles. À l'entour des foyers, des femmes s'affairaient autour de gamelles noircies. Lorsque le camion arriva, les hommes sortirent du sous-bois où ils s'étaient cachés, et d'où la vision de Charles et celle, presque simultanée, du camion les avaient tirés. Car, en ces temps, l'homme blanc était rassurant, et comme il ne restait plus dans cette région que des prêtres - souvent italiens - Charles dut expliquer qu'il n'en était pas un: on lui demandait déjà sa bénédiction. Homme blanc + camion = secours était une équation comprise dans tout le pays. On s'assembla autour de Charles et du camion. Jusqu'à ce jour Charles n'avait jamais vu des êtres humains évoquant un Buchenwald contemporain.

Ils étaient là, nus pour la plupart, comme le veut le costume local qui préfère plumes, peintures et coquillages au poids des tissus et des peaux. Ils étaient là, la peau vaguement grise, parfois le cheveu roux, les petits enfants surtout, ce qui joint à la boursouffure des membres et du visage, les oedèmes, fait partie des signes cliniques du kwashiorkor, cette maladie de la malnutrition et de la dénutrition, dont les médicaments sont de bons aliments alliant

protéines, sucres et graisses. Kwashiorkor, un mot qui, parti du Biafra, est devenu universel. Les seins des femmes pendaient, ratatinés comme des patates irradiées qui sèchent sans germer dans un placard. Peu d'hommes jeunes, quelques dizaines de mâles adultes, relativement bien portants par rapport aux femmes et aux enfants. Ils étaient environ six cents, peut-être un peu plus. Charles commença une tournée d'évaluation. Il y avait des campements disséminés dans la forêt. Des marmites cuisaient des aliments indéterminés sur des feux de bois qui mêlaient l'odeur de fumée à celle, âcre, âpre et rance de la sueur des Karamojong. Il y avait aussi une tenace et douce puanteur qui émanait des corps; Charles ne pouvait pas encore le savoir, mais cette tenace et douce puanteur était celle de la mort. Dans son monde à lui, ne la connaissaient que ceux qui avaient survécu aux camps de concentration nazis, ou communistes.

Au plus profond de lui-même, Charles sentait un désarroi sans nom, un scandale issu de la perception de son impuissance à agir. Il jugeait que les deux tonnes de lait en poudre qu'il apportait n'étaient qu'un ajout famélique offert à ceux qui vivaient avec un naturel atroce une situation ignoble. Tout éveillé il rêvait que sa présence pût apporter une solution claire, nette, définitive et éclatante. Tout ce qui s'arrêtait en si beau chemin lui semblait indigne d'existence. Il était encore un crétin, et presque un criminel, qui croit aux solutions finales. Sans compter que les simagrées de ses songeries ne nourriraient personne, alors que deux tonnes de lait en poudre apporteraient lipides, protides, glucides et vitamines aux corps en famine. Le drame qui était sous ses yeux en appelait un autre: celui qui naît de cette attitude mentale, gorgone de l'inconscient, qui consiste à porter l'être tout entier vers de grandioses chimères abstraites et abscones: l'Unité, le Parti, l'Humanité, tous les "ismes" et quelques "udes" qui font tout rentrer dans le rang et permettent d'oublier que la misère du monde est formée d'une infinité de malheurs particuliers, et que vouloir le bien de l'humanité - dont d'ailleurs personne ne veut ouvertement le mal - sans jamais daigner s'occuper de la santé de son voisin de palier n'est qu'une façon de combiner hypocrisie et sécheresse de coeur.

Par chance, les circonstances étaient favorables à ce qu'il fît la seule chose utile qui pouvait être faite à cet instant précis: distribuer deux mille kilogrammes de lait en poudre à des affamés.

Hélas pour lui, il le fit à regret, comme si cela avait été sans conséquence, car il est difficile à ceux qui rêvent d'actions grandioses, mais impossibles ici et maintenant, de

percevoir que c'est à l'intérieur du simple possible qu'il convient d'accéder au grandiose au moyen d'une exécution parfaite. Faute de ce savoir, il agit en imbécile: il fit décharger le camion, remit les sacs à celui qui lui fut désigné par quelques hommes comme le chef du campement, un certain Olympio, et expliqua comment la poudre devait être consommée: une timbale de lait pour trois timbales d'eau bouillante. Il insista sur l'eau bouillante, expliqua que s'ils avaient du "posho", une polenta de maïs blanc, ils pouvaient la cuire avec le lait. Il fit le minimum, sans plus, et sans même s'en rendre compte. En raison de la façon dont il mena son action, quatre enfants moururent dans les trois jours qui suivirent son départ. S'il n'était pas venu avec ce lait en poudre, dans le même laps de temps, les décès d'enfants se seraient élevés à sept. Toutefois, s'il avait procédé avec le sens exact de l'importance de ses actes, en harmonie avec tout l'univers (ce qui n'aurait pas demandé plus d'efforts, mais une application plus intelligente du même effort), le nombre des morts serait tombé à trois. Il n'y a pas de petits bénéfices lorsqu'il s'agit de la vie; et la mort, seule, peut se permettre de ne pas négocier.

Ça et là, des femmes aux côtes et aux seins pathétiques chassaient d'un geste las, lent et gracieux les mouches qui tournoyaient autour du visage d'enfants agonisants. Dans le chaudron du diable de son désarroi, la soupe aux sentiments et pulsions divers mijotait doucement: de la dignité humaine - principe SS: "Traitez les hommes comme de la boue et ils deviendront de la boue"; "Quelle différence entre eux et moi, si ce n'est l'essentiel bain sociétal"; "Voilà où va le corps sitôt qu'en quantité et qualité la nourriture vient à manquer"; "Les cons, comment ont-ils pu se laisser aller à devenir ce qu'ils sont"; "Vive le Capitalisme, à bas l'Ethnologie !"; "J'ai peur, ils vont me bouffer, il faut foutre le camp". C'est donc cela la tragédie, la tragédie intégrale, rien à dire, sinon des sottises, tout à faire, mais que faire ?

Et pendant que son bavardage intérieur allait son mauvais train, il manquait l'occasion d'appliquer ses connaissances à l'action décisive, la seule qui fut alors possible: organiser de façon adéquate la distribution du lait en poudre.

Dans une situation où l'inconnu domine, sans autorité clairement définie, légitime et reconnue, le principe est de distribuer nourriture et secours aussi près que possible de l'utilisateur, et surtout des utilisatrices (les femmes ont en ce monde tendance à être moins irresponsables que les hommes), car tout intermédiaire crée un risque de détournement et de manipulation. Par intermédiaire, il faut entendre ce qui se place entre le fournisseur désintéressé et le consommateur en

danger. On admettra sans peine le caractère relatif du désintérêt du fournisseur, tout comme celui du danger auquel fait face le consommateur. Toutefois, il ne fait aucun doute qu'entre une organisation humanitaire qui distribue des vivres parce que telle est sa fonction et un parti politique échangeant nourriture contre soutien, il existe plus que des nuances, surtout si l'on considère le sort des consommateurs morts en raison du refus de soutien qu'ils opposèrent au parti distributeur. En vérité, l'accès à une ressource vitale, momentanément ou durablement rare, se résume au prix demandé par celui qui en contrôle l'accès, et à sa volonté d'en maintenir ce prix, quand bien même le consommateur en danger viendrait à en mourir: sur ce point le SS et le dealer se ressemblent, ils conduisent leurs clientèles à la mort, l'un par système, l'autre par cupidité; et le fait que ces deux types humains soient nos contemporains en dit long sur la logique mortifère des principes qui organisent notre temps, et contre lesquels il est impérieux que nous nous révoltions.

Après qu'il fut rentré à la maison de Princess Ann Drive à Kampala, Charles fut pressé de questions par ses compagnons ainsi que par des inconnus. C'est-à-dire, peu ou prou, qu'il eut l'occasion de s'adresser à la petite centaine d'individus qui formaient ce qu'habituellement on nomme: "La communauté expatriée". À plusieurs reprises, il fit le récit de sa brève odyssée. Il en fit même un rapport à la GECA. Mais l'essentiel était toujours absent de ses récits. Il ne savait pas comment dire la vérité. Il se perdait parfois dans la plate rhétorique d'une apocalypse littéraire, ou dans un froid silence entrecoupé de bégaiements inintelligibles, qui le rendaient semblable aux victimes, et totalement incapable d'exprimer la vérité du drame. En d'autres occasions, c'est dans la froideur bureaucratique qu'il congelait son récit. Alors ils étaient nombreux ceux qui, parmi ses interlocuteurs, niaient l'existence des faits - qui en dépit des apparences sont toujours le grand mystère de la vie. Tout se passait comme si un certain seuil d'inhumanité ne puisse pas être cru.

Déjà, en 1943, la Résistance polonaise était parvenue à faire évader Jerzy Tabeau du camp d'Auschwitz. L'homme fut envoyé à Londres, puis à Washington où il fit le récit de tout ce qu'il avait vu et su de la Solution Finale hitlérienne. Il ne fut pas cru. C'était trop irrationnel, toutes ces ressources détournées de l'effort de guerre de l'Allemagne pour une extermination de masse qui était sans intérêt stratégique. Le pays des philosophes, des musiciens et des chimistes - des gens rationnels en diable, et disciplinés avec ça ! - ne pouvait pas faire ça ! Personne ne crut ce témoin que l'on **ne voulait pas** croire, qui portait une vérité plus encombrante que le mensonge, et qui pourtant, au prix de tant d'efforts avait été

envoyé pour témoigner. Oui, c'était trop "gros", trop gênant, trop hors-norme, trop lourd de conséquences, et de ce fait rejeté comme une sorte d'épiphénomène monstrueusement secondaire dont, par ailleurs, les politiques réalistes du moment s'étaient accommodés depuis 1933. Et puis, tout conspire afin de rendre l'inhumain incroyable. Celui qui décrit ne saurait avoir la force d'argumentation nécessaire pour faire face à ce qui, comme tous les autres, le dépasse et le menace: car ne faut-il pas déjà être monstrueux pour entrer dans la logique des monstres, la comprendre, la décrire ? Celui qui écoute utilisera tous les signes d'une défaillance du témoin - ils seront nombreux assurément - pour refuser de boire au calice de l'horreur, cet anti-Graal tendu par Satan. Celui qui décrit se prendra lui-même à douter, car pour être crédible il faut être cru: ainsi voit-on souvent l'innocent réagir comme un coupable. Celui qui écoute refusera de croire afin de ne pas voir s'écrouler ce sur quoi est fondée sa vie. Et c'est ainsi que celui qui décrit, par désespoir, à la mort confiera son récit. Ils sont nombreux ceux qui ayant vécu l'horreur indicible, tôt ou tard se suicident: Kurt Gerstein, le 25 juillet 1945; Victor Andreievitch Kravchenko qui un jour inconnu de février 1966, poussé peut-être par le KGB, se laissa tomber dans les immondices que lui lançait Jean Paul Sartre et les compagnons de route. C'est ainsi que celui qui écoute refusera le combat contre l'inhumain, par routine, par paresse, par peur de voir son monde bouleversé, son corps martyrisé, d'être lui-même expulsé de tous ces refuges qui ne conviennent qu'aux réalités ordinaires des événements ordinaires; et c'est ainsi que l'on abandonne *l'action* au dynamisme de la bêtise active, chienne replète qui fidèlement suit le genre humain. Mais faut-il faire ce reproche, et ne croire qu'en lui ? Ou faut-il voir dans cette attitude une preuve irréfutable de notre humanité, laquelle ne parviendrait jamais à croire tout à fait en son contraire ?

John Wumphey fit une remarque qui prouvait qu'il avait accédé au secret enfoui dans le récit de Charles:

- "Le petit Charles a franchi la frontière !"

Cela permit à notre ami de se sentir moins seul, dans un premier temps. Par la suite, il comprit qu'il serait à jamais enfermé parmi ceux qui avaient franchi la même frontière que lui. Désormais, il y aurait au monde ceux qui étaient allés en ce vague et précis là-bas: ce lieu trop réel pour être vrai. Et ceux qui n'y étaient jamais allés. Et cela lui parut une grande injustice que d'être condamné à ne rien dire à ceux qui savaient, car à quoi bon leur dire puisqu'ils savaient déjà; et ne rien dire à ceux qui ne savaient pas, car à quoi bon, puisqu'ils ne pouvaient pas savoir, et que leur ignorance était

le gage d'une certaine innocence du monde, et que bien des survivants avaient encore besoin de croire en cette innocence pour faire comme s'ils vivaient.

Chapitre 7

Aujourd'hui doivent se tenir les cérémonies commémoratives de la libération du pays. Il y a en effet un an les troupes tanzaniennes assistées par l'armée des émigrés ougandais entraient dans Kampala. Les troupes d'Amin Dada avaient fui la ville. Il ne faut pourtant pas croire que pendant ses neuf années d'exil tanzanien Milton Oboté ait eu tout loisir de former une armée de libération, et un gouvernement de l'Ouganda libre. Il n'y a pas dans cette histoire de Winston Churchill et de Charles de Gaulle, cette affaire est plus tragique, car ceux qui la menèrent chassaient de toutes petites pointures. Tout fut chaotique, et dépendit des bons et des mauvais vouloirs du Président tanzanien, Julius Kambarage Nyerere, qui avait accordé refuge à Oboté et à sa suite. Au fond, ces considérations n'ont pas grande importance: Kampala avait été libérée et tout le monde, c'est-à-dire le monde entier, en avait été content et peu regardant quant aux moyens employés pour parvenir à ce résultat. Toutefois, un an et un coup d'État plus tard, la joie s'était émoussée. C'est que la victoire ressemblait à celle de Samothrace: il lui manquait la tête. Encore que l'on ne manquât point de chefs charismatiques prêts à lancer les peuples de l'Ouganda sur les chemins de la liberté à la poursuite du bonheur, du développement et de l'abondance à coup de knout, car " Qui aime bien châtie bien ". Mesuré à l'aune du châtement, l'amour des tyrans africains pour leurs peuples est incommensurable.

Si cette pléthore d'hommes providentiels neutralisait le jeu, elle ne le calmait pas pour autant. Le Président Sulli n'avait pas duré plus de six mois, et le coup d'État qui l'avait remplacé n'était pas encore refroidi (le couvre-feu était toujours en vigueur) que l'on parlait déjà du prochain. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les cérémonies de commémoration étaient incomplètes.

Une libération, cela se commémore en fanfare, en plein air, avec des militaires qui défilent à pied, à cheval et en chars aux chenilles mangeuses d'asphalte. Mais au jour d'aujourd'hui, cela se passait sans militaires et pas en plein air. La cérémonie avait lieu dans l'enceinte, réduite en surface bien qu'imposante en volume, du Palais du Peuple construit au temps d'Amin par la Corée du Nord. Comme chacun sait, les Nord-Coréens se sont spécialisés dans quelques produits

d'exportation: le ginseng, le terrorisme, la drogue, les éditions des pensées géniales du Génial Kim Il Sun, les armes de destruction massive, la construction de Palais du Peuple, et l'exécution, de préférence en stades, de portraits pointillistes des Chefs géniaux et autres Lider Maximo (majuscules obligatoires, mais variables dans le temps). Comme sous nos latitudes ce dernier article est moins connu que les autres, voici donc la recette du tableau nord-coréen:

- tirez des masses quelques milliers d'individus;
- dotez chacun et chacune d'un panneau d'un mètre carré d'étoffe ou de papier coloré;
- disposez les individus dans un stade de sorte que, lorsqu'ils brandissent leur panneau de couleur, il en résulte une figure imposée: Marx, Engels, Lénine.... Le Chef Génial, son à-peine-moins-génial-hôte-étranger; le tout sur un fond de drapeaux rouges et autres.

Tous les régimes totalitaires de l'époque raffolaient de ces Seurat prolétariens.

C'était la fête. Baïssa, petit et rond, était là avec quelques ministres, des ministres minuscules, étrangers aux affaires, et ne brassant que le vent de leur importance. Tenez, il y avait le ministre de la " Réhabilitation sociale et du Socialisme vrai" (pourquoi "Socialisme vrai" ? Et pardi ! pour transformer la mauvaise conscience en guimauve de l'Internationale Socialiste - le Socialisme faux - en prébendes modestes mais suffisantes). Ce ministre était grand distributeur de sa carte de visite, faut dire qu'elle était inoubliable, cela donnait:

MESSIRE, RÉVÈRENT, DOCTEUR,
R.J.W. MPANJYWA
MINISTRE DE LA RÉHABILITATION SOCIALE
ET DU SOCIALISME VRAI

Afin de pouvoir continuer à distribuer ses cartes de visite, Messire, Révèrent, Docteur Mpanjywa s'apprêtait à trahir Baïssa. Plus que les présents, c'est l'absent que l'on remarquait. Paolo Nganga, ministre de l'Intérieur et chef de la défense, n'était pas là. En revanche, il y avait un orchestre semi-pop: guitares électriques, batterie, quelques cuivres, pas de synthétiseur. Les élégantes branchées étaient vêtues de robes de nylon vivement colorées; les mamans grasses portaient avec majesté ces boubous de tissu traditionnel dont le meilleur

et le plus prisé est tissé aux Pays Bas; la coupe soulignait à l'envi les croupes.

La fête était là, et pour Charles il y avait confusion des genres; car enfin, il s'agissait de commémorer la victoire sur Amin et sur ses sbires, rendre un posthume hommage aux milliers de victimes que lui et ses équarisseurs avaient parfois littéralement dépecées dans les casernes de la ville qui servaient d'abattoirs, ou dans les forêts de Namanvé et de Mabira. La tête de certains, peu nombreux il est vrai, des intimes tels Ruth Kobasinje, une petite amie d'Amin qui, à ce qu'on dit, lui avait été infidèle; ou encore celle de Jesse Gitta, l'ex-mari de Sarah - devenue Madame Amin Dada, avaient été vues dans un réfrigérateur de la "Chambre botanique", sise dans une des résidences du tyran. On sait de façon certaine qu'Amin ne jouait pas les Mathilde de La Molle recueillant la tête guillotinée de Julien Sorel; pour le reste, on ne sait pas ce qu'Amin faisait de ces têtes, ni de certains viscères, le foie notamment, qu'en grand secret il se faisait livrer frais. Il est vrai que les Khmers Rouges (mais la coutume remonte à loin dans toute l'Asie, ainsi que dans la Grèce Antique et chez les Celtes) ne dédaignaient pas un en-cas fait du foie d'un représentant du "peuple nouveau", ou de celui d'un Vietnamiens, ou encore d'un Occidental; un de ces disparus, parmi tant d'autres, des charniers de Pol Pot. Les industriels nazis, c'est-à-dire un fort pourcentage des Allemands de la période dont tout le monde a entendu parler n'ont semble-t-il jamais pratiqué le cannibalisme franc; ils faisaient de la colle (tous les colleurs de timbres de l'époque sont suspects) et du savon avec les cadavres de leurs victimes. D'ailleurs, Hitler était très propre, il se lavait les mains à tout bout de champ, il était végétarien et passablement imbibé d'hindouisme, l'hindouisme politique si l'on peut dire, celui des Aryens, de la Svastika et des castes: Juifs-Intouchables auxquels on a touché.

Si la fête était là, elle avait du mal à démarrer, pourtant ça coquetelait dur, mais pas très huppé: whisky raide d'origine inconnue, orangeade fadasse en bouteilles capsulées, si vieilles que le pourtour du goulot était taché de sels ferriques, bière tiède, pas de glace, les réfrigérateurs étaient en panne. Dieu merci!

Charles attendait quelque chose, quelque chose qui fut à la mesure du passé: le discours de Malraux lors de la remise des cendres de Jean Moulin au Panthéon; celui de Mannerheim en 1940 devant ses Finlandais vainqueurs et vaincus; la mort de Nelson, son discours avant la bataille de Trafalgar; la voix de Péricles; une chanson d'Édith Piaf; ce frisson d'insondable tristesse que communiquent certains Cambodgiens lorsqu'ils vous

parlent du "Temps de Pol Pot"; ou encore, la grandeur shakespearienne qui naît aux récits de certains éthiopiens martyrisés par les sbires de Mengistu...il n'y avait rien de tel qui fut perceptible, communicable et, en tout cas, communiqué. Ne restait qu'une fête ordinaire pour des temps et des événements qui ne l'étaient pas. Cela empira lorsque Baïssa fit son discours qui évoquait en clichés appuyés d'inflation macabre les " 100.000 martyrs massacrés par Amin ", au rappel du massacre, et comme pour accompagner le coup, la guitare crépita des rafales wah wah que la batterie ponctua "sotto voce", pour ne pas couvrir celle de l'orateur qui poursuivit son discours de banquet radical-socialiste. Le coup de la guitare électrique atterra Charles: la tragédie devenait farce, et la dignité des hommes s'écoulait dans le ruisseau, au tout à l'égout des flatus voci, ou pets verbaux, que l'on dit en latin pour en atténuer l'odeur. Non, la tragédie ougandaise n'avait pas à ce jour trouvé son chantre, son expression; et qui prendra ce rôle ? Pas les quelques deux cents étudiants de l'Université de Makéréré qui manifestaient pacifiquement contre le régime en 1977 et sur lesquels l'armée avait ouvert le feu, plusieurs dizaines, dit-on, étaient morts, les autres avaient fui le pays; pas les meilleurs journalistes de la presse locale exécutés au coup par coup tout au long des huit années coupe-coupe que dura l'avancée du monstre. Les meilleurs, ceux auxquels la tyrannie était insupportable, n'avaient pas pu se taire, ils étaient donc morts; au mieux, ils avaient fui. Un peuple qui perd ses élites est perdu...jusqu'au jour, s'il maintient son existence biologique, où une nouvelle élite est sortie de son sein. Les Québécois, après la défaite de Montcalm de Saint- Véran aux Plaines Abraham en 1759, perdirent leurs élites qui revinrent en France; sauf les prêtres qui n'abandonnèrent pas, et sauvèrent et le peuple et la langue. Ne resta à ce peuple, qui n'était petit que par le nombre, qu'une volonté sans précédent de survivre biologiquement, et "ce peuple qui ne savait pas mourir" refusa de "parler blanc", prit "la revanche des berceaux", et ce fut le commencement de tout. C'est en ce siècle, dans les années soixante qu'une élite québécoise autonome a ressurgi au grand jour de la parole et des signes, pour commencer. Il lui appartient aujourd'hui d'entrer dans les affaires du monde, il le fait.

Pour changer de sujet, et rester dans le même, il faut encore parler de la bande à Adolf. Himmler avait ordonné le massacre de l'élite polonaise afin qu'il ne restât de ce peuple que des paysans et des boniches, dont l'accouplement donnerait des paysans et des boniches, etc., et sans aucun changement possible, selon le modèle aryen bien connu de Sparte, qui, en son temps, trucidait périodiquement l'hilote pour qu'il restât à sa place, la dernière; bien connu aujourd'hui dans l'Inde de toujours où dans les villages on se fait de temps en temps

quelques intouchables trop remuants; il y a encore les Maures de Mauritanie qui sur le damier brun et noir veulent éliminer le noir ... et chacun saura remplir les cases manquantes, notes blanches et noires de la grande partition du malheur. Toutefois, les Polonais étaient nombreux, leurs élites aussi, et en dépit du renfort accordé par le chef de la tribu du drapeau rouge sang, Staline, Katyn, la Pologne et son élite, Katyn, tant mal que bien ont survécu. L'Ouganda survivra, sans doute peut-être, car l'histoire des êtres humains ne s'achèvera pas avec ce siècle prétentieux qui accoucha de tant de tyrans. La tyrannie tue, la liberté donne une guérison lente et réversible. La fête était finie et les petits fours crématoires avaient été mangés jusqu'au dernier. Peut-être ?

En raison du couvre-feu, il n'était pas question de s'attarder en ville, l'eût-il été que Charles n'en aurait pas eu le coeur. L'inanité de la fête l'avait troublé. Il venait de comprendre que le passé n'était pas achevé. Une commémoration réussie signifie la fin d'un événement, que du même coup l'oubli menace.

Charles rejoignit "Princess Ann drive". Il y trouva la maison sens dessus dessous: Fiona avait décidé de fêter le retour de Wumphey et l'arrivée de Charles et de Vanlinden. La fête aurait lieu le samedi en quinze. Or Charles et Wumphey devaient partir le lendemain matin pour une dizaine de jours de mission, l'un dans le Karamoja, l'autre dans le pays Acholi.

Il était important de savoir si les Acholi souffraient autant que les Karamojong. Si tel était le cas, il faudrait assurer une quasi-simultanéité des distributions dans les deux zones, afin d'éviter que la première servie devînt un foyer d'attraction pour les populations vivant dans l'autre. Si les Acholi étaient ravitaillés les premiers, les clans karamojong armés attaqueraient les Acholi pour s'emparer des vivres; les autres, c'est-à-dire les karamojong désarmés et ruinés de tout bétail, bref, les plus faibles, tenteraient de gagner à pied la zone des distributions, un grand nombre mourrait en route; quant à ceux qui atteindraient le pays Acholi, ils seraient massacrés par la milice des Acholi, qui, ainsi, prendrait sa revanche des razzias menées par les Karamojong armés. Les mêmes événements étaient prévisibles, dans un mouvement inversé, si les Acholi mourraient de faim alors que les secours seraient concentrés sur le Karamoja.

Dans ces conditions, la proposition de fête tombait comme un cheveu sur la soupe, d'autant que Charles se disait aujourd'hui qu'il en avait soupé des fêtes. Mais l'enthousiasme des autres méritait le sacrifice de sa morosité; d'autant qu'après coup il conçut que la fête attirerait bien du monde,

qu'en raison du couvre-feu elle devrait se prolonger jusqu'à l'aube et que dans ces conditions, il aurait tout loisir de trouver une petite dame avec laquelle il pourrait rompre un célibat qui lui devenait pesant.

Tôt le lendemain, à l'aube, lorsque John et Charles se quittèrent à l'embranchement des routes du Nord et de l'Est, ils se sentaient comme deux héros à la croisée des chemins qui échangent une poignée de main virile avant que d'aller à la rencontre de leurs destins. C'était vrai: les deux routes étaient là, bien tracées sur la rose des vents; les blancs destriers étaient remplacés par des Land Rovers de même robe, dont la puissance est d'ailleurs mesurée en chevaux-vapeur; les palefreniers étaient les chauffeurs: Peter Biléké pour Charles, Onessimo Kawaki pour John; Excalibur, c'était, pêle-mêle: leur foi naïve en leur bien relative invincibilité, l'emblème peint des Nations Unies sur les véhicules, le petit fanion flottant au vent; quant à la Belle attendant au château, l'avenir y pourvoierait.

Chapitre 8

Entre Kampala et Luwero la route monte et descend au gré des collines du Pays Baganda, toutes sont cultivées. Il y a beaucoup de champs de maïs, un peu de sorgho, mais la grande affaire, ce sont les bananiers aux feuilles vertes et tendres que le vent fend en lamelles nettes qui bruissent dans la brise. Les bananeraies du Pays Baganda produisent toutes sortes de bananes: les petites ventruées et rose dont le parfum est délicat, la plantain qui ressemble, quant à son goût, aux pommes de terre, et puis cette variété non sucrée, la plus abondante, la plus prolifique, qui se consomme verte et sert de base au plat national, le *matoki*: sauce épicée dans laquelle, selon les moyens de la cuisinière, on trouve de la viande, du poisson, ou des herbes, et qui accompagne une lourde ration de purée de bananes: les bananes sont cuites à gros bouillon dans un linge que l'on torsade à mesure que la cuisson avance afin de rendre le mélange compact.

Luwero est une bourgade tout en long, propre et

prospère. Elle marque la fin de la succession des collines, et la fin du pays baganda. Peu après, la route descend vers le Nord, vers le lac Kyoga. La savane typique et monotone reprend jusqu'au lac, bordée çà et là de grands marécages parfois nauséabonds, surtout dans les bras asséchés où l'on extrait le natron. L'idée était d'aller jusqu'à Lwampanga et d'y prendre le bac de dix heures pour Akokoro. En chemin, Charles voulait faire un rapide arrêt à Nakasongora afin de demander à l'agronome du district quelle était son estimation de la situation alimentaire.

Il était un peu plus de huit heures lorsqu'ils arrivèrent à Nakasongora. Comme tous les Ougandais, l'agronome se levait tôt, Charles n'eut aucune difficulté à le trouver. Il commençait à faire chaud et l'homme s'éventait avec un petit éventail de fibres de raphia tressées. Il était jeune, bel homme, pauvrement vêtu, son éventail et le mouvement par lequel il en usait étaient ses seuls signes extérieurs de richesse. Peut-être en faisait-il un peu trop, mais il fallait bien qu'il marquât d'une façon ou d'une autre sa position de notable, surtout à un âge trop jeune pour que la tradition lui permette de jouir d'un respect obligatoire ; va donc pour l'éventail, le geste lent et précieux du long poignet qui doucement dispersait les mots que la bouche aux lèvres minces prononçait. C'est ainsi que Charles apprit que les deux saisons des pluies de l'année dernière avaient été médiocres et que la première de cette année, de mars à juin, ne s'annonçait pas bonne; nous étions en mai, il n'y avait eu jusqu'à ce jour que deux averses nocturnes. Pour le maïs, le rendement ne dépasserait pas les deux cents kilos à l'hectare, à côté des huit cents à mille que donne une bonne année. Les arachides et les haricots ne feraient pas mieux, seul le manioc permettrait, éventuellement, de tenir pendant la longue période de soudure. Charles demanda s'ils ne pouvaient pas améliorer les choses en se ravitaillant à Luwero, où les bananes, le maïs et le sorgho donnaient bien:

- "Ha, mais ces salauds de Baganda ne nous vendront rien, ici nous sommes trop pauvres pour eux, ils préfèrent vendre à Kampala.....Et puis que voulez-vous que nous leur vendions, ici les gens sont pauvres.

- Du poisson, le lac est à treize kilomètres.

- Les pêcheurs, ils se débrouillent, c'est vrai, ils vendent du poisson séché; moi, je m'occupe de l'Agriculture !"

Quand la bureaucratie rencontre le tribalisme, ça fait mal. Comme bureaucrate, il affirmait haut et clair que le Ministère de l'Agriculture n'est pas celui de la Pêche; comme Africain, ce qu'il disait et ne disait pas tout à la fois, c'est que les

pêcheurs appartenait à une ethnie considérée comme inférieure. L'Inde n'a pas ce privilège douteux d'avoir des Intouchables, en Afrique aussi et selon les régions, certains métiers ont un statut déprécié: les forgerons, les potiers, les pêcheurs, bouchers, cordonniers et tanneurs sont considérés comme des métiers impurs, et sont exercés par des ethnies infériorisées par ceux qui avec leur groupe tribal se disputent périodiquement le pouvoir. Le capitalisme est le seul système qui, à ce jour, permette, aux États-Unis d'Amérique plus qu'ailleurs où les tribalismes résistent, à une des filles d'un cordonnier syrien émigré de fraîche date, mais qui a fait fortune, de devenir présidente de la General Motors.

- "Avez-vous déjà des morts ?

- Pas encore, mais ça viendra, si les Baganda ne font rien, ou si le Gouvernement n'intervient pas."

Et l'éventail s'agita avec vélocité transformant l'élégance du jeu du poignet en tic nerveux.

- "À combien estimez-vous les besoins du comté pour tenir jusqu'aux récoltes et aux secondes pluies d'août novembre ?"

La question était directe, elle stoppa net l'éventail, un temps de réflexion, l'homme dit: "Seize tonnes de maïs !", le poignet retrouva son élégante souplesse.

Charles nota dans son carnet, remercia et partit. Ce n'était pas sérieux. Il y avait trop de poulets dans le coin. Quand ça commence à aller mal, tous les poulets y passent. Il y avait six mille habitants dans ce comté, et une demande de seize tonnes n'avaient aucun sens en comparaison de la situation de famine dans laquelle étaient plongées d'autres régions du pays. Seize tonnes: c'était deux kilos six cents grammes par personne et par jour, pendant un seul jour, c'était assez pour assurer la fortune du notable, ce n'était rien pour les paysans s'ils avaient dû compter sur cela pour se nourrir pendant la période de soudure. À l'évidence, sur cette rive du lac Kyoga, la situation n'était pas dramatique. De toutes les façons, la proximité du riche pays baganda permettrait de limiter les dégâts.

À Lwampanga le bac n'était pas encore revenu de son premier voyage, on l'apercevait au loin, il se rapprochait lentement et voguait dans la lumière argentée des eaux, du ciel, du soleil. En cet instant, cette lumière était la même que celle qui, en un temps passé, avait été perçue par Charles à Stockholm, dans un quartier au nom oublié qui bordait la Baltique. En ce temps-là Charles avait en bouche la saveur d'un amour qui avait le

goût des fraises sauvages. Aujourd'hui, son regard, fixé et perdu sur le bac qui émergeait d'une brume légère mêlée aux eaux vif-argent, cherchait à voir son amour fraise sauvage agiter son drôle de petit chapeau. Car elle l'aurait aperçu se dirigeant d'un pas vif vers le débarcadère, car lui aussi l'aurait vue, et c'est le regard fixé sur elle qu'il se serait approché des eaux.

Elle n'était pas là. Il y avait une vache blanche, maigre, au regard très doux qui le fixait. C'est le temps et l'espace qui avaient changé sa belle en bête, sacrifice de la parole oubliée, et l'on ne saura jamais quel souvenir habitait la vache alors que, plus vivement que ne l'aurait laissé prévoir sa maigreur, elle sautait sur le rivage. C'est dans cette lumière de Voie lactée qu'ils voguèrent vers Akokoro. Une heure plus tard, le véhicule sautait lourdement sur l'autre rive.

À l'embranchement d'Awila ils furent arrêtés par une barrière. Deux hommes sortirent en souriant d'une guérite en tôle dont la peinture blanche s'écaillait. Ils étaient étrangement armés. Peter et Charles allèrent vers eux. Comme armement, l'un portait un filet à papillons, l'autre un vaporisateur à piston. Ils ne collectionnaient pas les lépidoptères mais les diptères, et plus particulièrement ceux du type glossine: la mouche tsé-tsé, fléau du bétail et des humains. Ils inspectèrent le véhicule avec soin, le porteur du filet fut le plus vigilant des deux chasseurs de mouches, ses narines palpaient alors que son filet explorait avec dextérité l'arrière du véhicule. Charles apprit que la mouche tsé-tsé aime se réfugier à l'intérieur des véhicules, où elle trouve une température optimale à son développement. " Mouches assassines ", c'est le nom que l'on donnait aux XVIIe et XVIIIe siècles à ces grains de beauté de taffetas noir, que les femmes portaient, pour souligner la blancheur de leur teint, la naissance de leurs seins. La mouche simple était petite et ronde, la mouche assassine était étroite et longue, la mode en était venue d'Italie. Aujourd'hui, ces espèces-ci n'existent plus, mais la tsé-tsé, non soumise aux rythmes de la mode, va croissant et multipliant dans les zones où sont associées chaleur, humidité et végétation de bosquets, comme sur les rives du lac Kyoga.

Charles s'étonnait que l'homme au vaporisateur à piston ne vaporisât pas. Ce dernier expliqua que depuis six mois il n'avait pas reçu d'insecticide, ce qui pour lui n'était pas une raison suffisante pour ne plus travailler. C'est ainsi qu'il accompagnait son compagnon porteur de filet, lequel avait l'avantage d'être doté d'un instrument de travail indépendant des livraisons extérieures. Tout cela était dit avec beaucoup de bon sens et de gentillesse. On leur demanda s'ils

attrapaient beaucoup de mouches, c'est l'homme au filet qui répondait :

- "Autrefois, lorsqu'il y avait au moins dix voitures par jour, oui, des dizaines qui sans nous seraient allées s'établir sur la rive d'en face, ou auraient pénétré dans l'intérieur; mais depuis la chute d'Amin, et même avant, il n'y a presque plus de voitures, ou pas d'essence pour les faire rouler.

- Vous devez vous ennuyer !

- C'est sûr, vous êtes la première voiture que nous contrôlons depuis quinze jours, on s'ennuie, c'est sûr, mais c'est notre métier, on protège les vaches et les gens... en tout cas nous sommes prêts à le faire, et puis un jour ou l'autre la vie reprendra, comme avant on remplira le piston (il désigna son compagnon qui pompait à vide dans le vide sur une marquise du XVIIIe) et il y aura des voitures, on contrôlera.

- Il y a beaucoup de tsé-tsé par ici ?

- Beaucoup, en fin d'après-midi elles vont dans les bosquets, le long du lac, mais elles sont trop nombreuses, on ne peut pas les attraper, nous, vous savez, on contrôle les voitures, il faudrait qu'ils viennent de la ville, de Soroti, avec le camion qui fait le brouillard tue-mouches mais ils ne viennent plus. Ils nous laissent seuls avec les mouches.

- Quand avez-vous tué la dernière ?

- Il y a trois mois, nous en avons eu deux dans une Land Rover comme la vôtre, enfin, elle était grise, elle venait d'Apack."

Et comme Charles avait l'air dépité, l'homme ajouta: "Faut pas vous en faire, nous on continue comme avant, et un jour tout sera comme avant."

- "Avant quoi ?

- Avant Amin et tout ça!"

Apack était la prochaine étape, un autre chef-lieu de comté dont Charles espérait rencontrer l'agronome. Sitôt arrivés au bourg, ils cherchèrent une gargote pour y manger un morceau. Il n'y en avait qu'une seule, elle leur servit son unique plat, une ration de Matoki avec des haricots rouges. Ce n'aurait pas été mauvais si les haricots rouges n'avaient été charançonnés. Lorsqu'ils sont cuits, les charançons craquent sous la dent, et

donnent à toute nourriture un goût de poussière. L'ascète y trouvera un avant-goût d'éternité, l'homme de goût, pas si pressé, préférerait s'en passer. On demanda à la patronne l'origine de ses haricots, on n'en tira rien, et comme Charles insistait, elle concéda qu'ils étaient vieux. "D'avant Amin", plaisanta Peter Biléké; et elle, plus fine encore: "Avant Amin, ils étaient meilleurs !". C'est elle qui leur donna l'adresse du bureau de l'agronome.

Ce qui frappait le plus en pénétrant dans les bureaux de l'administration du comté, c'était le fait que tout ce qui avait trait à la modernité y était vieux: l'architecture, la peinture, les meubles, les photos (récoltes et tracteurs), le calendrier 1973 d'une firme yougoslave, YugoExport: jeunes filles sur papier couleur Europe de l'Est regardant à travers le filtre de la foi officielle l'avenir radieux des Conseils Ouvriers; les cartes murales, qui dataient de la colonisation, avaient viré au brun tirant sur le jaunâtre dans les coins clairs délaissés par les chiures de mouches. L'homme par contre était beau, il avait chaud et tout son visage était luisant, cela donnait un éclat doux, presque bleuté, à la sclérotique de ses yeux qui semblaient immenses et ronds. Il était sans âge, de petite taille, sans embonpoint, portait une saharienne en tissu synthétique de couleur marron assortie à ses pataugas qui lui donnaient un style "d'homme de terrain". L'usure des vêtements était évidente, mais le soin mis à les raccommoder donnait à la silhouette une touche de tendresse, celle d'une épouse attentive qui, elle aussi, devait faire front en ces temps difficiles. Il expliqua que six ans auparavant, en 1975, la région avait connu une période de soudure pénible, qui s'était prolongée pendant les six premiers mois de l'année suivante. À l'époque, ils avaient tenu grâce aux cultures d'appoint, le manioc et les patates douces, grâce aussi à une petite aide de l'État qui avait livré une centaine de tonnes de sorgho, surtout pour les bourgs et villages où se trouvaient les écoles, dont il fallait nourrir les maîtres et les élèves pensionnaires, les administrateurs aussi. Heureusement, il n'y avait pas de garnison dans la zone, cela réduisait le nombre des bouches à nourrir, sans compter les exactions que l'on pouvait attendre des militaires.

- "Voyez, tous les bureaux, les écoles, les dispensaires sont intacts ici, ce n'est pas comme à Lira, à Soroti ou à Pakwach; sans parler d'Arua, où les armées d'Amin ont tout pillé. Regardez mon coffre !". Il montra, contre le mur, le vieux coffre anglais, blindé, inusable, qui fait partie de la panoplie traditionnelle de la bureaucratie coloniale et postcoloniale de cette partie du monde - "Il est toujours là, remarquez, il est vide, mais ça ne les aurait pas empêché de le faire sauter" - Il sourit - "Et moi aussi je suis là, j'ai

survécu, je ne suis pas parti, je suis toujours là."

Charles fit remarquer qu'il semblait que tous les agronomes aient survécu, ou qu'en tout cas ils soient restés en poste. Il demanda s'il en avait l'explication, car les médecins ougandais n'étaient plus très nombreux, même à Kampala; les avocats encore moins ...

- " Ils ont survécu ceux de la campagne, surtout ceux de la campagne, comme moi; sauf dans le Karamoja où ne reste que celui de Moroto, autrement ils n'en ont tué que deux: celui d'Arua ... une histoire tribale, il était Langu, et celui de Soroti, je ne sais pas pourquoi. Vous savez, sous Amin ça tuait surtout à Kampala, à la campagne c'était rare, ou alors un truc tribal, comme les Acholi de Soroti et de Lira, ou les Langu et les Luo de Mbale et Tororo, mais pas systématiquement. Amin était imprévisible, mais seulement pour les questions de politique, sa mère était une sorcière kakwa, une vraie, elle est morte il y a longtemps, mais lui aussi devait être sorcier; et puis il allait voir les sorciers, allez donc savoir quand, et qui, sa sorcellerie lui disait de tuer. Il avait appris à ses hommes à lécher le sang de la baïonnette qui venait de tuer, il disait que comme cela le mort ne viendrait pas tourmenter leurs rêves; des tas de trucs comme cela. Moi, j'y crois un peu parce que je suis Africain, et qu'en Afrique ces choses sont importantes... malheureusement, et par malheur, notre magie est noire, pas blanche."

Il éclata de rire pour exprimer sa gêne.

- "Vous dites qu'Amin tuait surtout à Kampala, mais les Pakistanais, les Ismaéliens, les Sikhs, il y en avait dans tout le pays.

- Il ne les a pas tués, enfin, peu parmi eux, il les a expulsés et spoliés. Sur le coup ça m'a fait plaisir. On n'a jamais aimé les Indiens et les Pakistanais. Des sous-blancs ! Encore plus arrogants que les Anglais, si tu as le pouvoir, ils te lèchent le cul; si c'est eux qui l'ont, tu dois lécher le leur. Et menteurs avec ça ! Pourtant, je les regrette, ils vendaient cher et ils achetaient bon marché, mais au moins avec eux on pouvait vendre et acheter. Remarquez, ils n'étaient pas tous pareils, celui qui nous fournissait en graines de sorgho, je l'aimais bien, Abu Bakr il s'appelait... Je n'étais pas à Kampala quand ils les ont expulsés, j'étais ici, moi je suis toujours ici, c'est ce qui me sauve. Mais les gens étaient contents, Amin disait que les Ougandais pouvaient se débrouiller sans eux, que toute l'Afrique pouvait le faire, et que l'Ouganda donnait l'exemple à l'Afrique entière. Nous, nous étions fiers, contents... et bêtes. Le départ des Asiatiques a

été le début de la catastrophe. Le commerce s'est arrêté, j'ai eu très vite des difficultés pour trouver des graines, des bonnes, des sélectionnées. Tous les garagistes étaient sikhs: impossible de faire réparer voitures et camions; ou alors au Kenya, chez les Indiens de là-bas, qui nous prenaient un prix exorbitant pour la moindre réparation, ils appelaient ça: "Le prix du sang", enfin moi je dirais "Le prix de l'expulsion". Le toit de la cimenterie de Jinja s'est effondré six mois après le départ des Indiens, parce que personne ne balayait la poussière de ciment qui s'accumulait sur le toit: avec la pluie, la poussière est devenue pierre, et crac, tout a été foutu. En 1975, nous avons eu la sécheresse, et depuis, plus une seule bonne année, et maintenant les pluies sont encore plus mauvaises qu'en 1975, à croire que Dieu nous punit d'avoir expulsé les Indiens."

Dieu avait-il voulu punir les Ougandais pour avoir chassé les Indiens ? A-t-il puni les Turcs pour avoir exterminé les Arméniens? Les Allemands les Juifs et les Tziganes; Mahomet les Juifs de Médine ? Cortes les Incas ? Les Algériens qui ont procédé au nettoyage ethnique de l'Algérie... et les Japonais qui ont massacré des tas de gens dont on ne parle jamais. L'Histoire est une forêt de massacres. Amin s'était contenté de suivre au pied de la lettre le slogan bien-pensant du jour: "L'Afrique aux Africains !", on en voyait le résultat (Ceux qui jugent ce slogan légitime, doivent méditer sur ses corollaires: l'Europe aux Européens, la France aux Français, la Colombie aux colombes et la Connerie aux cons).

- "Avez-vous rencontré Amin quand il était président ?"

- Oui, une fois il est venu à Lira avec sa Land-Cruiser blanche, il conduisait, il était seul, il allait prendre le bac d'Akokoro. On a bavardé un moment. Il était sympathique, mais sinistre; je veux dire "faux", enfin quelque chose comme cela, mais je ne suis pas politicien."

Il est vrai qu'ils sont rares les pays où les meilleurs parmi les hommes parviennent au sommet de l'État. À Cagnes-sur-Mer, jusqu'à la fin du XIXe siècle on élisait le maire en faisant rouler une citrouille le long de la Grand-rue pentue. Où s'arrêtait la citrouille, là était la maison de l'élu (pour l'Élysée, cela ne marchera jamais: le terrain y est désespérément plat, par contre les Champs Élysée...). Que l'on ne fasse pas de cette coutume charmante et écologique un prélude à la parfaite harmonie, en vérité la monarchie logeait à la porte d'à côté, car aucune éjaculation royale ne saurait abolir le hasard, ni le fait qu'à Cagnes-sur-Mer, la pente s'arrêtait aux maisons des plus riches.

hapitre 9

Ils avaient retrouvé le ruban rassurant de l'asphalte. Ce ruban qui vous assure que vous allez quelque part où il y a des êtres humains.

La savane était morne. De loin en loin une série de plants de manioc et quelques manguiers l'humanisaient. Les manguiers les plus grands étaient toujours en groupes réguliers, séparés par une vingtaine de kilomètres: telle était la distance moyenne qu'il y a plus d'un siècle parcouraient les caravanes d'esclaves avant la halte du soir, où l'on donnait des mangues aux pauvres gens. On les allait vendre sur les côtes, vers Pemba.

Ici aussi, les pluies semblaient tardives et la poussière de latérite colorait tout en ocre de villa romaine. Même si elle n'effaçait pas les nuances des couleurs, la poussière s'interposait comme un filtre, elle était en suspension dans l'air et en dépôt sur toute chose; comme si le minéral eût voulu marquer sa prépondérance sur tous les autres règnes. C'est peut-être en raison de ce retour aux premiers éléments de l'univers qu'ils eurent une crevaision. Le véhicule tangua, il fallut s'arrêter. Peter Biléké chercha le cric, le trouva, mais la manivelle en était faussée, sitôt que la résistance devenait un peu forte, la manivelle sortait de la prise qui la fixait au cric: il était impossible de soulever le véhicule à hauteur voulue. Charles était en colère, et reprochait à Peter de n'avoir pas vérifié le cric avant leur départ. Peter ne disait rien, apparemment conscient du fait que son statut de chauffeur

lui commandait d'accepter sa faute. C'est du moins ce que croyait Charles. En vérité, Peter savait qu'il n'était pas responsable, car si l'esprit qui logeait en ce coin de route avait crevé leur pneu, personne n'y pouvait mais. Si le crochet de la manivelle était faussé, cela pouvait être dû à la sottise du dernier utilisateur du cric, ou à l'action de l'esprit de la route: on en pouvait discuter; mais pas de la crevaison que seul l'esprit de la route avait voulu, et personne n'eût pu l'empêcher. Il fallait au contraire se réjouir qu'il ne les ait pas envoyés dans le fossé. Peter savait qu'il ne servait à rien de dire la vérité à Charles qui ne pouvait pas comprendre, alors il se taisait, heureux au fond qu'ils s'en tirassent tous deux à si bon compte puisque, de surcroît, il savait que l'on venait à leur aide.

Charles commençait à se résigner à devoir passer la nuit sur cette route déserte lorsque Peter dit:

- " Attendez! ils vont bientôt venir nous aider, ils sont déjà là, ils veulent seulement être sûrs que nous ne sommes pas méchants. "

Charles se demanda si Peter ne déraisonnait pas. Il faisait encore jour et, en dépit de la poussière, la vue portait relativement loin aux alentours. Il ne vit rien.

Pourtant on en vit bientôt un, puis un autre, et bientôt plusieurs. Ils furent vite une vingtaine, certains avaient faciès humain, d'autres léonin: la lèpre. Il y avait un grand gaillard, incroyablement musclé, comme les Africains le sont parfois; très vite il dirigea les travaux, son visage attaqué par le bacille de Hansen était vraiment celui d'un lion, horrible. Pourtant, chacun de leurs mouvements était empreint d'une grande douceur, et passé l'instant de la découverte, l'horreur des traits et des moignons ne générât plus l'épouvante. Voilà même qu'ils étaient rassurants dans leur étrange humanité. Debout, grande, droite et belle, un peu à l'écart sur le talus, une jeune femme observait la scène, bien qu'elle ne soit pas visiblement impliquée dans le travail elle en semblait l'initiatrice. Ils parlaient des langages différents que Peter ne comprenait pas toujours. Spontanément, il s'adressait alors à la jeune femme qui traduisait. Le colosse ne parlait pas, il s'exprimait en grognements que tous les autres semblaient comprendre; Charles l'appelait "La Bête" et se demandait si, comme dans le Conte de Perrault, "La Belle" serait par son amour la rédemption de ce royaume frappé par la malédiction de Hansen. Peter avait peur des lépreux, il maudissait à présent l'esprit de la route et se demandait quelle mauvaise surprise de plus il leur réserverait avant qu'ils ne puissent enfin quitter, et s'il y consentait, le lieu

de sa puissance.

Ils travaillaient vite et bien, chacun utilisait au mieux ce que le monde lui avait donné et ce que le mal n'avait pas repris: une main, un pied... Il y avait un vieil homme qui n'était que moignons, il chantait pour encourager les autres. Il chantait de tout son cœur, comme le font parfois ceux qui chantent faux. Il ne chantait pas faux, mais Charles ne percevait pas le cœur, il n'entendait que le chant dont l'âpre harmonie lui était étrangère, et lui semblait laide: il est vrai que la voix de l'homme était éraillée, il est vrai qu'il répétait toujours les mêmes phrases:

Il commence à midi
 Il finit à minuit
 Le grand travail
 Le grand travail
 Il commence à midi
 Il finit à minuit
 Le grand travail
 Le grand travail

C'est en cet instant où l'on ne sait si le jour finit ou commence que le travail fut achevé. Ainsi, ce qui avait commencé dans l'épouvante, et s'était poursuivi dans l'apparente confusion d'un épisode de la construction de la tour de Babel, s'était-il bel et bien achevé comme il convenait pour que la mécanique fonctionnât à nouveau et que se poursuivît le voyage. Charles alla chercher sa sacoche dans le véhicule et paya à chacun et à chacune ce qu'il estimait être son dû en fonction de son rôle dans la remise sur roues du véhicule. Il avait payé tous les travailleurs et, soudain, s'avisa qu'il n'avait rien donné à "La Belle" sur son talus, elle s'appelait Thérèse. Gêné, intimidé, il revint vers elle, lui tendit un billet de cent shillings, l'équivalent de ce qu'il avait payé au gros travailleur qu'était "La Bête". Elle refusa, et dit quelque chose dans une langue incompréhensible, même à Peter Biléké, qui, consulté du regard, exprima son impuissance. Alors elle dit dans une langue parfaite:

- " Moi, Thérèse, je n'ai rien fait, j'ai regardé; il faut donner au vieux Pierre, car lui il a chanté."

Elle eut un étrange sourire, Charles ne le vit pas, il fut cloué au sol par l'éclat de lumière d'un regard fulgurant. Penaud, il alla porter son écot au vieux Pierre, qui prit le billet entre ses deux moignons dont la purulence tacha le papier-monnaie. Le moteur tournait déjà alors que Charles montait dans le véhicule. Peter Biléké enclenchait la première lorsque Charles posa la main sur son épaule, Peter appuya sur

l'embrayage et le frémissement du véhicule cessa, Charles ouvrit la portière. La nuit venait, Thérèse n'était plus qu'une ombre immobile vers laquelle il crut au masculin crier: "Merci"; mais c'est au féminin que la nuit répercuta son cri qui couvrit le bruit du moteur, et, pour une fraction de seconde, immobilisa l'avancée des ombres de la nuit.

Alors qu'ils roulaient vers Liria où ils devaient passer la nuit, Peter dit soudain, et comme pour clore une longue réflexion:

- " Pourquoi leur avoir dit un si grand merci ?...Et puis, pourquoi avoir crié si fort, tous ne sont pas sourds...C'était à eux de vous remercier."

La nuit avait sombré dans un noir sans nuances lorsqu'ils arrivèrent à Liria. La ville était sans électricité. Seuls les phares des très rares véhicules qui en possédaient encore fournissaient aux nombreux passants un éclairage puissant, mais éphémère. Pour le reste, on voyait, çà et là, les faibles halos de feu des lampes à huile ou à kérosène; parfois, des braises rougeoyantes, avivées par des souffles d'éventails, éclairaient par intermittence des épis de maïs et des viandes posés sur la grille d'un brasero bricolé dans un bidon d'huile de vingt litres. Penchés au-dessus des feux, des visages disparaissaient sitôt perçus dans le bref flamboiement des graisses enflammées. La ville sentait le kérosène, l'huile, le maïs et les viandes brûlés. Le centre-ville était minuscule, mais il semblait immense en raison de la nuit et de toutes les lucioles dont les vols en étincelles faussaient l'appréciation des distances et brouillaient les points de repère. Ils finirent par trouver l'hôtel, guère plus éclairé que les autres bâtiments, mais tout aussi délabré. Comme tout ce qui en Ouganda était "moderne", c'est-à-dire non autochtone, l'hôtel semblait usé jusqu'à la corde.

Comme le reste du pays, il avait connu des jours meilleurs, avant l'indépendance et quelques années après. La structure restait bonne, et portait témoignage des fastes d'antan. Le plus étonnant est encore que cette ruine n'avait pas plus de vingt ans. C'est le temps qu'il avait fallu à l'objet pour qu'il devînt étranger aux humains qui l'entouraient: une sorte de ruine archéologique, partiellement détournée de son usage originel. Devant l'immense entrée, une plaque commémorative disait par qui et quand avait été inauguré le palace, sir Newbold, le dernier gouverneur de Sa Majesté. Cela rendait l'ensemble plus pathétique encore; ainsi les uniformes du personnel - pantalon rouge, veste blanche à brandebourgs dorés - de gros accrocs rapiécés de rouge permettaient de dire sous les pâles néons que les pantalons avaient été rouges; les

vestes n'avaient plus de boutons, et si quelques vestiges de brandebourgs s'étaient incrustés par endroits, le blanc était moucheté, aurolé et taché par de multiples incidents dus à la cuisine, au service en général, et à des événements indéterminés. Pourtant, le personnel restait affable et aussi professionnel que le lui permettaient son dénuement présent et sa formation passée. À la lueur de la lampe à pétrole que lui avait remise le portier Charles avait vu sa chambre, blattes et cafards en avaient fait un dortoir collectif. Charles avait battu le matelas, scruté le sommier qu'il avait, par endroits, passé à la flamme de la lampe à pétrole: aucune punaise ne s'en était échappée, il éviterait donc, en principe, ce terrible désagrément. Après avoir fixé sa moustiquaire, il descendit dans la salle à manger. On lui tendit une carte impressionnante où le passé figurait sous forme d'une liste de mets parfois nommés dans un français approximatif et, à deux reprises, hilarant: "La bouche à la reine" et les "Crêpes zézettes". Le présent, quant à lui, s'illustrait par une pénurie qui touchait tous les plats. Son célibat lui pesant, Charles demanda, à tout hasard, comme pour savourer un cunnilingus improbable, ce qu'il en était des "Crêpes zézettes"? Il n'y en avait pas. La reine refusa sa bouche, normal.

Après avoir fait quelques tentatives sur des plats, qui pour être moins folkloriques, n'en existaient pas plus pour autant, Charles demanda celui du jour. C'était du bouillon de viande de chèvre épaissi de farine de maïs. La triste pitance qui bientôt fut servie était de couleur indéterminée, sa forte saveur était celle propre à la chair des vieux caprinés: rude, mais bonne si l'on aime. Charles n'aimait pas. Un grand type assis à la table d'à côté n'avait pas le même problème. Il mangeait avec entrain, et son ingestion s'accompagnait de bruits gargantuesques aussi variés que puissants. La succion de l'épais bouillon faisait des grands "slurps" gutturaux, qui allaient deux à deux. Les séries étaient interrompues par la bruyante manducation des morceaux de viande bouillie, le broyage des cartilages donnait des sons spectaculaires. Les morceaux qui ne pouvaient être ingérés étaient crachés sur le sol pavé de carreaux crasseux. Un chien maigre s'en emparait au vol en claquant des mâchoires; lorsqu'il manquait son coup, et si le morceau n'était pas trop gros, un chat, plus maigre encore que le chien, bondissait de sous un petit buffet bancal, attrapait la pitance, et retournait en feulant sous son abri. Ces bruits n'étaient pas les seuls, il y avait bien une quinzaine de dîneurs (et quelques dîneuses), chacun avait sa tonalité; il y avait d'autres chiens et d'autres chats, mais peu dans l'ensemble, et craintifs, car il ne s'agissait pas à proprement parler d'animaux domestiques, mais, plutôt, d'animaux sauvages, parasites des cuisines des hommes, qui habitaient une niche écologique qui n'allait guère au-delà du

nettoyage, sommaire il est vrai, de la salle à manger. Tout naturellement, les serveurs veillaient à ce que ces mondes se côtoient sans incident majeur: les chiens n'attaquaient pas ouvertement les chats, ni les uns ni les autres ne montaient sur les chaises, ou sur les tables; un claquement de langue, un mouvement un peu brusque, suffisaient à éloigner un chien la queue entre les jambes, un bref regard inquiet jeté sur ses arrières. Il y avait donc un ordre dans ce chaos, tranquille les dîneurs pouvaient cracher leurs os.

Il n'est pas d'ordre pourtant qui puisse exclure les accidents, les sages disent que toujours le désir vient troubler l'ordre. De quel désir la lumière vient-elle troubler les insectes ? C'est pourtant sans entrain, autant dire sans désir que Charles mangeait sa bouillie à base de bouillon. La salle était éclairée par des lampes à huile ou à pétrole. Elles étaient de tous modèles: lampes-tempête", petites ou grosses; classiques comme celles de nos grands-mères; ou romaines: simple mèche trempant dans l'huile. Sur certains modèles, les verres de protection et de contrôle de la combustion étaient intacts; dans tous les cas, des nuées d'insectes tournoyaient autour des verres brûlants ou des flammes, et s'y brûlaient les ailes. Parfois, un insecte plus gros que les autres heurtait de plein fouet le verre d'une lampe, un bruit cristallin, distinct et bref brisait alors l'humaine banalité monotone des sons du dîner, un peu comme le fait le son du triangle dans un morceau de musique concrète. Nul ne songeait à tous ces drames de désir et de feu qui ici se jouaient. Charles n'était lui-même sensible qu'aux sons de cristal sur lesquels il reportait son attention afin d'échapper aux grands bruits lourds des animaux et des hommes; sans oublier ceux que lui-même faisait, car il est des mets difficiles à consommer avec élégance. Une belle vaisselle peut y aider, mais le palace de Liria n'en avait pas non plus: porcelaine de Chine populaire au rebut (évidents défauts de fabrication) et couverts en fer blanc, voilà pour le contenant du contenu. Un gros insecte heurta la lampe de Charles et rebondit dans la soupe. Le mélange était encore brûlant, la bête mourut instantanément. Le voisin rota, un bon rot de bébé gavé. Le naufrage de l'insecte fut celui du repas de Charles qui abandonna le noyé et son océan de maïs en fusion. Il emporta sa lampe et gagna sa chambre.

La lueur sur le mur semblait avancer plus vite que son pas. Il s'égara et rejoignit une cour intérieure jonchée de débris de mobilier, de lambeaux de tissu souillés, et de vaisselle brisée, une sorte de kjökkenmödding d'une préhistoire qui ne datait que d'hier. Un coffre-fort ballonné, et largement éventré, travail excessif d'artificiers inexpérimentés, béait sur des secrets disparus dans l'air moite et dans les poches de gagne-petit enfuis. À l'évidence, ce débarras improvisé par les

hasards de la guerre et de la dissolution de tout, ce lieu qui n'était plus rien avait autrefois été quelque chose; sa lampe ne portait pas assez loin pour lui en donner une vue d'ensemble qui, du reste, ne l'intéressait en aucune façon. L'archéologie du malheur africain lui était de plus en plus pénible. Il ne parvenait pas à s'y habituer et pressentait que l'encore heureuse et toujours orgueilleuse Europe ne serait pas éternellement à l'abri de ce malheur actif, qu'aujourd'hui elle classait encore dans la catégorie de l'exotique.

Il trouva enfin sa chambre, son lit, sa moustiquaire et s'endormit sous l'abri fragile mais combien efficace de ce tulle illusion tissé de coton. Il s'agit d'un dérivé du point de Tulle, en Corrèze, dont le procédé fut industrialisé au XVIIIe siècle en Angleterre, puis dans le Nord de la France, puis à Lyon où naquit le tulle illusion. Il rêva un bonheur ordinaire (rencontre d'une femme) emprisonnant un songe dans l'illusion des hommes.

En Afrique, on se couche et on se lève tôt, selon la rotation de la terre sur elle-même face au soleil; ce qui est autrement plus grandiose que le mouvement robotisé d'une main qui actionne un interrupteur électrique qui vous donne un soleil riquiqui.

Il était six heures, Charles était déjà dans la salle à manger où il commandait un frugal petit déjeuner:

- " Un café, s'il vous plait.
- Monsieur, pardonnez-nous, nous n'avons plus de lait.
- Aucun problème, je prends toujours mon café noir.
- Monsieur, nous sommes désolés, nous n'avons plus de sucre.
- C'est sans importance, je ne sucre jamais mon café.
- C'est que, Monsieur, nous n'avons plus de café.
- ? ?
- Le thé manque aussi, aujourd'hui.
- Donnez-moi du citron vert dans de l'eau chaude. S'il y en a... aujourd'hui.
- Monsieur veut-il son citron pressé ou en rondelles ? "

Tout est question de style.

Peter avait passé la nuit dans un autre hôtel, peut-être chez des amis, avec une petite amie, ou une femme de rencontre. Les chauffeurs sont les marins de ce continent, avec, peut-être, un peu plus de prestige, et davantage d'argent relativement parlant. La pratique veut que sitôt le patron largué à son hôtel, le chauffeur ait quartier libre, mais à pied, le véhicule stationne près du patron qui en garde la clef afin que le chauffeur ne fasse pas le taxi pendant la nuit. Il est de règle de ne pas demander au chauffeur ce qu'il a fait de sa nuit du moment qu'il est à l'heure au rendez-vous fixé la veille. Ils partirent.

La route monotone reprit en direction du nord-est afin de longer la zone qui sépare les pays Acholi et Karamojong. Il s'agissait de savoir si les Acholi de cette région souffraient de la faim ou non. Charles pensait que ce travail ne serait pas long, la journée y suffirait. Il souhaitait passer la nuit à la mission de Patongo, où trois pères de Bologne résidaient en permanence, ils évangélisaient cette région, et sauraient décrire avec précision son état présent.

Au début, tout sembla facile. Charles s'arrêtait dans les villages, parlait avec les gens, visitait quelques cases, puis, monté sur le toit de la Land Rover, il inspectait les greniers de pisé. En général, il y avait un grenier par groupe de trois à cinq cases, il s'élevait à trois ou quatre mètres au-dessus du sol: une sorte de ruche au toit conique montée sur pilotis. Certes, les greniers n'étaient pas pleins et le grain stocké datait de trois à quatre saisons au moins (signe de désorganisation dans la gestion des stocks due à la guerre, et à de mauvaises années antérieures), il y avait aussi du grain d'exportation, une variété de sorgho rouge vif, les variétés locales étaient jaunes ou grises. Selon les gens du cru, la grise était la meilleure pour la fabrication de la bière locale, appelée "*Mérisa*", dont on leur fit honneur dans un des villages visités. Pour n'offenser personne, il fallut boire dans les calebasses, avec une paille en bois dur, afin de ne pas avaler le malt. La boisson était un liquide mêlé de grumeaux mâchés et fermentés (ne pas penser en buvant que ce sont les enzymes de la salive des femmes qui permettent la fermentation, après mastication des graines crues). Le breuvage était âcre, vomitif. Pourtant, avec le temps, on devait pouvoir s'y habituer; mais pour rien au monde, Charles n'aurait voulu se donner ce temps-là. Ce goût évoquait la misère; le malheur communautaire; l'ivresse sans joie d'un monde lourd; un pub irlandais à Dublin aux premiers jours de mai 1916, juste après les "Pâques sanglantes". Mais boire à la paille sa calebasse de "*Mérisa*" demande une certaine pratique, il fallait maintenir la paille à la surface du liquide et non en contact avec le

malt déposé au fond qui risquait de boucher la paille, cet incident permit à Charles de faire semblant. On lui sut gré d'avoir essayé. Personne ne lui en voulut d'avoir peu bu. La visite des villages, les discussions avec les villageois faisaient apparaître des situations qui, sans être bonnes, n'étaient pas catastrophiques. Les gens géraient au mieux leurs ressources: restes d'anciennes récoltes; cultures d'appoint, le manioc surtout; livraisons extérieures. Les livraisons extérieures étaient de deux sortes: certaines venaient du Gouvernement ougandais; d'autres, en quantités moindres, avaient pour origine le système caritatif international. Charles avait vu les sacs qui signalaient l'action des gouvernements étrangers et des organisations alimentant le second système, mais il ne savait pas comment fonctionnaient les distributions gouvernementales. Tout ce que les villageois avaient pu dire était que les Acholi de Kampala s'occupaient d'eux mais que dans le village d'à côté, les gens mouraient déjà. Pendant trois jours Charles joua ainsi à cache-malheur avec le village d'à côté qui, invariablement n'allait pas plus mal que le précédent, mais annonçait un malheur tout proche.

Les villageois n'avaient pas tort de voir le monde ainsi, car leur relatif bien-être était si précaire qu'un rien aurait suffi à le faire basculer dans le royaume lent et certain de la mort par la faim. Dans leur incertitude, ils supposaient donc que quelque part, mais tout près, l'avancée du mal, que pour eux-mêmes ils redoutaient, avait déjà commencé.

La présence de la Mission de Patongo avait drainé vers le pays un petit réseau d'aide alimentaire d'origine chrétienne. Des États réceptifs au message des Églises: Le Canada, les États-Unis, et des pays d'Europe pour l'essentiel avaient complété l'apport des Églises; mais l'ensemble n'était qu'un appoint; ce qui restait des stocks locaux en était un autre; et il en était de même des quantités, bien que plus importantes que le reste, fournies par les Acholi de Kampala. Tous ces ajouts donnaient à la vie sa chance, mais qu'un seul vînt à manquer et la mort eût commencé à jouer aux dés - pas au hasard, mais à coup sûr - d'abord avec les enfants et avec les vieillards, tuant les faibles, affaiblissant les forts, pour en faire les prochains morts, tout naturellement et jusqu'au bout, si rien ne venait entraver sa marche; et ce rien paradoxal, ne pouvait être que l'action des hommes venus réparer les actes des hommes.

Ainsi les "Acholi de Kampala", petit mystère qui se résumait à deux noms: Hubert Ochok et Stefano Korok. Hubert Ochok était le président de l'Office Ougandais des Céréales, il gérait les stocks des surplus qui venaient du sud-ouest du pays: des pays Ankole et Toro. Stefano Korok dirigeait la

Coopérative Nationale de Transports Routiers. Ils connaissaient mieux que personne les dangers encourus par les Acholi, ils avaient donc décidé de sauver leur peuple. Par des jeux d'écritures, le premier détournait les céréales que le second acheminait dans la région en détournant du carburant et des camions. Il en résultait des stocks fictifs mis au service d'une administration nationale et d'un gouvernement qui, eux aussi, administraient et gouvernaient fictivement. Certes, ces pratiques malhonnêtes désorganisaient un peu plus un système en pleine décomposition, mais elles nourrissaient, malhonnêtement, une région qui, sans elles, aurait compté des milliers de morts honnêtement décédés. Qu'un de ces hommes perdît son poste à la suite d'un coup d'État, ou d'un coup de tête au sommet d'une vague hiérarchie; que n'importe quel incident survienne et le système s'effondrerait entraînant les conséquences que l'on sait, car aucun système n'avait la capacité de se substituer rapidement à un autre afin de pallier ses défaillances. On ne fera pas d'Hubert Ochok et de Stefano Korok les héros d'une cause universellement abstraite. Ils étaient avant tout mus par la solidarité des liens de sang. Ce qu'ils accordaient à leurs compatriotes, ils le refusaient aux Karamojong décimés par la famine. Ils préparaient aussi les élections, sachant que des votants vivants voteraient mieux que les morts, et que, même pour faire voter les morts, il faut disposer de quelques vivants.

Après trois jours de recherche, des mourants et des morts il y en eut enfin. Dans le premier instant, ils furent même contents d'avoir découvert ce que depuis trois jours, chaque village signalait comme devant être trouvé au prochain arrêt. La dimension la moins subtile de l'esprit est ainsi faite, elle s'engage tout entière d'un seul côté, délaissant peu à peu le sens de sa quête.

Ils étaient laids. C'était dans les seuls regards que demeurait un reste d'humanité. Dans ce petit coin de monde, qu'ensemble temporairement nous partageons, O Lecteur, longtemps le corps humain s'efforce de maintenir ce qu'il perçoit comme la dignité de sa jeunesse, pas celle qu'il a vécue, mais celle dont il s'est fait image. Cela ne compense pas notre absence de lumière intérieure, mais y supplée un peu. La famine avait ici contracté le temps et accéléré l'outrage. Ceux qui, autrefois, avaient eu de l'embonpoint n'en avaient plus que des vestiges en lambeaux de peau vide, qui sur le ventre et sur les flancs formaient comme des petits tabliers de soubrettes s'agitant doucement dans la lenteur des mouvements. Charles s'efforçait de comprendre et ne comprenait pas. Ils étaient là, environ deux cents, au pied d'une colline, tout au plus à dix kilomètres d'un village Acholi qui allait plutôt bien. Eux, ils mouraient. Les gens du village avaient dit,

presque à regret: "Allez voir ceux de la colline"; ils étaient "Ceux de la colline". On les appelait ainsi, car ils n'étaient pas Acholi, ils n'étaient pas Karamojong non plus. Pour l'essentiel, ils étaient les descendants de mariages interethniques entre les Karamojong et les Acholi. Ils n'étaient pas assez nombreux et puissants pour avoir formé une ethnie nouvelle. Ils s'étaient établis au pied de cette colline que la tradition considère comme une borne frontière, qui délimite les pays Karamojong et Acholi. Ils mouraient donc de n'être par personne acceptés comme faisant partie d'un groupe de ces "nous" qui s'opposent à "eux". Tout ce que le monde de ce temps pouvait leur offrir était une abstraction: ils étaient citoyens ougandais; de cette abstraction, ils mouraient, en exposant au monde leurs longs squelettes vrais et tristes, mortellement impudiques.

Un homme vint vers Charles, un vieillard, la faim avait fait de tous des vieux, et même les enfants agonisants ressemblaient à des adultes vieux que la famine eût miniaturisés. Un bâton noueux et biscornu assistait sa marche lente. Comme la station debout semblait lui être pénible, Charles aurait voulu le faire asseoir, mais il n'y avait pas de siège, tout n'était qu'herbe sèche et poussière. Un peu plus loin, dans ce qui pouvait être le centre du village, un tronc d'arbre aussi blanc que des ossements eût pu servir de banc, cinquante mètres les en séparaient, mais l'homme semblait si faible, que Charles était angoissé à l'idée de lui imposer l'épreuve de cette marche. Ils parlèrent donc debout, et de façon fort civile, les codes de politesse de l'un et de l'autre servant de masques à deux angoisses qui ne se pouvaient pas comprendre. Après que Charles se fut présenté, l'homme prit la parole:

- " Je suis Ojiko Tamak, le plus vieux survivant du Conseil des Anciens. Beaucoup de chez nous sont déjà morts, moins de cinquante fois dix et plus de quarante fois dix. Au début, certains sont partis rejoindre leur famille chez les Karamojong ou chez les Acholi, d'autres ont voulu rester avec les enfants, quand les enfants sont morts, ils sont partis aussi, chacun chez les siens, beaucoup sont morts en route. Nous, nous ne pouvons plus partir, et si nous le pouvions les Acholi diraient que nous sommes des Karamojong, leurs ennemis, et les Karamojong diraient que nous sommes des ennemis Acholi; ils nous tueraient tous."

Comme Charles lui demandait s'ils n'avaient pas reçu l'aide des "Pères", car les missionnaires étaient partout connus, l'homme répliqua:

- " Nous n'appartenons pas à la tribu des chrétiens, nous ne

les avons jamais vus."

Charles lui demanda ce qu'ils allaient faire:

- " Seuls les forts survivront, peut-être. Mes enfants sont morts, tous nos enfants vont mourir, ma femme ne vivra pas, les vieux non plus."

Charles fut bouleversé par le naturel, le réalisme malthusien et la résignation darwinienne qui scellaient chaque affirmation de l'homme. Il partit visiter le village. Le Darwinisme spontané, cette survie annoncée des plus forts si clairement exprimée par l'ancien, y était à l'oeuvre. Il n'y avait pratiquement plus de vieillards, très peu d'enfants, un peu plus de femmes moins nombreuses que les hommes. Charles voulut voir le cimetière, il dut y renoncer, ces gens suivaient la coutume karamojong qui veut que l'on n'enterre pas les morts, ils sont laissés à l'appétit de tous les charognards de la savane. Il demanda où étaient les morts, on lui indiqua une vague direction qu'il suivit. Le petit Poucet avait troqué ses cailloux blancs pour des ossements, les bêtes avaient fait leur travail, une seule nuit suffisait; il fallait quelques rudiments d'anatomie pour remarquer encore l'humanité des os, les puissantes mâchoires des hyènes avaient fait éclater les crânes, pour que les petits des bêtes se nourrissent des cerveaux des hommes. Aucune odeur de putréfaction, l'air était aussi pur que celui des lieux qui servent de cimetières aux Tibétains, après que les bien nommés croque-morts eurent dépecé le cadavre pour en nourrir vautours, corbeaux et choucas. Impossible de compter les morts, ils étaient dans l'estomac des hyènes, hors du monde des hommes, et hors statistiques. Mais ils étaient nombreux, car les restes de leurs restes blanchissaient la clairière. Les hyènes broient et ingèrent les os dont les sels calcaires blanchissent leurs crottes. C'est alors qu'il remarqua que le soleil était si brillant et le ciel si bleu qu'aucune souffrance ne pouvait plus être cachée. Il pleurait en silence.

Il revint au village avec Peter Biléké qui près de lui disait:

- "C'est triste à dire, mais ces gens ne sont pas vraiment des gens comme nous."

Charles répondit avec vivacité:

- "Ils ne sont pas comme nous, mais ils sont des gens, comme nous. La preuve, si nous mourrions ici et maintenant, nous irions, comme eux, dans l'estomac des hyènes".

- "Quelle idée! De toute façon, tout ça leur arrive, à eux, pas à nous".

Au village, Charles s'efforça de compter les survivants, routine comptable de réconfort. Ils étaient deux cent trente et cinq, cent trente et deux hommes adultes, soixante et trois femmes, trente et six enfants, et quatre vieillards. Mais vu leur état à tous, demain ils seraient encore moins, et chaque jour ainsi des cadavres iraient nourrir les hyènes dont les portées seraient de plus en plus nombreuses, si nombreuses qu'un jour un fléau décimerait les hyènes que la mort des hommes avait trop bien nourries.

Charles voulait savoir comment les survivants faisaient pour survivre. Une fois encore, tout était naturel. Les moins faibles s'emparaient des morceaux et des miettes qu'ils refusaient aux autres. Ils justifiaient leurs actes en usant d'une logique imparable, car - disaient-ils - à quoi bon nourrir les faibles, ils mourront de toute façon, mieux vaut donner une chance aux forts qui, éventuellement, peuvent survivre. On agit de même dans nos hôpitaux quand, à la suite d'une catastrophe, on y reçoit des grands brûlés: on ne s'attarde pas aux soins curatifs des plus gravement atteints, que l'on estime scientifiquement condamnés; on s'occupe des autres, de ceux qui, scientifiquement parlant, ont les meilleures chances de survie. Certes, ceci ne saurait être l'équivalent de cela, et puis le "scientifiquement" nous rassure (quoi de moins scientifique que paroles et caresses d'un ou d'une inconnue à un être mourant pour mystérieusement soulager son angoisse). Dans leur ignoble comportement, les "gens de la colline", si loin fussent-ils de cette humanité dans l'Esprit où il nous faut tous aller, semblaient citer Terence - ce beur préislamique vivant à Rome vers 180 avant Jésus Christ - : "Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger". Pourtant, à les voir ainsi mettre à nu le vide et la désespérance humaine, à les voir activement se déshumaniser, avant que de se laisser glisser hors d'un corps devenu insoutenable; à percevoir l'image d'une vérité humaine dont la vision le rendait complice, Charles fut tenté de tout abandonner, et de maudire ces êtres qui étaient trop naturels pour qu'il pût les placer dans les bornes de sa conscience. Malone l'avait pourtant prévenu à Nairobi, lorsqu'il avait cité Shakespeare - résumé en français sous l'expression: "une histoire de cons"- disant cette parole admirable:

- "Je ne vois pas pourquoi l'amour du prochain impliquerait de ne pas savoir ce à quoi l'on s'expose."

À l'exception des intuitifs et des illuminés, on ne peut pas savoir - avant - ce à quoi l'on s'expose. Le Christ, lui, a

su, et ce savoir au-delà du concevable a accru l'angoisse, mais n'a pas interrompu le don. Depuis celui-ci, et même avant lui, quelques êtres ont fait de même, et ce sont ceux-là, qui, jour après jour, inexplicablement nous sauvent.

Charles n'avait pas encore appris le don parfait, la liberté par le chemin du haut. Il prit la fuite, et ainsi, de façon petite se sauva, par le bas.

Ils roulèrent un moment, mais bientôt Charles voulut descendre de voiture, il vomit. Après leur départ, un oiseau noir se posa, et picora les vomissures rouges, que Charles avait répandues sur la piste blanche.

C'est avec trois jours de retard sur le programme qu'ils arrivèrent enfin à la mission de Patongo. Quelle joie pour Charles de savoir qu'ici il verrait autre chose que de la mort, et qu'il pourrait parler avec des gens de sa tribu, et qui sait, de son clan peut-être: des Français!

La mission de Patongo avait été créée à la fin des années trente, juste avant la Seconde Guerre européenne redevenue mondiale. Au début, ce n'était qu'un poste d'observation des catholiques qui n'avaient pas accès au Karamoja que l'administration britannique avait fermé à l'évangélisation, et au commerce. L'Église avait ainsi créé un réseau de postes d'observation et d'évangélisation sur le pourtour du territoire interdit, afin d'être prête à s'avancer dans la zone fermée à son action, et à celle des marchands, sitôt que le pouvoir colonial en proclamerait l'ouverture, ce qui advint après la Seconde Guerre européenne et mondiale. À l'origine, Patongo n'était pas un village, mais un simple lieu-dit où les Pères de Bologne avaient construit une église et une petite école; très vite un dispensaire médical avait suivi, les familles des malades avaient bâti quelques cases provisoires où l'on attendait la guérison ou la mort du patient. Comme toujours, le provisoire avait duré, un village était né. En raison de la famine, sa population venait de doubler, car les Pères géraient quelques stocks alimentaires qu'ils distribuaient avec équité à leurs ouailles; leur présence avait aussi un effet dissuasif sur les pillards, qui n'avaient pas encore attaqué les missions, sauf celle de Karenga, à l'ouest de Kaabong. On disait que les attaquants étaient des Arabes venus du Soudan.

Dans toutes les régions touchées par la guerre et la famine, les populations avaient tendance à se regrouper autour des missions pour y trouver aide et protection. Ce n'est pas sans inquiétude que l'Église voyait ainsi croître son influence administrative, sinon politique, alors que son pouvoir spirituel ne variait pas - et selon certains, était déclinant.

L'Église craignait ici la confusion des genres: alors que chacun préparait les élections prochaines, les partis laïques et protestants risquaient à tout moment de l'accuser d'user des circonstances, et de la force temporelle par elle acquise, pour favoriser le parti catholique; ce qu'elle faisait en temps ordinaire, mais avec discrétion, d'aucuns diraient avec hypocrisie; mais il faut se rendre à l'évidence: ceux qui parlent pour Dieu avec César s'aperçoivent vite que les gros bataillons de Dieu brillent généralement par leur absence, alors que ceux de César sont lourdement présents. L'hypocrisie est à l'Église ce que le courage est au militaire, et le succès aux gens du showbiz: une obligation professionnelle.

Habituellement, la mission de Patongo était tenue par trois Pères: Gabriel, un Basque français; Ignazio, un Calabrais; et Roberto, originaire de Milan. Gabriel n'était pas là, il venait de quitter le pays, pour aller passer à Rome et à Bologne ce congé sabbatique de six mois que l'Ordre accordait à ses missionnaires tous les cinq ans. Ignazio et Roberto étaient très différents l'un de l'autre; on ne pouvait les voir côte à côte sans évoquer Don Quichote et Sancho Pancha: Roberto était grand et maigre, ses cheveux et sa barbe étaient longs avec des reflets blonds, il ressemblait au Christ des images pieuses, ou à ces hippies d'autrefois. Il eût été ridicule - d'aspect pour le moins - si ses yeux n'avaient porté une lumière qui dévoilait les secrets de l'âme, de tels reflets dans un regard peuvent signaler la sainteté, la folie, ou le mal.

Ignazio était tout en rondeur, de corps, de tête, et même sa calvitie lui faisait naturellement une tonsure de moine camembert. D'un point de vue symbolique, ils se complétaient à merveille: Ignazio tout en expansion horizontale et terrestre alors que Roberto était un long trait vertical unissant ce qui est en bas à ce qui est en haut; deux hommes, deux destins dont la rencontre créait la croix du Christ. Tout destinait Ignazio à l'état ecclésiastique: la Calabre; la pauvreté, famille nombreuse et paysanne; le fait qu'il était le cadet de ses frères et n'avait pas le moindre droit à la terre de son père; la tradition familiale, il avait déjà une soeur au couvent; la tradition régionale enfin, qui faisait des Calabrais surnuméraires des policiers, des religieux ou des militaires, ainsi que des membres de la Ndranghetta, moins connue que la mafia sicilienne - mais tout aussi féroce. Lui, il voulait être militaire (pilote de chasse), mais il était bon en latin que leur enseignait le curé du village, d'ailleurs il était bon élève dans toutes les matières. Il étudiait beaucoup, par goût. Le soir, il lisait en cachette: "Le Rouge et le Noir" de Stendhal, son histoire en somme. Ce n'est pas que le robuste et sain anticléricalisme de Stendhal ne l'eût pas marqué, mais tout simplement que la foi ne l'avait jamais quitté. Et

lorsqu'un examen médical avait révélé une déficience de la vue - il était daltonien -, c'est tout naturellement que l'Église avait remplacé l'Armée. De sa vocation de pilote contrariée et surmontée, quelque chose était resté : un esprit d'aventure qui avait fait de lui un missionnaire, et puis aussi une expression étrange qu'il aimait employer: "Je vole sur les ailes du Seigneur". C'est par cette expression qu'il était connu un peu partout, y compris hors de sa Congrégation; ainsi, son nom était-il mentionné, qu'il y avait toujours quelqu'un pour ajouter: "Vous savez, celui qui vole sur les ailes du Seigneur!".

Il y avait tout cela dans ce petit bonhomme rond, au regard vif et intelligent, qui depuis vingt ans évangélisait l'Ouganda. Au fond, sa ressemblance avec Sancho Pancha se limitait à la plus fragile des apparences, l'apparence physique; à cela, il faut peut-être ajouter un génie inné pour l'aspect concret des choses. Ce qui l'unissait à Roberto, c'était simplement la foi qu'ils avaient tranquille et indéradicable.

Roberto venait du Nord, ce qui en Italie, plus qu'ailleurs, est davantage qu'une direction géographique. Le Nord désigne une culture, une façon d'être, un art de vivre, un territoire. Il était beau garçon et faisait partie de cette bourgeoisie milanaise où l'on est riche de père en fils, libéral et discrètement anticlérical: point trop cependant, eut égard au maintien de l'ordre social. Enfant, il allait à la messe avec sa mère; plus tard il serait allé au bordel de première classe de la ville, avec son père - pas très souvent, mais au moins pour se faire déniaiser selon la tradition locale, mais cela ne lui aurait pas plu, son physique lui permettant des conquêtes plus exigeantes et son esprit voulant savourer des aventures plus risquées. Le fils à papa - et à mama - se serait marié sans surprise, les conventions du bon goût social lui imposant l'évidence d'un choix: enfants, décès de papa, héritage, succession, une maîtresse, décès de mama, des maîtresses... et puis sa propre mort serait venue, sans surprise pour personne, sauf pour lui qui n'en serait jamais revenu. Il aurait rejoint l'imposant caveau familial au cimetière de Milan pour y côtoyer celles et ceux de son clan qui, comme lui, avaient autrefois accompli ce parcours du non-combattant. La foi l'avait sauvé de ce destin. On ne décrit pas la foi, elle est ou elle n'est pas. Il ne faut pourtant pas en faire un mystère, car aujourd'hui tout doit être révélé; et le mystère est dans l'absence de foi, y compris chez les assassins vociférateurs des noms divins, ceux qui jugent, et à mort condamnent les autres, celles et ceux dont le mystérieux cheminement est différent. La foi des fanatiques est le dernier sursaut du mal.

En tombant, le soir portait la promesse de l'aube. Ils étaient satisfaits d'être ensemble. Charles leur expliqua ce qu'il faisait, l'action des Nations Unies pour mettre fin à la famine; il raconta la mort des "Gens de la colline", il raconta son trouble et sa révolte. Il fit appel à leur aide. Ils avaient quelques stocks de nourriture et disposaient d'un petit camion de trois tonnes qui, en temps ordinaire, était utilisé pour ravitailler l'hôpital, l'école et la mission. Ils firent ensemble des calculs. Pour maintenir un être humain en vie, il fallait, dans cette région naturellement chaude, lui fournir journallement un minimum de 350 grammes de céréales, 40 grammes d'huile végétale, 50 grammes de haricots. On pouvait donc limiter le nombre des morts en livrant chaque mois trois tonnes et cent un kilogrammes de nourriture aux gens de la colline. Ignazio prit la parole:

- " Trois tonnes, c'est en effet peu de choses, mais pour nous cela représente près du quart de nos distributions mensuelles à nos paroissiens. Nous ne pouvons intervenir que si tu t'engages à nous livrer ces trois tonnes, sinon nourrir les uns signifierait faire mourir les autres. C'est pour cela que les Acholi étaient si prudents avec toi, nous sommes tous dans une situation précaire, un rien peut nous faire basculer du mauvais côté. Je ne dis pas cela pour que toi et tes Nations Unies nous envoyiez beaucoup de nourriture, ces trois tonnes suffiront; surtout, nous n'en voulons pas plus. Nous voulons éviter de créer des stocks trop importants dans la mission, les pillards pourraient alors nous attaquer; il est aussi possible qu'un plus grand nombre de malheureux viennent alors à nous, la population du village a déjà plus que doublé, nous pouvons à peine faire face aux besoins élémentaires de tous ces nouveaux paroissiens."

Roberto:

- " Nous essayons de rester discrets, car, tôt ou tard, le Gouvernement, celui-ci ou le prochain, va nous attaquer, j'entends: va dénoncer notre action comme une ingérence dans ses propres affaires (ce qui n'est pas faux, mais nous nous passerions volontiers de jouer ce rôle, si, lui, il était capable de jouer le sien). C'est en raison de sa propre incapacité que ses critiques seront médiocres et haineuses. Il vous attaquera aussi, mais vous, vous partirez un jour, car votre mission à un terme, alors que la nôtre nous commande à tout prix de rester avec nos frères en Jésus-Christ."

Ignazio reprit:

- " Il y a une autre raison pour laquelle nous ne voulons pas

recevoir trop de nourriture. Nous ne voulons pas transformer ces gens en mendiants. Nous avons besoin de leur dignité pour leur apporter la foi. Nos collègues, les Jésuites, qui sont de fins politiques auraient peut-être une autre approche, on peut broder sur le thème des mystères de la Providence, et faire de la famine une monstrueuse aubaine: autrefois, il suffisait de convertir la femme du roi, puis le roi lui-même, les gueux suivaient; il n'y a pas ici de roi, alors on pourrait dire dix kilos de sorgho pour un baptême, sur ce thème nous baptiserions tout le monde, plutôt dix fois qu'une".

Charles ne put s'empêcher de rire, imaginant d'un côté le distributeur d'eau bénite et de l'autre celui des mesures de grain. Et comme ces trois hommes qui avaient peu de temps pour partager amour et fraternité s'étaient déjà en leurs coeurs reconnus, Ignazio prit Roberto à témoin pour lancer une remarque sévère dont le sens était contredit par ses gestes et son sourire:

- " Non mais ? ! Je vole sur les ailes du Seigneur ! Regarde un peu celui-là, je lui parle de la dignité des hommes et il rit..."

Le rire de Charles devint fou et communicatif. Ils pleuraient tous trois lorsque le silence retomba sur la pièce sombre. Ils étaient tristes et joyeux, unis dans un instant de fraternité comme le sont des étrangers en terre étrangère. Charles s'engagea à faire livrer les trois tonnes.

Ils soupèrent, des spaghettis, du fromage, du pain et un doigt de vin. Le vin, ils le faisaient avec des raisins secs macérés dans l'eau. Ce vin, à la fois sacré, sucré, et aigrelet, servait à dire la messe et à recevoir les visiteurs de culture méditerranéenne. La prière qui précédait le repas fut lugubre: " Seigneur bénissez ce repas, et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas ". Ils mangèrent pourtant de bon appétit, à la limite de ce qui était nécessaire à chacun. On ne peut guère leur demander d'en faire plus sur ce point. Après le repas, Roberto demanda à Charles s'il aimait son métier. La question était sans malice, seule la réponse que fit Charles en fit un piège. Il expliqua trop longuement qu'il aimait voyager et qu'aider les autres était une assez noble façon de gagner sa vie. Alors même qu'il parlait, il éprouvait la désagréable sensation de malaise que donne le mensonge; plus il en prenait conscience, plus il était mal à l'aise. Il commençait à saisir avec acuité le sens des réflexions qu'il s'était faites dans le taxi de Nairobi, qui le menait à son premier rendez-vous avec Patrick Malone, après qu'il eut appris la fin de la guerre au Sud-Soudan. À la fin, Charles ne put, en guise d'explication, que leur offrir son silence. C'est Roberto qui recueillit ce

silence, il le prit, le rompit, et dit :

- " Puisque tu ne comprends pas, je vais te citer l'Apocalypse selon saint Jean. Je le fais pour toi, l'homme des Nations Unies, l'homme de Laodicée."

Et d'un trait, l'illumine des limes du Karamoja cita :

- " Je connais tes oeuvres, tu n'es ni froid ni chaud. Combien aimerais-je que tu sois froid ou chaud ! Mais puisque tu es tiède, je vais te vomir de ma bouche. Puisque tu dis : « Je suis riche, j'ai fait de bonnes affaires, je ne manque de rien... » Tu ne sais donc pas combien tu es malheureux et pitoyable ! Tu es pauvre ; nu et aveugle ! Alors je te conseille d'acheter chez moi de l'or épuré au feu et tu seras riche. Achète aussi des vêtements blancs pour cacher ta honteuse nudité, et un collyre pour tes yeux afin que tu voies. Moi, je châtie ceux que j'aime ! Sois donc ardent, reviens de tes fautes ! Écoute, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte j'entrerai chez lui, je prendrai le repas avec lui et lui le prendra avec moi. Au vainqueur j'accorderai d'être assis avec moi sur mon trône ; tout comme moi qui ai vaincu, je me suis assis avec mon Père sur son trône.

Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux communautés."

Il fit une pose qui le sortit du texte halluciné, puis reprit :

- " Laisse la bonté tranquille, elle ne sert plus à rien, elle ne fut que la dernière mue du serpent. Est-elle bonne la nourriture que tu leur sers ? En ferais-tu ton ordinaire ?

Charles cria presque :

- "Non ! Mais j'en ferais mon nécessaire ! Si j'étais dans leur situation..."

- "Tu vois, tu es loin d'eux !"

- "Non, ils sont loin de moi et de nous tous ; toi, es-tu plus proche d'eux ?"

- "Pour l'heure, c'est de toi qu'il s'agit. Tu es loin d'eux, car tu ne sais pas où tu vas, et tu vas en voir encore beaucoup, tu n'es qu'au premier commencement : celui qui prend et ne donne pas encore. Nous, nous prions, nous prions pour que Dieu retienne les quatre cavaliers de l'Apocalypse, qu'une fois de plus, les hommes ont libérés. Cela commence toujours de la

même façon. Cela commence bien. Cela commence par le cheval blanc du vainqueur, cet archer couronné d'orgueil, esclave de sa seule gloire, que les autres, ses complices, prennent pour support à leur propre rêve que lui, avec leur complicité à eux, transforme en cauchemar. Ici, ce fut Idi Amin Dada, ailleurs ce fut et ce sera un autre: Ô Peuples soyez vigilants ! Car du cheval blanc procède le rouge, celui qui chasse la paix hors de la Terre, celui qui fait la guerre, et engendre le noir, ce cheval fou qui laisse les hommes en stupeur, chasse le labueur des champs et change la faim de chaque jour en famine; alors, naturellement, le cheval vert s'avance, il est la mort, celle qui tue par les armes, par la faim, par les maladies, et par les bêtes révoltées par la stupide cruauté des hommes..."

Charles entendit l'éclatement d'un crâne sous les crocs de la hyène. Il aurait voulu mourir. Oh certes ! pas sous le croc de la hyène qui toujours attaque sa proie vivante au ventre, mais mourir de façon abstraite (c'est-à-dire sans douleur). Ne plus être là, contraint à participer à un monde qui ne lui ressemble pas. N'être nulle part, être dans un néant qui désormais, et pour l'éternité lui serait refusé, car il sait à présent que Roberto, l'illuminé du Karamoja, vient de lui donner une clef du destin, et que le voile qu'il tente d'interposer entre le malheur des autres et lui-même vient d'être déchiré. Il est désormais condamné à voir, et à agir, portant seul le savoir de fiel de son incomplétude.

Fallait-il tomber à genoux et verser dans une superstition de plus, se noyer comme les guêpes dans le miel d'un prêt-à-aimer de guimauve ? Enrober d'un sirop vomitif une splendeur inachevée ?... Toute fissure authentique est un appel à la lumière, elle vint: il se souvint de Thérèse.

- "Parle-moi de Thérèse"

Lorsque souffle le vent de vérité, il n'est pas besoin d'explication, et les mots portent naturellement l'Esprit qui les guide. C'est avec douceur que Roberto parla:

- "Tous les quinze jours je dis la messe aux lépreux, j'y vais sur ma moto. C'est une soeur de l'évêché de Liria qui les soigne. Moi, je m'occupe des catéchumènes, et je dis la messe. Ce sont les chevaliers de l'Ordre de Malte qui envoient les médicaments, depuis des siècles ils sont spécialisés dans l'assistance aux lépreux. Ils ont commencé un peu avant les Croisades, on les appelait alors les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Pendant plusieurs mois, en raison de tous ces troubles, la soeur n'a pas reçu les médicaments: la DDS et la Rifampicine, maintenant les distributions ont repris, mais elles ne sont pas régulières, ce qui pour les malades est

dangereux. Thérèse est une Nouba du Kordofan, elle vient de l'ouest du Soudan. À ma connaissance, les Nouba n'ont jamais été évangélisés. Je ne sais pas comment elle a réussi à traverser le Soudan à pied, alors que tout le sud du pays était en guerre. Elle a dû parcourir près de trois mille kilomètres, peut-être plus. Je ne l'ai pas vue lorsqu'elle est arrivée, c'était il y a deux ans, en ce temps-là Gabriel s'occupait des lépreux, pas moi. Je ne sais pas son âge. Elle ne m'a jamais parlé de son passé. Il m'est arrivé, une fois, de la questionner à ce sujet, et je ne le ferai plus jamais. Elle m'a répondu que seul le passé de ceux qui n'ont pas la foi avait de l'importance. Il m'arrive de penser qu'elle est une sainte. As-tu remarqué combien les saintes sont étranges ? Connais-tu l'histoire de Thérèse de Lisieux, ou celle de Thérèse d'Avila ?

La catholicité de Charles était trop lointaine, trop vague, pour qu'il eût une connaissance précise de la vie des saintes et des saints.

- " Thérèse de Lisieux, dite Thérèse de l'enfant Jésus, selon son nom de Carmel, née Thérèse Martin, vers 1875. Sa mère avait fait fortune dans la dentelle, elle était plutôt janséniste, une famille de bigots: elle est née cinq ans après la Commune de Paris, le Sacré-Coeur, l'Ordre Moral, tout ça. Donc, sur cinq filles, il y en a déjà deux au Carmel. Mais ce sont des bigots gentils, le père surtout, qui se retrouve veuf alors que Thérèse n'a pas encore cinq ans. Suis-moi bien Charles, car la sainteté procède par ruptures: la mort de la mère de Thérèse fut la première. Elle fut protégée la petite orpheline, par son père, par ses soeurs - elle était la cadette - et par l'oncle Guérin. Si protégée qu'elle devint une enfant impossible, exigeante, une sale gosse. Tout était prêt pour qu'elle devînt soit une vieille fille bigote, soit une épouse aigre et malade - mais très jolie pourtant; tout te dis-je, sauf elle et le mystère de sa liberté. Noël 1886, un caprice, une banalité; pour une fois le père ne cède pas et se met en colère: second effondrement du monde de cette malheureuse et désagréable enfant; et la sainteté et ses épreuves viendront vite, si vite que la mort viendra aussi.

- "Je vois bien en quoi ton histoire est tragique, je ne lui vois rien d'exemplaire.

- Seul ce qui est tragique est exemplaire.

- En cela je ne crois pas, et ne veux pas croire. Je veux croire que le bonheur est exemplaire, qu'il donne à chacune et à chacun l'occasion enfin de s'humaniser, d'atteindre à la sainteté, si tu veux le dire ainsi.

- Hé toi ! Le Français, le toujours un peu jacobin, socialiste et athée, dois-je, moi, le prêtre, te citer Proudhon: "Tout ce que je sais, je le dois au désespoir". Est-il concevable qu'avec ce que tu vis ici tu puisses, toi, croire au bonheur, et ne pas voir que le bonheur nous endort, nous emprisonne dans nos rêves minuscules dont ton égoïsme est à la fois le centre et la périphérie. Moi, je te parle d'un grand vol de joie infinie, qui donne l'extase, qui relie le monde à la lumière. Devenir trait d'union entre le monde et Dieu. Ne me parle pas de bonheur toi qui as commencé ton envol!"

Charles demanda:

- " Parle - moi de Thérèse !

- As-tu remarqué la douceur qui règne dans cette communauté ? Ces gens s'aiment les uns les autres de la même façon que les premiers chrétiens devaient s'aimer. Pourtant, toutes les tribus de l'Ouganda, et même au-delà, sont présentes dans la communauté. Ce n'est pas le tribalisme qui empêche les gens de s'aimer, c'est l'absence d'amour qui rend le tribalisme mortel. Parfois, on l'invente là où il n'existe pas. C'est Thérèse par sa seule présence qui fait qu'aujourd'hui ces gens s'aiment, et c'est la raison pour laquelle il faut de par le monde multiplier les saints. Je ne veux pas dire ces barbus austères - et là, il sourit dans sa barbe à sa barbe - et ces femmes voilées que les peintres d'autrefois représentaient avec une assiette dorée derrière la tête: c'est à cela que l'on reconnaît les saints sur les images. Non, je veux parler de nous, je veux parler de toi, et de tous les autres, ceux chez lesquels la hache du malheur a ouvert une brèche, et qui ne peuvent désormais que mourir ou porter la lumière. Comme Thérèse, il faut avoir le courage de devenir fou, fou d'amour, ivre de joie. Dis-moi Charles que nous reste-t-il parmi tous ces mourants et tous ces morts ?

- Mais comment veux-tu ... Comment pourrions-nous...convaincre les autres ?

- Il ne faut pas convaincre, ils reçoivent trop de messages. Il faut que la prière devienne un acte. Tout ce que tes yeux vont voir doit se transformer en prière et de ta prière tu feras un acte. Cet acte, ils le recueilleront, et il sera par eux prolongé dans le mystère de leur propre création."

"Parle-moi de Thérèse !" demanda Charles.

- "Tu as vu la beauté de Thérèse, un homme ordinaire n'aurait vu qu'une belle Africaine et reçu de sa peau les éclats du

désir, mais toi, tu as vu sa lumière qui plus que le désir t'a troublé. Il y a quelques années, à Milan, j'ai connu une femme, je ne l'ai su voir que comme une belle blonde ... et j'ai manqué l'essentiel. Ainsi a commencé ma marche sur le chemin de la foi".

Tout ce qui importe se clôt d'une façon qui, à l'image de la création, n'achève rien. Ils allèrent dormir. Tôt le matin, ils prirent ensemble le petit déjeuner; le café était fort, à l'italienne, ils le faisaient dans une cafetière de leur pays: ce modèle en aluminium qui s'inspire de la science des alchimistes où l'eau bouillante monte dans une colonne qui traverse le grain moulu très fin puis aboutit en café sous pression qui suinte, puis gargouille dans le second récipient. Seuls les Italiens font le café de cette façon-là. Ils se dirent au revoir, ne sachant s'ils se reverraient un jour, ou non. Charles aimait ces rencontres éphémères où l'essentiel essayait d'être dit. En même temps, il avait le regret du temps qui passe sans que jamais rien ne fût achevé. Comme la nostalgie de tant de vies possibles, qui, jamais ne seraient, par lui, vécues.

La prochaine étape était Kitgum, un chef-lieu de région: il y avait un gouverneur, un évêque, un hôpital, une grande mission catholique et un pasteur protestant. Avant cette guerre, la petite ville comptait douze mille habitants; aujourd'hui, il y en avait quatre fois plus. Ils espéraient arriver vers midi, peut-être un peu avant, si la route n'était pas trop mauvaise. Selon les pères de Patongo, seuls les cinquante derniers kilomètres étaient mauvais.

Le soleil venait de se lever, l'air était frais et parfumé, un premier matin du monde, comme il en est tant. Charles pensait à Thérèse, il se remémorait la conversation de la veille, et se demandait si Roberto n'aurait pas pu lui en dire plus, non par curiosité, mais parce qu'il voulait garder la belle lépreuse à jamais dans son souvenir. Sa mémoire était avide de détails concrets, de ceux qui pouvaient l'impressionner et fermer la porte à l'oubli, cet insecte rongeur aussi vieux que le monde et que la mémoire inlassablement nourrit. Mais Roberto ne pouvait pas en dire davantage. Le reste appartenait à l'histoire cachée du monde, à la trame infinie des rencontres, ce tissu divin dont Dieu a voulu vêtir les êtres.

Thérèse, la belle Nuba du Kordofan était une cousine de Jess Owen, le quadruple vainqueur des Jeux olympiques de Berlin, en 1936. Celui auquel Hitler, dit-on, avait refusé de serrer la main disant qu'à l'avenir, il fallait bannir les nègres des Jeux olympiques, car ils y avaient l'avantage du

primitif sur le civilisé, et que, plus près de la bête, il était naturel que les noirs courussent plus vite que les hommes. En 1836, les Arabes du Kordofan avaient capturé leur ancêtre commun: Bori, le champion de lutte du village de Kadugli. Ils l'avaient vendu au marché des esclaves de Suakin sur les bords de la Mer Rouge à un grand marchand de Zanzibar qui l'avait cédé au seul négrier américain qui trafiquait sur cette côte. Bori avait eu trois fils en Amérique, l'un deux était le père de Jess Owen; celui qui, en son temps, et à jamais, a marqué l'histoire des hommes. Depuis le même lieu, et à l'heure même où la bête nazie clamait au monde son mensonge à grands coups de tambours sur fond de croix gammées, l'athlète noir, le descendant de Bori, le cousin de Thérèse, inscrivait à quatre reprises son nom sur les cailloux blancs de la victoire.

De ce jour, de la bête commença l'agonie. La grande fête païenne voulue par Hitler pour sceller sa victoire, le monstre en avait confié l'éternité à sa cinéaste préférée, Leni Riefenstahl, celle qui réglait les fastes, et filmait la geste des cérémonies impies, où la mort était exaltée en fascinations mécaniques destinées à convaincre les vivants qu'ils devaient piétiner la vie. Ils s'y broyèrent eux-mêmes, et combien d'autres, avec et par eux engloutis. Les uns dans l'abîme d'où ils étaient sortis, d'autres montés aux cieux sans doute, où ils reçurent le signe du sacrifice accompli. En ces jours de ténèbres, les courses et les bonds de Jess Owen n'étaient pas portés par la poussière des stades. C'est la lumière du monde qui aux talons de l'athlète avait fixé des ailes. Et même Leni Riefenstahl, l'adoratrice des dieux blonds, avait perçu de l'heure l'insupportable grandeur. Mais elle n'avait su la rendre que dans une esthétique maudite, troquant avec le temps ses dieux grands et blonds pour des dieux grands et noirs, sans oublier les déesses qui nourrissaient son penchant pour Lesbos. C'est au début des années soixante-dix que venue boucler son tour au service de ses dieux morts, la vieille Riefenstahl était venue au Kordofan photographier et filmer les Nuba des collines de Dilling, guidée en ces lieux par l'étrange et dérisoire savoir du mal. Une seule fois Thérèse l'y avait rencontrée et c'est instinctivement qu'elle l'avait maudite.

On ne peut aux Allemands d'aujourd'hui reprocher le passé qu'ils se sont donné et nous ont imposé, ils ne sont - comme nous tous - redevables que du présent et de notre devoir de vérité.

Chapitre 10

Le véhicule franchit un escarpement taillé dans un socle de basalte. Apparut un plateau de savane verdoyante où paissaient des buffles. Tout ensemble les buffles levèrent la tête lorsque le véhicule émergea de la pente raide. Ce vaste espace était en alternance parsemé de collines pelées ou boisées. Parfois, la route serpentait entre d'immenses blocs de basalte clair de formes oblongues et rondes que les forces de l'érosion avaient fissurés. La rosée du matin luisait sur ce relief dont les courbes évoquaient la douceur continue des formes d'une belle fille se bronzant au soleil des plages, et dont la peau brille sous l'éclat des huiles. L'air avait la transparence d'une eau pure que la lumière illumine. Un troupeau de gazelles parut soudain. Elles bondissaient en tous sens, comme une multitude d'oiseaux qui prennent leur envol, et c'était étonnant de les voir sauter si haut, alors que la logique de l'effort de la fuite eût voulu que leur prodigieuse énergie fût utilisée dans un plan horizontal, destiné à mettre au plus vite une distance maximale entre la gazelle et le danger perçu. Mais pour le plus grand plaisir des yeux, les gazelles gaspillaient leurs forces, en faisant ces sauts inutiles et beaux.

Les gazelles avaient disparu. Charles essayait encore de les apercevoir au loin dans le rétroviseur lorsqu'au bord de la route il vit un homme. Il était ensanglanté de la tête jusqu'aux pieds. La voiture faillit l'écraser. L'homme s'écroula. Ils le relevèrent, il rouvrit les yeux et parla lentement. Un lion venait de l'attaquer. Une large plaie ensanglantait son crâne et son visage. Ses cheveux crépus étaient comme une éponge gorgée de sang, son dos était lacéré de haut en bas et, par endroits, le tissu de sa chemise avait profondément pénétré dans la plaie, un muscle fessier avait été broyé. Il tremblait de tout son corps, ses jambes faisaient des bonds incontrôlables. Ils lui donnèrent à boire, essuyèrent le sang de façon sommaire, il avait coulé en abondance. Il ne fallait pas s'attarder, les lions chassent en groupe, sauf les vieux mâles abandonnés qui chassent seuls, et mal, et se nourrissent parfois d'êtres humains, le gibier le plus lent et le plus facile, lorsqu'il n'est pas armé. Ils firent une couche sommaire à l'arrière de la Land Rover, l'homme y fut couché sur le ventre. Il geignait, mais ses tremblements convulsifs avaient cessé. Il fallait repartir. Ils ne savaient pas s'ils devaient rouler vite pour atteindre l'hôpital au plus tôt, alors que le cahot de la route risquait de tuer le blessé, ou

rouler lentement et courir le risque d'arriver trop tard. Peter voulait rouler vite, parce qu'une ambulance ça roule toujours vite. Charles voulait rouler lentement, mais il ne savait pas pourquoi, intuition.

Après avoir trop pensé, Charles conclut qu'en roulant assez vite, ils réduiraient par leur vitesse l'intensité des secousses. Alors Peter roula vite, tendu vers un but. Au début, tout alla bien; mais après trente kilomètres, un énorme dos d'âne, suivi d'un second (un dos de chameau donc) fit littéralement s'envoler le véhicule qui retomba dans un fracas terrible. Sous le choc, les portières s'ouvrirent puis se refermèrent en une fraction de seconde. La douleur provoquée par la secousse fit que l'homme hurla. Charles le crut mort. Charles tremblait lorsqu'il l'alla voir. Il vivait, mais sa respiration était sifflante, opprimée. Ils l'apprendraient plus tard, le lion avait brisé une côte, et sous ce nouveau choc elle venait de perforer un poumon. Charles se reprocha, mais en vain, de ne pas avoir suivi la petite musique de chambre de sa fugitive intuition, et d'avoir eu la faiblesse d'user de raison, là où il n'y avait pas de raison. Pour se calmer, il prit d'autorité le volant, et conduisit lentement. Le soleil était déjà couché lorsqu'ils atteignirent l'hôpital de Kitgum. L'homme vivait, mais alors que les infirmiers l'emportaient, une mousse rosâtre s'écoulait au coin de sa bouche. Un chirurgien de la Coopération italienne était en permanence stationné à l'hôpital de Kitgum, il opéra la nuit même, l'homme vécut, il vit peut-être encore, son nom: Santos Morales.

Ce sont les soeurs de l'hôpital qui s'occupèrent du logement de Charles. Il était doux enfin de retrouver des femmes dans ce monde de mort, de famine, d'hommes, de prophètes, de buffles, de gazelles et de lions. Il était épuisé lorsqu'il gagna sa chambre après avoir pris un frugal repas préparé et servi par des mains de femmes. En raison de son surcroît de fatigue, le sommeil fut lent à venir. La route, les événements du jour et les gazelles bondissaient dans sa tête en visions incohérentes, et l'odeur ferrique du sang colorait en rouge les images. Il essaya de fixer son esprit sur les gazelles, si gracieuses, si belles avec leurs yeux fardés de khôl à l'égyptienne...mais leurs bonds verticaux finissaient par devenir mécaniques, comme un mauvais procédé inventé par les hommes. Et les gazelles semblaient dire au lion:

- Regarde, regarde comme je saute bien... Encore plus haut même... Et hop là ! Tu vois ! Jamais tu ne m'attraperas, moi ! Viens voir plus près combien haut je saute, moi, et hop ! De mieux en mieux et chaque jour davantage, hop !, hop ! ... J'ai bien là, à côté de moi, pas loin, une copine un peu handicapée... la pauvre ! Il te suffira d'un petit effort pour

la croquer. Mais pas moi ! Car encore plus haut je saute, et hop !, et hop !

Alors le lion choisit la copine. Le lion est rationnel et paresseux. Il y a toujours une copine, ou un homme, qui n'a rien compris à l'ignoble marché du lion et des gazelles. Mais cette folle stratégie jamais n'empêchera les lions de manger les gazelles. Pourtant, de toutes les bêtes fauves, celle qui est en l'homme est la plus cruelle; sa griffe d'acier perce et déchire plus vite et plus loin qu'aucune autre, sa bouche peut tour à tour cracher venin, plomb et feu. La femme sait, parfois, apprivoiser ce dragon que saint Georges, notre semblable qui reçut mandat des cieux dompte en haut où il se fait cheval, et terrasse en bas où il demeure dragon. Il est simple le message de saint Georges: "Dompte la bête en toi, pour terrasser la bête en toi".

Au petit matin, lorsqu'il s'éveilla, il avait l'esprit vide, si vide, qu'il n'avait pas la sensation d'une quelconque humeur, mauvaise ou bonne. Charles alla voir Maximiliano, le chirurgien qui était fatigué mais de bonne humeur. Ils prirent ensemble le café, il sembla si amer à Charles qu'à plusieurs reprises il y ajouta du sucre. Maximiliano racontait l'opération de la nuit, il donnait les détails de sa technique et, manifestement, était content de lui. Il était vaniteux comme le sont souvent les chirurgiens, et parfois les Italiens. Toutefois, cette vanité avait dans la nuit sauvé une vie que la modestie de Charles avait dans le jour failli perdre. Jusqu'à ce qu'un jour ou une nuit prochaine tout soit inversé, car les attitudes qui ne sont que nos routines nous empêchent d'agir en accord avec les lois de la splendeur universelle.

Charles avait perdu pied, le chirurgien était très technique, il devait manquer d'interlocuteurs, alors il usait de Charles comme d'un nouveau venu auquel il pouvait confier ce que les autres, depuis longtemps, n'écoutaient plus; et puis, Charles avait en quelque sorte sauté des pages, trop heureux de savoir que l'homme était enfin sauvé. Il y eut une pause. Charles en profita pour demander à Maximiliano quelles étaient pour lui, ici, les opérations les plus fréquentes.

- "Un peu de tout, vraiment un peu de tout; mais dans quelques mois, ce sera la saison du plâtre, à cause de la fièvre des mangues."

Charles dut avouer sa confusion: "La saison du plâtre ?". Il n'avait pas davantage entendu parler de cette maladie tropicale dite "Fièvre des mangues". La surprise, le café venaient de le sortir de son étrange torpeur matinale, il aurait dû percevoir l'excessif sérieux de Maximiliano et sentir

venir la plaisanterie de carabin:

- "Voilà... dans trois mois les mangues seront mûres, les enfants monteront aux arbres les cueillir, parfois ils tomberont, nous récolterons des bras et des jambes cassés, cela s'appelle: "La fièvre des mangues".

Il rit, content d'avoir surpris Charles, qui rit aussi en répétant un peu sottement l'expression "Fièvre des mangues" plus de fois qu'il n'était nécessaire.

Peter venait d'arriver, Charles demanda à voir le blessé. Ils y allèrent ensemble. L'hôpital était propre, tranquille, et blanc dans la lumière du matin. Charles y rencontra quelques soeurs qu'il avait vues la veille, on se dit bonjour avec gentillesse. La tête du blessé avait été proprement pansée; monté près du lit un goutte-à-goutte le réhydratait tout en administrant des antibiotiques. Santos Morales était vivant mais encore inconscient. Ce n'est qu'à cet instant que Peter et Charles furent fiers de l'avoir sauvé.

À Kitgum, Charles devait voir le gouverneur, l'évêque, et le pasteur. Il n'avait pas pris rendez-vous, mais en ville tout le monde savait déjà qu'il était là. En Afrique on ne prend pas rendez-vous, sauf dans les grandes capitales. Le palais du gouverneur était une de ces vastes constructions coloniales en briques rouges, il était semblable à tous les bâtiments administratifs érigés à la même époque dans la région. On rencontre d'ailleurs le même modèle dans toutes les parties tropicales de la planète sur lesquelles, autrefois, s'était imposée la "Pax Britannica".

Le palais était près du centre de la ville, c'était un bâtiment de plain-pied, dans un grand parc planté de centaines de manguiers dont les feuilles d'un vert sombre et luisant créaient une ombre fraîche, qui faisait un contraste absolu avec les taches de lumière intense que le soleil déposait sur un sol de sable doré. Il n'était pas facile d'atteindre le bureau du gouverneur car, au fil du temps, on avait ajouté au corps principal du bâtiment des annexes sous forme de petits bungalows qui s'emboîtaient les uns aux autres par des ouvertures pratiquées dans les murs mitoyens, ou par des patios. On en vint pourtant à bout, et Charles fut introduit dans l'antichambre, qui, comme tous les bâtiments, bénéficiait de l'ombre fraîche mais obscure des manguiers. Au plafond un gros ventilateur colonial tournait lentement en brassant de l'air tiède, ainsi qu'une liasse bruisante de papiers pelure multicolores qui servaient autrefois, ici toujours en usage, à faire les copies au carbone des correspondances administratives. Les feuilles de papier agitées par l'air

ventilé émettaient un crincriin monotone. Sur les feuilles de papier, et retenant leur envol, il y avait un presse-papier fait d'un petit cylindre de bois peint en bleu, banalisé par l'usage, et qui portait la patine des manipulations de plusieurs générations de fonctionnaires subalternes. L'objet en acquérait on ne sait quelle noblesse d'archéologie discrète, quasi invisible, comme une répétition du temps, des gestes, des saveurs et du toucher dont l'objet était innocemment porteur, un peu comme il advient au consommateur d'un poulet cuit à la broche de goûter, sans y prendre garde, la saveur que goûta l'Égyptien des anciennes dynasties qui le premier mit en broche ce qu'il appelait alors: " L'oiseau de Mésopotamie ".

Un verre d'eau était posé sur le bureau, son propriétaire entra, c'était un grand type maigre qui, immédiatement, introduisit Charles dans le bureau du gouverneur qui n'était pas encore dans la pièce. Peut-être entendait-il ainsi laisser à Charles le loisir d'admirer la panoplie de ses trophées. À l'évidence, ce n'était pas la chasse au gros, comme Louis Ferdinand de Habsbourg le trophée de Sarajevo, qui était sa passion, mais les diplômes et le culte rendu à son image : sur ce dernier point il ressemblait en effet à Louis Ferdinand. Des images, il y en avait partout: le gouverneur sous toutes les coutures, et même sans couture - ou presque - lorsqu'il était en costume tribal, avec des plumes par-ci par-là; mais c'était rare, en général il posait en costume folklorique, c'est-à-dire en complet-veston, seul ou en groupe, mais toujours bien en évidence, mince, élégant et fat. Sur les photos du club de football, c'était toujours lui qui tenait le ballon, déjà à quinze ans affublé du titre de " Capitaine". Sur d'autres photos il avait au bras une fille blonde ou une autre, mais toujours blonde : les blondes c'était son tableau de chasse. Des diplômes, il y en avait moins, six en tout (trop nombreuses, on ne pouvait compter les photos). Les diplômes étaient alignés en rang par trois derrière le bureau du gouverneur. Ils étaient tous américains, car les Américains ont développé à l'excès ce goût des titres décernés à tout propos à quiconque pose ses fesses sur les sièges d'un séminaire de n'importe quoi.

Le gouverneur entra, on ne pouvait s'y tromper, il était comme sur les photos, sauf qu'en plus, il portait d'étranges lunettes de pilote d'avion, genre "Ray ban", dont les verres faisaient miroir, et reflétaient le monde de façon difforme, comme le font les miroirs déformants des fêtes foraines.

- "Bienvenue à Kitgum et dans ma région, Monsieur l'Ambassadeur"

Charles n'avait d'un ambassadeur ni l'allure ni la pelure. Mais le gouverneur avait de vagues notions de protocole et devait juger qu'un Gouverneur ne peut donner audience à un étranger, blanc de surcroît, que s'il est Ambassadeur; comme il n'en avait pas un sous la main, il venait de le nommer. Charles prononça les politesses d'usage, expliqua le sens de sa mission et attendit. Les lunettes brillaient dans l'ombre.

- "Nous avons en effet des problèmes, mais bientôt il n'y paraîtra plus. Enfin, à ce qu'on dit, la situation est maintenant paisible sur notre frontière avec le Soudan..."

Il fit une pause, pour montrer qu'il en savait plus que ce qu'il voulait en dire et reprit:

- "En tout cas, tous les réfugiés de ma région sont retournés chez eux. C'est mieux ainsi. Nous n'aurions pas pu continuer à les nourrir. Il y a peu nous avons eu, au Nord, une incursion de bandits soudanais; mais j'ai donné ordre de les neutraliser. Pourtant, on me dit que le Sud-Soudan est entré dans un temps d'apaisement... pourquoi pas ? Mais pour l'heure, nous avons quelques difficultés à l'Est avec les pillards Karamojong qui attaquent nos éleveurs. J'ai organisé une défense efficace, pour chaque vache qu'ils nous prennent, nous leur en prenons dix. Je suis très content, ici tout va bien; vous l'avez vous-même constaté, Monsieur l'Ambassadeur.

- D'abord, je voudrais, Monsieur le Gouverneur, que vous cessiez de m'appeler Monsieur l'Ambassadeur, je ne suis qu'un fonctionnaire des Nations Unies. Et laissons de côté, je vous en prie, les arguties sans suite. Comme vous, j'applaudis à la fin de la guerre du Sud-Soudan, même si je partage vos doutes quant à l'avenir de cette région. Mieux que moi, vous savez que si les réfugiés sont si rapidement rentrés chez eux, c'est qu'en raison de l'incapacité de vos services à les nourrir, ils ont préféré tenter leur chance au pays, plutôt que de mourir de faim ici. Les raids organisés par votre milice sur la partie nord-ouest du Karamoja vous permettent de vendre du bétail aux trafiquants kenyans qui vous fournissent des munitions. Mieux que moi, vous savez que les vivres que reçoivent les Acholi passent par des réseaux totalement indépendants des vôtres, et qui même en sont concurrents, puisqu'aux prochaines élections, c'est contre vous et contre votre parti qu'Hubert Ochok fera campagne".

Nous avons toujours été étrangers à l'Afrique, qui, en retour, nous fut toujours étrange. Aujourd'hui, quand bien même tu vas vers elle la main tendue, et que tendant la sienne elle vienne vers toi, tu la croises, elle te croise, et les mains tendues ne parviennent pas à se serrer. À chaque pas qui te

rapproche, voilà que tu t'éloignes, et voilà qu'elle fait de même, et bientôt chacun s'éloigne, main ouverte sur une même solitude. L'Afrique, le lieu où selon certains commença l'aventure humaine, est aujourd'hui un miroir auquel plus personne ou presque n'ose se regarder. Or, derrière tous ses oripeaux, et derrière tous les artifices du mensonge, l'Afrique est d'une bouleversante beauté.

Hélas, il ne prononça pas les mots de vérité qui auraient donné la réplique à l'homme au regard égocentrique, et aveugle, qui lui faisait face. Il observa sottement les usages et demanda poliment en quoi le gouverneur était particulièrement content.

- " Mais en tout, Monsieur l'Ambassadeur, en tout."

Il y eut un silence, une imperceptible mimique du bas du visage, c'était d'ailleurs la seule partie de l'être qui pût encore exprimer des sentiments humains, le mensonge aussi. Tous ces signes préparaient la venue du point essentiel, celui pour lequel le gouverneur avait reçu Charles, le petit soldat des Nations Unies.

- "Toutefois, ce que vous donnez aux missions, les catholiques, les protestants... les catholiques surtout, c'est très bien, c'est très bien..."

Mais le ton démentait le sens premier des mots.

- "... J'apprends d'ici ou de là qu'il y a eu des livraisons, c'est bien. On fait aussi des distributions. Elles ne sont pas toujours équitables; par exemple les défenseurs du pays, mes miliciens ne reçoivent presque rien, et pourtant je dois les nourrir. Où irait le pays sans ses forces de défense ? Les Tanzaniens ne resteront pas toujours ici, ils nous ont aidés à chasser Amin, et mon Gouvernement aura une éternelle gratitude pour les martyrs tanzaniens, mais notre milice nationale doit les remplacer, et le plus tôt sera le mieux. J'ai de bons entrepôts, ils sont sûrs, nous pouvons y stocker toutes les livraisons que feront les Nations Unies à ma pauvre région. Voilà ce que je veux, et mon Gouvernement vous demande d'agir en ce sens, Monsieur l'Ambassadeur."

Ces bons entrepôts sont certainement inflammables, pensa Charles, qui savait comment les choses finissent dans de telles circonstances: on livre, on obtient des reçus de livraison, on contrôle avec les bénéficiaires, ils n'ont rien reçu, on vient vérifier les entrepôts qui selon les livres sont pleins, ils brûlent avant votre arrivée; et tout passe pour profits et pertes, invérifiable, y compris le décès d'un pauvre magasinier

honnête oublié dans le brasier. Charles répondit :

- " Monsieur le Gouverneur, toutes nos livraisons sont faites en accord avec votre Gouvernement avec lequel nos listes de distributions sont établies, en accord également avec le comité des ambassadeurs des pays donateurs qui se réunit tous les quinze jours à Kampala. Il va sans dire que je ferai part de votre plan. Je ne puis toutefois vous garantir qu'il sera intégralement appliqué."

Si l'art de la diplomatie n'est pas, comme on le croit communément, celui qui consiste à mentir avec élégance, mais celui qui commanderait de dire la vérité sans humilier personne, alors Charles venait d'acquérir un premier certificat.

Pendant qu'il retraversait le bois de manguiers, Charles pensait que tôt ou tard la GECA devrait faire face à un conflit que les élections feraient éclater. Il était évident que, pour l'instant, en dehors de quelques livraisons d'appoint, la région n'avait pas besoin de quantités importantes. Des réseaux spontanés d'approvisionnement et de distribution s'étaient établis, ils fonctionnaient aussi bien que possible. D'ailleurs, le gouverneur n'avait pas trouvé nécessaire de lui remettre une liste des besoins. Nourrir la milice serait peut-être le seul problème sérieux. Sur ce point, le gouverneur n'avait pas tort. Mais ce problème était plus politique qu'humanitaire. Charles le signalerait, et laisserait les politiques le résoudre. On arrivait à l'évêché, l'évêque attendait à l'abri d'une véranda, il parlait avec une soeur. C'est sous la véranda qu'ils s'assirent. Charles remercia de l'hospitalité que les sœurs lui accordaient :

- " Cela est bien naturel, les temps sont difficiles, où logeriez-vous autrement ? Plus rien ne marche ici, notre hôtel est tombé en ruine depuis le pillage. C'est nous qui vous remercions de ce que vous faites ici. Je sais que vous avez sauvé un homme en chemin, Dieu vous en saura gré lors du Jugement dernier."

En songeant à la côte cassée, Charles se sentit rempli d'humilité face à Santos Morales et au Jugement dernier. Il prit conscience pourtant du fait que le gouverneur, qui ne pouvait pas ne pas être au courant de l'affaire, n'en avait rien dit. La raison en était simple, encore que tortueuse : le gouverneur mégalo-égocentrique se serait senti humilié s'il avait dû reconnaître à un blanc le mérite d'avoir sauvé un noir. Lecteur exalté de Marcus Gravey et de Malcom X, il croyait dur comme fer à l'inéluclabilité de la lutte des races, c'était un nazi nègre qui était allé jusqu'au bout des

fascinations de Léni Riefenstahl. L'évêque était un Langu, comme André, le Père de Mayembé que d'ailleurs il connaissait. Toutefois, il n'était pas un partisan de Milton Oboté, Langu lui aussi comme l'on sait. En vérité Milton Oboté était Langu par son père et Acholi par sa mère. Certes, l'évêque ne faisait pas étalage de son opposition, mais elle était perceptible à la façon dont Son Éminence décrivait les étapes par lesquelles le pays était devenu ce qu'aujourd'hui il était. L'évêque était peut-être monarchiste ? En tout cas, il condamnait le coup d'État de mars 1966 qui avait aboli la monarchie Baganda. C'est Idi Amin Dada - il venait d'être nommé Général en chef par Oboté - qui avait mené l'assaut contre le palais du roi, le kabaka, massacrant une partie de la noblesse Baganda, le Kabaka Freddy ne sauvant sa vie qu'à la faveur d'un violent orage tropical qui, momentanément, avait interrompu les combats. Quelques années plus tard, le roi devait mourir en exil à Londres, le 21 novembre 1969, d'une crise d'éthylisme; ou, peut-être, empoisonné. Depuis, toutes les monarchies bantoues avaient basculé dans l'opposition: les Ankolé, les Batoro, mais surtout les Baganda; tous ensemble, ces peuples représentaient entre la moitié et le tiers de la population du pays, et sa fraction la plus instruite, qui refusait d'être gouvernée par ceux qu'elle appelait " les sauvages et les cannibales du Nord". Pour l'évêque de Kitgum, tant que l'élite bantoue n'aurait pas obtenu une place éminente à la tête des institutions du pays, rien de durable ne pourrait être bâti.

Ces propos rappelèrent à Charles les longues conversations qu'il avait eues, autrefois, avec Marcel Drale. Il n'avait pas retrouvé sa trace à Kampala, sa maison était située dans un quartier proche des casernes d'un régiment d'infanterie, le quartier avait été très touché par les combats. Il avait trouvé la rue, la maison et le quartier occupés par des squatters, mélange de réfugiés venus de la campagne et de personnes déplacées venues d'autres quartiers de la ville. Ces gens ne savaient rien du premier occupant, et rien de l'histoire du quartier avant-guerre. C'est ainsi que, parfois, l'oubli avance à grands pas, et qu'une cité perd la mémoire. Charles avait pensé que Marcel Drale était allé en France. Comme Marcel Drale était connu des milieux catholiques, Charles saisit l'occasion de sa rencontre avec l'évêque pour demander de ses nouvelles.

- "Comment, vous ne savez pas ! Notre Frère Marcel Drale, Chevalier du Saint-Siège, nous a quittés il y a quelques mois. Son ami et confesseur, Monseigneur Venti, lui a administré les derniers sacrements."

Une vague de chagrin monta aux yeux de Charles qui brutalement prit conscience de la mort de celui par lequel il était ici. L'évêque le remarqua:

- "Il ne faut pas avoir trop de peine, notre Frère a eu la mort chrétienne qu'il avait souhaitée, c'est une grande grâce qui lui fut accordée."

Ce n'était pas la mort chrétienne qui donnait à Charles sa peine, mais la mort tout court. Comme si en ces jours terribles, des décès, il n'y en avait pas assez ! Le goût du dialogue était mort du même coup, Charles prit congé.

Le pasteur était depuis une semaine à Kampala, Charles déjeuna avec son assistant, un Gallois de Swansea, comme son épouse qui était gracieuse et pleine d'un optimisme lassant, comme il arrive parfois aux gens qui ont beaucoup de coeur, et peu d'intelligence. Ils lui parlèrent du Pasteur Jim Rowland et de sa femme Emily qui vivaient depuis dix ans dans le Karamoja, où ils géraient la ferme expérimentale de Kotido. Cette ferme produisait des graines hybrides de sorgho adaptées au climat et aux sols de la région. En milieu d'après-midi, Charles alla voir l'agronome du district, il collecta des statistiques de population et de production. Puis il commença à rédiger son rapport de mission. Peter et Charles voulaient partir le lendemain matin avant l'aube. Avec un peu de chance, ils atteindraient Kampala avant le couvre-feu de six heures. Charles ne se souvenait plus du jour qui avait été fixé pour la fête qu'il avait attendue, et qui, à présent, l'indifférait. Le soir, dans la petite chambre et dans le lit étroit que lui fournissaient les sœurs, il revit en images les souvenirs que lui avait laissés Marcel Drale.

Il était né en 1907, dans la communauté française et catholique de Smyrne, en Asie Mineure, la Turquie d'aujourd'hui où la ville s'appelle Izmir. La même ville a d'ailleurs bercé l'enfance déchirée d'Henri Langlois, le créateur de la Cinémathèque française. Son père faisait le commerce des fruits secs et des amandes, tout comme son grand-père, et le père de ce dernier. C'est en 1784 qu'un firman du sultan avait accordé à Camille, Adrien, Marie, Marcel Drale le monopole de l'exportation vers la France des fruits secs; ce furent d'abord les abricots, puis les raisins et les figues. Drale parlait merveilleusement de sa ville qu'il appelait toujours Smyrne. Il parlait de son vin et du raki que distillaient les Grecs; de loin, et de tout temps, la communauté la plus importante de la ville. Il parlait des vestiges éoliens, des ruines grecques et chrétiennes, fier de rappeler que sa ville était une des sept cités d'Asie Mineure auxquelles saint Jean s'adressait dans son Apocalypse. Il se souvenait du bombardement de la ville par la flotte anglaise en 1915, pendant la bataille des Dardanelles, cette terreur vécue dans son enfance avait fait de lui un anglophobe viscéral. Il reprochait surtout à l'Amiral de

Robeck, celui qui venait de remplacer Carden, de n'avoir pas eu le courage le 18 ou le 19 mars 1915 de franchir le détroit, alors qu'il avait partie gagnée, et que le Gouvernement turc avait commencé à évacuer Istanbul, que lui - comme les hommes de son temps - continuait à appeler Constantinople. Il était persuadé, comme toutes les communautés chrétiennes de la ville, que cette faute humaine avait fait basculer l'histoire de la région, et peut-être celle du monde; et qu'après cette faute, les chrétiens d'Asie Mineure avaient été abandonnés aux Turcs, les Arméniens massacrés. C'était aussi l'Angleterre qui, selon lui, avait provoqué l'échec de la tentative grecque de 1919 - lorsque l'armée grecque avait occupé les villes d'Asie Mineure pour les protéger des massacres organisés par les Turcs, enhardis, disait Drale, par le massacre impuni des Arméniens. Ce même massacre impuni, dont, un peu plus tard, Hitler se servira pour expliquer le caractère politiquement anodin du génocide qu'il préparait. Entre 1920 et 1922, tous les Grecs d'Asie Mineure, les premiers occupants du sol depuis l'Antiquité, avaient été expulsés ou massacrés. Une minorité s'était convertie à l'islam. Smyrne avait été incendiée, Drale ainsi que le petit Henri Langlois étaient partis en même temps que les Grecs. Il avait essayé de s'établir en France, à Marseille, mais l'Orient lui manquait. Charles soudain se souvint qu'il fumait du tabac d'Orient, des cigarettes de section oblongue et non ronde. Alors il s'était finalement fixé à Alexandrie, où il avait retrouvé, pour un temps, cet Orient compliqué qu'il aimait, celui où musulmans, juifs et chrétiens se côtoyaient, dialoguaient en permanence, collectivement se détestaient, mais où chacun avait ses amis les plus chers parmi les détestés. De l'Empire turc, il disait que, pour les chrétiens, il avait été supportable tant qu'ils avaient accepté l'absolue domination de la religion élue, celle dernière venue qui, selon ses séides, accomplissait toutes les autres, fournissant des fonctionnaires polyglottes à la Sublime Porte, et des femmes aux harems des puissants; mais il ajoutait: "sitôt que l'Empire vola de défaite en défaite, cruautés et oppression se sont faites intolérables".

Charles ne savait pas pourquoi, peu après 1933, Marcel Drale avait quitté Alexandrie pour s'établir à Kampala; sur ce point, Drale n'avait rien dit à Charles.

Marcel Drale avait été un amant éphémère du poète grec d'Alexandrie, Constantin Cavafy. C'était en un temps où l'homosexualité ne se portait pas gaiement, et où le fardeau de ce vice, balançant chez Drale et Cavafy entre ascèse et débauche, causait d'autres drames que ceux d'aujourd'hui. Un jour pourtant, Marcel Drale avait dit à Charles:

- "Sans la Foi qui est mienne, j'aurai pu dire de ma vie ce que

Cavafy dit de la sienne dans notre Alexandrie:

" Ta vie, tout comme tu l'as gâchée sur ce lopin
Tu l'aurais gâchée sur toute la terre."

Ils quittèrent Kitgum à quatre heures trente du matin. Sur la table du réfectoire, les soeurs avaient laissé un petit pain et un thermos de café noir, il laissa un mot et quelque argent pour les remercier de leur hospitalité. Longue et monotone fut la route, encore que Charles ait dormi pendant une partie du trajet. À Tororo, ils rejoignirent la grande route qui en ligne presque droite relie Kampala au Kenya. À partir de ce point, il ne leur restait plus que six heures de trajet. Charles revit les grands arbres morts qui l'avaient tant impressionné lors de son arrivée en Ouganda. Il avait, depuis, franchi la première porte du royaume des morts. Soudain, il retrouva l'obsession de la fête, c'est-à-dire de la femme, mais il ne savait plus si la fête était passée ou non.

Elle commençait tout juste lorsque peu après six heures il arriva à la maison de Princess Ann Drive. Wumphey était rentré un jour avant lui, Fiona et Vanlinden lui firent fête, Fiona surtout. Charles aurait voulu tout leur dire, s'épancher enfin, mais la fête était là, ou autre chose qui rendait l'aveu impossible. Il parla pourtant avec Wumphey qui revenait du Karamoja, avait plus d'expérience, pouvait comprendre. Wumphey avait un côté théâtral qui était l'équivalent du silence trop plein de Charles, il dit en faisant un grand geste:

- "Partout j'ai vu la mort, la mort partout, la mort à Morulem, à Nagapiripirite, à Moroto, la mort à Kotido. Pas allé plus au Nord, de toute façon, j'y aurais aussi trouvé la mort. Et toi?"

Et sans attendre de réponse:

- "Après tout ça, moi, ce soir, je vais baiser et boire, ou l'inverse, ou les deux. Et toi ?"

Charles ne savait pas à quelle question répondre. Comme Wumphey il voulait baiser; mais, pour l'instant, il se sentait comme l'alpiniste rentré d'une course tragique, comme le marin rescapé d'un naufrage, qui porte une terrible histoire, et se heurte au mur de ceux qui ne savent que se réjouir de le savoir vivant, ou à celui de leur indifférence. Pourtant, Wumphey connaissait aussi bien que Charles le pays secret du malheur, et c'était le fait de partager avec Charles le même secret qui l'empêchait de parler. Car il savait qu'ensemble, ils n'auraient pu que pleurer, de rage, de révolte, de chagrin. Et les temps sur nous se sont vengés en faisant du meurtre un spectacle qui pimenterait de néant nos informations télévisées.

Athor, déesse égyptienne des tombes et des amours charnelles, était venue à la fête; on avait provisoirement refermé quelques tombes, restait au désir à trouver la chair. Elle vint enfin, comme tout ce que l'on recherche, c'était une fille bien roulée qui parlait un dialecte anglo-saxon. Charles dansa comme un fou et avança sa patte, la jolie dame ne refusa pas le velours de la sienne, la chambre n'était pas loin et le lit plus près encore.

Ils s'émistouillèrent le potalour avec des pocoux à la vénitienne, rapides ou lents. Il lui robicha la lustrine tout en lui grapillant les bodipots qu'elle avait puissants et lourds. Le brélinguand alanguï attendait que le vioiolet vint. L'ortigant du bitaud fit des clafoutis humides qui agaçaient le parterre mais esjouissaient galois et galoise. Lorsqu'elle empola son vitel, elle cocolina de surprise. Il prit soin de ne pas ribocher la sourelle et tilocha à la périphérie, les tilochons s'esgoissaient et le ricqueracque menait bon train. Pendant un intermède, il caoutchouta maître Jehan Jeudi et reprit ses fretinfretailles dont il aratina le rythme.

Au matin, il fit rapport de sa mission en pays Acholi à Karlson, qui, d'abord, insista pour le voir seul. Lorsque Charles en eut fini, Karlson appela John Wumphey et demanda à Charles de résumer pour lui ses conclusions. Ils discutèrent brièvement, puis Karlson décida:

- "John, vous prendrez rendez-vous avec Mélissa pour lui expliquer la situation, allez-y ensemble. Cette affaire devient beaucoup trop grosse pour la GECA, il faut que l'ensemble des Nations Unies s'y impliquent; sinon tout va me retomber dessus, et je refuse de porter le chapeau. Dites bien à Mélissa que le mandat de la GECA ne lui donne pas autorité de lancer des appels internationaux, ni d'agir en dehors des requêtes gouvernementales. Eh bien, puisqu'elle représente ici les Nations Unies, qu'elle prenne ses responsabilités ! "

Le ton n'était pas bon, et bientôt, après que rendez-vous fut pris pour le lendemain, John expliqua à Charles que Karlson et Mélissa se détestaient:

- "Et pourquoi donc ?"

La question étonna Wumphey qui soudain eut conscience de ne se l'être jamais posée. Il avoua son ignorance. Dans ces situations artificielles le temps va plus vite, L'Histoire n'essaye plus d'être une science, elle s'effiloche en anecdotes pour journalistes. Les êtres vont et viennent, après six mois on est déjà un ancien, et l'on est enfermé dans une catégorie

dont on ne sort plus. Il n'y a pas d'origine aux choses ou aux attitudes, mais une juxtaposition d'instantanés auxquels l'Histoire donnera une suite et, peut-être, un sens. Wumphey se souvint qu'il ne voyait Karlson et Mélissa que rarement ensemble, sauf en de rares réunions officielles où leur présence était inévitable. Ils étaient alors d'une politesse mutuelle et glacée, Karlson surtout qui, par nature peut-être, et par culture certainement, était porté à la froideur. Mélissa l'était moins, elle était américaine et d'origine arménienne. Elle était extravertie, pas de façon arménienne, ce type de comportement est rare en Arménie. Les Arméniens sont tragiques et renfermés, chaleur cachée. Elle était extravertie à l'américaine. C'est d'une autre façon qu'elle marquait sa froideur, ce froid né des feux d'une farouche détestation. Cela se marquait à la façon qu'elle avait, face à lui, de corriger ses excès sur un point et de les accentuer en d'autres. C'est, par exemple, avec facilité qu'elle embrassait celles et ceux qu'elle côtoyait; lui, jamais n'avait eu droit, non seulement au geste, mais même au premier mouvement qui parfois ébauche ou annonce un baiser socialement banalisé. Elle avait en revanche pour les rencontres ordinaires une poignée de main simple, rapide, et franche. Avec lui, c'était le contraire, elle gardait longtemps sa main dans la sienne: à croire qu'elle en revenait à l'origine de la poignée de main qui signifie un mutuel "Je ne suis pas armé", et voulait, quant à elle, s'assurer qu'il était, lui, sans arme.

Il y avait une asymétrie dans leur détestation. À ce jeu malheureux Mélissa était active, et lui passif. Il se contentait de refléter le mépris qu'instinctivement il savait lui inspirer, alors qu'elle connaissait et l'origine et la raison de sa détestation. Karlson avait Mélissa en aversion parce qu'elle était hiérarchiquement sa supérieure, il n'y avait pas là une réaction contre le féminisme à la mode, mais une plus subtile raison: si le mépris était venu d'un rang inférieur, il ne l'aurait probablement pas remarqué; l'eût-il, qu'il aurait su disposer de la personne sans grande difficulté. Mais le mépris, sans raison, du supérieur, de surcroît une femme, était incontournable et terrible. Pourtant, ce n'était pas la supérieure hiérarchique qui détestait Karlson, mais la femme, la femme qui avait surpris son infâme et misérable secret.

Il souffrait d'érotomanie. Il investissait une part de ses revenus dans les plaisirs que lui procurait la chair de femme. Pas la chair réelle de femmes vivantes, même s'il y goûtait parfois. Les chairs froides, et quasi imaginaires reproduites en images sur le papier glacé des magazines spécialisés, ou celles linéairement animées de ses collections de films pornographiques. Comme Barbe-Bleue, il avait sa collection dans

une chambre spéciale de sa résidence. Il était le seul à en posséder la clef. Le domestique n'y entraît qu'une fois par semaine, le vendredi, pour nettoyer la pièce, dont les tristes et malheureux trésors étaient fermés à clef dans des placards, ainsi que dans une malle en métal qui contenait les accessoires particuliers, dont une vulve en caoutchouc mou que le fabricant hollandais recommandait de lubrifier avant usage.

Cela faisait à peine trois mois que Karlson était à Kampala, et Mélissa avait voulu lui rendre visite, par courtoisie, un peu par vanité de femme, car femme sensuelle, elle n'avait pas manqué de percevoir l'étrange libido de Karlson, son étrange goût pour les femmes, étrange en effet. C'était un vendredi, Karlson s'était absenté de chez lui, Mélissa avait appelé, sans réponse, le serviteur faisait une course. Appelant encore, Mélissa était entrée dans la pièce de Barbe-Bleue, et là, bien en évidence, sur la malle aux accessoires, elle avait trouvé la vulve, cet objet, ici pervers, triste imitation anatomique du triangle inversé, et divin, par lequel la vie vient au monde, et que l'amour lubrifie quand il se fait désir. Elle s'était sentie trahie en tant que femme, trahie dans sa dignité de Vénus genitrice, et les vues vagues et sentimentales qu'elle avait eues sur Karlson n'avaient rien arrangé. Si Karlson était à cet instant revenu, elle l'aurait peut-être tué, non en raison de sa perversion mineure nommée érotomanie, mais parce qu'il faisait du corps de la femme, de son corps à elle, une abstraction impie et vide. Karlson ne revint pas, Mélissa partit, le serviteur rentra de sa brève absence - c'est lui qui avait trouvé l'incompréhensible truc du blanc sur un fauteuil de la pièce interdite. Karlson revint quelques minutes plus tard et rangea l'accessoire dans la malle. La métamorphose de ce monde médiocre s'était faite en moins de dix minutes. Elle avait rendu Mélissa porteuse d'un secret inutile. Il fallut quelques jours pour que son désir de meurtre se changeât en absolu mépris.

Elle ne méprisait pas Wumphey. Au contraire, Mélissa le trouvait sympathique. Mélissa était belle, une Arménienne blonde, comme cette Mélissandre qui fut reine de Chypre du temps des Lussignan. Elle était grande et bien faite, elle avait dans sa jeunesse été "Miss Californie", une référence à ce que l'on dit. En bref, il s'agissait d'une beauté d'Arménie, ayant grandi en Californie, où un certain gouverneur, acteur, et futur Président, avait été son premier amant, de là venait peut-être son aversion pour les Républicains. Elle avait également été championne de natation de l'Université de Californie Los Angeles. Mélissa avait plus de cinquante ans. La beauté de ses mains était surprenante. Elles étaient longues, minces et pleines cependant comme le sont les mains

sensuelles aux doigts coniques, on aurait dit des mains d'Africaine; elles ressemblaient un peu - mais sans cette nervosité convulsive et tragique - à celles de la belle Uta, l'épouse du bestial comte Ekkehard; on ne voit que sa main gauche, la droite est cependant bien visible, car, vers 1250, le sculpteur gothique, un maître français, l'a voulu ainsi, cachée et visible sous le manteau dont elle remonte le col dans un geste de lointain dédain. Ce n'est que beaucoup plus tard que le Baroque réinventera d'aussi dramatiques transparences.

De toute évidence, Mélissa devait plus à l'Amérique du Nord d'aujourd'hui qu'aux Royaumes d'Arménie des Croisades, ou aux chefs-d'oeuvre gothiques du Maître de Naumburg. Mais des seconds, elle avait mystérieusement gardé un rayonnement qui, issu de sa beauté physique, suggérait une étrange et peu américaine rêverie sur les lointains de l'Histoire.

De ses mains Mélissa savait merveilleusement jouer pour accompagner le flot de sa conversation. Pour souligner la beauté de ses mains, comme Stendhal, elle surchargeait ses doigts de bagues. Par vanité ? En souvenir de sa lointaine Arménie? Toutes les gemmes venaient à ses doigts décomposer et recomposer la lumière afin de rendre visible l'invisible lumière de l'être : Platon, christianisé par l'Orient et composant un vitrail. La voix de Mélissa était surprenante, mélodieuse est l'adjectif qui lui sied le mieux en ce qu'il porte "odieuse", comme ombre à l'harmonie ; car elle avait la voix haut perchée, et composait la majorité de ses harmonies dans les aiguës, n'usant des graves que pour signifier l'importance d'un mot, que la main caressait au passage comme un chat familier mais toujours mystérieux. La rencontre de Charles et de Mélissa fut un de ces coups de foudre qui ne mènent qu'à quelques confidences où se mêlent intimité et ambiguïté. Ainsi, ce jour où elle lui dit qu'il y avait eu un temps où un tout petit Italien la courtisait: " Il m'arrivait à la taille ! " dit-elle en posant les mains sur ses hanches et en rejetant le buste en arrière pour faire saillir son bassin et ses seins:

- " Et comme je lui demandais ce qu'il pouvait bien trouver à une femme aussi grande, avec un regard que je n'ai pas oublié il m'a répondu: "Cela me fait tellement plus de vous à aimer!" "

Elle avait ri, son regard brillait plus encore que ses bagues. Une autre fois, elle avait demandé à Charles ce qu'il pensait de la situation dans le pays; au fur et à mesure qu'il parlait, elle était touchée et troublée; touchée par la justesse de ses propos, troublée par le fait que ces propos étaient tenus par le jeune et beau Charles Sansovino. À la fin de l'entretien, elle avait les larmes aux yeux. Les personnes

présentes y avaient vu le signe de sa compassion aux malheurs de l'Ouganda.

Lors de cette rencontre, c'est Wumphey qui présenta la situation, Charles se contentant de souligner un point ou un autre en rapport avec sa mission et de répondre aux questions de Mélissa. Le fond du problème avait la simplicité de toutes les tragédies: 310.000 Karamojong et 50.000 autres Ougandais vivant à la périphérie du Karamoja avaient besoin d'une ration alimentaire de survie de 440 grammes de nourriture quotidienne. Cela représentait 175 tonnes de nourriture par jour, 1356 tonnes par semaine et 5425 tonnes par mois. Le calcul incluait une perte de 10 pour cent due aux manipulations de transport. Pour le transport précisément, l'opération aurait besoin de 110 camions de 13 tonnes de charge utile; en raison du très mauvais état des pistes du Karamoja, en moyenne chaque camion ne pourrait être chargé que de 10 tonnes. À cette flotte, il faudrait ajouter 10 semi-remorques de 30 tonnes de charge utile qui pourraient être utilisés afin de créer des stocks le long des grands axes routiers, et dans certaines villes accessibles: Tororo, Soroti, Gulu; et Moroto, le chef-lieu du Karamoja, si la route et la ville étaient jugées suffisamment sûres.

- "Mais c'est énorme ? Et cela coûtera combien ?" s'écria Mélissa.

- "18.600.000 dollars des États-Unis pour douze mois d'opération" Répondit Wumphey " Y compris les dix pour cent de fonds de réserve que permettent les règlements financiers de la GECA.

- Et où voulez-vous que je trouve une telle somme !

- Il faut lancer un appel international ! "

On n'avait pas alors l'habitude des grandes famines en technicolor. Quelques années auparavant, les Touareg avaient ouvert le ban, mais avec une relative discrétion. Dans le désert, la mort se fait discrète, et propre. Plus tôt encore, il y avait eu le Biafra, on avait jugé que c'était une exception, un Buchenwald accidentel où, comme d'habitude, la politique avait sa part, et où le généreux Tintin-reporter-Kouchner avait sans Milou commencé sa carrière. Malraux avait tonné, et la France étonnée avait vu que décidément au Biafra on mourait. Mais partout ailleurs ce commencement d'apocalypse localisé avait aux crocodiles tiré quelques larmes. Puis, on était passé aux choses sérieuses: la raison d'État, le pétrole, et le principe (pas nécessairement mauvais) "de l'intangibilité des frontières"; les Ibo y avaient laissé leur peau et leurs os, aujourd'hui blanchis au dur soleil de l'Histoire. On peut

comprendre les hésitations de Mélissa qui, certes, savait que l'affaire d'aujourd'hui était peu politique, puisque les Karamojong ne se livraient qu'à leur passe-temps favori: "La guerre des vaches", et non à une de ces guerres de libération qu'en ce temps-là les états soutenaient ou non, et qui attireraient l'attention. Ce n'était donc qu'une péripétie localisée, dans une région où aucun des états qui comptent n'avait des intérêts vitaux, ou même secondaires. Ce conflit était pour l'instant ignoré du monde, peut-être le resterait-il à jamais. Pourtant le Vatican était au courant. Voilà trois semaines, le Nonce avait remis un rapport du Père Pélizzo à Mélissa, le Père Pélizzo était le Supérieur des Pères de Bologne, il résidait à Kampala et coordonnait les secours catholiques. Un pasteur protestant, le Révérend Kiwuki, avait également mentionné la famine lors d'une conversation privée. De sources gouvernementales, il n'y avait rien, ou presque. Certaines autorités clamaient que tout le pays souffrait de famine - ce qui était faux. Des membres du gouvernement accusaient les catholiques, dont le parti était dans l'opposition, de préparer les élections grâce aux largesses faites aux régions en difficulté. Cette dimension politique nationale et locale gênait Mélissa, qui craignait de voir les Nations Unies accusées de prendre parti dans des affaires intérieures qu'elle savait compliquées, et peu prévisibles. Pourtant les témoignages de Wumphey et de Charles étaient précis. Ils confirmaient le document Pélizzo, confidentiellement remis par le Nonce, ainsi que les propos du Pasteur. Un rapport de la GECA ne pourrait pas être facilement accusé de préjugé partisan, car il émanerait d'une organisation proche des Nations Unies.

- " Tout ce que vous venez de me dire, il me le faut demain par écrit. Après-demain, j'irai avec Wumphey dans le Karamoja pour faire directement rapport au Conseil des Nations Unies, je joindrai votre rapport au mien. A-t-on idée du taux de mortalité dans le Karamoja aujourd'hui ? "

Wumphey répondit:

- " Il n'y a pas de statistiques dans cette région. Trois ans après l'indépendance, une société britannique a été mandatée par les Nations Unies pour faire un recensement général, elle estimait alors le taux de mortalité "normal" dans le Karamoja à 0,9 mort par jour pour dix mille habitants, soit près du double de celui du reste du pays. Mais je ne sais pas sur quelles bases ces estimations ont été faites. Aujourd'hui, certains pères de Bologne parlent d'un taux de 2,3 pour dix mille, ce qui est très important, d'autres vont jusqu'à 3 pour dix mille, ce qui est considérable, mais invérifiable. Toutefois, je puis vous dire qu'il y a trois jours l'orphelinat de Morulem qui

nourrit 2047 enfants - il se reprit - 2039 enfants, en enterrait 8, les chiffres des deux semaines précédentes étaient comparables, cela donne un taux d'environ 3 pour dix mille, une catastrophe, il s'agit d'une population particulièrement vulnérable il est vrai."

On ne rend jamais suffisamment hommage aux statistiques, ces mécaniques assez simples qui n'expliquent rien, mais ont l'immense et modeste vertu de nous suggérer où porter le regard, et orienter l'action.

Ils rédigèrent le rapport dans la nuit, ils éprouvaient cette ivresse que donne la sensation de participer à l'Histoire. Au matin, le rapport était prêt et soumis à Karlson qui, pour la forme, en changea quelques phrases. Il y ajouta un mémorandum de couverture qui, le cas échéant, lui permettrait de s'en attribuer l'origine, et, si l'affaire tournait mal, de dire que ses subordonnés avaient obéi à une requête présentée par la représentante locale des Nations Unies. Sitôt le rapport remis à Mélissa par Wumphey, elle en retira la page de garde, dont elle fit des confettis qu'elle fit tomber en pluie dans sa corbeille à papier. "Pauvre Olaf" dit-elle, alors qu'elle savourait le premier mouvement de sa vengeance. Puis, elle informa les services du protocole de sa visite du lendemain dans le Karamoja. Pour que l'affaire parût anodine, elle chargea sa secrétaire de le faire par simple coup de téléphone. Elle prévoyait une visite de deux jours. Ainsi fut fait.

Deux jours plus tard, lorsque Mélissa revint du Karamoja elle était telle qu'une première visite au royaume des morts nous transforme: le choc avait accusé tous ses traits. Elle avait vieilli, on ne dira pas qu'elle paraissait son âge, car les dieux, Vénus peut-être, avaient voulu que, pour elle, cette expression n'eût aucun sens. Ses qualités et ses défauts étaient sortis magnifiés par l'épreuve, ainsi son intelligence dans l'action, et son caractère vindicatif, dont Olaf Karlson ferait bientôt les frais. Le lendemain, elle convoqua une réunion du comité des ambassadeurs et de tous ceux qui, de près ou de loin, étaient impliqués dans les opérations de distributions de vivres. Karlson, Wumphey et Sansovino étaient là. Elle semblait plus jeune. Son exposé fut magistral, il contenait des faits, des chiffres et ce qu'il fallait d'émotion pour que l'auditoire fût captivé. Un instant, alors qu'elle évoquait la mort des enfants de l'orphelinat de Morulem, sa voix se brisa... - elle était mère de trois grands garçons -, et dans ce bref silence, une émotion vraie parcourut la salle. Alors chacun, chacune, selon ses tendances profondes, avec une onde de sympathie ou une pointe de sadisme, se demanda: "Pleurera, pleurera pas ?".

Elle retint ses larmes, et présenta avec vaillance le plan d'action de dix-huit millions six cent mille dollars élaboré quelques jours plus tôt.

- " Je coordonnerai avec l'équipe de la GECA ce plan d'action qui est désormais placé sous l'autorité des Nations Unies. Nous avons, jusqu'à présent, traité ce problème comme s'il n'était qu'une question de pénurie alimentaire temporaire, due aux difficultés politiques, circonstancielle et temporaires, que connaît l'Ouganda. Le dernier rapport de la GECA, et ma propre visite sur le terrain m'ont convaincue qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de cela mais d'une famine de grande ampleur, que seul un effort considérable, et rapide, permettra de juguler. J'insiste sur la rapidité de votre réponse: nous estimons aujourd'hui le taux de mortalité journalier à 4 personnes par jour pour dix mille habitants, ce qui est déjà catastrophique. Une mortalité normale est inférieure à un. Dans quelques mois, le taux pourrait passer la barre des 14 pour dix mille: comme pendant la bataille de Stalingrad."

Il s'agissait d'une première prise de contact, il y eut peu de questions pertinentes. L'ambassadeur de France, qui souhaitait faire oublier le flirt un peu trop poussé de notre pays avec le précédent régime, demanda quelle était la position du gouvernement vis-à-vis de ce plan. Le chargé d'affaires des États-Unis (il n'y avait pas d'ambassadeur depuis plus de deux ans), que Mélissa avait rencontré quelques heures après son retour, demanda si les Nations Unies envisageaient un pont aérien pour assurer la rapidité des livraisons de céréales. Karlson attendait avec intérêt la réponse à la première question, il savait, par ses propres contacts, que dans l'ensemble le gouvernement serait hostile à ce plan. Mélissa se donna du champ en répondant à la dernière question posée:

- " L'idée est excellente, un pont aérien nous fera gagner un temps considérable. Je vais en étudier les modalités pratiques. Vous aurez ma réponse lors de notre prochaine réunion, dans une semaine".

Elle répéta alors les tonnages nécessaires, les points de livraison, et quelques-uns des arguments précédemment développés. Cela s'appelle "noyer le poisson", et avait pour but de masquer la brièveté de sa réponse à la première question:

- "Vu l'urgence que crée ce drame, j'ai voulu vous informer dès mon retour; le Président Baïssa me reçoit dans deux heures, le plan lui sera présenté."

C'était faible sur le fond, en dépit d'une formulation

séduisante, qui tenait aux gestes, au sourire de Mélissa, et à sa sûreté d'expression, plutôt qu'à la froide rationalité des arguments. La majorité des ambassadeurs, vieux routiers de la diplomatie qu'une fin de carrière point trop brillante avait placés à ces postes de plénipotentiaires dans un pays déliquescents, et sans prestige, où il n'y avait rien de sérieux à faire, ne s'y tromperaient pas. Dans les dépêches chiffrées du soir - ou du lendemain pour les moins actifs - cela donnerait :

" En dépit de la fougue et du talent de la Représentante des Nations Unies, le Gouvernement n'a pas encore donné son aval à ce plan ambitieux. Il serait donc pour l'heure prématuré d'envisager une action d'envergure ... "

Ce qui, une fois ôtées les préciosités du style diplomatique signifierait que les ambassadeurs et assimilés conseilleraient de ne rien faire. Toutefois, la nouvelle serait lancée et préparerait l'avenir.

Alors que la réunion prenait fin, et que les invités se dispersaient, les chargés d'affaires américain et australien, ainsi que le représentant de l'Union Européenne, allèrent voir Mélissa et lui dirent qu'ils comptaient visiter le Karamoja au plus tôt. Pour l'Américain, il s'agissait de confirmer ce que les photos satellites de son gouvernement montraient depuis quelques semaines. Les autres n'étaient pas aussi bien renseignés. Elle accueillit ces nouvelles avec joie. Pourtant, elle était secrètement dépitée par le fait que son exposé n'avait pas sur le champ produit les offres de soutien que, de façon naïve, elle avait attendues. Elle informa Karlson qu'elle souhaitait le voir ainsi que son équipe en fin d'après-midi, après sa rencontre avec le Président Baïssa.

Chapitre 11

Le Palais de l'Indépendance était exceptionnellement désert. Seule la Garde présidentielle l'occupait - comme elle était formée d'hommes sûrs, sélectionnés par le ministre de l'Intérieur, et chef de la défense, Paul Nganga, il s'agissait bien d'une occupation. Lors de ses visites précédentes, Mélissa avait été étonnée d'y trouver tant de monde, hommes, femmes, enfants et vieillards, citoyens ordinaires venus demander au centre du pouvoir leur dû ou une faveur. Le seul civil que Mélissa rencontra fut le secrétaire privé du président. Il la conduisit sans tarder dans un petit salon délabré où Baïssa l'attendait, assis dans un fauteuil en rotin. Il se leva, salua et entraîna la visiteuse dans le jardin. Dans le monde des gens de pouvoir les amitiés vont vite, l'inimitié et l'oubli tout autant. Il suffit de trois ou quatre rencontres passées sans conflit ou vanités froissées pour que l'on se dise amis, que l'on s'appelle par son prénom. Mélissa et Joffrey Baïssa en étaient là, avec en plus, pour ce qui concerne Mélissa une pointe d'admiration - et un soupçon de tendresse - pour ce petit bonhomme rondouillard qui, il y a peu de temps, vivotait à Londres où il était réfugié politique et tenait un cabinet d'avocat. Il y plaidait des affaires de droit d'asile qui ne lui rapportaient rien mais l'avaient fait connaître à l'extérieur, comme dans la communauté ougandaise exilée, en raison de la violence de ses attaques contre le tyran et son régime.

Lorsqu'avec l'aide de l'armée tanzanienne les factions en exil avaient fait chuter le tyran, la rapidité de la victoire avait surpris tout le monde (c'était un des traits malsains de la conscience de ce temps que de croire les tyrans plus puissants qu'ils ne le sont). Julius Nyerere, le président de la Tanzanie alors attaquée par l'armée ougandaise, avait convoqué une conférence des oppositions ougandaises en exil et leur avait donné vingt-quatre heures pour constituer un gouvernement. Dans l'urgence, il n'avait imposé qu'une seule condition: que l'ex-président Milton Oboté n'y figurât pas. Il faut dire que Milton Oboté, le président destitué par Amin, avait beaucoup déplu. Passe encore qu'il se soit mis à boire plus que de coutume; mais avait-il besoin de ne s'enivrer que d'un whisky d'Écosse, pur malt, capitaliste et colonialiste, qui coûtait la peau des fesses, et que la République Socialiste

de Tanzanie devait payer en devises, et au comptant. Passe encore qu'il coure les filles, même si sur ce point Julius Nyerere était d'un puritanisme que son catholicisme pratiquant justifiait; mais avait-il besoin de montrer ses avantages, au vent et triomphants, à une nièce toujours vierge, du président tanzanien ? Pour calmer ces ardeurs libidineuses, le Président Nyerere avait interrompu les livraisons de whisky. L'autre avait fait une crise d'éthylisme, et tout cassé dans la résidence que lui fournissait la République. Et comme Nyerere avait à nouveau autorisé les livraisons d'un alcool local, le "gin de bananes", d'un prix abordable et de bonne qualité ("Le whisky, c'est fini; sa cirrhose, il ne l'aura pas hors taxes!" avait hurlé le président excédé). Oboté, par rétorsion, et comme tout politicien expérimenté sachant où porter ses coups avec le maximum d'efficacité, avait écrit un pamphlet contre le "Socialisme authentique" prôné par le président tanzanien. Là, il était allé trop loin, d'où l'ukase qui l'avait frappé lors de la réunion impromptue, d'où devait émerger le nouveau gouvernement ougandais.

À son grand étonnement, Baïssa en était, lui qui, hormis ses plaidoiries londoniennes, n'avait jamais fait de politique; et si Amin l'avait banni, c'était en un jour de colère contre les avocats, tous suspects de comploter à sa perte. On avait fait de Baïssa le vice-président de Sulli, un autre avocat, renommé et actif, qui avait animé la campagne des droits de l'homme qui avait miné l'aura internationale du tyran. Sulli était un homme d'État en puissance, son nom s'était naturellement imposé. Paul Nganga avait obtenu le Ministère de l'Intérieur, c'était un fidèle d'Oboté dont il avait été autrefois le ministre de la Justice, puis l'ambassadeur à Londres, où il était resté après le coup d'État. Il y avait organisé une opposition au tyran. C'est Paul Nganga qui avait insisté pour que Baïssa fût le vice-président de Sulli. Il l'avait choisi en raison de son insignifiance. Car Nganga préparait le retour d'Oboté, selon un plan simple, mais efficace, dont le premier mouvement avait été accompli six mois plus tôt: un conseil de la République autoproclamé avait destitué le Président Sulli, seul adversaire sérieux qui pouvait s'interposer entre Oboté et son retour au pouvoir. Le conseil de la République avait accusé Sulli, un Baganda, de corruption et de tribalisme sous le prétexte que la majorité de ses soutiens provenait des milieux d'affaires baganda. C'est ainsi que le vice-président était devenu président, comme il était baganda lui aussi, les Baganda n'avaient pas bougé. Sulli avait retrouvé le chemin de l'exil, ulcéré de n'avoir pas été compris, alors qu'en homme honnête il s'était efforcé pendant un an et six mois de remettre de l'ordre dans le pays, et qu'il était peut-être le seul qui puisse accomplir cet exploit. C'est d'ailleurs une des tragédies africaines : systématiquement ou

presque sont écartés du pouvoir les êtres probes et capables. Au moyen de coups d'État et de machinations menés par des seconds couteaux ignorants des premiers principes du bien public les gens compétents sont éliminés. Sulli avait malgré tout sauvé sa vie. Le coup qui l'avait emporté n'avait pas été sanglant. Le recours à Baïssa expliquait en partie cette absence de violence. C'est ainsi qu'après plus de dix ans d'exil, Sulli, qui était professeur de droit international dans une université américaine, n'avait fait qu'un aller-retour: il avait retrouvé son poste d'enseignant dans la lointaine Amérique du Nord. Sa défaite n'était pourtant pas absolue car dans l'ombre de Sulli Baïssa avait grandi; sur ce point, Nganga s'était trompé quant à la nature de l'homme qu'il avait choisi, et s'il n'était pas encore homme d'État - le temps y manquait - sa fonction, et surtout sa façon d'en user, laissaient prévoir qu'il allait le devenir.

Ce n'est pas la première fois dans l'Histoire qu'un manipulateur, qui a "voté pour le plus bête", voit sa créature non seulement lui échapper, mais se dresser soudain en rival d'autant plus dangereux qu'il est inattendu. Pour Paul Nganga, le retour au pouvoir d'Oboté passait désormais par l'élimination politique du Président Baïssa. Il faut dire que celui qui avait été un discret et jovial vice-président avait fort bien travaillé. Sulli l'avait chargé de ressusciter le Parti Pour la Démocratie et le Progrès (PPDP) qui coïncidait plus ou moins avec le parti catholique et recevait traditionnellement la majorité des suffrages baganda. Son rival, le parti d'Oboté que dirigeait Nganga, l'UPC, l'Union du Progrès et des Citoyens, tendait à se confondre avec les ethnies du Nord-Est (les Langu, les Acholi ...) ainsi qu'avec le parti anglican et protestant. La composante religieuse de ces groupements était plus historique qu'actuelle, car, aujourd'hui, aucun de ces partis politiques ne pouvait être considéré comme un parti confessionnel; la composante ethnique avait un poids plus déterminant, même si elle aussi ne pouvait prétendre à l'exclusivité, sauf en temps de crise, comme aujourd'hui. Dans les premiers mois qui avaient suivi l'installation du gouvernement suscité par Julius Nyerere, l'UPC, dirigée par Nganga, mais directement inspirée par Oboté, avait rapidement retrouvé son audience et ses cadres provinciaux, judicieusement sélectionnés et nommés par le ministre de l'Intérieur aux postes de gouverneurs et de commissaires de district. Le mouvement de jeunesse du parti, les "lionceaux", avait été remis sur patte. Dans le Nord-Est, la "guerre des vaches" menée par les Karamojong avait fourni aux commissaires et aux gouverneurs le prétexte qui avait permis de créer des milices armées, elles donnaient aux lionceaux l'occasion de se faire les crocs et les griffes; assez peu sur les guerriers karamojong qui étaient dangereux,

mais sur tous ceux et sur toutes celles qui, désarmés, n'avaient pas encore pris le sens du vent, et sur les autres malvotants potentiels. Les lionceaux n'y regardaient pas de trop près, les commissaires et les gouverneurs non plus, il s'agissait avant tout - élections ou pas - de montrer aux civils que, comme d'habitude, le pouvoir appartenait au bon bout du fusil. Même si des fusils il y en avait peu, et c'était la croix et la bannière pour leur trouver des munitions. La Kalachnikov des Russes et des Chinois les avait remplacés. Il en arrivait d'un peu partout, ainsi que quelques grenades: elles étaient pour les spécialistes, les autres manipulaient mal les goupilles et se faisaient sauter le caisson, ce qui décourageait les jeunes recrues. Pour les livraisons d'armes à l'UPC, la Yougoslavie de Tito avait été généreuse, avec au besoin une pointe d'humour. On racontait à Kampala qu'aux premiers jours du nouveau gouvernement, Tito avait par avion envoyé des Bibles à Nganga; enfin, des caisses marquées: "Bibles" et "made in Yugoslavia". Vu son origine le cadeau était surprenant. Lors du déchargement de l'avion une caisse était tombée, éparpillant un peu partout des grenades à main défensives de couleur kaki, encore luisantes de graisse. La parole de Dieu est explosive et ses éclats font mal. Pour moderniser la vieille histoire du sabre et du goupillon, Tito avait opté pour la goupille. Moins bien armé (les Baganda par tradition répugnaient à la carrière des armes et c'est jusqu'à ce jour ce qui les a perdus), le PPDP, sous l'impulsion du vice-président Baïssa s'était réimplanté dans ses secteurs traditionnels: les grandes villes, dont Kampala, la capitale; les milieux d'affaires; les médias, et notamment la presse écrite, y compris la presse satirique où l'humour baganda faisait merveille dans une bande dessinée: "Les aventures de Bodo" dont l'innocence dévastatrice faisait rire tout le pays (par exemple, on pouvait voir un candidat UPC disant à un homme d'affaires: "Tu me donnes combien si je fais voter une loi contre la corruption !"). Dans cette période où se préparaient les futures élections, ce dynamisme du PPDP inquiétait Paul Nganga. Son plan prévoyait une victoire massive de l'UPC, le parlement démocratiquement élu devait à l'unanimité, lors de sa première séance, réclamer le retour d'Oboté, et prononcer, par voie constitutionnelle, son élection comme Président de la République. Et c'est ainsi qu'après Sulli, le fragile et merveilleux Baïssa était devenu l'homme à abattre.

C'est cela que le président était en train d'expliquer à Mélissa dans ce jardin où il l'avait menée par vague crainte que son petit salon eût été équipé de micros par les services du ministre de l'Intérieur, encore qu'il doutât des capacités techniques de ces derniers. En fin de compte, si l'entrevue avait lieu dans le jardin, c'était avant tout, par-delà sa prudence, parce que Baïssa était nerveux et voulait par la

marche se donner une contenance. Interrompant soudain ses pas, il se tourna vers Mélissa, et pathétique :

- "Mélissa, sauvez-moi ! Vous seule, seule les Nations Unies peuvent le faire. Je ne veux pas résister, ce serait un bain de sang. Le PPDP irait au massacre, nos chances de succès dans une épreuve de force sont inexistantes, et la guerre civile ainsi commencée serait la fin de mon pays. La Tanzanie l'occupe déjà, et je ne sais ce que feraient les Kenyans. Le coup d'État est pour demain, je vous l'ai dit, nous ne résisterons pas, mais le parti - et moi où que je sois, si je suis toujours vivant, continuerons à réclamer et à organiser des élections libres et démocratiques."

Il s'interrompit un instant et reprit :

- "Sauvez-moi Mélissa, faites savoir le danger que je cours, et faites en sorte que Nganga comprenne que ma mort mettrait davantage son plan en danger que ma vie n'y fera obstacle. Nganga est un réaliste, pas un sanguinaire, il comprendra ce langage, et cela me protégera d'une fausse manœuvre, ou du zèle d'un imbécile, ou de je ne sais quelle idée fausse qu'il pourrait avoir. Nganga est l'homme d'une seule pensée : remettre le pouvoir à Oboté ; s'il n'y avait pas cela, nous serions lui et moi d'accord sur tout, ou presque. Mais mon parti, et tout le pays avec lui, ne veut plus d'Oboté. Oboté, il a fait ses preuves pendant plus de dix ans, et c'est lui qui nous a menés où nous sommes ; c'est lui qui pendant des années a utilisé Amin pour ses basses oeuvres, il en a fait son chef d'état-major des armées, il le jugeait trop bête pour ne jamais avoir la tête politique... vous avez vu le résultat... et bien Paul Nganga n'a pas compris, il veut recommencer, il recommence ! C'est contre mon avis qu'il a nommé ce soudard stupide et alcoolique de Tito Okelo chef d'état-major. Toujours le même principe, on nomme le plus bête sous prétexte qu'il est contrôlable, et quand on s'aperçoit qu'il ne l'est pas, ou que d'autres le manoeuvrent : il est trop tard ! C'est pour cela que chez nous le pouvoir ne va qu'aux imbéciles ou aux morts. Je ne suis pas un sot, et je ne veux pas, de façon prématurée, être un mort. Vous savez, Paul Nganga est comme moi un Baganda, mais ils ne l'accepteront jamais, ils le considèrent comme un traître. Sa fidélité à Oboté est pour nous tous une énigme."

Certains hommes sont ainsi faits qu'ils sont hommes d'une seule fidélité : à une idée, à un homme, à une femme parfois, c'est le cas le plus bénin, car alors, son besoin de fidélité assouvi, l'homme retrouve sa liberté de mouvement dans tous ses autres choix. Il en est qui cumulent cependant, Lénine fut toute sa vie fidèle à la Krupskaya et au communisme, ils sont des millions de par le monde qui auraient vécu plus longtemps

si Lénine avait été plus volage. Mais Paul Nganga mènera son plan jusqu'au bout. Il remettra le pouvoir à Milton Oboté, puis, très vite comprendra à quel point il s'est trompé. Il reprendra le chemin de l'exil. Après moins de deux ans d'exil, Paul Nganga mourra de chagrin.

Le Président Baïssa une fois encore plaïda pour sa vie:

- "Mélissa, me sauverez-vous ?"

Elle promit. Elle n'avait d'ailleurs pas le choix, ni politiquement (on ne dit pas non à un encore président qui plaïde pour sa vie) ni face à cet obscur et puissant royaume qu'est celui de la simple humanité. Mais ce n'était ni en politique ni en "humanitaire" qu'elle fit promesse, c'était en femme qui pour le petit président était toute tendresse.

Baïssa n'ignorait pas la raison de sa visite, avec cet air de président innocent et malin qu'il prenait parfois avec celles et ceux qu'il aimait, il demanda:

- "On me dit que vous avez un plan pour le Karamoja ?"

Mélissa présenta son plan. Il l'écouta avec attention, posant ici ou là une question technique, rectifiant un nom de lieu qu'elle avait mal prononcé, ou corrigeant à la hausse, ou à la baisse, le chiffre de population d'un district. Il était redevenu le Président de l'Ouganda, lui qui, le lendemain cesserait de l'être, et, outre son titre perdrait aussi la vie.

Lorsqu'elle en eut fini de sa présentation, il hocha la tête:

- " Votre plan, je l'approuve. Paul Nganga l'approuverait peut-être aussi, mais pas son entourage. Il faut que vous le sachiez: nous tenons les Karamojong pour des sauvages. Cela fait quelques siècles que ces pasteurs qui vivent aussi nus que les pis de leurs vaches (et vous savez que nous autres, les Baganda, nous sommes assez prudes... hypocrites aussi) pillent en toute occasion leurs paysans de voisins. La majorité des électeurs et des électrices de ce pays est paysanne et elle n'éprouve aucune sympathie, c'est peu dire, pour ces éleveurs de bétail, qui les pillent (parfois les tuent), et saccagent leurs champs de maïs et de sorgho lorsque les pâturages viennent à manquer. En Afrique, c'est un vieux problème, celui de la lutte des paysans et des pasteurs, mais vous l'avez connu dans le Far West sous forme de règlements de comptes entre fermiers et éleveurs; votre cinéaste Roy Rowland en a fait un beau Western: "Gun glory", avec Steward Granger; je l'ai vu sept fois... Il y en a un autre avec John Wayne..."

À l'air intéressé, mais ignorant, que prit Mélissa, Baïssa comprit qu'elle n'avait pas vu le film. Il en fut surpris, comme le sont ceux qui connaissent mal une culture étrangère mais admirent plusieurs de ses créations qu'ils connaissent, et s'aperçoivent avec étonnement que tous les ressortissants de ce même pays ne partagent ni leur connaissance ni leur enthousiasme. Il n'insista pas. Il est vrai que Mélissa, une Démocrate, appartenait à la frange dite "libérale" de ce parti, c'est-à-dire à cette gauche américaine très idéologique dans ses thèmes et ses symboles, bien que pragmatique dans son action, et pour laquelle le western (à de très rares exceptions où John Wayne ne paraît pas) est un genre de droite fascisant. L'intérêt marqué par Baïssa pour le western, anti-indien par essence, ne cadrerait pas avec la vision idéologique du monde de Mélissa qui eût voulu que Baïssa détestât le western, et applaudît aux exploits de Geronimo. Baïssa, lui, applaudissait lorsque la trompette de la cavalerie annonçait que les soldats bleus allaient renverser une situation qui sans eux était perdue d'avance. C'est un peu le dénouement que, bientôt, il espérera en vain pour lui-même. Et puis, et en cela il était plus pragmatique que Mélissa, il savait bien, lui, que si les indiens avaient gagné - héros d'un Tiers Monde qui alors n'existait pas - et si malgré cela l'espèce humaine avait un jour, et sûrement pas par hasard, envoyé un homme ou une femme sur la Lune, cet être humain n'aurait pas été citoyen des États-Unis d'Amérique. Pourtant, à force de ne se pas comprendre, Baïssa et Mélissa s'entendaient très bien; dans le présent de l'action, ils s'estimaient; plus encore: ils s'aimaient.

- "Si vous voulez sauver les Karamojong, il faut, Mélissa, que vous alliez très vite. Ne pas laisser aux autres le temps de réagir voilà la règle ! Toujours sur eux avoir un temps d'avance."

Il sourit:

- "D'ailleurs, vous avez bien commencé; votre plan, vous l'avez déjà lancé auprès des ambassadeurs. Après le coup d'État de demain, pendant un bon mois, il y aura de la confusion. Profitez-en pour alerter la presse internationale; si vous y parvenez, vous aurez gagné. Ils ne pourront plus vous désavouer. Tout se jouera dans les premiers jours... un peu comme moi, où tout se jouera dans les premières heures... bien, n'est-ce pas, bien, si vous m'aidez, et si nous réussissons !"

Mélissa promit de faire tout ce dont elle était capable pour sauver Baïssa. Elle quitta les bureaux et la résidence du président. Sur le chemin du retour, elle décida brusquement de

faire une visite au chargé d'affaires des États-Unis d'Amérique. La démarche était imprudente, car les autorités et les futurs auteurs du coup d'État en seraient immédiatement informés, ses futures relations de travail avec eux pourraient en souffrir. Mais Mélissa n'avait pas le temps d'être prudente.

Le premier instant de surprise passé, le chargé d'affaires (qui sans originalité s'appelait Smith) reçut sa compatriote. Passé les brèves formules de politesse d'usage, on en vint à l'essentiel :

- "J'arrive d'une visite officielle chez le Président Baïssa, il a pu me parler sans craindre d'être écouté..." [ce disant, elle avait eu un absurde regard circulaire qui semblait à la recherche de micros-espions... le plus cocasse c'est qu'il y en avait, toutefois Smith n'avait pas cru bon de les mettre en marche] "...il y aura un coup d'État demain, il sera organisé par Paul Nganga, ce ne sera qu'une étape de plus préparant le retour au pouvoir de Milton Oboté. Baïssa ne pense pas que Nganga le fera exécuter; toutefois, il craint un incident, un imbécile trop zélé, enfin n'importe quoi. Je lui ai promis d'intervenir pour le protéger. J'interviendrai auprès de Nganga dès l'annonce officielle du coup d'État."

Il y eut un silence, Mélissa ne savait comment présenter sa requête sans que celle-ci n'impliquât, par une sorte d'allusion implicite, un rôle que son gouvernement pouvait éventuellement avoir joué dans ce coup d'État. L'air amusé, Smith vint à son secours :

- "Pour le coup d'État, nous savons - et nous déplorons - car nous voyons sans plaisir ce cryptocommuniste d'Oboté revenir au pouvoir. Mais je ne puis rien y faire, nous n'avons pas d'intérêts essentiels en Ouganda, les autres non plus, même les Anglais; les Français un peu plus, eux qui poursuivent de façon vague des rêves anciens: étendre en Afrique l'aire francophone, mais ils ne peuvent rien faire de sérieux, empêtrés qu'ils sont dans leur politique précédente de soutien au tyran, et que les autorités actuelles n'ont pas oubliée. Néanmoins, et vous le savez, nous aidons au maximum vos programmes humanitaires; pour le reste: " l'Afrique aux Africains ", pour reprendre le slogan du jour. Ce qu'ils en font, c'est leur affaire. Ce n'est pas leur incapacité qui nous fait obligation de couvrir les frais d'une nouvelle colonisation. C'est contraire à tous nos principes, nous qui sommes la première colonie qui s'émancipa du joug européen. De toute façon, l'Amérique Latine nous pose assez de problèmes, nous n'en cherchons pas de nouveaux."

Si la logique, seule, devait régir le monde, voilà bien longtemps que toute vie, par nature tellement illogique, aurait

disparu. Mais ce n'est pas la déraison que Mélissa voulait sauver, c'était un petit président, qui en toute logique n'aurait jamais dû être où il était.

- "J'ai décidé d'inclure Baïssa dans mes programmes humanitaires, et ni vous ni moi n'avons le temps de prendre contact avec nos administrations centrales. D'ailleurs, faut-il des instructions pour sauver la vie d'un homme ?"

Les Américains ont parfois la brutalité de tous les serviteurs d'empires, ce qui par ailleurs les met en conflit avec la culture de liberté qui est fondamentalement la leur. Smith perçut le dilemme où le plaçait Mélissa, mais c'est spontanément que le citoyen l'emporta sur le serviteur de l'empire.

- "C'est d'accord, je vais joindre Nganga et lui dire toute l'importance que notre gouvernement accorde à la vie de Baïssa, je vais joindre l'Anglais pour qu'il fasse une semblable démarche."

Ainsi s'engagea le processus au bout duquel le Président Baïssa perdrait la vie; et ni Mélissa ni Smith ne pouvaient le savoir. En début de soirée, Smith parvint à joindre Nganga qui le reçut bientôt, le secrétaire particulier du ministre de l'Intérieur, Lionel Okito, était présent. L'Américain présenta sa requête en termes très diplomatiques: que son Gouvernement accordait une grande importance à ce que le Président Baïssa ne fût pas victime d'un quelconque incident dans les jours suivants, il laissa entendre avec subtilité, c'est-à-dire sans jamais aborder ouvertement ce thème, qu'un tel incident, s'il devait se produire, discréditerait les nouvelles autorités, rendrait problématique leur reconnaissance internationale. Paolo Nganga fut surpris, il n'avait jamais eu l'intention de supprimer le petit président qu'il ne jugeait dangereux que dans la mesure où son poste de Président lui permettait d'agir. Une fois écarté de cette fonction, il ne serait plus qu'un chef d'opposition parmi d'autres, et à ce titre, il diviserait un peu plus encore ceux qui s'opposaient au retour d'Oboté. Baïssa lui semblait donc politiquement utile, à condition qu'il ne fût plus Président. C'est donc sans difficulté qu'il promit que la vie du petit président ne serait en aucune façon menacée, ni aujourd'hui ni demain. Personne n'avait prononcé le mot "coup d'État".

Tard dans la soirée, Lionel Okito parvint à joindre Oboté par téléphone, il l'informa de la démarche américaine. Oboté parut contrarié, il dit qu'il rappellerait dans quelques heures. Comme beaucoup de politiciens, et comme tous ceux qui, à l'exclusion de tout autre principe ne tiennent leur pouvoir

qu'à force de cruauté, Oboté était doté d'un esprit tortueux. Il jugea que l'intérêt que les Américains venaient de manifester vis-à-vis du sort de Baïssa signifiait qu'ils avaient en tête de faire patiemment de lui un rival de poids. Ce n'est pas en quelques heures, mais en quelques minutes que la vie de Baïssa fut perdue. Lorsqu'il rappela, Oboté ne dit que quelques mots :

- "Le Conseil révolutionnaire vient d'en délibérer : l'élimination dès les premières heures est la seule solution !"

Ce que Milton Oboté appelait son "Conseil révolutionnaire", c'était les questions et les réponses que lui-même adressait à lui-même, et qui, pour d'autres devenaient des ordres, puis pour d'autres encore, une sentence.

Lionel Okito passa une nuit de chien, il lui fallut partir à la recherche du Capitaine Poukat. Il ne le trouva que quelques heures avant l'aube dans une chambre minable, couché dans un lit sans draps auprès d'une petite putain apeurée. La petite s'éclipsa dans le ventre malheureux de la nuit tiède. Poukat venait en toute ignorance de lui transmettre le sida ; pour l'heure, ce qu'elle savait de son malheur c'est qu'elle n'avait pas été payée. Poukat n'était pas un mauvais bougre. Il n'était qu'un bon assassin, que rien dans sa vie n'avait prédisposé à comprendre qu'une ligne sépare l'homme de son ombre, et c'est sans conflit aucun qu'il était l'ombre de lui-même, et l'homme de ceux qui lui donnaient de l'argent et des ordres.

Le coup d'État eut lieu le lendemain, comme prévu. Cela faisait des mois que l'on en parlait, et personne ne fut étonné. Dès le matin, aucune boutique n'ouvrit et le marché resta fermé. Seules les matrones qui vendent en plein air des beignets, des racines de manioc frites ou bouillies et des épis de maïs grillés restèrent à leurs postes du matin au soir : d'abord, parce qu'en raison de la désertion de la concurrence, il y avait des affaires à faire ; ensuite parce que les matrones étaient curieuses, et qu'à travers leur réseau qui couvrait la ville, elles avaient l'intention de tout savoir des événements. Elles ne renseignaient aucun service, mais c'est par elles que la ville saurait et bientôt tout le pays aussi ; cela leur donnait de l'importance, elles qui, en temps ordinaire, en avaient si peu. C'est la matrone de la caserne de Wabuye qui vit partir les premiers camions, ils se dirigèrent vers radio Kampala et la tour de la télévision, à deux pas l'une de l'autre. Un second convoi prit la route qui conduit au palais de la Présidence, un véhicule blindé ouvrait la marche, il força les grilles de la résidence ainsi que le rapporta la matrone du coin. Il n'y eut aucun échange de coups de feu -

Baïssa avait renvoyé tous les hommes de sa suite la veille des événements. Il était donc prêt, sa famille était en Angleterre, il était prêt, non à mourir, mais à vivre, en exil, selon ce qu'il envisageait comme la pire des hypothèses. Oboté en avait décidé autrement. Le Capitaine Poukat était descendu du véhicule blindé avec précautions. Il était sujet au vertige. Il avait rassemblé ses hommes, ils étaient entrés dans le palais résidence qui était totalement désert. Ils avaient trouvé le Président lisant dans son bureau, il lisait une Histoire du Western américain. Le Capitaine lui dit qu'il était en état d'arrestation pour haute trahison. Baïssa prit la mouche et engueula copieusement la compagnie, puis il se calma et comprit qu'il ne s'agissait pas de jouer les John Wayne. Mais, finalement, personne n'était vraiment fâché; la ville était calme, il n'y avait aucun coup de feu, aucune explosion, et les oiseaux chantaient. Les hommes entouraient le Président tout en maintenant une distance respectable, et de fait respectueuse; lui, il était malgré tout un peu ému et s'était assis sur un sofa. Il transpirait légèrement, et, de temps en temps, se tamponnait le front avec un mouchoir blanc plié en quatre. Le Capitaine Poukat se plaça derrière un de ses hommes qui portait sa Kalachnikov armée à la bretelle, canon pointé au sol, une brève rafale partit dans la poitrine du Président. Tout le monde fut surpris, l'homme dont l'arme avait été utilisée le fut plus encore que les autres : il avait son arme en main, le Capitaine le félicitait de son acte, le pauvre type, qui était un peu benêt, commençait à se demander s'il n'avait pas vraiment tiré.

Paolo Nganga apprit la mort de l'ex-président quelques minutes après qu'il eut reçu Mélissa, et lui eut promis que la vie de Baïssa n'était pas en danger. Il fut effondré à l'idée que cette mort était pour lui une catastrophe politique, mais il est vrai qu'il fut également peiné à l'idée de la mort - pour lui absurde - d'un homme qu'après tout il estimait. Il appela son secrétaire et lui annonça la nouvelle, Lionel Okito prit une mine de circonstance. Nganga décida de téléphoner à Oboté, qui fut ravi de percevoir l'embarras de Nganga. Le meurtre de Baïssa apparut soudain à Oboté comme un coup double: il était débarrassé d'un rival, et il serait désormais certain de tenir Nganga, car en cas de difficulté il pourrait toujours rouvrir cette affaire, et en accuser le ministre de l'Intérieur. Rassuré sur tous les points, il en aima plus que jamais Paolo Nganga, son vieux complice. On décida sur-le-champ d'un communiqué qui fut diffusé le soir même:

- " *Le Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie vient, sans effusion de sang, de prendre tous les pouvoirs afin d'organiser les élections qui vont permettre au peuple de s'exprimer. Le Conseil apprend avec tristesse la mort de*

l'ex-président Baïssa. Nous n'avons cessé de dénoncer les manoeuvres dilatoires de Baïssa et de sa clique qui cherchaient à frustrer le peuple de la libre expression de sa volonté. Pourtant, c'est avec énergie que nous dénonçons ce qui, à la lumière de notre enquête préliminaire, apparaît comme un meurtre commis par des fanatiques commandités par le tyran qui a mis notre pays à feu et à sang: Idi Amin Dada. La cour martiale décidera du sort des assassins."

Lionel Okito avait mollement tenté de faire adopter un singulier dans l'attribution du meurtre. Il avait dû y renoncer, il était bien placé pour savoir qu'un complot - aussi modeste soit-il - ne peut se faire seul. L'obligatoire référence au tyran vaincu excluait tout recours crédible à la thèse de l'acte isolé d'un fou fanatisé. C'est donc à regret que Lionel Okito s'était résolu au sacrifice du Capitaine Poukat, un assassin utile et habile, qui dans le jeu mortel du pouvoir livrait au monstre ses victimes, et, bien établi dans la routine du bourreau, ne pouvait concevoir qu'à son tour il pouvait - comme n'importe qui - être de la bête la nouvelle victime.

C'est sur le poste de télévision de la caserne que le Capitaine Poukat prit connaissance du communiqué du Conseil. Il ne remarqua pas le pluriel mis au mot "assassin", il pensa simplement que le deuxième classe Mugissa aurait bientôt des ennuis, et s'attendit à une prochaine visite de Lionel Okito. Il ne vint pas, un colonel le remplaçait:

- "Capitaine ! Lionel m'envoie ! Allez chercher le deuxième classe Mugissa, il a droit à une promotion exceptionnelle !"

Le capitaine revint avec l'homme. Ils partirent tous trois dans le véhicule tout terrain du colonel, qui n'avait pas de chauffeur et conduisait lui-même. Il n'y avait là rien de remarquable, le fait est courant dans l'armée ougandaise. Amin avait donné aux officiers supérieurs l'habitude, à son imitation, de conduire eux-mêmes leur véhicule de fonction. Le trajet fut bref, ils allaient à la caserne de l'entrée de la ville, sur la route d'Entebbe. La conversation fut brève et anodine, on parla de "promotions". Le Capitaine Poukat eut malgré tout pitié de son deuxième classe, et songea: "Tout de même, promotion exceptionnelle, ils y vont fort!". Pourtant, le modeste artisan qu'il était dans les beaux arts du meurtre ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pointe d'admiration devant les gestes d'un maître achevant son chef-d'oeuvre. Il avait atteint ce point obscur où l'obsession de l'efficacité immédiate mène au crime. Sitôt arrivé dans la cour de la caserne, un peloton mit le deuxième classe en état d'arrestation et lui lia les mains derrière le dos avec du fil

de fer rouillé fabriqué en Grande-Bretagne. Il comprit que, dans l'immédiat, il ne serait pas promu. Sous la lumière grise et blanche de la lune qui venait d'émerger d'un nuage, le colonel prononça la sentence de la cour martiale. L'homme ne dit mot, il fixait son capitaine avec un air ahuri et confiant. Poukat, par pitié et pour parfaire la touche artistique du meurtre et de la forfaiture, s'approcha de lui et lui dit à l'oreille: "Sois sans crainte ! Ce n'est qu'une épreuve pour tester ton courage". Il suffit de parler aux hommes de courage pour, habituellement, leur faire commettre ou accepter les actions les plus ignobles. C'est donc rasséréiné dans son courage devenu instrument de sa sottise que l'homme fut conduit au peloton d'exécution. Il mourut avec cet air hébété qui avait marqué sa vie entière. Son corps fut jeté dans une tombe profonde qui avait été creusée non loin du mur de l'exécution. Le peloton se retira. Le colonel félicita le Capitaine Poukat de son sens du devoir et de la discipline. Et soudain le capitaine sut que son tour était venu. Il voulut saisir son revolver, le colonel fit feu le premier, deux balles, puis le coup de grâce. Le meurtrier de Baïssa fut donc tué dans une scène digne d'un western de la Grande Époque, deux critiques pourtant: cela manquait de lumière, et ce n'était pas du cinéma.

Ce double meurtre calma le jeu, il fut bien orchestré et permit de démontrer la thèse du communiqué précédent. Il y eut bien quelques organisations de juristes internationaux, ou britanniques (des amis anglais du président assassiné) qui demandèrent une enquête judiciaire indépendante, un communiqué bien senti leur cloua le bec:

- " Le Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie est l'émanation du Peuple ougandais, il oeuvre à la remise du pouvoir à notre peuple bien-aimé et meurtri par le tyran. Nous n'accepterons aucune ingérence colonialiste dans les affaires de notre peuple. Les meurtriers de l'ex-président ont été jugés par la cour martiale, le capitaine Poukat et le soldat de deuxième classe Mugissa ont été passés par les armes comme l'exige la Loi ougandaise. Nous n'avons pas fait la reconquête de nos libertés pour les remettre à un quelconque pouvoir colonial."

Il suffisait alors d'évoquer un passé colonial pour paralyser toute critique et donner à n'importe quelle tyrannie un lustre d'authenticité. Mélissa elle-même se sentit piégée, et se demanda si, après tout, elle ne jugeait pas de ces événements en fonction de valeurs occidentales, imposées à une Afrique qui avait droit à "sa" différence. Ces relents de pensées nauséabondes cadraient mal avec la vision inoubliable du petit président plaidant pour sa vie. Ils ne cadraient pas

non plus avec l'affection qu'elle éprouvait pour cet homme qui s'était efforcé de servir une cause qui le dépassait, et dont l'honnêteté méritait une autre fin qu'un lâche assassinat. Mélissa décida de garder son chagrin pour elle et de s'engager dans ce qu'elle considérait comme la grande affaire de sa vie: sauver les Karamojong. Elle se souvint des conseils du Président: "avoir sur les autres un temps d'avance" et jugea avec cynisme que, désormais, Nganga était en dette vis-à-vis d'elle, et qu'il y regarderait à deux fois avant de s'opposer à ses plans.

Chapitre 12

Trois jours après ces événements, le Conseil Provisoire convoqua le corps diplomatique et toutes les organisations accréditées à une conférence de presse qui se tint dans ce qui autrefois avait été le plus luxueux hôtel de la capitale, le "Majestic". Depuis le régime du tyran précédent, l'hôtel servait de siège aux services du ministère de l'Intérieur. Les sous-sols cachaient des cellules et les chambres du premier étage étaient utilisées pour les interrogatoires. On y torturait. C'était un fait connu, il n'était dénoncé par personne, car les diplomates, et même Mélissa, ne voulaient pas risquer d'être expulsés et puis, en ces temps, tout le monde voulait "être réaliste", car, après tout, la torture restait discrète et limitée, on se disait qu'il ne fallait pas compter faire disparaître de si mauvaises habitudes, celles du régime précédent en si peu de temps. On oubliait au passage que pendant le régime précédent on n'avait rien fait non plus. On était aussi victime du principe de division du travail qui fait, tout à la fois, la force et le venin de notre époque. Aucune organisation n'était chargée de veiller à ce que la torture ne soit plus utilisée, et les rares voix qui la dénonçaient avaient selon la formule d'Emmanuel Kant: "les mains pures, mais n'avaient pas de mains". Alors la bête somnolait, affûtant ses griffes au coup par coup, en attendant des jours pour elle meilleurs qui, à coup sûr, viendraient. C'est ainsi qu'aucun cri de douleur ne troubla la conférence, car aucun corps n'entra dans la souffrance imposée par les hommes. Tant que dura la conférence.

Il y avait là le corps diplomatique, qui selon l'usage était *au grand complet* dans ses petits complets trois-pièces. La presse tant locale qu'internationale avait été invitée. Pour la presse locale, il eût été imprudent de décliner l'invitation. La presse internationale avait participé aux frais de quelques correspondants free-lances qui vendaient leurs articles à des journaux de pays différents. Les grandes agences avaient envoyé leurs correspondants régionaux stationnés dans un pays voisin, agréable, et sûr, en ce temps-là, c'était le Kenya. Aucune télévision, hormis l'unique caméra en état de marche de l'unique chaîne nationale, n'était présente ou même représentée. L'été arrivait dans l'hémisphère

nord, les grands journalistes de télévision se préparaient à partir en vacances, toutes les chaînes célébraient la plage, la mer et l'inévitable sexualité lourde et vide. La chanteuse Zizi la Tigresse venait de lancer en France la chanson de l'été, "Mes petits roberts", produite par la SNL. Les lieux de vacances et les titres des chansons pouvaient varier, mais dans l'ensemble, au nord-ouest il n'y avait rien de nouveau. Ce n'était pas un ridicule coup d'État d'un " Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie ", qui plus est en Ouganda, qui allait interrompre les vacances. Toutes ces mauvaises raisons étaient bonnes à prendre, car elles ne donnaient pas au tyran futur une importance qu'il ne méritait pas. Hélas, les mêmes qui n'accordaient pas d'importance à ce premier épisode couvriraient en grand l'avènement du tyran lors de son prochain retour.

Les vedettes se faisaient attendre, mais la salle était patiente. Il y avait de discrets chuchotements, Charles demanda à Wumphey s'il savait s'ils devraient attendre longtemps: "Je ne sais pas, c'est mon premier coup d'État" répondit l'autre en souriant. Soudain, ils entrèrent en scène. Il y avait là Tito Okelo, le chef d'état-major des armées (les trois armes se réduisaient à la seule armée de terre: pas d'avions, pas de flotte), pour faire bien, il avait revêtu un uniforme de parachutiste (il avait sauté une fois, lors d'un stage dans l'armée israélienne, du temps où les deux pays étaient en bons termes, le tyran n'avait pas encore passé son accord avec Arafat qui lui fournirait une garde rapprochée, et des spécialistes en interrogatoires spéciaux). L'autre personnage était un quasi-inconnu pour la majorité des invités, il s'agissait de Lionel Okito, le secrétaire du ministre de l'Intérieur, qui, comme l'on sait, était l'oeil, l'oreille, et le bras armé d'Oboté.

Paul Nganga arriva avec un temps de retard sur les deux autres, il prit place au centre, derrière une table rectangulaire placée sur une petite estrade qui donnait au "Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie" son statut et son rang. La salle s'était levée dans un bel ensemble servile et poli, chacun se tenait devant sa chaise. Le triumvirat, lui, se tenait derrière ses sièges, qui eux-mêmes étaient derrière la table. Nganga hocha la tête, et de l'arrière de la salle une grosse stéréo portable fit entendre un mauvais enregistrement de l'hymne national. Ce ne fut pas trop long, lorsque la musique cessa on entendit le clac de l'éjection de la cassette, et Paul Nganga dit d'une voix forte: "Pour Dieu et pour mon Pays !" Dans le bruit que faisaient tous ces derrières multiraciaux cherchant et trouvant leurs chaises, Wumphey, toujours facétieux, murmura dans l'oreille de Charles: "Il aurait dû dire: Mon Dieu ! Mon Pays !" Charles n'entendit

pas et sourit au hasard, un peu bêtement. Paolo Nganga ne parla qu'une quinzaine de minutes, sans notes. Il reprit les grandes lignes des communiqués qui avaient annoncé le coup d'État, terme qui évidemment était banni de son vocabulaire (il parlait de "rectification démocratique"); il déplora la mort de Baïssa mais insista sur la promptitude de l'enquête, l'arrestation des coupables, et l'exemplarité de leur châtement; il enchaîna sur les méfaits de la tyrannie passée, la reconnaissance du pays tout entier pour l'aide que la Tanzanie avait apportée à la libération de la nation, et termina en fixant la date des élections: le 9 octobre, dans plus de trois mois. Le discours était habile à plus d'un titre: en fixant enfin la date des élections, il rassurait tout le monde, y compris le peuple qui s'inquiétait de voir un retour aux comédies d'un passé tout proche. De plus, la nouvelle aurait incontestablement un impact politique et médiatique, elle mettrait au second plan la mort de Baïssa, cet être de chair, de sang, et de dignité, qui dans nos consciences assoupies deviendrait, selon le proverbe imbécile, un de ces oeufs malheureux dont on fait l'omelette. Enfin, trois mois c'était assez pour permettre à l'UPC, le parti d'Oboté, de reprendre en main la campagne électorale; et pas assez de temps pour que son rival, le PPDP, puisse se réorganiser après le coup qui venait de l'évincer de la Présidence. Le discours était habile. L'habileté manoeuvrière est ce qui reste à un homme politique après qu'il a perdu son âme.

Vint le moment des questions. Le correspondant de Reuter demanda des précisions sur l'origine du complot qui avait coûté à l'ex-président sa vie; il fit état des doutes qu'une organisation de juristes avait émis quant à la véracité des faits tels qu'ils avaient été présentés dans le communiqué du nouveau gouvernement. Paolo Nganga fut admirable dans l'hommage qu'il rendit au Président défunt, rappelant sa lutte exemplaire contre le tyran, la haine que celui-ci lui vouait ainsi qu'à tous ceux qui avaient oeuvré à sa chute; il démonta les rouages du complot, rappela que les sbires du tyran menaient toujours des actions de guérilla aux frontières nord-ouest du pays, et qu'en effet, certains éléments du régime honni étaient toujours actifs à Kampala même. Il rappela que la capitale était soumise à un couvre-feu en raison même de cette menace, qui visait tous les membres du gouvernement, et même les diplomates des pays alliés. En ce qui concerne les juristes étrangers, il ne s'attarda pas trop lourdement sur l'argumentation anticoloniale qui, il est vrai, était surtout à usage interne. Il joua plutôt les magnanimes, remerciant ces organisations qui avaient aidé le pays dans sa lutte contre la tyrannie, en un temps où tous les pays, ou presque, avaient abandonné le peuple à son terrible sort. Plus d'un ambassadeur prit cet air distingué que prennent les ambassadeurs quand ils écoutent sans

entendre. Y compris l'ambassadeur de France qui, six mois avant la chute du tyran, avait évacué sa famille et changé de résidence afin de ne plus être incommodé, et terrorisé, par les hurlements qui s'échappaient de la prison "sauvage" sise dans la "Maison Kalmine" qui jouxtait sa résidence. Ce n'était pas que l'ambassadeur fût un mauvais homme, il était comme nous tous, victime de ces temps mauvais d'une bien-pensance qui ne savait plus dire: non ! Non pas dans l'héroïsme du spectacle, mais dans la persévérance des actes de chaque instant.

Nganga fut convaincant, car, pour l'essentiel, il était lui-même convaincu. Si la thèse officielle du complot lui semblait incertaine, la passion qu'il mettait à bâtir le retour d'Oboté lui interdisait d'ouvrir la porte à certains de ses obscurs pressentiments. United Press posa une question à propos des élections et obtint une très longue réponse qui expliquait toutes les modalités du scrutin, l'envol final fut parfait:

- "Le Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie invite la communauté internationale à envoyer dans le pays des observateurs neutres qui nous aideront à contrôler la régularité de ces élections nationales."

Les nez replongèrent dans leurs notes et les stylos s'agitèrent fébrilement sur les calepins.

C'est un jeunot de l'AFP qui prit la parole:

- " Monsieur le Président..." Nganga, comme le chat Raminagrobisse, le reprit: "Je ne suis, et ne demeurerai, que Ministre de l'Intérieur !". Il y eut un croassement de rires serviles que l'espèce humaine a l'habitude de servir aux puissants ... Le jeune gars avait rougi, mais sa voix resta ferme: " Monsieur le Ministre de l'Intérieur et chef de la défense, est-il vrai, comme le rapportent certaines institutions internationales qu'une famine se développe dans le Karamoja? "

- Famine est un bien grand mot ! Il est vrai que l'ensemble de notre malheureux pays souffre d'une pénurie de nourriture, et plus particulièrement de céréales. Encore que nos récoltes dans l'ouest du pays soient plutôt bonnes, mais là ce sont les moyens de transport qui nous font cruellement défaut: pour fuir, le tyran et ses tueurs ont pillé le parc routier que détenaient les coopératives nationales et régionales de transport, nous manquons également de carburant et de pièces détachées. J'appelle à l'aide tous les gouvernements amis ! (il fit une pause pour marquer son effet) Certes, le Karamoja souffre de la faim, mais selon mes sources il ne souffre pas plus - et pas moins ! - que la majorité de nos paysans. Les

sources dont vous faites état ont sans doute pour origine des experts étrangers bien intentionnés, mais peu au fait des réalités africaines. En Afrique, nous avons l'habitude d'avoir faim !"

Mélissa, Charles et Wumphey pensèrent ensemble: "le salaud!". Car la pierre avait été lancée, et adroitement lancée dans leur jardin même si l'embonpoint ventripotent de Nganga rendait sa dernière phrase ridicule. Leur pensée était toutefois excessive, car Nganga, et en cela il était en phase avec la majorité de ses concitoyens, n'accordait aucune importance aux Karamojong, non qu'il les détestât, mais ils avaient toujours été à part, et politiquement hors cadre, or Nganga était un politique, il n'avait pas de temps à perdre. Baïssa lui-même avait expliqué à Mélissa les particularités de cette affaire, et s'il avait accordé à Mélissa son appui, c'était un peu en raison de la sympathie et de l'attraction qu'il éprouvait pour cette belle femme; ajoutons à cela le fait que Baïssa connaissait mieux que Nganga l'Occident sentimental et dur; l'âme de Nganga était restée essentiellement africaine, c'est à dire simultanément douce, et dotée d'un réalisme monstrueux.

Il n'y eut pas d'autre question, le triumvirat se leva comme un seul homme, et Tito Okelo, le militaire du lot, qui jusque-là n'avait rien dit, lança d'une voix de commandant pète-sec:

- " Pour Dieu et mon pays ! "
(à défaut d'éloquence, il avait l'organe tonnant).

Il fallut rebobiner la cassette, qui couina quelques volapüks aigus avant de faire retentir l'hymne national. Ce fut la seule fausse note de cette conférence de presse fort réussie.

Alors que l'auditoire se retirait dans le brouhaha habituel qui suit la fin d'une assemblée où un vaste auditoire abreuvé de paroles a été contraint à un long silence, Charles remarqua Mélissa, debout dans le hall du Majestic, en conversation avec une jeune femme. Mélissa fit à Charles un signe de la main qui, sans la moindre ambiguïté, l'invitait à se joindre à la conversation:

- " Mademoiselle Carmel White, je vous présente Charles Sansovino, un de nos "jeunes experts inexpérimentés", dont on vient de vous parler, et qui se propose de vous emmener dans le Karamoja voir cette famine qui n'existe pas "

La demoiselle était bien jolie avec ses yeux bleus,

intelligents et doux, sa jolie bouche, et ses cheveux blonds tirant sur le roux. Elle était assurément bien faite, non qu'elle exposât ses charmes aux regards (le vêtement était du style "broussard fonctionnel": saharienne unisexe couvrant un pantalon ample, une sorte de style Albert Londres au féminin, et donc sans barbe, qui aurait discrètement soigné son look), aucune ostentation donc, mais cette façon très particulière qu'ont certaines femmes de porter un corps dont elles sont fières, avec raison.

Au premier regard elle lui plut. Ce fut une sensation discrète et petite (loin du classique et ambigu "coup de foudre"), mais clairement perçue; d'ailleurs le métabolisme s'en mêla, secrètement son corps vibra, et ses testicules se mirent au diapason des prémisses du processus amoureux: il y eut un afflux de testostérone dans son sang. En elle, ô merveille, des phénomènes de même nature se mirent en marche, un instant, sa pupille se dilata, et elle eut conscience de ses bouts de seins qui durcissaient. En surface de ces choses étonnantes, tout était normal. Le hall du Majestic progressivement se vidait, Wumphey avait rejoint le petit groupe qui autour de Mélissa fixait les modalités du départ pour le lendemain matin; comme Wumphey connaissait mieux le Karamoja que personne dans la communauté étrangère, il fut décidé qu'ils partiraient à trois.

Dès six heures le lendemain matin, Charles et John Wumphey étaient à l'hôtel du Nil Blanc, où Carmel White les attendait. C'était une professionnelle du voyage, elle avait un tout petit bagage, guère plus gros que le sac qui contenait son magnétophone et ses deux appareils-photos. Ils prirent la route de l'Ouest, celle qui file vers la frontière kenyane, puis, à Tororo, bifurque plein Nord. C'était la route que Charles avait suivie lors de son premier voyage dans le Karamoja, celui qui l'avait conduit à Naboukourou. Ce voyage-ci avait été arrangé à la hâte, il n'avait pas été possible de trouver un chauffeur, John et Charles se relayeraient au volant, pour l'instant, c'est John qui conduisait. Ils étaient tous les trois à l'avant du véhicule, Carmel était assise entre John et Charles.

Charles était heureux. C'était bon de sentir, si près du sien, ce corps de femme avec lequel le sien était en sympathie biologique. Allez donc savoir pourquoi; avec certains corps, tout se rapproche, alors qu'avec d'autres, tout se repousse.

La route était longue et belle, il faisait chaud, le véhicule n'était pas climatisé. Bientôt, il sentit le parfum de sa sueur, celui de certaines peaux de rousses, délicieux, délicat, et qui, sur la même femme, jamais n'est deux fois tout à fait le même. Ils parlaient, elle expliquait son métier, son

dernier reportage en Somalie, avec un Front de Libération de quelque chose, qui ne libérerait pas grand-chose; l'embuscade dont elle avait été témoin, la sensation d'absurdité qu'elle avait alors ressentie pour ce combat médiocre, mais mortel, dans ce désert qui était l'enjeu de luttes et de cruautés sans objet, hormis l'évident plaisir que prenaient les hommes à s'affronter à mort. Son trouble, lorsqu'elle songeait que son métier consistait à donner de l'importance à ce genre de folie. Et Charles comprenait ce qu'elle voulait lui dire. À son tour, il expliquait sa révolte devant à cette famine ignorée; la profondeur de son trouble, chaque fois qu'il constatait cette résignation universelle face au processus qui conduisait tout un peuple à la mort. Il lui dit que pour une fois peut-être, son reportage pourrait changer le cours naturel des choses. Charles utilisa ses connaissances d'africaniste pour expliquer à Carmel la situation des pasteurs karamojong, leurs petites transhumances qui en périodes de sécheresses les entraînent au-delà de leur territoire, c'est-à-dire au Kenya où ils attaquent les Pokot, ou encore, et alternativement, chez les tribus du voisinage ougandais: les cultivateurs Séso, Téhuso, et parfois jusqu'aux Bantou des rivages du lac Kyoga. John intervint:

- "Autrefois, ils menaient leurs expéditions guerrières avec des bâtons, un peu plus tard, ce furent des lances. Aujourd'hui, dans le chaos ougandais ils y vont à la Kalachnikov."

Selon Charles, la gradation dans l'utilisation d'armes de plus en plus mortelles que venait de faire John n'était pas exacte. À l'origine, les Karamojong faisaient une différence entre les expéditions de rapine du bétail (pour eux, seule richesse digne de ce nom) qu'ils effectuaient contre un clan appartenant à la généalogie du peuple karamojong (les descendants de Dana, l'ancêtre mythique), et les attaques menées contre des groupes étrangers, ou ceux dont la généalogie était incertaine. Avec les descendants de Dana, ils luttèrent avec des bâtons, les lances étaient utilisées contre les étrangers. Avec les groupes dont la généalogie était incertaine, c'était selon: si l'attaquant considérait que la filiation avec Dana était probable, les bâtons étaient utilisés; dans le cas contraire, les lances menaient l'attaque. Dans la réalité dynamique des événements, évidemment, tout pouvait se compliquer: ainsi, un conflit commencé au bâton pouvait-il se terminer à la lance; moins courant, l'inverse advenait parfois. Toutefois, il était clair que l'élément déterminant du système était la filiation que l'on se reconnaissait mutuellement avec le grand ancêtre, ou non. Ainsi tout traité de paix était-il une réaffirmation solennelle de la reconnaissance mutuelle de filiation commune avec Dana. Charles fit remarquer qu'une telle paix signifiait simplement

que la prochaine attaque se ferait avec des bâtons, pour commencer. Toute guerre commence avec les bâtons de la propagande.

Alors on se mit à parler de l'Ouganda, de son piteux État. Chaque passager y allant de son anecdote: meurtres, pillages, résignations et cruautés. C'était une belle séance de ce que, depuis, on a appelé "l'afro-pessimisme". Avaient-ils raison ? Avaient-ils tort ? L'Afrique bouleverse tous nos jugements, elle semble comme oubliée d'un monde qui sans elle se fait, et se fait mal. Et ce sont tous les maux du reste de la planète qui, ici, s'amplifient, ou trouvent leur première expression prémonitoire. Ainsi ces haines raciales, ces folies meurtrières auxquelles nul ne comprend plus rien: l'Allemagne nous a livré le monstre; l'Afrique couve en permanence les oeufs du serpent; la Yougoslavie de papa Josip Broz Tito en est morte; la grande et belle Amérique sera bientôt déchirée par l'hydre; et l'Europe tranquille sent déjà le souffle de la Bête.

Charles modéra le pessimisme des autres, car au fond il ne savait pas, il ne savait plus, et ne pouvait pas formuler une pensée bien articulée. Il raconta:

- " Il y a quelques années, je vivais à Khartoum, au Soudan. Il y avait en ville un relieur que faisait de très belles reliures en cuir, tous les livres qui sortaient de ses mains avaient l'air de ces livres du XVIIIe siècle qui font rêver les bibliophiles. Je lui avais donné mes livres de poche, pour qu'il en fût des antiquités à prix modique. Il y avait, entre autres, le livre de René Dumont, une célébrité du temps, "L'Afrique noire est mal partie". Mon relieur ne parlait que l'arabe, il ne déchiffrait pas l'alphabet latin; et comme le titre de l'ouvrage était long, il décida de le raccourcir, cela me donna une très belle reliure pour un ouvrage dont le nouveau titre était: "L'Afrique noire est". Optimisme ? Pessimisme ? Et si cela était sans importance, et si mon relieur philosophe avait raison ? Que la seule réalité qui importe soit: "l'Afrique noire est".

- « Pour être, elle est, mais elle nous emmerde ! Être ne suffit pas ! »

lâcha John. Carmel intervint:

- "Les journalistes savent par profession qu'à la source de leur travail, il y a le fait que toujours dans le monde quelqu'un "emmerde" quelqu'un, comme tu le dis. C'est avec ça que se font les nouvelles. En Afrique comme ailleurs, une bonne nouvelle n'est pas une nouvelle".

John admit qu'elle avait raison, et que, tout bien considéré, il n'avait pas plus de réponses à toutes ces questions que n'importe qui.

- "Toutefois, j'expose ma vie pour ces gens dont je me sens si peu solidaire, et qui, eux-mêmes, font collectivement preuve de si peu d'esprit de solidarité. Si j'expose ma vie pour eux, c'est qu'en dépit de tous mes préjugés, je hais la mort et que je vénère la vie. Au fond, je crois en la justice: la vie pour tous, sans exception ! C'est ma devise. N'empêche, ces gens manquent de prestige et de tenue !"

Et pour montrer qu'il était lettré, John ajouta à l'intention de Charles, mais un peu pour épater Carmel:

- "C'est votre Malraux qui a écrit: "Même si la vie ne vaut rien, rien ne vaut la vie", ça j'aurais pu l'écrire, car je le vis"

Charles n'insista pas. Encore un peu de temps et on en viendrait à la formule: "Le vingt et unième siècle sera métaphysique ou ne sera pas" qui, à force d'être usée jusqu'à la corde, ne servait plus qu'à étendre le linge de corps des petits prophètes faux et usés. Et puis, Charles trouvait le génie de Malraux agaçant, rempli de zones d'ombre où luisaient les reflets anthracite d'un égocentrisme monstrueux. Car cet homme qui parlait de tout, ne parlait que de lui-même, et à propos de tout, même si tout cela n'était pas rien. Et puis, trop de choses ne cadraient pas, ainsi les douanes cambodgiennes qui avaient dû arrêter la valise du ministre de la Culture de Charles de Gaulle, alors que, clôturant une visite officielle, il se faisait la malle avec des antiquités. On veut bien que cela lui rappelât sa jeunesse; on veut bien lui dire qu'on l'aime; on veut bien lui accorder des indulgences, mais il s'en est accordé beaucoup, jouant à être Malraux comme Dali jouait à être Dali, et comme les chats de ces deux-là jouaient à être la chatte de Colette. Carmel s'était assoupie, et Charles aurait juré qu'elle ronronnait sur son épaule.

La nuit venait de tomber lorsqu'ils arrivèrent à Tororo, dernière ville d'importance aux portes du Karamoja. Comme les autres villes ougandaises, la ville avait été belle. Elle était un vestige. Il n'y avait plus d'hôtel en état de recevoir des clients. Ils allèrent à la mission protestante qui servait de relais aux voyageurs des organisations internationales. Le prix des lits était modique, le confort rudimentaire, et les repas frugaux. Mais on n'y risquait pas les attaques des moustiques qui donnent la malaria; les nourritures et les boissons frelatées qui flanquent des salmonelles, et toutes sortes de

parasites tous plus antipathiques les uns que les autres. On dormait en dortoirs: Carmel alla chez les filles, Charles et John chez les garçons. Les religions du Livre ont le sexe de plus en plus triste au fur et à mesure qu'elles apparaissent: avec l'Ancien Testament, ça peut encore aller, surtout si l'on est de sexe mâle; avec le Nouveau, pour tout le monde les restrictions commencent; avec le Coran, c'est l'horreur garantie pour les femmes, et par ricochet le malheur obligé pour les jeunes hommes.

On partit tôt le matin, alors que le soleil n'était pas encore levé, et qu'il faisait étrangement froid. Environ une heure plus tard, alors qu'ils venaient de contempler la splendeur du lever de soleil sur les vastes paysages, ils traversèrent le village de Mayembé qui s'éveillait lentement. John avait insisté pour prendre le volant. Charles aurait aimé s'arrêter pour saluer le Père André, mais ils craignaient de perdre du temps. Ils avaient l'ambitieux programme de montrer à Carmel le pays, du Nord au Sud, en trois ou quatre jours.

Ils approchaient des limites sud du Karamoja, Charles racontait à Carmel sa rencontre avec l'assassin de la milice de Mayembé, lors de son premier voyage dans le Karamoja. Elle l'écoutait, lui lançant de temps en temps de rapides coups d'oeil tout en vérifiant ses appareils-photos, ce qui n'était pas facile en raison des cahots provoqués par la piste. Le récit de Charles, l'approche du territoire qui était le but de son voyage, et l'imperceptible tension que créait l'avancée vers l'action, tout cela provoquait chez Carmel une série d'actes professionnels, dont l'automatisme la protégeait de la peur. Elle n'était plus attirée par lui, Charles le sentait, et, à son regret, il devait reconnaître que lui non plus.

Près de Chépsikunyé, ils passèrent près du premier village que les Mathéniko avaient razzié et rasé, ils en visitèrent les maigres ruines, elle prit quelques photos, et Charles lui raconta la prise d'assaut du poste de police tel qu'il en avait recueilli le récit auprès de Peter son chauffeur, et plus tard auprès des missionnaires. À Chépsikunyé, le même sergent gardait la barrière qui symboliquement marquait l'entrée dans le Karamoja. Ils s'arrêtèrent un instant pour lui parler, John lui offrit une cigarette, et lui demanda s'il y avait eu des attaques des pillards pendant la nuit, ou récemment. L'homme, qui connaissait John pour l'avoir souvent vu passer, n'avait rien à signaler. Charles, lui, s'enquit si les gens de Naboukourou, "Ceux qui sont en train de mourir", étaient toujours là. Ils y étaient, d'autres étaient même venus les rejoindre. La barrière fut levée, le véhicule démarra lentement, et Charles crut sentir l'épaule de Carmel s'appuyer sur sa poitrine. Il pensa qu'il était toujours amoureux.

Il fallut à nouveau rechercher la première boucle de la rivière Kélime, ce fut assez rapide, Charles indiquait la direction en s'orientant par rapport au mont Kadam. Lorsqu'il eut mesuré vingt kilomètres au compteur, il demanda à John d'arrêter le véhicule, et prit le volant. Il conduisit lentement, s'arrêtant à plusieurs reprises pour marcher dans la savane à la recherche de l'angle de trente degrés par rapport à ses deux repères: un piton du mont Kadam et un grand arbre au bord du plateau. Plusieurs fois il crut l'avoir trouvé, mais à ses pieds les racines de l'herbe qu'il examinait n'étaient pas vert tendre, et humides. Il cherchait aussi l'odeur de l'eau. Les deux autres l'observaient, ils étaient trop tendus pour faire le moindre commentaire. Il trouva la première boucle de la rivière vers le Sud, et mena le véhicule dans le sens opposé, dans la forêt. Charles savait qu'ils allaient bientôt trouver Naboukourou, son assurance en imposait aux deux autres, qui, eux aussi, sentaient la proximité du but.

La vision d'horreur était toujours la même. Ils avaient, quelques jours auparavant, tué une girafe. Sa peau séchait, tendue entre deux arbres, celle du cou était séparée du reste, et séchait sur un autre arbre. Ce qui frappait le regard, c'était le fait que le cou avait été écorché d'une seule pièce, sans coupure longitudinale, roulé comme l'on retire une chaussette. Pendue à l'arbre, la peau, retournée, blanchâtre et sanguinolente, ressemblait à une cuissarde d'ogre unijambiste abandonnée dans un arbre après un accident atroce. Il y avait des mouches partout, et les odeurs de putréfaction des chairs animales et humaines étaient épouvantables. Carmel prenait des photos. Les gens racontaient toujours la même histoire: les attaques de l'ennemi, les morts, la fuite, la faim - il y a comme une monotonie dans une catastrophe de grande ampleur, le malheur se répète à l'identique, il s'acharne à abolir les différences et c'est miracle qu'il n'y parvienne jamais. Charles demanda où était Olympio, le chef de village auquel il avait remis les sacs de lait en poudre. On le lui amena, il était ivre, incapable d'articuler des sons intelligibles. Une cohorte de femmes et d'hommes décharnés l'insultaient. Contre une provision de tord-boyaux, il avait vendu une dizaine de sacs de lait en poudre à la garnison tanzanienne de Chépsikunyé. Charles ne laissa pas trop voir le mépris qu'il éprouvait pour ce poivrot qui continuait à se rincer la dalle à grandes lampées résolues qui le faisaient tanguer goulot en bouche et glotte tressaillant. Il craignait que les autres, en dépit de leur faiblesse, ne l'écorchassent comme le cou de la girafe. C'était peine perdue, comme un junkie de New York, Zurich, Paris ou Amsterdam, le type n'était plus de ce monde, il aurait fait périr tout l'univers pour une dose de plus.

Charles se souvint que quelques beaux esprits, de gauche, écolo, enfin les nouveaux "bien pensants", avaient écrit de beaux articles pour les beaux quartiers où l'on "pensait bien", où l'on expliquait doctement que le lait en poudre n'était pas une nourriture appropriée aux Africains, que seules les Grandes Compagnies y trouvaient leur compte, et que "Nestlé tuait les bébés". Il ne faut jamais défendre les puissants, ils savent le faire tout seuls; mais lorsque ceux qui les critiquent prétendent au jeu de la puissance, il faut à ces derniers résolument chercher des poux dans la tête.

Charles demanda aux Karamojong s'ils avaient aimé le lait en poudre. Ils ne comprirent pas sa question qu'il dut répéter. Il répéta, il expliqua. Ils se regardèrent ahuris, reprirent ses explications de groupe en groupe, certains rirent aux éclats. Ce fut un instant merveilleux, leur étonnement, leurs rires brisèrent le mur du malheur; ils n'étaient plus des victimes, des corps faméliques, des êtres brisés, mais des êtres que l'étonnement ou le rire rendaient à leur humanité. Un petit groupe de femmes, ainsi que quelques hommes, emmenèrent Charles suivi par Carmel de foyers en foyers:

- "Regarde ce que nous mangeons ! Il y a trois jours nous avons par chance tué une girafe (une girafe pour huit cents). Aujourd'hui nous faisons bouillir les os, après ce sera les peaux qui sèchent aux arbres, nous y ajouterons des herbes, et les fruits Kaffia qui nous foutent la chiasse mais endorment le mal de la faim. Regarde ! la peau de notre ventre colle à notre dos ! Alors ton lait en poudre, amènes en tant que tu veux, fais nous nager dedans, comme ce con de poivrot dans son alcool !"

Vers onze heures du matin ils arrivèrent à Namalou. Namalou était un village bâti autour d'une mission catholique. En raison de la famine, sa population avait plus que triplé. Le mont Kadam semblait tout proche, le village était dans la plaine, il était entouré de collines aux sommets desquelles subsistaient des rochers de lave sculptée par l'érosion, on eût dit des sentinelles, ou des animaux fantastiques. La route escaladait une de ces collines. Arrivé à son sommet, on pouvait déjà voir, dix ou douze kilomètres plus loin, et plus bas, les premiers champs de maïs qui entouraient le noviciat des soeurs du Saint Sacrement. Attachés au noviciat, il y avait une église et un corps de bâtiments dont certains servaient de lieu de retraite et de repos aux missionnaires de tout le pays. Il y avait même une petite piscine alimentée par une des nombreuses sources qui entourent le mont Kadam. Plus avant dans le village se trouvait la mission des Pères de Bologne. C'est là que John les conduisit.

Les abords de la mission étaient devenus une cour des miracles où survivaient et mouraient des cohortes d'affamés. Il fallut attendre que tous ces pauvres gens aient quitté l'aire d'accès au portail pour que le véhicule parvienne à rentrer dans la cour de la mission. Dans la cour, le spectacle était semblable, mais à échelle réduite, parce que l'espace était plus petit, et que ces affamés-là étaient uniquement des enfants à tous les stades d'avancement de la malnutrition. Il s'agissait d'enfants modèles réduits, réduits au squelette et au regard; aux gestes lents, silencieux et sages, comme jamais les enfants ne devraient être obligés de l'être. Dans un des angles de la cour à l'abri d'un toit de cannisses le Père Mengistab, un Prêtre éthiopien supervisait la préparation d'un chaudron de porridge de maïs. Trois sacs de lait en poudre vitaminé, mais sans matière grasse, étaient empilés les uns sur les autres. Sur les sacs, les étoiles jaunes sur fond bleu de l'Union Européenne faisaient plaisir à voir, mais il n'y avait aucune raison de faire retentir "L'hymne à la joie". Du sac qui était ouvert, Mengistab extrayait des timbales de lait en poudre. Au geste qu'il avait pour faire tomber l'excès de lait qui formait un cône au-dessus du tour de la timbale, on savait que ces trois sacs étaient les derniers. Quand il en eut fini, il se tourna vers ses visiteurs, et avec cette exquise politesse qui caractérise les Éthiopiens, il s'avança, sourit, tendit la main, se présenta, et dit:

- " Vous comprenez, ce sont mes trois derniers sacs de lait, les Tanzaniens de Chépsikunyé me les ont vendus hier, et je ne sais pas quand je pourrai en trouver d'autres, alors je dois faire attention que mes aides n'en mettent pas plus qu'il ne le faut. Pour le maïs, nous pouvons tenir encore deux mois, pour les enfants; pour les autres, je dois déjà les rationner."

Il était totalement investi dans sa gestion du malheur, et ne percevait pas l'humour atroce de ce "rationnement" qu'il pratiquait dans un contexte où le nécessaire manquait. Carmel se présenta, expliqua ce qu'elle voulait faire, le Père répondit vivement:

- "Allez, Allez ! Prenez toutes les photos que vous voudrez ! Un de nos aides va vous accompagner ! Et faites que cela nous apporte du lait, de l'huile, du sucre, du sel, et du maïs !".

Et comme elle s'éloignait avec ses appareils, il ajouta: "Et aussi du savon ! (Et quelques secondes plus tard)" Sans oublier les haricots !". John accompagna Carmel dans son tour de la mission. Charles entra dans le petit bâtiment de la mission avec Mengistab; le Père Brady, un Irlandais, vint les rejoindre. Ils parlèrent de tonnages à trouver, à transporter, à livrer, des problèmes de stockage, de la défense des stocks.

Ils parlèrent de la guerre et des pillages:

- "L'armée ne pourrait-elle pas protéger les entrepôts ?"

Les deux missionnaires se lancèrent un regard étonné, le Père Brady répondit:

- "Le remède serait pire que le mal ! L'armée organiserait le pillage et nous devrions combattre sur deux fronts: nos "protecteurs" et les pillards. Nous préférons ne combattre que contre le mal que nous connaissons le mieux: les pillards. Après tout, ils sont dans leur majorité nos paroissiens ! Il faudra beaucoup de temps pour inculquer le sens de la discipline aux soldats ougandais. Gardez-vous de nous aider de cette façon-là ! Mais je vous en prie, sur ce point ne me citez pas nommément, ni notre Église. Nous vivons tous des temps difficiles. De toute façon, s'ils décident à Kampala d'envoyer des troupes en garnison à Namalou, nous ne pourrons pas nous y opposer. Mais de votre côté, de grâce, ne faites rien qui puisse favoriser ou hâter un tel événement".

Charles en prit acte. Puis, Mengistab et lui décidèrent d'aller voir Carmel et John. Le Père Brady s'excusa de ne pouvoir les accompagner, il devait aller dire sa messe au noviciat. Ils traversèrent la cour au centre de laquelle, sous des bâches, un campement de fortune avait été hâtivement monté. Il y avait là une centaine d'enfants allongés, assis ou chancelants, tous, ou presque, étaient nus; ce dénuement ajoutait à la tragédie, même si en temps normal, la coutume karamojong veut que les humains vivent nus, à l'exception des femmes nubiles qui portent un cache-sexe du genre "string", comme sur les plages brésiliennes.

Cette ostensible nudité de toutes et de tous est un facteur de crainte et de mépris dans lequel les autres Ougandais tiennent les Karamojong. Mais, comme dans un camp de naturistes, on se serait vite habitué à ces pénis et testicules qui ballottaient entre les cuisses des hommes, à ces seins et à ces fesses à l'air, si toutes ces leçons d'anatomie avaient été normales, c'est-à-dire si elles avaient suivi les lois habituelles du type humain, du rythme de vie, de l'âge, du sexe, des variations individuelles infinies, et de tout ce que l'on résume sous le terme d'hygiène de vie. Tel n'était pas le cas. Le malheur poussait la vie vers l'uniforme de la mort: le squelette et l'expression sans âge et sans sexe des vieillards à l'agonie. Même les nourrissons étaient forcés d'endosser l'uniforme, et entre une mère et son enfant, on avait peine à dire qui avait donné vie à qui, et le simple fait d'effleurer la question faisait trop mal pour que l'on osât s'y attarder.

Mengistab alla voir où en était la cuisson de son porridge. Dans le but d'achever la cuisson à feu doux, il fit enlever du foyer des tisons et des braises, on y jeta de l'eau pour les éteindre, afin d'économiser le combustible. Puis ils sortirent par une petite porte ménagée dans le portail en fer, et furent immédiatement absorbés par la foule de la Cour des Miracles. Des mains se tendaient de partout, à tel point que Mengistab semblait ne pas parler aux gens, mais à ces innombrables mains tendues auxquelles il disait qu'il ne pourrait donner qu'un repas du soir, c'est-à-dire accorder la survie aux moins faibles. Très vite, on notait la quasi-absence des hommes de vingt à quarante ans, et comme Charles en faisait la remarque, Mengistab expliqua, qu'en effet, les hommes n'avaient aucune raison d'être là puisqu'ils étaient les pillards qui, pour vivre, mettaient le pays à feu et à sang. Même si beaucoup mouraient de mort violente, ils avaient le privilège de mourir en bonne santé. Cette stratégie de survie du plus fort entraînait la destruction de tous.

Chapitre 13

Carmel faisait crépiter son flash. À l'ombre des feuillages, des cannisses ou des huttes, les visages noirs et émaciés se fondaient dans les ténèbres. En bonne professionnelle, elle savait qu'en Afrique le flash est indispensable pour mettre en relief les contrastes. Lorsque Mengistab fit dans la cour sa distribution de cinq heures aux enfants abandonnés, Carmel fit quelques-unes des photos qui bientôt feraient le tour du monde, et serviraient d'assurance tous risques à la folie ordinaire des Karamojong. Vers une heure, Mengistab et Brady invitèrent leurs hôtes à partager leur repas. Ce fut un repas normal: entrée, des tomates ; poulet coriace comme ils le sont en Afrique ; patates douces et dessert de fruits, des ananas en boîte, qui, dans leur boîte, depuis longtemps, attendaient une "grande occasion".

Les trois visiteurs étaient gênés, car dans ce contexte de manque absolu, le simple nécessaire avait un air de luxe et d'abondance. Les Pères n'étaient pas gênés, la famine était venue avec lenteur, sans altérer leur perception de la normalité de leur vie sur laquelle l'Église veillait. Cela ne faisait que six mois que la dimension catastrophique de la famine était ici évidente. Cela faisait plus de dix ans qu'ils étaient à Namalou. Comme les Karamojong, ils avaient leurs habitudes et leurs coutumes, celles-ci expliquaient la détermination de leur lutte contre la famine, que celles-là avaient si hardiment provoquée. Charles posa une question qui depuis un moment l'obsédait:

- "Mais, que leur dites-vous dans vos sermons ?"

Charles voulait ainsi demander à ses hôtes de faire le bilan de tant d'années d'évangélisation, et que le spectacle actuel semblait réduire à néant. C'est Mengistab qui répondit:

- "Nous leur disons qu'ils contredisent aux Commandements, et au message du Christ ! Nous leur demandons de faire enfin la paix ! Nous leur disons ce que dit l'Église aux hommes depuis ses origines, sans résultats dans l'ordre des choses immédiatement visibles, comme vous le voyez. Eux, ils nous répondent qu'ils ne peuvent plus rien faire, qu'ils ont tout essayé, mais que les jeunes sont devenus fous avec ces armes à

feu, autrefois si rares, aujourd'hui si nombreuses. Ceci est aussi une révolte des jeunes qui ont été lâchés au milieu du chemin, le vieux système karamojong ne peut plus les contrôler, et donner un sens à leurs vies. Le nouveau système, ici, ce fut le régime du tyran, la loi du plus fort, et la destruction de tout bien, qu'il soit matériel ou immatériel. Les jeunes maîtrisent mieux que les vieux les armes nouvelles, ils sont aussi plus prompts à s'en servir sans se poser de questions, les vieux n'ont plus aucun prestige, alors les jeunes les tuent, entre autres pour s'emparer des filles sans avoir à payer de dot. Les jeunes ne croient plus au Grand Dieu Mougou, si proche du nôtre, et qui, à nous missionnaires, facilitait bien la tâche; d'ailleurs les jeunes ne sont pas souvent chrétiens. Ici, comme ailleurs, la christianisation sera un travail de longue haleine. Après tant d'années, nous n'avons touché que dix pour cent de la population, environ. De toute façon, ils vivent tous une épreuve, notre devoir est d'être avec eux dans l'épreuve. Vous, vous avez pitié d'eux, mais si on commence à vous massacrer, vous partirez. Je ne vous le reproche pas. Nous, nous n'avons pas pitié d'eux, nous les aimons dans cette douleur qui nous dépasse et les dépasse, car toute épreuve est aussi voulue par Dieu, cela, le chrétien le sait. Ne me demandez pas de vous expliquer le scandale du mal, cette évidence je ne puis que la vivre dans notre commune souffrance, mais pas plus que vous je ne saurais l'expliquer. Nous, quoiqu'il arrive, nous ne partirons jamais, nous ne les abandonnerons jamais, car si nous les abandonnions, notre Foi n'aurait plus aucun sens."

Ainsi le Karamoja était-il à la fois terre de massacres et terre de prophètes. Charles voyait le beau visage du Père Roberto venir en surimpression sur celui de Mengistab, non que les deux hommes aient la moindre ressemblance, ils étaient aussi distincts et différents que possible, mais c'est avec la même force qu'ils parlaient et vivaient leur foi. C'est donc spontanément qu'il se mit à parler des Pères de Patongo, de sa visite récente dans la région. Il apporta des nouvelles de cette région du Nord, autrefois proche, mais que la guerre rendait lointaine. Il eut soudain l'impression de jouer un rôle séculaire, celui du colporteur, du voyageur, du pèlerin, qui, dans les temps anciens, apportait les nouvelles aux villages, et qui, pour le gîte et le couvert, donnait les nouvelles des choses du dehors et emportaient les nouvelles du dedans, pour les colporter au dehors. Pendant quelques instants ce nouveau rôle lui fit oublier la famine. Cela ne dura que quelques instants, ils furent perçus de tous, et l'on parla des Pères de Patongo, comme on parle entre amis, et non, comme l'on évoque ces acteurs éphémères qui, comme tous ceux qui étaient autour de cette table, jouaient un rôle dans le drame du Karamoja. Le Père Brady parlait d'Ignazio:

- " Et je suppose qu'il t'a dit qu'il vole sur les ailes du Seigneur ! Au noviciat, nous avons un autre Calabrais, il n'est pas Prêtre, c'est un frère convers qui aide les sœurs du noviciat: il s'occupe de la ferme, en fait il s'occupe de tout, y compris d'un campement de mille personnes établi sur les terres de la ferme et qu'il nourrit avec l'aide des soeurs. C'est un sacré gaillard, il s'est procuré une Kalachnikov, ce sont des pillards de ses amis qui la lui ont vendue, et de temps en temps il fait le coup de feu pour défendre sa ferme, son campement et les soeurs (j'allais dire **ses** soeurs !). Oh, il ne tue personne, mais enfin ses tirs impressionnent, on l'entend parfois la nuit. Résultat, maintenant les Karamojong l'appellent "Frère Kalachnikov". Et bien moi qui ai autrefois étudié la philologie et la psychologie, je vais vous dire ce que je trouve de plus remarquable dans cette histoire. Lorsque les Karamojong parlent entre eux du fusil d'assaut soviétique, ils l'appellent toujours "Kalach", jamais Kalachnikov. Depuis que j'ai remarqué cette particularité lexicographique, je ne suis pas inquiet pour la santé de notre Frère Kalachnikov."

Il fallut aux autres un instant de réflexion pour comprendre la subtilité de la pensée du Père Brady. Cet effort les obligea simultanément à reconnaître au Père Brady une dimension humaine, celle du lettré, qui rompait avec l'image du missionnaire dans la famine. Mais, du même coup, la guerre entra dans la pièce, par ces courtes rafales, que Frère Kalachnikov tirait dans la nuit.

Avant la nuit, ils devaient absolument atteindre Moroto. Il fallait quitter Namalou au plus vite. Ils prirent la route de Nabilatouk, elle tire droit dans la plaine. Plus courte que celle qui escalade le plateau, elle donne une vision grandiose du mont Kadam, et de la chaîne des Karasouk qui fait frontière avec le Kenya. Elle n'est guère praticable en saison des pluies. La rivière Muchilmakéte, en raison des averses qui tombent sur les montagnes, risque de façon imprévisible de devenir dans la plaine un fleuve de boue qui emporte tout. Les pluies n'étaient pas encore là. La rivière était à sec. Charles fut surpris par sa largeur, il y avait bien cinquante mètres d'un beau sable blond, çà et là bordé d'arbres, qui poussaient à distance respectable du lit creusé par la rivière. Il s'était attendu à quelque chose qui eût ressemblé à la douce Kélimé, secrète, cachée, ne laissant qu'un parfum derrière elle, et subtilement verdissant l'herbe, comme les pas de Vénus dans Troie non encore investie. L'eau était ici évidente, en raison de la plage peut-être. Mais plus encore en raison des femmes karamojong qui creusaient le sable pour y puiser l'eau de la rivière qui pour l'heure n'était que souterraine. Elles firent des signes de la main à la voiture qui faisait tourner

le sable autour de ses roues alors qu'avec lenteur elle avançait en s'appuyant sur ses quatre roues motrices. John s'arrêta après avoir franchi la rivière, il partit voir les femmes, il revint rapidement, il avait le sourire:

- "Elles confirment ce que les Pères de Namalou pensaient, il n'y a pas de pillards dans le coin en ce moment: ils font la guerre plus au nord-ouest."

Après la rivière, on entrait au cœur du pays des Pian, ceux que les Mathéniko avaient cruellement razziés, qui essayaient de se remettre sur pied et étaient, en raison même de leur faiblesse, menacés d'autres attaques, celles des Mathéniko ou de n'importe quel clan étrillé par une razzia, et cherchant un clan plus faible pour récupérer quelques biens par le pillage; et un peu de prestige en faisant subir à d'autres ce qu'eux-mêmes avaient subi. John était rassuré que les femmes eussent confirmé la sécurité présumée de la route. La première partie du chemin était sinistre, on traversait plusieurs villages partiellement, ou totalement, détruits. Ocre et boue des murs noircis par les flammes, toits effondrés, murs béant sur des intérieurs qui n'étaient plus séparés de l'extérieur, foyers violentés. Carmel fit des photos. Ils ne s'arrêtèrent pas à Nabilatouk où se trouvait une autre mission, ni à Amoudat où les missionnaires avaient un centre important et un hôpital. Ce n'est qu'à Lorengétouat que John se détendit vraiment, car il fut alors certain qu'ils atteindraient Moroto sans incident.

Le soleil n'était pas encore couché alors qu'ils entraient dans la ville. Elle était une étrange oasis où brillaient les nuances des verts les plus tendres jusqu'aux plus sombres. Elle était sertie comme une émeraude dans un cirque de montagnes qui se déployait en un arc de cercle parfait, la chaussée était interrompue par plusieurs torrents venus des montagnes qui semblaient tout proches. On franchissait les eaux par des ponts irlandais: un dallage de pavés rugueux scellé dans le lit du torrent. Torrents et montagnes donnaient au site une allure alpestre, mais des Alpes imaginaires, de celles que l'on voit sur les gravures du XVIIIe préromantique, alors qu'avec J.J. Rousseau on commence à regarder ces lieux sans terreur, mais sans toutefois considérer qu'ils puissent être habités par des hommes. Le fait que toute sa vie Rousseau ait souffert de son complexe de "crétin des Alpes" explique bien des choses - son bon sauvage pour commencer. Les Karamojong de ce temps ne connaissaient pas Rousseau. C'est Hobbes qu'ils pratiquaient ("Dans l'état de nature, l'homme est un loup pour l'homme"). Mais sans conviction systématique, car il y avait quelques années de cela, du temps où tout allait bien, du temps où il n'y avait pas trop de vaches, et pas trop d'hommes, Jean Jacques les eût trouvés à son goût, enfin

presque, car en temps normal les Karamojong, hommes et femmes, avaient une sexualité plutôt gaillarde, qui aurait posé quelques problèmes à ce génie incontestable, presque sympathique - mais pisse-froid - auquel une Vénitienne qui venait de l'essayer avait autrefois conseillé de laisser tomber les femmes, et de se plonger dans la mathématique.

Ils allèrent à l'évêché, qui, comme souvent dans la région, était le seul hôtel, un "Hôtel Dieu" en quelque sorte, puisqu'ici il semblait que l'Église fût naturellement contrainte de retrouver sa tradition médiévale. C'était des soeurs converses qui faisaient les soubrettes, le service était donc strict, quoiqu'aimable, mais sans concession à l'agréable permissivité de l'époque. Une fois de plus, les femmes avaient leurs quartiers et les hommes les leurs. Vers huit heures, ils furent invités à dîner avec Monseigneur Boyara. L'écharpe violette qui enserrait la soutane de Monseigneur soulignait l'éminente rondeur de son ventre. C'était un prélat traditionnel, originaire de l'Afrique de l'Ouest. Il avait fait toute sa carrière en Ouganda, et avait grimpé les échelons de sa hiérarchie en servant bien l'Église, à la façon dont toutes les bureaucraties aiment être servies: avec discipline, sans états d'âme, et sans imagination. Notre époque, trop rapide, superficielle, et pour cela même en quête de profondeur, accole à de tels êtres l'épithète de "médiocres", c'est aller un peu vite en besogne, car ces êtres sont en fin de compte aussi nécessaires que les autres: les Prométhée voleurs de feu, ces incendiaires qui, s'ils étaient majoritaires, mettraient le feu partout pour permettre à leurs alter ego de se distinguer dans d'héroïques combats contre les flammes. Hélas, sans ces boute-feux, la vie abandonnée aux bons serviteurs ne serait au service de personne. Il faut donc rendre grâce aux bons serviteurs, et prier afin qu'ils ne soient jamais seuls, et prier encore afin qu'ils puissent comprendre ces choses étranges.

Comme tout le monde, Monseigneur n'avait sacrifié aucune de ses habitudes. En tout cas, pas ses habitudes alimentaires, sans lesquelles ses rondeurs se fussent affaissées, comme Charles l'avait pu voir sur les corps martyrisés de certains Karamojong qui, autrefois, avaient pu être gras. Le repas fut plus que copieux, les plats se succédaient, riches, divers, variés. Carmel, comme bien des femmes et contrairement au prélat surveillait des formes qu'elle avait naturellement merveilleuses. Elle chipotait dans son assiette, et Charles sentait en elle monter une colère qui avait peu à voir avec ses soucis esthétiques; même si ces derniers n'étaient pas totalement étrangers à son indignation morale.

Soudain, une terrible clameur monta de la cour de l'évêché.

Il y eut un silence dans la salle à manger. Monseigneur expliqua d'un ton bonhomme :

- "J'ai dans la cour une centaine de Karamojong que je nourris!"

L'art du photographe n'est pas superficiel, pas chez les meilleurs d'entre eux en tout cas. Ceux-là entrent d'un battement de cils au coeur du sujet, alors qu'instinctivement le doigt presse le déclencheur, et dit au monde ce que le coeur a vu. Ce jour-là Carmel avait fait trop de photos, elle était encore lourde d'un trop long voyage au coeur de la nuit.

Charles sentit venir l'orage, et la rage de Carmel lui fit du bien. Il y eut un grand fracas. C'était l'assiette demi-vidée de Carmel qui, sans daigner s'y arrêter pour y faire une auréole, passait au-dessus de la tête du prélat pour éclater contre le mur. C'était la chaise de Carmel dont le dossier de bois lourd claquait sur le carrelage. C'était la porte violemment refermée qui éclatait sur ses sanglots. Monseigneur n'y comprenait rien, la soeur converse qui servait s'était recroquevillée dans un angle de la pièce, confondant ces bruits avec des détonations d'armes à feu. Monseigneur n'était plus maître de la situation, il bredouillait :

- "Que se passe-t-il ? Mais que se passe-t-il ? Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous fait ?"

Ce nous n'était pas celui de Son Éminence, mais celui que, dans son désarroi, il essayait d'appliquer à tous les présents pour se sentir moins seul. Charles était calme :

- "Monseigneur, nous avons aujourd'hui vu beaucoup de Karamojong frappés par la famine. Cette jeune femme a été bouleversée par ce qu'elle a vu. Vous nous avez raconté qu'en 1950, jeune prêtre, vous aviez connu une famine semblable dans cette région, puis une autre en 1957. En 1957, cette jeune femme n'était pas née. Elle n'a pas l'habitude de voir de telles choses. Nous non plus d'ailleurs. Elle ne peut pas comprendre qu'après toute la détresse que nous venons de voir, un somptueux repas, comme celui que vous nous servez, puisse être possible."

Monseigneur Boyara sentit comme un voile qui se déchirait. Dans sa surprise de l'instant précédent, et dans la sensation animale d'une attaque, il s'était mis debout. Il se rassit. Coudes sur la table, nappe blanche, noires ses mains et ses avant-bras découverts, ses deux mains soutenaient son front. Ainsi mis, le haut de son corps dessinait un triangle. Lentement, il releva la tête. Son visage était douloureux.

- "Allez voir cette jeune femme, présentez-lui mes excuses. Demandez-lui de prier pour moi."

Puis il quitta la table. Charles demanda à la soeur de le conduire à la chambre de Carmel. Sexe et diable obligeant, quoique fort dévote la soeur sembla incrédule, puis elle se souvint des paroles de l'évêque. Elle conduisit Charles à travers de longs couloirs. Elle lui montra une porte, Charles demanda à la soeur de le laisser seul. Elle sembla étonnée et perplexe, Charles lui fit alors signe de s'éloigner. Elle s'y résigna. Il frappa doucement. Carmel ne répondit pas. Il frappa à nouveau, plus doucement encore, il n'y eut pas de réponse, mais il sentit qu'elle avait entendu, qu'elle avait deviné que c'était lui qui venait vers elle. Il entra doucement. Il y avait de la lumière.

Allongée sur son petit lit de bonne soeur, elle pleurait sans bruit et sans emphase. Au-dessus du vide, elle tendit une main vers lui, il la prit, y posa un baiser doux. Elle lui donna un regard mouillé de larmes. Il s'assit sur le sol, tout près du lit, et attira sa tête vers la sienne, il parla doucement, tout en caressant son front avec ses lèvres. Il déposait de temps en temps un baiser léger sur son front, son bras droit entourait la tête de la jeune femme allongée, il lui caressait l'épaule sans même le savoir, tant il était absorbé par la douceur et l'apaisement que par sa voix il lui voulait donner. Il lui dit ce qu'elle savait, il lui dit qu'il l'aimait. Il lui dit qu'il admirait ce qu'elle avait fait. Il lui dit que l'évêque lui demandait de lui pardonner. Elle tourna son visage vers le sien, ferma les yeux et de ses cils caressa son front en faisant tendrement non et oui de la tête. Elle soupira lentement et profondément. Elle s'endormit bientôt dans la caresse des mots, des souffles et des attouchements légers comme un murmure. Il s'endormit aussi, fatigué par les travaux du jour, apaisé par l'apaisement de la jeune femme. C'est l'ankylose de son bras droit qui une vingtaine de minutes plus tard le réveilla. Son bras était paralysé jusqu'à l'épaule, il dut délicatement user de son bras gauche pour dégager le droit qui, en s'éveillant, devenait douloureux. Elle dormait profondément. Lorsque la mobilité fut revenue dans son bras droit il voulut quitter cette chambre pour regagner la sienne. Il comprit que, seul, jamais il ne trouverait le chemin de sa chambre. Il fut presque heureux d'être obligé de passer ainsi sage, ou peut-être pas si sage, sa première nuit avec elle. Il entendit un pas léger dans le couloir, un frôlement de voile. Il quitta la chambre de Carmel, à regret et sans faire de bruit. Il rejoignit une soeur qui marchait à petits pas vifs et silencieux, elle se retourna avec surprise, mais sans crainte, car elle vit sur le visage de Charles la

splendeur de l'amour. Elle conduisit Charles chez lui; en fait sa chambre était proche de celle de Carmel, mais située dans un couloir parallèle au sien.

Ils se levèrent tôt le lendemain matin. À la fin de leur petit déjeuner Monseigneur parut, il leur recommanda de visiter l'orphelinat de soeur Béatrice, à Kangolé, tout près de la route du Nord qui mène à Kotido puis à Kaabong, dernière étape de leur voyage. Avant leur départ, il resta seul un instant avec Carmel.

Il faisait froid dans le matin brumeux. En traversant la cour de l'évêché, ils entendirent les toux sèches des Karamojong que nourrissait l'évêque. À Kangolé les enfants toussaient encore plus fort, ils étaient une cinquantaine et soeur Béatrice les nourrissait tant bien que mal. La soeur était aimable, Charles ne l'aima pas. Il la trouvait sèche comme le sont certaines lesbiennes. Elle maniait ses orphelins faméliques comme un préfet de pensionnat mène ses pensionnaires tristes et dodus. Il fit un effort pour comprendre que la malheureuse était là, seule, pour faire face à une misère quotidienne, et que bien sûr pleurer sur le sort de chacun et de chacune ne l'aurait menée à rien. C'était vrai, toutefois ni Mengistab ni Roberto ni les autres ne lui avaient laissé une impression de dureté hypocrite, alors qu'avec le même acharnement tranquille ils faisaient face au même drame, avec à leur charge des populations plus nombreuses encore.

Sœur Béatrice était morte quelques semaines plus tôt. Elle s'était aperçue qu'une femme karamojong venait, chaque matin, recevoir une ration fortifiée pour nourrir un enfant famélique. La femme allait de mieux en mieux, l'enfant ne changeait pas. Béatrice s'était aperçu que, du jour au lendemain, le squelette famélique avait changé de sexe. Elle avait compris la ruse atroce de la femme. Elle ne s'en remettait pas.

Ils venaient de quitter Kangolé lorsque le soleil émergea de la brume, instantanément l'air chaud remplaça le froid. Ils approchaient de l'embranchement de Kotido lorsqu'ils virent deux cadavres sur le bord de la route; un camion arrêté; le chauffeur et son aide cachés derrière le camion leur firent signe de stopper. Ils les rejoignirent, les camionneurs montrèrent une masse mouvante au loin: un grand troupeau de bovins traversait la route encadré par un groupe d'hommes solides et armés, ceux-là mêmes qui, un instant auparavant, avaient tué les deux hommes qui gisaient en bordure de la route. Les camionneurs expliquèrent que les pillards qui traversaient étaient des Mathéniko qui poussaient vers des pâturages du nord-ouest un troupeau volé, et que les deux morts étaient des Pian qui avaient eu le malheur de passer par là, au

mauvais moment. En vingt minutes tout fut fait, les pillards et leur troupeau étaient loin. Les photos que Carmel fit de cet épisode de la guerre des vaches ne donnèrent rien, seuls les deux morts étaient visibles, ils avaient été abattus à la "kalach" par ce qui les avait fait reconnaître comme des Pian (la forme de leurs bâtons de marche), et parce que leur chemin en ce petit matin-là passait ici, et pas ailleurs; leurs assassins et les vaches étaient trop loin pour que la photo fût bonne.

Ils retournèrent à Moroto prévenir le gouverneur. Il était absent, le chef de la police le remplaçait. Il prit l'histoire avec philosophie, une philosophie empirique de policier (ou de confesseur): quand, où, comment, combien, dans quelle direction? Ils lui demandèrent s'ils pouvaient continuer leur voyage vers le nord sans risquer de rencontrer cette bande armée sur la route. Le chef de la police réfléchit un instant:

- "C'est leur direction qui compte: nord-ouest avez-vous dit ? (ce qu'ils confirmèrent) Vous, vous allez vers le nord. De plus vous êtes étrangers et vous circulez en voiture. En ce moment il n'y a que les étrangers qui circulent en voiture. Vous ne risquez rien pour le moment. Vous ne faites pas partie de leur guerre, et ils espèrent que bientôt vous nourrirez leurs familles. Vous pouvez continuer votre voyage. Soyez les bienvenus en Ouganda !"

Son message de bienvenue ne se voulait pas ironique. Il avait pris l'habitude de l'anormal, comme n'importe qui, comme un flic des bas quartiers de New York, ou d'un « quartier sensible » comme les Minguettes. À demi rassurés, ils reprurent la route. Quatre heures plus tard, vers onze heures du matin, ils arrivaient à Kotido. Ils allèrent à la mission catholique où les mêmes scènes de foules faméliques attendant de maigres secours se déroulaient. Les mêmes questions furent posées: capacités de stockage, autorisation de stocker, assentiment des missionnaires pour organiser des distributions, nombre de personnes à secourir, prévisions pour l'avenir. L'avenir, les missionnaires n'osaient pas y penser, et lorsqu'ils le faisaient, ils disaient que les premières pluies seraient bientôt là, elles transformeraient les pistes aujourd'hui praticables en bourbiers qui doubleraient ou tripleraient les temps de voyage, quand les déplacements seraient encore possibles. Comme ils n'avaient guère reçu de nourriture pendant la saison sèche, ils avaient peine à imaginer qu'ils pourraient en recevoir davantage pendant la saison des premières pluies. Ils avaient l'étrange sérénité des gens qui attendent un malheur inévitable, et de ce fait, n'ont plus peur.

Carmel notait et faisait des photos. Le Pasteur Jim Rowland

et sa femme Emily les reçurent. Leur mission, elle aussi, avait ses cohortes d'êtres maigres, faibles et implorants. Toutefois, la ferme expérimentale fonctionnait toujours. Ils avaient une cinquantaine d'hectares sur lesquels ils expérimentaient des cultures de sorgho et de maïs. Cela donnait quelque consistance à leurs espérances. Jim et Emily étaient beaux. C'était, peut-être, en raison de leur travail de paysans qu'ils donnaient une impression d'enracinement dans ce paysage qu'ils avaient, pour une part, contribué à façonner. Ils firent visiter leurs champs, rien de spectaculaire pour l'instant, la terre était prête, ils attendaient les premières pluies pour y semer certaines variétés précoces.

À Namalou, Frère Kalachnikov venait juste de semer. À Kotido, tout en parcourant les champs, Jim et Emily expliquaient que tous les Karamojong, à l'exception des Jié, avaient depuis quelques années commencé, sans enthousiasme - sauf les Pian - à s'adonner à l'agriculture. On cultivait le maïs ou le sorgho, chaque culture avait ses avantages et ses inconvénients: les femmes préféraient le sorgho, plus facile à transformer en farine avec les petites pierres à moudre si faciles à porter, qui sont en usage chez tous les nomades et transhumants d'Afrique; les hommes préféraient le maïs dont les rendements étaient meilleurs, et qui demandait peu d'entretien (les femmes appelaient le maïs: "la plante des paresseux"). Le bétail aimait le maïs avant qu'il ne fût entièrement mûr. En revanche, le maïs était dur à moudre avec les meules traditionnelles - à l'exception de certaines variétés de maïs doux, peu adaptées aux sols du Karamoja. Quelques missions s'étaient dotées de petits moulins mécaniques qui permettaient de réconcilier tout le monde. C'était le cas du Frère Armando de Namalou, qui, ici aussi, était appelé "Frère Kalachnikov". Les Pian de Namalou et de ses environs étaient les meilleurs cultivateurs de maïs de toute la région. Ils ne le seraient pas lors de cette saison, car lorsqu'ils allaient dans leurs champs, les Mathéniko de passage les tiraient comme des lapins à la façon dont ils avaient tué les deux hommes de ce matin. Jim et Emily dirent qu'ils n'étaient pas en mesure de fournir plus de trente tonnes de semences de sorgho et de maïs pour cette saison des pluies. Ils estimaient les besoins à trois cents tonnes, compte tenu des faibles capacités de travail de la population affamée et désorganisée par la guerre. Par contre, ils furent en mesure de donner un décompte précis des variétés sélectionnées et à haut rendement qu'il faudrait importer. Charles, John et Carmel prirent note. Charles se promit de tout faire pour, un jour, leur livrer ces graines. Puis ils prirent la route de Kaabong, laissant Emily et Jim sur le petit chemin de leur ferme expérimentale. Ils seront, pour l'éternité, ceux qui ont avec succès introduit la culture du maïs et du sorgho parmi les Karamojong éleveurs de vaches.

À mi-chemin entre Kotido et Kaabong, après une longue piste qui montait en lacets, ils émergèrent sur un plateau qui semblait immense et vide. Le sol était ondulé comme une mer houleuse, régulière, et blonde. Soudain, sur la gauche, Charles qui conduisait vit cinq têtes au sommet de cinq longs cous: des autruches. Elles partirent dans un trot lent parallèle à la trajectoire de la voiture. Bientôt leurs corps émergèrent des vagues de sable, leurs pattes impressionnantes, empreintes de dinosaures, foulaient les touffes d'herbe brûlées et le sable blond, l'harmonie de leur course lente était magnifique. Les quatre femelles étaient brun et gris, le mâle était plus gros, il était blanc et noir. C'était la saison des amours, pour les autruches la chose est saisonnière et prévisible, et le long cou du mâle était d'un beau rouge vif, ce rouge si particulier que les Indiens d'Amazonie disent être la couleur même de l'amour, c'est d'ailleurs la couleur du plumage d'un oiseau qu'ils appellent "L'oiseau de l'amour". Ce même rouge sublime et merveilleux, on le voit parfois comme un halo splendide autour du corps et de la tête des amants qui s'aiment.

Mû par un obscur instinct de chasseur, ou peut-être par la saine et simple joie de prolonger la vision de l'innocente harmonie du mouvement des bêtes, Charles quitta la piste et engagea le véhicule à leur poursuite. Les autruches accélérèrent le trot, puis passèrent au galop en gonflant leurs ailes pour alléger leur course, la voiture entra bientôt dans un nouveau champ de vagues qui entrava son élan, et rendit la poursuite vaine. Il fallut s'arrêter, les cahots secouaient les passagers et leurs corps ballottaient en tous sens, Carmel avait crispé sa main sur l'avant-bras de Charles. Ayant retrouvé leur distance de sécurité, les oiseaux firent halte, et regardèrent avec hauteur la lourde mécanique immobilisée des hommes. Les passagers du véhicule éclatèrent de rire, et Carmel, heureuse, alternativement regardait Charles et les autruches, elle avait posé sa main sur celle de Charles, et Charles regardait Carmel.

Kaabong était la plus grande mission du Nord du Karamoja, les bâtiments de la Congrégation des Pères de Bologne étaient aussi vastes que ceux de l'évêché de Moroto. Le Père supérieur en était un espagnol, le Père Gomez Ortega y Grasset. Il était mince, long de corps et de visage, il accentuait sa verticalité par une barbe pointue qui le faisait ressembler à un noble espagnol peint par le Greco. Il y avait en lui quelque chose du "Grand Inquisiteur" que démentait pourtant la bonté de son regard sombre, ardent et doux. Il les reçut tout de suite et s'enquit de leur mission. Il comprit immédiatement l'importance de la présence de Carmel, il leur proposa de passer deux jours à Kaabong afin d'avoir le temps de montrer à la journaliste

tout ce qu'en retour elle pourrait montrer et expliquer au monde extérieur. Il commença par leur faire visiter la mission, puis le couvent des sœurs. Le lendemain matin, il leur montra les entrepôts, ils étaient immenses, car cette grande mission exploitait une ferme et, en temps normal, servait de centre de ravitaillement à toutes les missions du Nord, ainsi qu'à leurs écoles. De plus, comme l'expliqua le Père Gomez, quelques années plus tôt, il avait reçu un don important de matériaux de construction d'un riche homme d'affaires de Kampala. Gomez avait décidé d'utiliser ces matériaux pour construire des bâtiments mixtes, qui puissent servir de garages pour les camions de la mission, d'entrepôts, voire de grandes salles de réunions. Les bâtiments étaient achevés, et donnaient à la mission une capacité de stockage de vingt mille tonnes environ. De quoi stocker les céréales de toute la population du Nord, environ 150.000 personnes, pour un an. C'était énorme, ce n'était pas connu à Kampala; et cela permettrait de gagner beaucoup de temps dans l'organisation de la logistique. Ce temps qui, ici, n'était pas comptable en argent, mais en vies humaines. Charles eut l'intuition de la présence de Marcel Drale:

- "Connaissez-vous le nom de votre donateur de Kampala ?"
- C'était un Français, Marcel Drale, il est mort il y a moins d'un an. Nous avons dit une messe pour lui et nous ne l'oublions pas dans nos prières. Vous le connaissiez ?
- Non, pas vraiment."

Charles avait menti; par paresse, pour ne pas avoir à raconter une longue histoire; beaucoup par pudeur, afin de ne pas parler de cet homme qu'il aimait, et qui était venu à son secours en un temps où Charles était désespéré. Il regretta son mensonge. Il détestait le mensonge. Il est la première des trahisons et la voie de toutes: la trahison du langage. Il ne put s'empêcher de voir dans cette dernière rencontre avec Drale comme un signe divin, un clin d'œil que parfois l'infini adresse aux hommes. Une leçon qui disait qu'il faut faire, tant qu'il est temps, tout ce que la vie ensuite pourra reprendre, utiliser et transmettre à l'oeuvre immense de notre création.

Pour l'instant, les bâtiments-entrepôts ne contenaient pas grand-chose: un peu de nourriture dans l'un d'entre eux, des livres et des cahiers de classe dans un autre, quelques véhicules dans un troisième. Les autres étaient vides, les voix y retentissaient avec l'écho lugubre que l'on entend dans la caverne de Syracuse qui servait de prison d'état au tyran Denis. Puis le Père Gomez les emmena visiter les campements mouroirs qui s'étaient spontanément établis dans la campagne

autour de la mission. Ici, la campagne était moins aride que dans le Sud, sauf autour de Namalou où un microclimat verdit la plaine. Il y avait encore des buissons et des arbustes qui tachaient de vert le sol rouge et noir; toutefois, tout était sec. Quand on entrait dans ces campements, l'odeur qui courait dans tout le pays vous prenait à la gorge: c'était un mélange de fumée de feu de bois, de sueur, d'angoisse, et de mort. Il s'y mêlait aussi celle des excréments, qui deviendrait dominante lorsque viendraient les premières pluies. À toutes les calamités de l'heure, les pluies ajouteraient les diarrhées, pas de ces chiasses bénignes qui au pire tachent les culottes de coton ou de dentelle. Celles dont on meurt. Chaque jour, les missionnaires de Kaabong servaient 3724 rations à ces camps d'infortune dont les habitants étaient moins malheureux, pourtant, que celles et ceux qui, quelque part ailleurs, plus loin, trop loin, agonisaient ignorés du reste du monde. Environ 2000 rations supplémentaires étaient aussi servies par les autres missions du Nord qui, toutes, étaient ravitaillées par Kaabong. Les missionnaires estimaient qu'ils couvraient un dixième à peine des besoins réels.

La nouvelle de la présence d'une journaliste anglaise s'était répandue dans les campements. Les gens venaient vers Carmel, ils montraient leurs corps décharnés, leurs enfants dénutris et criaient: "Dis au monde des blancs ce que tu as vu!". En effet, seul le monde des blancs pouvait encore les sauver; ou plutôt, éviter qu'il en meure tant que le peuple karamojong cesserait bientôt d'exister. L'Afrique était trop pauvre et désorganisée pour leur venir en aide. Dans le réalisme africain, la famine fait partie de ces choses qui arrivent et qui permettent de faire place au renouvellement des choses (sans que l'on s'attarde aux souffrances des victimes de ce renouvellement): exit les Karamojong éleveurs de vaches et pillards, bienvenue aux agriculteurs qui prendraient leurs terres (les Hollandais, dont le réalisme approche celui des Karamojong, ont un proverbe qui dit: "la mort de l'un est le pain d'un autre", la France, plus ambiguë, se contente énigmatiquement de dire que "le malheur des uns fait le bonheur des autres"). L'histoire du continent africain, celle que les mythes transmettent, était remplie de ces affaires dont les Pygmées de la Grande Forêt, et bien d'autres, avaient fait les frais. La sentimentalité des Occidentaux ne regarde pas le monde ainsi, elle s'apitoie, compatit, essaye de faire quelque chose en un premier frémissement de générosité, car quelque chose est fait à condition de ne pas remettre en cause ce que l'Occident appelle sa réalité; dans le cas contraire, c'est la dureté de l'Occident qui l'emporte. Aujourd'hui cela s'appelle "la loi du marché", elle est faite par le plus fort. La douceur de l'Afrique est ailleurs, elle est dans un modeste *carpe diem*, qui fait que tout sourire est totalement donné, comme s'il

devait être le dernier. La douceur africaine est incapable de combattre le mal, ou de concevoir activement le bien, la sentimentalité occidentale s'arrête trop vite en chemin: ainsi allons-nous tous en ce monde, que nous laissons inachevé, et qui porte et attend notre éveil.

Le soir, après le repas, dans le grand réfectoire où l'on dînait avec les soeurs (ici elles n'étaient pas uniquement les soubrettes) Carmel enregistra le Père Gomez qui expliqua la famine; la situation présente; la catastrophe prévisible et prévue pour la saison des pluies, qui, dans deux mois battrait son plein; les quantités de vivres dont ils avaient besoin pour éviter que ce drame ne frappât toute la population du Karamoja. Il parla bien. A la fin de l'interview Carmel était heureuse. Elle dit qu'elle pensait réussir à se faire diffuser par la BBC. Le plan de Mélissa et de Baïssa prit forme ce soir-là.

Le lendemain matin, le départ eut lieu à l'aube. Ils avaient pour projet de traverser une grande partie du Karamoja du nord au sud, puis, selon l'état de sécurité des pistes, passer au Kenya et s'accorder une nuit de repos, et une matinée de détente à Kaptigate, avant de rentrer à Kampala pour les uns, et, pour Carmel de repartir sur Nairobi. Ils prirent le petit déjeuner dans le grand réfectoire avec les religieux et les religieuses. On parla de l'avenir, c'est-à-dire de cette saison des petites pluies qui allait venir et qui constituait l'horizon des plus grands malheurs prévisibles. Le Père Gomez était pessimiste comme tout le monde. Toutefois, il avait foi en la Providence qui - disait-il - avait guidé Carmel jusqu'à Kaabong et l'aiderait encore afin que le message qu'elle portait mobilise les efforts de tous. Deux semaines plus tard, soit trois jours après que la BBC eut passé son interview avec Carmel, il aurait confirmation de ses espérances, car il recevrait la visite d'un représentant de l'Union Européenne, puis ce serait celle d'un attaché de l'ambassade des États-Unis, puis un envoyé du Haut Commissaire britannique. Viendrait un temps où tout le monde voudrait faire son tour dans le Karamoja, un peu comme les chiens font le leur le soir. Les personnalités feraient les leurs avec des photographes, des télévisions, et en hélicoptère.

Le soleil se levait alors qu'ils quittaient Kaabong et que les Karamojong des camps s'éveillaient en toussant, pour une nouvelle journée d'attente de leur seule ration quotidienne; ou ne s'éveillaient plus, étant passés dans la nuit d'une situation de demi-vie à celle de mort clinique, puis, très vite, à celle de franc-cadavre, aubaine des hyènes et des vautours. Des vautours, il y en avait partout. Ils tournoyaient en vols lents, planant dans le ciel vert et bleu de Kaabong.

La route du retour fut belle, elle inversait le mouvement apparent du paysage vu lors du voyage aller, et permettait de découvrir d'autres aspects de son âpre et grandiose beauté. D'une seule traite, ils firent Kaabong-Amoudat. Amoudat est un gros bourg ougandais presque sis sur la frontière avec le Kenya, il est peuplé en majorité de Souk, que l'on appelle les Pokot au Kenya. Il y avait là un hôpital et une grande mission qui faisait partie du réseau des missions catholiques du sud du Karamoja, dont Namalou, Nabilatouk et Lorengetouat étaient les autres points d'appui. La région était aride. Par son climat, elle faisait partie de la zone semi-désertique de la "Rift Valley", peuplée, entre autres, par les Turkana, chers à l'écrivain Zezingler. Il arrivait que les Turkana entrent en guerre contre les Karamojong - ou l'inverse - et que les Suk servent d'herbe à ces éléphants de combat, illustrant à la perfection un proverbe local, qui datait du temps où il y avait encore des éléphants dans la région: " Quand les éléphants se battent, c'est l'herbe qui souffre le plus ". Ils firent halte à la mission, c'était une série de petits bâtiments ocre, comme la poussière qui recouvrait tout le paysage. Il y avait un Père du nom de Marcello, il avait un visage très bronzé, les quatre autres pères n'étaient pas là, ils étaient en tournée dans leur vaste paroisse. Même à l'intérieur de la mission, à l'ombre fraîche des bâtiments, Marcello portait des lunettes de soleil. Une Sœur était avec lui, elle avait pour doux nom celui de Rosario, Rosaire, un nom de religieuse, mais on pouvait y entendre l'évocation d'une rose pathétique portée par les courants d'un fleuve hispanique. C'était une belle femme, dont le teint mat faisait ressortir le bleu doux et lumineux de ses yeux. Elle était bien faite - mais on ne voit pas pourquoi le Seigneur choisirait systématiquement les plus moches - toutefois, religion et mission obligeant, elle ne se rasait pas les jambes qu'elle avait velues, comme la nature l'avait voulu. Rosario était la mère supérieure du couvent des sœurs. Il était évident que Marcello avait des difficultés de vision, et Rosario l'aidait à surmonter son handicap. On échangea des nouvelles sur tout le Karamoja, sur les Suk qui commençaient à subir les attaques des Karamojong, sur la sûreté relative de la piste qu'ils allaient emprunter et qui longeait la frontière. Elle n'était vraiment sûre qu'à partir de Kongelaï, où commençait le territoire totalement, en permanence, de jour comme de nuit, contrôlé par les autorités kenyanes. Ils auraient donc une soixantaine de kilomètres "délicats"; après il n'y aurait plus aucun danger. La route n'était pas bonne, c'était une piste défoncée, et par endroits, ensablée:

- "Ne tombez pas en panne, le coin est plein de lions, ici nous vivons entourés de lions. Remarquez, ils sont moins féroces que ceux des casernes du village, les "lionceaux" de l'UPC qui viennent de prendre garnison pour garder la frontière et nous

tuent plus de Suk que les Karamojong."

Comme toujours dans cette région de dénuement, les religieux les invitèrent à partager leur repas, ils l'annoncèrent frugal *per forza*, mais également parce que les trois voyageurs ne devaient pas s'attarder avant de reprendre leur longue route. De temps en temps, Rosario aidait Marcello à trouver son pain, son verre, sa nourriture, il prit conscience de la gêne qu'éprouvaient ses hôtes:

- "Rosario, pour mes yeux, raconte-leur ce qui m'est arrivé."

Et Rosario la Belle aux yeux doux et clairs raconta:

- "C'était il y a deux mois, une soeur a trouvé un cobra dans la cuisine. Elle a fermé la porte, elle est venue affolée me chercher. J'ai peur des serpents. Je suis venue chercher Marcello."

Elle eut un regard d'affection pour le missionnaire, qui visiblement était son ami, son confident, son confesseur peut-être. Il n'y avait là rien d'équivoque, une évidence: ils vivaient leur vœu de chasteté dans la sérénité. Remettre les sexes à leur place, c'est simplement en jouir en plénitude, ou, si on le peut, s'en passer joyeusement.

- "Et moi je suis venu, nous avons une lance pendue en trophée dans le vestibule, je l'ai prise. Le cobra était toujours dans la cuisine, il avait dû y chercher l'ombre et l'humidité. Il s'est dressé contre le mur, capuchon déployé comme le font les cobras qui attaquent. Il faisait un mètre soixante-deux (nous l'avons mesuré après), il était gros comme mon avant-bras, et moi je l'ai embroché avec la pointe de la lance et je le maintenais contre le mur de la cuisine, j'ai d'ailleurs fait un trou dans le crépi. Après quelques minutes je l'ai cru mort, j'ai voulu le voir de plus près, je le maintenais contre le mur, je me suis penché, je suis arrivé au niveau de sa tête, j'ai vu l'éclat de ses yeux, il a craché son dernier venin dans les miens. J'ai été aveugle pendant un mois, je le serais encore si, il y a trois semaines, un vieux médecin traditionnel karamojong ne m'avait pas soigné, et depuis j'y vois chaque jour un peu mieux."

John demanda: "et comment vous a-t-il soigné ?"

- "Au début, je ne sais pas très bien, j'avais trop mal. Mais dès le deuxième jour, la douleur était partie. Il me versait une sorte d'eau sur les yeux et chantait des litanies au grand dieu Mougou, c'était très beau, il chantait: " Toi qui as créé le serpent, retire-lui le serpent de ses yeux." "

Marcello sentit plus qu'il ne vit la surprise de ses hôtes, il eut une parole surprenante:

- "Vous savez, l'Afrique est vaste, et le Monde aussi, en matière de miracle - si toutefois c'en est un - il ne faut pas être trop regardant."

Ils quittèrent le convalescent et son cobra, ils le laissèrent avec sa mère supérieure qui le guidait encore et le couvait de son regard beau, doux et fort.

Au soleil couchant, ils atteignirent Kitale, la première grande ville kenyane de la région. Avant, ils avaient traversé Kongelaï et s'étaient effectivement sentis au Kenya, même s'ils n'avaient eu à franchir aucune frontière symbolique marquée par un contrôle douanier. Comme l'on sait, l'univers est divisé par autant de frontières que l'esprit en peut concevoir: elles sont climatiques, botaniques, zoologiques, épidémiologiques, géologiques, politiques... et autres; elles se juxtaposent les unes aux autres et coïncident parfois, le tout dans un méli-mélo surprenant où l'esprit trouve son compte puisqu'il peut ainsi créer de l'ordre où, sans lui, les choses seraient sans mots.

Imperceptiblement, ils étaient passés d'un état à l'autre. Il s'agissait bien d'une affaire d'état: passer de l'état de guerre à l'état de paix. C'est en traversant le village de Kongelaï qu'ils avaient pris conscience du fait qu'ils avaient quitté la guerre pour entrer dans une zone de paix. Plusieurs kilomètres avant ce village, ils s'étaient arrêtés à Karita pour y faire viser leurs documents de voyage, et, officiellement, entrer au Kenya. Ils n'avaient pas conscience du moment précis où la guerre avait cessé pour faire place à l'état de paix. La transition s'était faite, peut-être entre Karita et Kongelaï, ou encore, entre Kongelaï et Métembour, lorsqu'ils avaient croisé des hommes et des femmes qui semblaient marcher sur la piste comme la flèche et la tortue du paradoxe de Zénon. C'était pourtant vrai qu'ils ne marchaient pas comme ces autres marcheurs parfois croisés dans le Karamoja à l'approche des bourgs et des villes. En apparence, les allures étaient les mêmes, les vêtements peu ou pas différents, c'est-à-dire réduits le plus souvent au minimum. Les femmes portaient sur leur tête des objets identiques à ceux qu'elles portaient de l'autre côté: un fagot de bois, un panier, une bassine ou un seau en émail ébréché. C'était presque la même chose, mais ici, la paix rendait tout différent. On respirait mieux, il y avait comme de la liberté dans l'air (celle définie ainsi par Montesquieu: "La liberté est cet état où aucun citoyen n'en craint un autre"); et si l'on ne pouvait pas dire

de quoi il s'agissait, on avait l'expérience du contraire: la guerre, et les ailes du désir de meurtre qui se laissaient porter par les courants ascendants du Karamoja, avant de fondre sur des milliers de victimes dont le destin était en apparence scellé. Quelque part, après Karita, ils étaient sortis de l'ombre que les ailes du malheur projetaient au sol. À quelques minutes, voire à quelques secondes les uns des autres, chacun d'eux avait eu un soupir doux de soulagement animal.

À Kaptigate, il y avait des chambres avec cheminée pour tout le monde, mais il était trop tard pour goûter au charme caché de la cérémonie de l'allumage du feu. Il était déjà neuf heures lorsque, après une douche méticuleuse, ils se retrouvèrent propres et frais dans la grande salle à manger, avec ses lambris, et ses colonnes en fonte. Ils avaient faim et le repas fut presque silencieux. Charles s'était rasé, la sensation oubliée du propre le rendait serein. Ils étaient étonnés d'être là, en ce lieu paisible où un feu de cheminée ajoutait une touche de confort archaïque, et joyeux. Une joie contenue, comme domestiquée par l'entassement économe des bûches, que des flammes bleues et rouges léchaient en silence. Ils échangeaient quelques sobres propos sur ce qu'ils feraient bientôt, sur ce qu'ils espéraient réussir. Entre les silences de la conversation, ils pressentaient le regret de la séparation prochaine. Ils baignaient cependant dans une douce fatigue, une paisible lassitude qui mettait le corps et l'esprit en repos, ouvrant tout grand fenêtres et portes au désir.

Carmel et Charles n'en avaient pas encore pris conscience. Ils étaient côte à côte, et par delà leurs maigres propos les côtés de leurs corps qui étaient les plus proches se frôlaient, se touchaient parfois, comme par mégarde. À chacun de ces contacts fortuits, ou plutôt: à chacune de ces coïncidences non fortuites, ils réagissaient en deux temps. Au premier, ils fuyaient au plus vite ce contact qu'ils n'avaient pas voulu vouloir; au second, leur désir montait d'un cran. Bientôt, il leur sembla que leurs corps occupaient tout l'espace qui les séparait, et il leur fut impossible de faire le moindre mouvement sans que, subrepticement, ils s'étreignent. Sous la table, la loi de la gravitation universelle s'en mêla et leurs pieds et genoux - le droit pour l'un, le gauche pour l'autre - s'emmêlèrent, devenus comme folles planètes sorties de l'ellipse régulière de leur course, s'éprenant et se lâchant dans des cieux trop bien réglés, qui assistaient, complices sans doute, au désordre créateur qu'est l'amour.

Comme toujours lorsque de grandes et singulières choses surviennent, le reste du monde, y compris Wumphey qui leur faisait face, ne voyait rien du prodige qui pourtant

s'accomplissait devant lui. Le repas à peine terminé, Carmel prit congé pour aller se reposer.

Quelques minutes plus tard Charles quitta la table. À la porte de Carmel, il frappa doucement, ainsi qu'il l'avait fait dans le couloir de l'évêché de Moroto. Elle ouvrit, il n'y avait pas de lumière, mais dans la cheminée vide elle avait allumé une bougie longue et blanche comme le serait la nuit. La bougie répandait dans la chambre aux murs blancs une lueur douce et dorée, propre à magnifier les ombres et les corps. La belle amoureuse attendait son amant. Elle le fixa de haut, du haut de son désir, Carmel qui n'était pas très grande devint beaucoup plus haute. À elle aussi son homme sembla plus grand alors qu'ils s'embrassaient, et faisaient voguer des gondoles sur l'eau du désir qui leur était venu en bouche. Sa langue était si douce et parfumée qu'il lui semblait sucer un noyau de mangue mûre, fondant et charnu. Ces baisers de Venise échangés dans le silence des soupirs, des murmures sans paroles, barcarolle, et des souffles sur les eaux exacerbèrent le désir, il dansait avec les ombres qui caressaient les murs blancs. Un à un il déboutonna les boutons en fleurs de sa chemise, elle eut un geste vif pour se déprendre de ses bras et vivement déboutonner ses manches. Un instant plus tard, la chemise, qui était sans grâce, tombait gracieusement à terre, la dernière manche s'attarda un instant au délicat poignet de la belle. Elle portait encore son short de fille de la brousse au repos, et son soutien-gorge; sa taille et ses seins étaient magnifiques, le soutien-gorge tomba dans un geste délicieux où ses bras et ses mains se joignirent en prière pour laisser glisser l'objet délicat qui combat les effets de la pesanteur. Ce mouvement comprima ses seins, et accentua la profondeur de sa gorge. Elle s'était légèrement penchée en avant, ses cheveux dorés blonds et roux caressaient son dos alors que deux mèches de part et d'autre de son front faisaient une cascade de lumière qui se balançait dans la pénombre, lumière d'une Vénus rejoignant les flots de Paphos. Il tomba à genoux, et les mains grandes ouvertes saisit ses seins qu'il embrassa avec chaleur et délice. Carmel embrassait les cheveux de Charles et lui caressait la nuque, une boucle de ses cheveux caressait la joue de Charles. Elle passa une main dans le col de sa chemise et lui caressa le dos qu'il avait en sueur, elle jouait avec l'eau comme rosée du matin et s'agaçait de la chemise, qui en effet n'avait plus à être là. Elle dit à voix basse: "Attends !", et releva le buste; toujours agenouillé il leva la tête vers elle et vit la splendeur de son corps droit au dessus de lui. Oh, le doux balancement de ses seins aux tétins durs dont les mamelons clairs étaient contractés comme framboises presque mûres. Il se releva, elle le déshabilla, et, lui, il fit glisser les dernières pièces de tissu qui, sur elle, couvraient les origines du monde.

Quand les êtres s'aiment, ils ne se refusent à rien. Tout ce qui se passait dans la chambre ressemblait aux gestes, succions et caresses auxquels les films x nous ont habitués. Une différence pourtant, ils s'aimaient et cela changeait tout. Amour sorcier, qui savait qu'une seule nuit leur serait donnée. Ils voulaient faire de cette seule nuit quelque chose qui ressemblât à l'amour de toute une vie, se donner tant de souvenirs que quoi qu'il advînt à l'avenir des amours et du reste, plus jamais à eux-mêmes, ou aux autres, ils ne puissent dire: "On ne m'a jamais aimé !".

En effet, de l'amour il y en eut beaucoup, du plaisir aussi, et l'un n'était que l'autre face de l'autre. Charles était guéri de ses malheurs d'autrefois. Sa virilité retrouva ce qu'avant le temps du malheur, il avait appelé par sottise positiviste: "Le contrôle du désir", et que les Chinois plus poétiquement nomment: "Le jeu du vent et des nuages". Il s'agit tout simplement de faire en sorte que les nuages promettent sans cesse la pluie, et que le vent, au dernier instant, diffère l'orage, sans que jamais par le vent les beaux nuages du désir ne soient dispersés. Comme pour toute chose terrestre, on y peut réussir par deux chemins, celui du bas et celui du haut: c'est d'ailleurs le message que donne depuis le XIIIe siècle cet étrange personnage au portail du vice et des vertus de la cathédrale de Strasbourg. Le chemin du bas est celui du mépris de la femme, celui où l'on fait la haine en faisant l'amour sans amour. On y peut réussir par le chemin du haut. Lorsque l'amour est tel que le jeu du vent et des nuages devient le jeu des enfants qui s'aiment. Alors le jeu de l'amour donne aux corps leur vraie couleur, le rouge vermeil de l'oiseau de l'amour. Cette nuit-là, le rouge merveille qui colorait la chambre ne devait rien à la bougie, qui banalement se contentait de magnifier les corps. C'est à l'aube que l'orage vint, il y eut du bruit, et leurs cris se mêlèrent aux chants triomphants des coqs.

Ils s'éveillèrent vers neuf heures, ils avaient peu dormi, ils se sentaient bien pourtant, ils se mirent debout et furent alors comme étourdis tant leurs jambes étaient faibles, d'un commun accord ils se recouchèrent, refirent l'amour, de façon rapide, et en position banale, celle dite "du missionnaire". Pour se dire adieu en un geste de politesse amoureuse qui fut digne de ce qu'ils avaient vécu. Ils se relevèrent, les jambes étaient toujours en coton, mais petit à petit les mouvements de la marche qui, de façon simple et parfois harmonieuse rythment nos déplacements sur la surface du globe, prirent le pas sur le souvenir que les corps avaient gardé des mouvements vifs ou lents de la geste amoureuse. Il fallut partir, faire vite des bagages vite faits. Charles retourna dans sa chambre au lit

inutilisé, à l'odeur insipide. Il rassembla ses effets, et revint voir Carmel. Leur chambre sentait l'amour, les parfums mêlés de leurs corps, leurs humeurs aux senteurs subtiles et fortes: fortes pour tout autre qu'eux-mêmes, subtiles à eux seuls. Charles parla à Carmel des parfums de leur amour. Par pudeur, pour ne donner à personne accès à leur mystère, elle ouvrit la fenêtre et aéra la chambre, lentement dissipant dans l'air encore vif du matin tous ces parfums qu'ils seraient désormais seuls au monde à connaître; et qu'ils oublieraient, faute de pouvoir les re-connaître. Nouvelle expression de politesse amoureuse, celle d'après l'amour est l'inverse de celle d'avant l'amour: ils ne s'étaient pas lavés.

C'est à Eldorette qu'il la vit s'éloigner dans le taxi qui l'emportait à Nairobi, il perdit de vue sa belle chevelure dorée, il perdait à jamais son parfum de rousse, doux comme la flamme de sa toison. Le retour sur Kampala fut triste. Charles pensait que chaque tour de roue du véhicule l'emportait un peu plus loin de celle qu'il aimait, alors qu'elle dans un taxi imbécile était soumise à la même roue d'infortune d'un karma de pacotille. Il pensa plusieurs fois tout changer, s'arrêter là, faire retour vers elle, imposer à la vie un cours qui ne fût que l'expression de sa seule liberté. Sa liberté à laquelle il venait de donner un nom de femme. Et pendant qu'une seule terne et banale question l'obsédait: "Faut-il à un amour sacrifier sa vie ?", la roue tournait. Elle tournait, Charles n'avait pas compris que cet amour était un don du ciel, le ciel avait repris ce qu'il avait donné.

À Kampala, les premiers jours qui suivirent leur retour furent un tourbillon d'actions. Il fallut rendre compte à Mélissa de la mission accomplie; rédiger un rapport; organiser des convois de vivres, avec peu de vivres et en faisant des achats locaux à des prix exorbitants. Les denrées devaient être payées au taux de change officiel. Cette solution n'en était pas une, elle n'aboutissait qu'à engraisser quelques marchands, des fonctionnaires et des politiciens, sans toutefois permettre de nourrir tous les affamés. Ils essayèrent de négocier avec les autorités issues du coup d'État un taux de change plus réaliste, afin de réduire le coût des achats sur les marchés locaux. On leur répondit: "Le Conseil Provisoire de Restauration de la Démocratie n'a pas pris le pouvoir avec le peuple, pour légaliser la pratique du marché noir!". À croire que l'on payait armes et munitions en ces shillings nationaux à cours forcé qui, hors de la fiction qu'était l'économie nationale, ne valaient pas tripette.

Toutes ces affaires allaient cul par-dessus tête, car c'est en devises du marché noir que l'on payait ce qui nourrissait la guerre, et en devises à cours forcé que l'on payait ce qui nourrirait les hommes victimes de la guerre. À cela, il fallait ajouter les trafics des deux Acholi de Kampala qui nourrissaient frauduleusement leurs compatriotes. Au portail des vices et des vertus on ne s'y reconnaissait plus.

Il fut décidé avec Mélissa de concentrer tous les efforts à la consolidation du plan d'action de 18 millions de dollars. Tant de travail et de tensions ne laissèrent pas beaucoup de temps à Charles pour penser à son amour. Et quand cela advenait, le soir, parfois, dans sa petite chambre de la villa de Princess Ann drive, il était trop épuisé pour avoir la force de souffrir dans sa chair du manque que lui causait l'absence de sa belle amoureuse. Il y revint pourtant, quelques jours plus tard, lorsqu'il entendit à la BBC la voix de Carmel interviewer le Père Ortega. Il fut d'abord tout à la joie de sa réussite. Il l'aima davantage. Mais ce surcroît d'amour tourna en amertume, alors qu'il songeait que cette victoire était payée du comptant de leur amour. D'autres payaient plus cher.

C'était le milieu de l'été; en France, en Europe et ailleurs, les " petits roberts " de Zizi la Tigresse, ou leurs équivalents, commençaient à tomber dans l'oubli. La presse n'avait pas de gros titres à se mettre sous la dent. Le Père Ortega, puis les articles - et les photos - de Carmel éveillèrent les rédactions: "Le curé, il est bon!". Alors on envoya les correspondants des grandes agences: United Press, Reuter, Agence France Presse... Puis les envoyés spéciaux, car la mort faisait recette, et la noria du grand cirque médiatique se mit à tourner. Ce fut au tour de Vanlinden d'accompagner les

journalistes, son style de baroudeur cynique au grand coeur faisait bien sur les photos, et il passait bien à la télévision. Un jour pourtant, Vanlinden rentra furieux. "Je n'y vais plus ! Je n'y vais plus !" criait-il dans les bureaux de la GECA. Tout le monde s'était rassemblé, y compris Olaf Karlson qui, le masque grave, demandait à Vanlinden de s'expliquer, ce qu'il fit, après que Fiona lui eut avec douceur demandé de s'asseoir :

- "Je suis tombé en pleine guerre. J'avais un journaliste anglais avec moi. J'étais sur la route, après le passage de la Mouchilmakéte, je n'étais plus très loin de Nabilatouk. Une roquette de RPG a frôlé le capot de la voiture, elle a dû exploser à cinq mètres de moi. Il en tombait d'autres, un peu partout; ça tirait aussi ! J'ai dit au chauffeur d'accélérer. Nous avons fait cinq cents mètres. J'ai vu des soldats et des miliciens sur la route - ils viennent d'installer une petite garnison à Nabilatouk - ils m'ont dit de continuer. Ce que j'ai fait. À Nabilatouk, j'ai demandé aux missionnaires si la route du Sud, celle qui passe par le plateau du mont Kadam, était sûre; ils m'ont dit que oui. À l'embranchement, après Nabilatouk, j'ai pris au sud pour sortir au plus vite du Karamoja, et je suis rentré ! Et je n'y vais plus ! Je ne suis pas ici pour me faire tuer ! Cela n'est pas dans mon contrat ! Je n'y vais plus !"

On aura compris qu'il ne voulait plus y aller et c'était son droit. Charles se disait qu'un jour ou l'autre quelque chose du même genre lui arriverait. S'il avait de la chance, comme John venait d'en avoir, il s'en sortirait. Et dans ce cas, irait-il encore, ou n'irait-il plus ? ... il était incapable de le dire. L'autre John, Wumphey, avait les mêmes pensées, mais lui, il savait qu'il y retournerait de toute façon. Il aimait ce risque, cela lui donnait l'occasion de s'aimer un peu, lui qui n'éprouvait à son propre égard qu'une sentimentalité un peu mièvre, mais pas cet amour de soi simple et sain, qui, s'il ne fait pas la joie de vivre, aide à la trouver : pour aimer les autres « comme soi-même » il ne faut pas mépriser son « moi ». Lui, qui avait beaucoup de femmes, n'en aimait aucune, sauf Fiona, qu'il n'aurait jamais. Il avait tressailli en voyant la sollicitude que Fiona avait montrée à l'égard de Vanlinden, lorsqu'elle lui avait demandé de s'asseoir. Son geste n'avait pas été seulement naturel, il y avait un plus, et ce plus, l'amoureux malheureux savait qu'il signifiait que Fiona avait choisi John Vanlinden.

John Vanlinden ne retournerait plus dans le Karamoja, Karlson l'affecta à d'autres tâches, il s'occuperait avec Fiona des activités qui étaient développées dans d'autres régions du pays. Il était admis qu'il pourrait toujours changer d'avis.

Le soir, lorsque Fiona, les deux John et Charles se retrouvèrent à la maison de Princess Ann la "défection" de John fut au centre des débats. Wumphey était le plus véhément, Charles était avant tout ennuyé à l'idée que l'absence de John se traduirait par un surcroît de travail pour Wumphey et pour lui-même. Fiona défendait John, et Wumphey faisait ses reproches pour une raison qui n'avait rien à voir avec celles qui avaient poussé Vanlinden à abandonner, et tout à voir avec celle qui portait Fiona à défendre John. Charles avait perçu que la querelle était faussée. L'imbroglio sentimental de Wumphey l'agaçait, d'autant que Carmel avait éteint toute velléité d'idylle entre lui et Fiona. C'était donc avec bienveillance (tout amoureux perçoit dans l'amour des autres un reflet du sien) qu'il voyait Fiona et John commencer un rapprochement amoureux dont, après tout, Wumphey ne faisait les frais que dans sa seule imagination, puisqu'après tant de mois passés dans l'intimité de Fiona, il n'avait pu la décider à monter dans son petit bateau. Le souci de Charles était d'ordre pratique: comment, à deux, lui et Wumphey, parvenir à monter ce programme de 18 millions; et surtout, si ce dernier devenait opérationnel, comment l'organiser et le gérer? Comme il était nouveau dans ces affaires, un vrai bleu en somme, et que ses compagnons n'étaient guère plus expérimentés que lui, il avait fini par se dire que puisque toutes ces choses le dépassaient "il feindrait d'en être l'instigateur".

Charles quitta la table et le débat, se contentant de dire qu'il comprenait John, n'avait rien à lui reprocher, et, finalement, trouvait sa décision, sinon courageuse, du moins honnête. Dans l'obscurité de sa petite chambre, dans son lit de bonne soeur fait pour être allongé et seul - ou à la rigueur pour une rencontre imprévue et acrobatique - il songea au Karamoja "S'ils me tuent, comment me tueront-ils?"

Il y avait les lances à larges lames, les javelots de chasse et de guerre, les flèches barbéés difficiles à extraire - les Karamojong ignoraient les techniques des poisons - les bâtons, les massues en bois lourds, les couteaux et les poignards classiques; puis les armes modernes: les grenades défensives, il y en avait peu; les RPG, beaucoup de bruit, peu de dégâts, sauf contre un véhicule ou en milieu clos; et les balles des Kalachnikovs: petit trou pour entrer, gros trou pour sortir (sauf miracle balistique). Manquait à cet inventaire ces fusils locaux faits d'un tube en métal inox dont une organisation caritative qui avait des fonds, mais manquait d'imagination, avait inondé le pays pour donner aux ménages l'eau courante: une extrémité en était soudée, et un clou était le percuteur de l'unique cartouche de kalach qui servait de projectile. C'était une arme dangereuse pour le tireur - la pétoire explosait souvent - mais statistiquement, elle était

plus dangereuse encore pour la cible, surtout si elle avait le malheur de se trouver à moins de cinq mètres du tireur. Tout compte fait, cela aurait pu être pire, car les Karamojong n'étaient pas des SS, même s'ils portaient la fierté de leur sang un peu loin. Ils ignoraient la torture. Par contre, les miliciens des lionceaux, plus fins, plus civilisés, connaissaient et employaient diverses techniques où la lenteur de la mort nourrit la rage du meurtre. Mais, bien vite, Charles s'aperçut qu'il tournait en rond. La souffrance de la torture ne s'imagine pas, elle ne peut que se vivre; et ceux qui l'ont connue - pour notre époque, et en Europe, il s'agit généralement des rescapés de nos cousins germains - disent que son imagination est parfois plus terrible encore que la torture elle-même (mais là, personne ne demande à voir). La mort non plus n'est pas imaginable, comme tout ce qui compte, elle est unique, et singulière à chacun et à chacune, comme naissance et orgasmes.

C'est pourquoi la raison tient peu de place lorsqu'il faut choisir entre les chemins de la vie probable et ceux de la mort probable, voire certaine. Il n'en était qu'aux probabilités, c'est-à-dire au choix de la résistance ou de l'abandon. L'abandon peut avoir sa noblesse, mais on n'en connaît le plus souvent que l'infamie, qui sait fort bien se draper dans des formules ronflantes et vides comme "Ne pas ajouter la guerre à la guerre!" Il y a aussi les malins qui résistent en faisant croire qu'ils collaborent, ou qui collaborent en faisant croire qu'ils résistent. D'autres enfin qui ne s'y retrouvent plus très bien mais glissent sur les flots troubles, au gré des vents gonflant leur importance: Paul Claudel déposant ses souliers de satin à la botte de l'occupant. On pleure de pitié ou de rage en lisant " D'un château l'autre ", on ne sait s'il faut rire ou pleurer en allant d'une ode à Pétain à une autre à la Résistance, écrite par Claudel, le poète foudroyé, et c'est dans ce vaste entre-deux que l'homme est méprisable. Heureusement, il y a toujours les inclassables: celles et ceux qui ne résistent pas au nom d'un devoir qui échappe à tout jugement. Nous ne choisissons pas lorsqu'il s'agit des choses qui nous dépassent. Peut-être sommes-nous tout simplement choisis, ou rejetés, par ces grandes affaires où se joue le destin des êtres humains. Et la liberté se cache, non dans ce qui ressemble à un choix, mais dans le fait que le choisi ou le rejeté accepte ou se révolte contre un choix qui, ailleurs, a déjà été fait.

C'est alors qu'il repartit dans le Karamoja. C'était une mission brève, pour contrôler les stocks et les besoins en nourriture, et préparer le plan de Mélissa, qui commençait à prendre forme depuis que Paul Nganga avait dû l'accepter sous la pression de la presse internationale, et celle de Mélissa.

Cette revanche posthume du Président Baïssa, avec une infinie tristesse, satisfaisait la belle Mélissa. En effet, tout progressait au mieux. Malheureusement, les actions des êtres humains avaient pris un temps de retard sur les rythmes de la nature, et ce temps ne se rattraperait jamais, il faudrait tendre des cadavres au dessus du gouffre sans pitié et sans fin pour se frayer un improbable passage au-dessus du vide de l'action non prise à temps. Payer le prix du péché originel, recommencer l'acte fondateur du Christ.

Une politique active vis-à-vis de la presse internationale faisait, comme on le sait, partie du plan de Mélissa. Charles accompagnait un photographe japonais, ainsi que son assistante. Cela devait être un voyage sans histoire: visite des missions-relais du Sud et du centre du Karamoja, Namalou, Nagapiripirite, Amoudat.

Plus la saison des petites pluies approchait, plus la situation devenait désespérée. Les centres administrés par les missions servaient d'indicateurs à l'intensité de la crise, ils recevaient de plus en plus de monde. Pour l'heure, faute de vivres livrés assez vite et en quantités suffisantes, le plan de Mélissa n'était pas pleinement opérationnel. Il n'était pas encore possible d'utiliser les centres gérés par les missions comme des relais pour inonder la région de nourriture, et stopper la famine. Pour l'instant, ces centres n'étaient que des mouiroirs utilisés comme miroirs afin de montrer au monde que cette famine existait bel et bien, et non - comme l'avait dit le gouvernement - dans l'imagination d'experts peu habitués aux réalités africaines. Kenzaburo Oé était un des grands noms de sa profession au Japon, il était un grand photographe. Pour ce sujet, il avait décidé de travailler en noir et blanc, et de pousser ainsi le réalisme des corps moribonds jusqu'à l'essence ombre et lumière de l'univers, reprenant le cheminement des sculpteurs espagnols du XVIIe siècle qui dans l'ivoire sculptaient le corps du Christ et dans l'ébène sa croix: case blanche, case noire - jamais grise, car le gris une fois décomposé à son dernier soupir montre une succession de points blancs et noirs. Le gris est toujours une illusion de la vision et de l'esprit. Kenzaburo Oé avait une assistante, très dévouée, très "polie-courbette", très japonaise, discrète - trop, car bien qu'elle fût jolie, on ne pouvait s'empêcher de ne la pas remarquer. C'était le résultat de cette éducation des femmes nippones auxquelles on apprend au plus tôt à "ne pas être le clou qui dépasse de la planche", ce proverbe soleil-levantin s'applique aussi aux hommes-clous qui le suivent au pied de la lettre, en se faisant marteau chaque fois qu'une femme fait le clou du numéro, ce qui n'arrive presque jamais.

Au Japon, on a l'impression que chaque être est le marteau de l'autre, et lui " rive son clou ", par sa simple présence: un monde sous l'absolu contrôle d'une violence virtuelle, qui ne devient réelle que par exception. Elle est alors totale, et rappelle à tous que le virtuel les protège du réel. C'est un monde triste, qui a fait de sa tristesse une sorte d'exaltation, sous contrôle. C'est un peu comme dans les sectes où comme chacun surveille tout le monde, il n'y a personne à surveiller, car, des personnes il n'y en a plus, sauf le grand-prêtre-gourou ou la grande prêtresse-gouroue, l'un et l'autre gonflés comme une baudruche, et dont le moindre pet entre dans un rituel, comme si issu de quelque souffle divin, il susurrerait aux fidèles: "Je suis, vous n'êtes plus".

Elle était adorable, mais presque'invisible; il faut dire qu'à force de ne se **pas** mettre en avant, il était difficile de savoir ce qu'elle faisait. Elle ne rechargeait pas les appareils du maître; elle ne servait pas d'interprète au maître; elle ne goûtait pas ses plats, ne faisait pas sa cuisine et ne couchait pas dans son lit (dommage pour le maître). Mais elle restait toujours infiniment respectueuse; et elle prenait des notes, des vraies, au kilomètre, et sans que le maître demandât ou dictât quoi que ce soit. Elle semblait donc prendre des notes en toute indépendance: "Je note donc je suis !", ce qui prouve que toujours et partout les mégalos ont beau taper sur le clou des autres, il finit toujours par resurgir. Le maître n'était pas mégalomane, pas ouvertement, l'étiquette insulaire ne le tolère pas: la mégalomanie doit être un mal collectif, pas individuel.

À sentir l'absence active de la jeune femme, Charles, qui pilotait ses deux passagers, avait l'impression de participer aux repérages d'un parcours de rallye automobile dont elle aurait noté chaque virage du long trajet Tokyo-Karamoja; et c'est tout juste s'il ne commentait pas la piste: "virage épingle; ligne droite 400 mètres; belle courbe, êtes-vous libre ce soir ?". En ces temps troublés, les excès de la mort appelaient à la vie, et la vie, dans son expression la plus simple, la plus élémentaire, la plus ordinairement extraordinaire, mais la moins facile à épanouir, c'est le jeu étrange et fort du désir et des sexes. Les temps de violence et de danger sont ceux de tous les excès. Fêtes tristes pour conjurer la mort si proche, et qui vient. Vivre plus intensément sous prétexte que la mort est proche n'est pas signe de grandeur mais de petitesse. C'est se droguer au danger, comme d'autres le font à l'héroïne. C'est prendre la mort pour aphrodisiaque, comme d'autres en usent et en abusent avec le pouvoir.

Ils avaient passé la nuit à Amoudat, où le Père Marcello y

voyait de mieux en mieux, ce qui était à la fois source de joie et de regrets pour la belle Rosario. Auparavant, dans cette même longue journée, ils avaient visité les missions de Namalou et de Nagapiripirite où l'entassement des affamés allait crescendo, et où les taux de mortalité s'envolaient au même rythme que les âmes. Petit à petit la mort s'approchait de ses records de Stalingrad. Les pluies saisonnières avaient commencé la veille au soir, et très vite, dans les deux semaines suivantes, les routes deviendraient difficiles, voire provisoirement impraticables. Mais pour l'heure, la pluie avait rafraîchi l'atmosphère, verdi plaines et montagnes, et donné au temps une douceur qui seyait mal à tous ces agonisants qui rendaient dérisoire la douceur des cieux. Ces visites avec les journalistes prenaient un tour mauvais, une sorte de routine à laquelle Charles eût pu s'habituer par une de ces surprenantes et monstrueuses immunisations contre l'horreur qui - dans un premier temps - apparaît dans le feu du combat et dans la pratique forcée, et comme acceptée, de l'inacceptable.

Voilà que la folie des hommes avait fait de Charles un étrange *sonderkommando*, un fossoyeur des camps nazis. Comme eux, il ne tuait personne, mais il participait atrocement - à sa place et en son temps - à une histoire qui n'aurait pas dû être. À l'inverse de ses frères dans l'horreur, il ne semblait pas risquer sa vie à chaque instant. Le but affiché de l'exercice n'était pas et son humiliation et son extermination. Son existence à lui avait même les apparences, voire la réalité du confort, et si cela changeait tout, il sentait bien que l'essence de sa "**condition inhumaine**" l'unissait à ses frères muets, morts, désespérés et survivants des *sonderkommando*. La sottise, pour une fois magnanime, lui offrait une dernière illusion, et il pouvait se prendre à rêver qu'il ne participait pas à une oeuvre d'extermination; mais au contraire, à un travail de sauvetage. Mais à tant faire l'ange, il voyait bien que la bête était tout proche. Car tueurs, sauveteurs, victimes, ils avaient tous un horrible air de famille, comme un lien obscène que Charles s'efforçait de combattre par une sorte d'habitude à laquelle il ne s'habituaient pas. Kenzaburo Oé, lui, savait comment se protéger de notre "folie ordinaire", ses appareils photo opposaient les contre-feux de leurs propres folies à celles du dehors. C'est ce qu'aujourd'hui ils appellent l'art. Et Kenzaburo Oé était un grand artiste. Vu de l'extérieur on aurait pu penser que tout cela était à se flinguer. Charles n'avait pas envie de se suicider, pour rien au monde il n'aurait voulu être ailleurs. Il revendiquait sa grandeur et celle des hommes dans la déchéance. C'est ce qui reste quand il ne reste rien. C'est alors que tout commence.

Charles et ses passagers roulaient dans le petit matin frais et doux. Un peu plus tôt, ils avaient visité l'hôpital

d'Amoudat, un chirurgien allemand de "L'Ordre de Malte" y opérait, il avait fait visiter les lieux. Comme on était pressés, on était passé au pas de charge à travers la misère humaine: les tuberculeux, les scrofuleux, les gangrenés, les amputés. Mais on a beau passer vite, il reste toujours des images, des vraies, de celles qui ne viennent pas du cinéma-tv, mais du face-à-face avec la souffrance, et qui sont inoubliables, car elles nous révèlent ce que nous sommes. Ainsi cette petite pute amputée d'un bras, si jolie, si triste: Vénus de Milo peinte en noir à laquelle le temps eût conservé sa couleur, et un bras; mais ni le marbre ni le temps ne jouaient le moindre rôle dans cette histoire. Un soldat imbécile l'avait tirée, comme tirent les soudards qui baisent; puis, pour impressionner la fille (les imbéciles, systématiquement, aiment impressionner les filles), après avoir mal joué du droit, gauchement, il s'était mis à jouer du braquemart (son fusil d'assaut), mortelle éjaculation précoce, une rafale était partie, emportant le bras de cette petite, dont aujourd'hui le regard immense et beau noyait le monde dans sa tristesse.

Le soleil s'était levé, et la pluie de la nuit, qui avait lavé la poussière offrait aux éveillés du matin calme la splendeur d'une lumière inattendue. Alors qu'ils allaient quitter l'hôpital, un missionnaire demanda à Charles s'il consentirait à prendre un passager, un vieil homme porteur d'un pot de peinture noire, qu'il portait avec le même soin que s'il se fût agi d'une précieuse lanterne guidant sa marche. Pour l'heure, il allait à Morituri, une petite bourgade sur la route de Namalou.

On roulait dans le matin calme, les Japonais parlaient en japonais; à l'arrière, le vieux protégeait son pot de peinture noire. Charles était perdu entre le regard triste d'une jeune amputée et la lumière du matin. L'ordre du monde semblait dans tout cela trouver son compte. Le pont de la rivière Kanya n'était plus très loin lorsque le vieil auto-stoppeur, le porteur d'obscurité, attira l'attention de Charles sur un homme dans le lointain. Alors que le véhicule approchait de la silhouette, on vit de plus en plus distinctement qu'il s'agissait d'un soldat en treillis sur le bord de la piste. D'une main il faisait signe, l'autre était crispée sur un fusil qu'il utilisait comme béquille. Alors que le véhicule approchait, il devenait évident que le soldat était mal en point: visage tuméfié, treillis plein d'accrocs, jambe droite sanguinolente. Charles vint vers lui, l'homme dit "ils sont tombés du pont, ils sont tous morts, il faut aller chercher des secours". C'était à la fois clair et obscur. Comme le pont n'était pas loin, on alla voir, à pied par prudence, afin de ne pas risquer le véhicule. La jeune japonaise resta dans la

voiture avec le blessé; à l'arrière, le vieux veillait toujours sur son pot de peinture noire. Kenzaburo Oé accompagnait Charles, ils n'eurent pas longtemps à marcher; bientôt, le pont de la rivière Kanya apparut, entouré sur les deux rives qu'il joignait de végétations plus denses que celles qui couraient le long de la piste. Il n'y avait à première vue rien d'anormal, le pont était toujours à sa place, ils s'y engagèrent. Les pluies de la nuit n'avaient pas transformé la Kanya en une vague de boue qui eût tout emporté sur son passage. La rivière ne coulait pas, on ne voyait que quelques flaques sombres, dont la surface luisait comme des miroirs brisés au fond du cours sec.

Le pont avait trente-cinq mètres de long, c'était dans son premier tiers, à partir de l'autre rive que ça s'était passé. Un camion de l'armée, il avait manqué le rail stable du passage central, et, mètre après mètre, avait, par son poids, brisé les planches qui permettaient le passage des piétons, puis, il avait basculé sur la droite, pulvérisé la mince rambarde métallique, avait chuté dans le vide, s'était écrasé quinze mètres plus bas avec son chargement: du bois, beaucoup de bois pour les popotes; une vingtaine de soldats et leurs bardas. Les soldats étaient à présent éparpillés dans le lit de la rivière, comme des troncs d'arbres morts, certains étaient brisés, éclatés comme du bois de chauffe. Du lit sec de la Kanya on entendait monter de faibles gémissements, et quelques sanglots étouffés. Après avoir traversé le pont, Charles et Kenzaburo Oé cherchèrent un passage pour accéder au lit de la rivière, par chance, le seul passage praticable était situé de leur côté. C'était un petit chemin étroit et escarpé, qui, quinze à vingt mètres plus bas, atteignait la rivière dont la largeur au niveau du pont était d'une quinzaine de mètres. Ils descendirent, le photographe avait retrouvé ses réflexes, il photographiait; Charles comptait rapidement les hommes, ils étaient éparpillés un peu partout, sous le pont, sous les fagots et les billes de bois, sous le camion, sur les galets blancs et rouges de la rivière; Charles compta vingt-et-un corps. Des armes - des Kalachnikovs surtout - étaient éparpillées comme les corps des hommes, les crosses de certaines armes, en bois ou en plastique, s'étaient brisées dans la chute et mêlaient leurs éclats au bois mort. Pas un seul soldat ne bougeait, seuls les râles suggéraient qu'ici ou là il y avait encore de la vie. Il fallait retourner à Amoudat, à l'hôpital, et ramener le chirurgien allemand. Ainsi fut fait.

Ferdinand Eichmann fut bientôt à pied d'oeuvre, il était venu avec son propre véhicule. Tous ils étaient descendus dans le lit de galets blancs et rouges, même le vieux qui avait laissé son pot de peinture noire dans la voiture. Eichmann passait rapidement d'un corps à l'autre, il avait trois

infirmiers avec lui. Ça et là, ils posaient des perfusions de réhydratation supportées par des branches sèches tirées des fagots qui trouvaient là une utilité imprévue. Au bout d'un moment Eichmann vint voir Charles :

- " Il y en a treize qui vivent encore (il doit y en avoir plusieurs sous le camion, mais pour ceux-là...), il va falloir transporter les vivants, les opérer. Seul, je n'y arriverais jamais. En une heure, tu peux atteindre Namalou, le docteur Renaud de MSF vient de s'installer là-bas avec son équipe, ramène-le avec une ou deux infirmières. Il est neuf heures, tu peux être de retour ici vers midi. Dis à Renaud de prendre sa voiture, nous en aurons besoin pour transporter les types. Dépêche-toi, mais ne te fous pas en l'air, un accident ça suffit ! "

Alors commença la course contre la montre. Les Japonais étaient restés au pont, il les reprendrait plus tard. Le vieux avait repris sa place derrière, avec sa peinture. Charles conduisit vite, très vite. Il oublia le vieux qui dans les cahots de la route était ballotté en tous sens. Le véhicule bondissait et retombait dans un fracas de tôles que Charles n'entendait pas. Il n'entendait pas le vieux non plus qui avait laissé échapper son pot de peinture. Les chocs avaient ouvert le pot, et dans la voltige de tous les objets, l'arrière du véhicule lentement se peignait en noir. Même l'odeur de peinture échappa à Charles, tout comme la poursuite chaplinesque du vieux, qui, entre deux embardées essayait de capturer son pot de peinture qui poursuivait son happening sous la direction d'un peintre invisible et fou. À l'entrée du village de Morituri, Charles ralentit afin de ne tuer personne, le vieux rattrapa son pot, vide, tapa délicatement du dos de sa main gauche sur l'épaule de Charles - car il avait de la peinture partout et ne voulait pas tacher Charles, qui se souvint de son passager et freina dans un nuage de poussière. Le vieux descendit avec son pot vide, remercia, claqua la portière. Charles repartit. Moins de vingt minutes plus tard, il voyait Namalou. Il vit un hélicoptère blanc qui lentement s'élevait au-dessus du village. Il était droit devant lui, à la perpendiculaire de la longue piste rectiligne qui aboutissait au village. Charles fit des appels de phares, l'hélicoptère tourna en sens opposé, Charles poursuivit ses appels. Soudain il sut qu'il avait été vu. Il freina, sortit en trombe, et, spontanément, fit ce qui chez les Gaulois était le signe de la détresse - c'est Jules César qui le dit - : il s'immobilisa les bras en croix, paumes vers le ciel. Et l'hélicoptère vint se poser sur la piste, à dix pas de la voiture, comme un faucon docile. Charles pivota sur lui-même pour présenter son dos au vent et à la poussière, la poussière ne dura pas, il se retourna, se cassa en deux afin de ne pas se faire décapiter

par les pales du rotor, puis il courut à l'appareil, il expliqua par des mots brefs et criés l'urgence de la situation. Le pilote comprit immédiatement et dit à Charles qu'il le retrouverait au camp de Médecins Sans Frontière à Namalou. Charles y arriva quelques minutes plus tard. Il fut facile de retrouver le pont de la rivière Kanya sur la carte d'état-major. Bientôt, le docteur Renaud, une infirmière et quelques équipements s'envolaient pour aider le docteur Eichmann. Tout avait été réglé en un peu plus d'une demi-heure, et aucun des futurs miraculés de l'armée ougandaise ne saurait à quel point sa vie avait tenu à peu de chose: lorsque Charles avait attiré l'attention de l'hélicoptère, celui-ci s'apprêtait à définitivement quitter la région pour rejoindre le Kenya, s'y ravitailler en carburant, et rentrer à Djibouti.

Après le départ de l'appareil, Charles comprit que ce coin de Namalou avait beaucoup changé. Il y avait à peine deux semaines, on ne voyait ici qu'une série de petits bâtiments à l'abandon. C'était un centre de santé primaire destiné au Sud Karamoja, il était abandonné depuis six ans, faute de financements. Les bâtiments avaient été remis en état. De grandes tentes s'élevaient dans la plaine (faible protection, surtout contre les balles, mais volumes impressionnants), des Occidentaux s'affairaient autour. Ils étaient tous habillés en civil, mais certains avaient cette raideur dégagée de la nuque, cette avancée du menton, ce maintien rectiligne qui, dans le langage des corps, trahissent le militaire mal sorti de son uniforme: un peu comme un bernard-l'ermite à la recherche d'une nouvelle coquille où glisser son corps nu et vulnérable. Charles était assis sur une chaise de camping, devant une grande table (une planche sur des tréteaux) sur laquelle traînaient quelques reliefs d'un récent repas. Il était épuisé, il avait soif et faim. À côté de lui, debout, les deux mains appuyées sur la table, un militaire en civil le regardait émerger de l'état second où l'avait plongé l'intensité de l'action:

- "Alors Nations Unies, on a faim ? Les émotions ça creuse !"

Aucun doute, c'était un militaire. Il en avait la voix, les intonations, la syntaxe simple et directe. Il appelait Charles du nom de son "arme", à cause de l'immatriculation et du logo de la voiture. Il donna un ordre et en un tour de main Charles se trouva devant un cassoulet toulousain - avec saucisses et tout - servi, chaud, dans une barquette des rations gastronomiques de l'armée française. Plus de l'eau. Plus du piot. Il y avait là de quoi rendre militariste un objecteur de conscience. Charles but, mangea, et but les savoureux produits du Sud-Ouest. Pendant ce temps, le colonel, car il était Colonel, expliquait à "Nations Unies deuxième classe" le

pourquoi et le comment de tout cela. C'était la France qui, par médias interposés, s'était émue du sort du Karamoja. Elle avait envoyé quelques militaires venus en civil installer un "Hôpital sans frontières" qui devait soutenir une opération humanitaire conduite par des "Médecins sans frontières". Tout en savourant son cassoulet et son pain qui venaient de quelque part, et qu'il faisait glisser alternativement d'une rasade d'eau universelle, puis d'un coup de Bergerac goûteux et rustique, Charles se disait que voir ainsi associées toutes ces choses "sans frontières" à des militaires bien de chez nous montrait que nous étions en train de changer de siècle. Il expliqua sa mission, ses voyages, la famine, les pillages. Une jeune doctoresse de MSF vint se présenter, elle repartit très vite, pleine d'un zèle missionnaire qui montrait qu'elle venait d'arriver. Le colonel poursuivit :

- "... ils se sont plantés à Paris ! (Charles le regarda étonné). Affirmatif ! Ils nous ont donné ordre de venir de Djibouti monter cet hôpital d'urgence (il désigna plusieurs grandes tentes), mais on n'a pas besoin de ça ici ! J'attends mes ordres pour tout rembarquer. Ce qu'il faut c'est de la nourriture et rien d'autre. Nous sommes là avec les jeunots depuis une semaine et c'est l'évidence : il faut ici des tonnes de céréales, pas un hôpital !"

Charles répondit que c'était exactement ce que disaient les Nations Unies et la GECA depuis le début sans être entendues ("C'est quoi la GECA ?" "Jamais entendu parler !"). Charles pensa que l'ambassadeur de France, timoré - voire couard - comme ils le sont parfois, avait dû trop emboîter le pas aux autorités du cru, ses dépêches ne devaient pas coller avec les reportages, alors dans la confusion on avait envoyé un hôpital pour faire bien, pour faire comme tout le monde, voire un peu mieux, pour que la France tînt son rang. En conseil des ministres, celui des Affaires Etrangères avait dû soutenir son ambassadeur qui ne l'était pas au "tour extérieur" :

- "C'est un professionnel, vingt-cinq ans de carrière, très bonne guerre..." (selon l'âge, la guerre pouvait tenir lieu de compétence et de diplôme; avec le temps, la formule de défense deviendra : "Il est sorti dans les premiers de la promotion Robert Schumann ; René Cassin" etc.) Bref, les trucs habituels où une institution défend sa corporation sans le souci de la réalité, et des conséquences. Au prix de l'hôpital inutile et de son transport, on aurait pu nourrir quelques milliers de personnes et s'éviter bien des morts. L'ambassadeur se ferait peut-être tirer les oreilles par un énarque impatient. Le colonel changea de sujet :

- "Qu'est-il arrivé à l'arrière de la voiture, il y a de la

peinture noire partout. J'ai demandé à mes hommes de tout nettoyer."

Charles se souvint du vieux, le porteur de peinture noire. Il alla voir. En effet, l'intérieur, à l'arrière, était maculé de peinture fraîche. Trois soldats nettoyaient à l'essence cette oeuvre luisante et noire.

Il était rassasié, plein de cette joie étrange, douce et tribale qui, dans l'épreuve, naît de la rencontre imprévue avec ceux qui parlent même langue, partagent même histoire, et vivent semblables références pour créer un art de vivre: cette façon d'être au monde, qui n'est pas celle de tout le monde. Il faut protéger toutes les tribus de la terre, mais veiller à ce qu'aucune ne fonde son existence sur une expansion agressive puisée au mépris de toutes les autres: les nazis l'on fait, les communistes aussi, les Arabes musulmans aujourd'hui s'y essayent.

Charles sentit qu'il était temps qu'il parte, afin d'aller avec son véhicule aider au transport des blessés. Il fit la route en sens inverse. Il se permit au volant de regarder le paysage qui était beau, volant ainsi un peu de temps au temps, pour le plaisir. Arrivé sur le plateau où l'herbe était déjà verte, il vit un troupeau d'impalas, belles antilopes dont les mâles ont des cornes qui semblent des lyres antiques, dessins de hanches de femmes qui picorent les cieux, alors que les bêtes paisibles et éveillées broutent la splendeur de l'herbe.

Il arriva enfin au pont de la rivière Kanya, deux véhicules stationnaient aux abords, celui de Ferdinand marqué de la Croix de Malte, celui de la mission que rien ne signalait. Charles dut attendre avant de pouvoir descendre sous le pont, car avec d'infinies précautions, en se relayant, six hommes remontaient un blessé sur un brancard. L'opération était difficile, car le chemin était étroit et certains passages pentus. Ceux qui peinaient à cette tâche étaient pour moitié des militaires et des civils. Il y avait d'autres militaires dans le lit de la rivière, ils montaient la garde. Ainsi le veut le règlement militaire en pareilles circonstances - par crainte, improbable, d'une attaque des pillards; mais aussi, Charles l'apprendrait bientôt, par crainte d'une attaque des lions qui étaient nombreux dans cette zone où ils venaient boire et chasser à la nuit tombante. Lorsque le brancard eut atteint l'aire qui servait de parking, on ouvrit la porte arrière du véhicule de la mission. Les sièges arrière avaient été démontés, un matelas était posé sur le plancher. On avait fait une ambulance de fortune. Avec d'infinies précautions, on hala le blessé sur le matelas qui, au vu des taches de sang frais qui souillaient sa toile, n'en était pas à son premier voyage.

Charles jugea que pour un blessé de ce type, l'opération de transport devait prendre une bonne heure. Il était trois heures de l'après-midi. Une dizaine de blessés étaient encore allongés sur les galets blancs et rouges. Cela représentait plus de quatre heures de travail pour trois véhicules. Charles décida d'aller faire monter sa voiture en ambulance improvisée: démontage des sièges arrière, pose d'un matelas en mousse de polyester. Il s'apprêta à quitter le lit de la rivière, et s'éloigna du camion-épave qui servait de presse-cadavres à deux corps de soldats qui semblaient n'en faire qu'un seul démesurément aplati: d'un côté de la masse de l'épave dépassaient des jambes en bon état, de l'autre, en diagonale, soit sept ou huit mètres plus loin, un torse et une tête eux aussi d'apparence normale. C'est entre ces deux normalités que masse, poids et gravitation universelle avaient normalement écrasé deux vies, ou plus. Il s'éloignait de l'épave alors qu'un officier de l'armée ougandaise ramassait fusils et Kalachnikovs avec le sérieux d'un cueilleur de champignons. Avant de déposer sa dernière découverte sur un tas qui avait une allure de bûcher de feu de camp, il éjectait systématiquement la balle que le futur blessé ou le futur mort avait imprudemment introduite dans la culasse pendant le voyage. Il fallait essayer de s'y faire, les soldats de ce pays seraient irresponsables jusqu'au bout. L'officier fit-il une mauvaise manoeuvre ? Toujours est-il que le coup partit en direction de Charles... pour se perdre dans les maquis du rivage. C'en fut trop, Charles arrosa le type de toutes les injures qu'il pouvait connaître, et plus l'imbécile se tassait sur son infortune, et plus Charles trouvait de raisons pour l'abominer: "Tout juste bon à couper le bras d'une gamine ! Ta devise: plus con que moi tu meurs ! Hé connard, tu m'as manqué!" etc. Quand Charles en eut fini, il était en nage; l'autre avait l'air d'un gamin surpris les doigts dans la confiture: des fruits rouges, car ses doigts étaient poisseux de sang. Charles prit le raidillon, monta dans son véhicule et partit pour l'hôpital d'Amoudat où il arriva un petit quart d'heure plus tard. Ferdinand et Renaud opéraient côte à côte sur deux tables disposées parallèlement dans une grande pièce grillagée pour barrer le passage aux mouches. Ferdinand fit signe d'attendre un instant. Charles trouva une chaise bancale et s'assit en attendant. Il n'avait pas du tout envie de s'approcher des tables d'opération: des tripes à l'air, il en avait assez vu sur les galets blancs et rouges de la rivière. À regarder ces deux chirurgiens de loin, à songer à son propre rôle dans tout cela, il se disait que l'action humanitaire était une bien étrange aventure, car faire du malheur des autres un métier, c'est ouvrir la porte à toutes les perversités: on ne compte plus les pompiers pyromanes. Pourtant, l'acte humanitaire est d'une simplicité parfaite, il est technique, comme un chirurgien spécialisé qui toujours

répète la même opération: gestes sûrs que même la pensée en éveil ne saurait trahir. Pourtant, en y repensant, le réflexe humanitaire est étrange: on rendait assurément service à ces soldats en sauvant leurs vies, mais du même coup, comme personne ne ferait quoi que ce soit pour faire cesser cette guerre, ou pour désarmer la soldatesque, voilà que l'on rendait un bien mauvais service à leurs infortunées victimes futures.

Du temps où Hitler était en Autriche le petit Adolf Schicklgruber, il a bien dû avoir quelque maladie infantile sérieuse; vous verrez, c'est un médecin juif qui l'aura sauvé.

Alors commença le macabre transport. Sans toutefois en jouir, Charles éprouvait une certaine satisfaction à convoier ainsi ces fier-à-bras du crime mis hors de combat par les seuls ennemis qu'ils avaient vraiment à craindre: un accident de la circulation, et une chute - il est vrai d'un peu haut, où leurs armes n'avaient pu rabattre aucun terme à l'équation de base de la chute des corps: $h = 1/2 gt^2$ l'avait emporté sur toute la ligne. Charles faisait des efforts pour rouler lentement, afin de ne pas provoquer, ou accroître les douleurs des hommes, mais parfois, une secousse inévitable était ponctuée d'un râle. Il y avait aussi la très désagréable odeur du sang, entêtante et malsaine. Il s'aperçut que, plus il concentrait sa pensée afin de rouler avec lenteur et se guider, en quelque sorte, sur la non-douleur des hommes, et plus il avait tendance à se raidir, et faire des fautes qui provoquaient des douleurs évitables. Il s'efforça de penser à autre chose, et comme il n'y parvenait pas, il se mit à chanter, dans sa tête d'abord, puis, sans doute, à voix haute. Lorsqu'il prit conscience de son chant, il s'aperçut que c'était du Brassens, et pas n'importe lequel, c'était:

*"Il suffit de passer le pont
C'est tout de suite l'aventure !
Laisse-moi tenir ton jupon,
J't'emmèn'visiter la nature !"*

Le rythme était parfait, il permettait de conduire avec une sûre douceur.

La nuit venait lorsqu'il transporta son dernier blessé. Une lionne avec nonchalance traversa le faisceau des phares. Charles s'arrêta, scruta la piste et la nuit à la recherche de lionceaux. Il n'en vit pas; le dernier était dans sa voiture, il était mal en point. Charles n'avait pas revu les Japonais, il retourna à la mission pensant les y trouver. Ils n'y étaient pas. Marcello lui remit une lettre et expliqua qu'ils avaient profité de l'hélicoptère français pour retourner au Kenya. La lettre était charmante, elle expliquait les raisons du départ

(l'accident faisait perdre un jour sur le programme et le maître avait d'importants engagements à Tokyo), pour finir on promettait une aide sérieuse (elle serait en effet bientôt accordée par le gouvernement japonais). On invitait Charles au Japon (il n'aura jamais le temps d'y aller). C'était gentil, aimable et poli. Pourtant, Charles eut un instant de dépit. Il s'était habitué à ses passagers qui étaient devenus, sinon ses équipiers, du moins des compagnons de solitude auprès desquels il trouvait un réconfort dû à leur simple présence, et au fait qu'ils étaient comme extérieurs au drame. Puis, Charles se dit que ce départ prématuré allait lui donner l'occasion de passer près de 24 heures de plus dans la région. Il parla un moment avec Ferdinand et Renaud qui allaient opérer jusqu'à l'aube prochaine. Charles eut envie de revoir Mengistab et Brady à Manalou. Il prit dans la nuit le chemin de Namalou et une fois encore croisa "sa" lionne sur la route avant le pont. Il arriva à la mission de Namalou deux heures plus tard. Il avait roulé lentement.

Mengistab et Brady avaient commencé leur repas du soir. Ils le reçurent comme l'on reçoit un ami. En ces temps de détresse, de terreur et de mort, l'amitié venait vite, ce que l'on vivait ensemble était destiné à marquer à jamais la mémoire de celles et de ceux qui agissaient ensemble. Du souvenir de leurs coeurs à nu dans les flammes, ils ne feraient rien de plus que ce que la vie avait déjà tracé. Ceux qui ne voulaient rien voir ne verraient rien. Ceux qui avaient la foi l'approfondiraient, certains la perdraient. Ceux qui ne l'avaient pas s'en éloigneraient davantage, car le monde aurait, une fois encore, prouvé l'absence de Dieu. D'autres trouveraient la foi en fouillant les immondices du malheur. En un mot, le mystère resterait entier. Pourtant, plus rien ne serait comme avant, car tout aura changé. Il leur faudra toute une vie pour le comprendre.

On lui mit une assiette et un couvert, ici les repas étaient frugaux, par habitude et par goût. Il leur raconta son odyssée. Ils avaient vu l'hélicoptère atterrir, s'étaient doutés d'un événement particulier, mais sans plus, car depuis des mois, il ne se passait ici que des événements particuliers. Ils étaient déprimés. Ils n'avaient presque plus de nourriture. Ils recevaient de plus en plus de monde. Ils étaient las de faire des enterrements de paroissiens, et d'aider au portage des autres dans le grand champ que, par dérision et sens du tragique irlandais, le Père Brady nommait "le garde-manger des hyènes". Après un moment, pour un peu, ils se seraient tous les trois mis à pleurer, de fatigue, d'impuissance... de tristesse par-dessus tout. Une tristesse qui envahissait tout comme un brouillard de fin d'hiver sur une terre froide; il est glacé, vide et méchant. Il semble proclamer que le printemps est un

mensonge.

Pour rompre ce maléfice qui ne leur permettait ni de pleurer ni d'agir, Mengistab demanda à Charles de l'accompagner dans sa visite du soir des mouroirs. Charles eut un haut-le-cœur, il s'efforçait toujours d'éviter un contact trop brutal avec ce malheur qui était son champ d'action. Il s'expliquait cela de façon dérisoire en se disant qu'il voulait rester un homme normal. Un hypocrite. Il comprit que Mengistab avait raison de lui demander de le suivre. Il se souvint de Roberto, le prophète, qui avait dénoncé son apocalyptique tiédeur. Il partit dans la nuit avec Mengistab, qui devant lui portait une lampe tempête. Le voyage commença par la cour des enfants. Faut-il décrire le résultat de la bêtise universelle ? L'horrible lenteur incertaine avec laquelle nous humanisons un monde que nous sommes les seuls à pouvoir délivrer du mal ? La sottise monstrueuse de ce que nous laissons faire ? L'abjecte acceptation des victimes tout aussi démunies - mais plus innocentes que les bourreaux ? Les humanitaires naïfs ou filoux, acteurs d'un drame qui les dépasse et les lie à jamais aux victimes dont ils ont vu l'innocence ou la culpabilité. Et les lie aux bourreaux dont ils connaissent la sottise et bestiale perversité.

Dans la nuit noire, Mengistab avançait en tenant sa lampe tempête. Charles le suivait, guidé par sa petite silhouette, et par la tache de lumière mouvante et faible que l'obscurité immobile se refusait à recevoir. Lorsqu'ils arrivaient à un groupe d'enfants, Mengistab levait sa lampe pour donner plus de champ à la lumière, mais ce qu'il gagnait en étendue était en intensité perdu. Un regard, parfois, semblait trouver l'obscurité, mais ce regard restait tributaire de la lumière venue si faible de la lampe qui l'avait magnifié. Comme sur tout le territoire du malheur, les enfants étaient trop sages. Ils avaient assez d'énergie pour tenir et pour mourir, pas assez pour être les enfants qu'ils avaient été, et que le monde où nous sommes avait conduits dans une impasse peinte en noir.

Il y en eut un pourtant qui se leva et les accompagna dans la visite nocturne. Il était grand et long comme une statue de Giacometti, ou plutôt comme une de ces statuette des Dogons du Mali, en fer ou en bronze, qui existaient bien avant que Giacometti ne fît les siennes. Il n'était ni beau ni laid dans sa maigreur, mais il mettait à vivre une véhémence qui forçait l'admiration. Il portait sur la tête à la façon d'un casque une grosse calebasse blonde qui luisait sous la lampe. Elle lui servait de bol lors de la distribution de porridge. On eût dit un petit soldat combattant la famine, au casque trop grand, au ventre trop vide, à l'espérance trop pleine. Il ne cessait de poser des questions, Mengistab répondait et parfois riait avec

lui. Il s'appelait Zacharie.

- "Je veux que tu me donnes des haricots, du maïs et du lait !

- Je t'ai déjà donné du maïs et du lait, pour les haricots, demain. Peut-être.

- Demain ! Tu l'as déjà dit hier, aujourd'hui c'est demain ! Alors donne-moi des haricots ! Des haricots ! "

Et il insistait sur ses haricots, comme un Petit Prince qui veut qu'on lui dessine un mouton. Lui, le mouton, il l'aurait bouffé avec ses haricots.

- " Pour les haricots, on verra.

- Qui il est celui-là avec toi ?

- Il vient de Kampala.

- À Kampala ce n'est pas la fin des haricots ! À Kampala il y a des haricots, dis-lui de me donner des haricots... Quand tout cela sera fini, je mangerai: des haricots, du maïs et du lait; et après je remangerai du lait, des haricots et du maïs... Non! Ne touche pas à celui-là, il est déjà mort. La petite, Nounkia, de l'autre côté, morte aussi."

Alors Mengistab appela pour que l'on chargeât les deux petits corps sur un brancard trop grand, et dans la nuit, toujours suivis par le petit Zacharie, nous sortîmes dans la plaine immense, et, éclairés par la tempête, nous creusâmes une petite tombe où on les mit comme deux petits épousés.

C'est au matin que l'idée lui vint. Puisqu'à Kampala les autorités, ainsi que la population en général, ne croyaient pas en l'existence de cette famine, Charles leur apporterait une preuve vivante de ce drame: Zacharie. Il le laisserait à l'hôpital de Kampala où il recevrait une alimentation d'urgence. On informerait la presse nationale, puis Charles ramènerait Zacharie à Mengistab lorsque l'enfant serait rétabli. Mengistab pensa que c'était probablement la seule façon de sauver cet enfant auquel il s'était lui aussi attaché. Si, en plus, ils pouvaient ainsi faire progresser la vérité sur les événements qui décimaient les Karamojong, alors il fallait agir sans hésiter.

Ils firent ensemble une dernière tournée de la cour et des mouroirs du dehors. Lorsqu'ils revinrent, une foule famélique les suivait et il fut difficile de refermer le portail de la cour qui empêchait que cette foule immense se répandît partout

dans les bâtiments de la mission. Passant des bras à travers les grilles en fer du portail, la foule quémandait ce que l'on ne pouvait pas lui donner: à manger. Vu de biais, on ne percevait guère le portail. Il semblait que le mur d'enceinte se continuât par une muraille de bras nus tendus vers l'infini. Alors qu'il poussait la grille pour fermer le portail, Charles vit une femme dont les haillons ne couvraient que le bas du corps. Elle vociférait contre la foule qui empiétait sur son campement minuscule. Elle portait dans ses bras une petite fille guère plus jeune que Zacharie, et tout aussi famélique. La femme devait être jeune, encore que son corps et son visage aient été comme ceux de tous les autres, indistincts et sans âge. Il en était ainsi de tout son corps, sauf de ses seins. Ils n'étaient pas ceux d'une reine de beauté bien nourrie qui fait un régime; mais vu les circonstances, alors que partout la pesanteur qui fixe le sol l'emportait sur la vie qui s'agite, il y avait là deux seins de femme qui refusaient de se laisser aller à l'universelle dépression. Pleins d'une tendre arrogance, ils jetaient deux regards sombres et vibrants vers les cieux indifférents. Charles se disait que puisque l'on voulait prouver à Kampala que la famine existait, ajouter cette femme et son enfant au voyage renforcerait l'efficacité de la démonstration. Il en parla à Mengistab, il lui montra la femme: "Ah, c'est Maria et Elisabeth !". Elles n'étaient pas parentes, elles étaient des survivantes d'un village que la mort avait dispersé. On les fit entrer dans la cour, et Maria, forte comme la mort, et forte comme ce qui restait de ses seins, bouscula les autres pour franchir le portail.

Charles fit la route du retour à Kampala avec Maria, Elisabeth et Zacharie. La Land Rover semblait entraînée dans une sorte de danse macabre semblable à celles qu'Holbein le Jeune gravait à l'eau-forte à l'époque de la Renaissance. En ces temps-là, les guerres de religion jointes aux épidémies faisaient en Europe de la mort un spectacle quotidien. Celui qui croyait mener la danse, Charles, allait à l'hôpital central de Kampala. Sur ce chemin, à vingt reprises au moins, Maria, Elisabeth et Zacharie - Zacharie plus que les autres - lui touchèrent l'épaule, le bras, ou la main pour lui indiquer qu'il devait faire un arrêt diarrhée, et qu'il devait leur torcher le cul du mieux qu'il le pouvait, c'est-à-dire avec douceur, afin de ne pas apporter un surcroît de douleur à ces culs malodorants et malheureux. Qui dira la douceur des touchers de ces mains rêches et déshydratées, où l'humanité transformait le besoin en demande, et la demande en caresse, abolissant presque l'infranchissable barrière des corps - comme le fait parfois la geste amoureuse - et parlant une langue nouvelle, entre caresse et parole, et créant un nouveau monde, où esprit et matière n'étaient plus séparés? Pour la première fois de sa vie Charles vécut l'amour, le vrai, celui qui n'a

pas besoin de majuscule, celui qui ne demande rien, reçoit tout, donne tout, sans même vouloir donner. Simple et pure joie d'être, dans la faiblesse acceptée. Ce fut si nouveau, instantané et puissant, qu'il ne le comprit pas. Il vécut son émerveillement comme une parenthèse. Cela lui sembla hors du monde réel. Pour lui, le monde réel était d'arriver à Kampala, amener ses passagers à l'hôpital, et poursuivre la mise au point de ce plan d'action qui devait sauver le plus grand nombre. Logique sacrée de *l'homo faber*. Pourtant, l'essentiel était dans la parenthèse, ce qui est donné hors du temps, et des lois pesantes de ce que nous nommons l'action, que dévore le temps, et tous les vers que sont nos volitions.

On arriva à Kampala. Charles déposa ses passagers à l'hôpital. Les médecins et les infirmières du service n'en croyaient pas leurs yeux. Ils étaient un peu honteux. Leur service hospitalier était dans un état de semi-abandon, comme tout ce qui dans le pays demandait de l'organisation, mais Charles se dit qu'ici Zacharie aurait des haricots. Charles était redevenu une sorte de professionnel de l'action, il avait oublié l'amour qu'il venait de vivre. Il ne fut pas capable de sentir que Zacharie l'aimait, qu'il l'aimait comme seul peuvent aimer les enfants; et les femmes, parfois. Totalelement. Alors il abandonna ses passagers à l'univers professionnel, celui des gestes efficaces, mais où l'amour n'a plus cours, par manque de temps, soucis d'argent, et cette étrange indifférence qui nous protège du bouleversement de l'amour, et nous tue. C'est trois jours plus tard que Zacharie mourut.

Chapitre 15

Comme la mort le temps allait trop vite. C'est que l'action s'enchaînait à l'action, et mettait en mouvement tout ce qui se meut et meurt par voie de terre, air et mer. Êtres et choses étaient donc en mouvement. Les Nations Unies avaient officiellement accepté le plan "Mélissa". Mélissa la belle, qui dirigeait le mouvement, avançait avec le reste. Que l'on ne dise pas que les politiques ne font rien, que le pouvoir est apprentissage de l'impuissance et autres philosophiques calembredaines. Le pouvoir est apprentissage de la puissance,

mais l'usage de la puissance n'est pas à la portée de tous ceux qui, parce qu'ils l'ont voulu, ont reçu, volé, ou usurpé le pouvoir. Alors ils préfèrent en faire le moins possible, ce qui est parfait si le devoir du moment est de ne faire rien, mais désastreux sitôt que le devoir du pouvoir est d'accomplir son lot d'actions.

Les images des télévisions avaient fait mouche. Les vacanciers n'avaient pas, avec indifférence, vu la mort des autres, si proche par l'écran, si loin dans l'imaginaire des distances exotiques. Ces morts n'étaient ni près ni loin dans les souvenirs, qui ignorent le temps et l'espace. Les souvenirs de nos famines, de nos défaites, de nos remords. Le premier avion qui atterrit chargé de céréales était irlandais, puis il y eut un français, suivi de près par un allemand, un éthiopien, trois japonais, deux anglais, six américains; et bientôt toute la planète se disputa pour savoir qui atterrirait avant l'autre. C'était tant mieux, mais un peu tard, 43.701 morts trop tard, Zacharie était une de ces infinies tristesses, après le 0.

Si le plan de Mélissa avait fini par l'emporter; le calcul, l'hypocrisie et la sottise n'avaient joué dans cette victoire qu'un rôle secondaire, celui que jouent dans la savane les hyènes, les chacals et les vautours sans lesquels le monde souffrirait d'incomplétude. Il ne faut pas vouloir supprimer le calcul, l'hypocrisie et la sottise, il faut en modifier le contour, et les pousser en avant dans le flot du mouvement, en faire des suivants, jamais des suivis.

Par l'art de la parole, usant des médias, Pénélope active qui ne détruisait pas la nuit l'ouvrage du jour, transmutant la stratégie de l'attente en stratégie de l'action, Mélissa avait noué tous les fils qui, à présent, reliaient ce point oublié du monde à tous ces autres points d'où chacun lançait sa navette. Il ne fallut que quatre jours pour rassembler les 18 millions. Puis, il y eut les donations en nature : des camions et des vivres. Les premiers camions furent douze Mercedes venus d'un dépôt du Kenya. Ils pouvaient normalement transporter douze tonnes, on n'en mettrait que huit à dix afin de ménager les amortisseurs et les moteurs soumis à rude épreuve sur les pistes. Sur les douze Mercedes, il y avait un camion Saurer, une vieille marque suisse, et l'on n'a jamais su comment ce Saurer s'était glissé dans le lot des Mercedes. Puis, il y eut l'annonce des tonnages de céréales, d'huile, de lait en poudre, de haricots. Les premiers furent livrés par avions gros porteurs, en moyenne chaque appareil apportait une vingtaine de tonnes. Il fallut en hâte trouver des entrepôts. Un des quelques avantages de ces temps de malheur était que tous les entrepôts, ou presque, étaient vides, tant à l'aéroport

d'Entebbe que dans la ville de Kampala qui n'était qu'à quinze kilomètres de l'aéroport. Pour effectuer ce travail de logistique, il fallait du monde. Charles s'adressa aux protestants qui avaient une compagnie de transport à Kampala, elle ravitaillait les Pasteurs en brousse. Une première demande qu'il avait faite au Supérieur des Pères de Bologne à Kampala avait rencontré un refus motivé:

- " Affaire trop politique ! On nous accusera de faire le jeu du PPDP. On nous accuse déjà sans ça, alors si en plus on entre dans le transport.... Je veux bien vous aider, les missionnaires feront les distributions; même pour le transport, nos quelques camions pourront se joindre aux vôtres, de temps en temps, pour vous donner un coup de main, mais discrètement et de façon ponctuelle, quand vous n'aurez pas d'autre solution."

Au moins c'était clair. Il ne restait plus que les protestants. C'était encore une des caractéristiques du malheur: dans la ruine de tous les corps constitués et autres institutions, ce qui tenait bon, c'étaient les Églises, du moins celles qui avaient une tradition institutionnelle forte et des relais à l'extérieur qui leur assuraient des ressources stables, car non dépendantes d'un état raplapla. En ce temps-là, les musulmans étaient hors course, car hormis le terrorisme où ils avaient quelque expérience, ils avaient un puissant esprit communautaire mais pas de tradition institutionnelle. De plus, ils étaient minoritaires, et leurs liens avec le tyran vaincu les avaient discrédités, Amin Dada coulait des jours paisibles en Arabie Séoudite. Il n'y avait pas d'orthodoxes, ni d'hindous qui, de toute façon, n'avaient plus d'institutions actives dans cette région. Les bouddhistes étaient quasi inexistantes, les zoroastriens également. Tout se jouait donc entre les protestants et les catholiques. C'est donc vers les protestants que Charles se tourna. Il eut de la chance, car le Bureau qui fédérait les oeuvres protestantes venait de recruter pour diriger son unité logistique un certain Lars Larsen, un Danois.

Lars était, comme l'on dit, un "meneur d'hommes", ce qui ne l'avait pas mené très loin. À divers moments de sa vie - il avait quarante-trois ans - il s'était fait créateur d'entreprises en Afrique, toujours dans les travaux publics ou le transport, selon l'opportunité du moment. Il avait toujours fait faillite, et s'il ne dressait pas volontiers la liste de ses échecs, elle était impressionnante: six en quinze ans. Il expliquait ses faillites en répétant qu'ils l'avaient coulé parce qu'il ne savait pas "cracher au bassinet". Il voulait dire payer aux politiciens, et aux autres, l'argent de la corruption. "Cracher au bassinet", c'était son expression et

son obsession, car quand il devenait nerveux il se raclait la gorge et donnait l'impression de mâcher un crachat dont il n'aurait su que faire. Il ruminait ses échecs. À sa troisième faillite, sa femme l'avait quitté, emportant du même coup leurs deux enfants. Tout cela était d'une banalité à pleurer. Il n'était pas un mauvais professionnel, lui manquait simplement cette rage qui fait la réussite de ceux qui réussissent en affaires, et souvent meurent d'infarctus. En un mot, Lars était un homme qui ne voulait pas absolument réussir, alors la réussite était bêtement allée se faire voir ailleurs. Au physique, il avait cette apparence de chien battu de ceux qui de la vie n'ont pas connu les victoires. Ses paupières tombaient sur ses yeux bleu pâle, la commissure des lèvres elle aussi esquissait déjà un mouvement tombant, sauf lorsqu'il souriait, il avait un beau sourire qui semblait dire que sa vie eût pu tourner autrement. Il se laissait pousser une moustache blonde qui tombait "à la gauloise".

C'est avec lui que Charles et John mirent au point leur plan logistique. Il comportait des entrepôts centraux à Entebbe et à Kampala; une série d'entrepôts secondaires dans des villes proches du Karamoja: à Tororo, à Soroti, et à Moroto le chef-lieu du Karamoja. Enfin, toutes les missions dans lesquelles Charles et John avaient repéré des capacités de stockage seraient régulièrement approvisionnées par les entrepôts secondaires, et serviraient de points de distributions gérés par les missionnaires. À l'exception de Kaabong qui pouvait devenir un centre secondaire pour tout le nord du Karamoja, tous les autres points ne recevraient que des tonnages modestes - Charles n'oublia pas d'inclure Patongo sur la liste -, ce qui correspondait à leurs capacités de gestion et de distribution, mais également au fait que des stocks plus importants risquaient de transformer les centres de distributions en objectifs d'attaques des pillards.

Commencèrent alors les jours de grands épuisements. Charles, John et Lars se relayaient pour assurer la réception des avions à l'aéroport, leur déchargement, le chargement des camions, les stockages dans les entrepôts. Puis, il fallut très vite organiser les convois vers les entrepôts secondaires et les livraisons dans les missions. Il y eut un premier incident lorsqu'un camion, qui, rentrant de Moroto, regagnait l'entrepôt de Soroti, fut mitraillé par les pillards peu avant Katakwi. L'aide-chauffeur avait été touché, les informations les plus contradictoires couraient sur son état et sur les circonstances du drame. John partit enquêter sur cette affaire. Les transports à l'intérieur du Karamoja furent interrompus pendant toute la durée de l'enquête. Il s'agissait de dire aux pillards que s'ils tiraient sur les camions, ils ne seraient plus nourris, eux et leurs familles. Une semaine de ravitaillement

aux populations fut ainsi perdue. On profita de ce temps pour accélérer le rythme, et accroître le tonnage des livraisons aux entrepôts secondaires, situés à la périphérie du territoire en guerre et en famine, ceci dans le but de se préparer à la reprise de l'opération. Au départ, les chauffeurs avaient refusé toute participation à la poursuite du travail. Pour qu'ils consentissent à poursuivre les navettes entre les grands entrepôts qui étaient hors des zones dangereuses, il avait fallu leur promettre qu'en attendant que l'incident fût éclairci, ils ne feraient plus de livraisons dans les villages du Karamoja.

Mélissa, Lars et Charles attendirent avec impatience les résultats de l'enquête de John, car ils savaient que cette semaine de perdue signifiait au bas mot 100 tonnes qui ne parviendraient pas aux affamés, lesquels évidemment n'avaient pu prendre part à l'attaque. Personne n'osa faire le calcul des cadavres supplémentaires qui seraient ainsi livrés aux hyènes. Par comble de malchance, cette semaine tombait lors d'un petit répit dans le rythme des pluies, qui maintenant avaient commencé sur tout le territoire de l'Ouganda. Cela ne posait aucun problème tant que l'on circulait sur les routes goudronnées, mais sitôt sur les pistes, c'était une autre histoire.

John revint enquête faite. L'aide-chauffeur avait en effet reçu une balle dans la poitrine, elle s'était logée dans le poumon droit, elle avait été extraite à l'hôpital de Soroti par un des rares chirurgiens ougandais qui n'était pas parti s'établir à l'étranger. John avait vu le blessé qui se remettait du choc et de sa blessure. Il avait interrogé le chauffeur, et lu le rapport de police. Là, rien n'était clair.

Selon le chauffeur, c'était la milice Acholi de Lothaa qui avait mitraillé son camion et blessé son assistant. Selon la police, l'attaque avait été menée par un groupe de pillards Bokora qui opérait dans cette zone frontalière aux limites des territoires Bokora, Pian et Acholi. Toutes les tentatives faites par John pour départager ces deux versions contradictoires s'étaient soldées par un échec. À Katakwi, la milice avait confirmé la version de la police, le contraire eût été surprenant. Son chef avait poussé l'obligeance jusqu'à conduire John sur le lieu de l'attaque, lui montrant les éclats de pare-brise qui jonchaient le sol, lui montrant quelques douilles de " Khalach " comme des évidences du rôle des Bokora dans ce sale coup, oubliant au passage qu'eux aussi, les miliciens, étaient armés du même fusil d'assaut soviétique que le guide de John portait en bandoulière, avec trois chargeurs prêts à servir, ligaturés avec des bandes adhésives graissées et noircies par l'usage et les mains sales.

De retour à Soroti, John avait essayé d'obtenir plus de précisions du chauffeur, qui avait maintenu sa version, et ajouté avec répugnance que, lors du voyage aller, les miliciens avaient demandé le paiement d'une " redevance " en nourriture « des salauds qui allaient nourrir l'ennemi". Il avait refusé. Il ne savait pas quels étaient les " salauds " en question: les Nations Unies, lui-même, son aide-chauffeur, son passager ? - Lors de l'enquête de John, le chauffeur admit que, contrairement aux règles de l'opération, il avait pris un passager qui lui avait payé quelques shillings pour sa place. Plus l'homme s'expliquait, et plus John comprenait qu'il avait peur. John renonça à prendre le témoignage de l'aide-chauffeur sur son lit d'hôpital, il craignait que la police ou les miliciens ne vinssent le tuer. Pour la même raison, il renonça à confronter les témoignages des miliciens, le rapport de police et la version du chauffeur. Il faudrait adapter l'action à la fois à la vérité et au mensonge qui, chacun à sa façon, énonçaient une part de vérité de la situation. Il fut décidé qu'il n'y aurait plus de livraisons isolées, les camions circuleraient en convois de trois véhicules au moins. Tous les convois seraient, dans la mesure du possible, accompagnés par un véhicule des Nations Unies. Malheureusement, les chauffeurs ne se contentèrent pas de ces mesures de sécurité élémentaire. Ils réclamèrent une escorte armée lors de tout mouvement. On perdit encore deux jours à discuter du pour et du contre de cette requête. Le " contre " était sérieux, car ni la police, ni l'armée, n'étaient au-dessus de tout soupçon, au contraire, on pouvait craindre qu'ils se comportent en soudards comme ils avaient l'habitude de le faire, volent les vivres pour les revendre au Kenya, organisent des trafics, fassent le coup de feu pour jouer les fiers-à-bras, les Rambos locaux, laconiques et musculeux allumant l'émeute pour se rendre indispensables et faire monter les primes qu'il faudrait leur payer. Bref, que du fait de ces mercenaires, l'opération coure au désastre. Comme à Pavie, en 1525, lorsque les Suisses de François 1er jouèrent avec ceux de Charles Quint le camp gagnant aux dè. Heureusement, les Karamojong étaient puissants et bien armés, et l'on pouvait penser que les soudards y regarderaient à deux fois avant de les provoquer. De ce contre-feu naissait un nouveau problème, car rien ne disait que les armes et les munitions transportées par les gardiens des convois, suffisantes pour dissuader un petit groupe de pillards ou de miliciens, ne transformeraient pas le convoi en objectif militaire pour un groupe puissant à la recherche d'armes supplémentaires. Comme dans toute affaire d'importance, il n'y avait pas de bon choix prévisible. Tout ce que l'on pouvait savoir à coup sûr, c'était que le mauvais choix apparaîtrait, après coup, sous forme d'une belle catastrophe.

Les peuples de l'Antiquité, face à ces choix d'incertitudes, consultaient leurs devins selon des modalités bénignes ou malignes. Il y avait dans la malignité des degrés dans le mal - ainsi, toutes les magies de l'Égypte; l'ourim et le toumim des Hébreux, dont l'Afrique se souvient lorsqu'elle lance ses deux cauris; le vol des oiseaux des Romains; les viscères des ovins et des bovins utilisés par presque tout le monde. Mais pas anodines sont les manipulations du corps humain dans d'horribles sacrifices suivis de cannibalisme dont l'espèce humaine porte la honte (n'en parlons pas en détail, par nos temps d'incomplétude des crétins monstrueux seraient capables de remettre ça au menu, comme en Sierra Leone et au Libéria où entre novembre et décembre, il n'est pas bon de laisser les enfants, ou les adultes, seuls sur les chemins).

Ils prirent une décision réaliste. Ils décidèrent de faire garder les convois par des policiers ou des soldats armés. Les Karamojong ne manquaient pas d'armes, mais de munitions. Les quelques balles et chargeurs qu'emporteraient les hommes d'escorte ne feraient pas une grande différence, pas de celles, en tout cas, qui pourraient justifier le risque pris en commettant un acte de guerre ouverte contre l'armée et la police. Une telle attaque des Karamojongs entraînerait un nouveau blocus, il mettrait en danger les familles des pillards qui comptaient sur les Nations Unies pour les nourrir. Toutes ces choses étaient en effet probables, c'est-à-dire incertaines. L'intuition que Charles avait de la réussite de ce plan était ce qu'il y avait de plus réaliste dans cette affaire.

Il fallut donc organiser la garde des convois. Charles fut chargé de négocier un accord avec le chef de la police, et avec le commandant des " bérets gris ", une unité d'élite que le ministre de l'Intérieur et chef de la défense avait mise à la disposition de Mélissa pour cette opération. Selon les zones, il serait plus pratique de charger les hommes d'escorte dans les villes de Tororo et de Soroti où se trouvaient les entrepôts secondaires, et de les y ramener mission accomplie, plutôt que de constituer les escortes à partir de la capitale.

Au ministère de l'Intérieur, dans l'ex-hôtel Majestic, Charles fut reçu par le Commandant Boudarawa, un homme de Nganga. Le Commandant Boudarawa était un policier de carrière qui ne s'était pas trop compromis du temps du tyran; lors du changement de régime cela lui avait valu une promotion fulgurante, de sergent à commandant. C'était un exploit. Pas tant sa promotion que le fait d'avoir réussi, sans se mouiller, à traverser la tyrannie en passant à travers les gouttes de sang. Lorsque Charles fut introduit dans son bureau, une femme, sans âge et sans visage en sortait escortée par deux policiers

sans armes, elle marchait tête basse, elle sanglotait doucement. Le commandant était élégant. Il avait quelque chose d'anglais dans son maintien, une sorte de sobriété de style. Son visage noir avait un air rieur, sans que l'on puisse définir avec précision d'où venaient les signes qui donnaient cette étrange impression. On croyait mieux comprendre lorsqu'enfin il souriait en découvrant ses dents blanches et ses gencives roses, cela le rendait attendrissant. C'est peut-être à l'impression de sympathie immédiate que produisait son visage qu'il devait d'avoir survécu au précédent régime. On négocia. Combien d'hommes par mois en moyenne, le per diem que recevrait chacun, les commissariats de départ où il faudrait venir chercher les hommes et les y ramener, l'armement: des armes légères. Grenades défensives ou pas ? Là, Charles fit l'imbécile qui sait, lui qui ne savait rien: deux grenades par convoi, pas plus. C'était du genre: " un sucre ou deux sucres ? " Grottesque. Tout fut rapidement mis sur papier. On rédigea un accord technique que le chef de convoi des Nations Unies présenterait au commissariat des districts concernés, qui mettrait à disposition les trois hommes d'escorte fournis à chaque convoi de trois à six camions. Pour des convois plus importants, on pourrait aller jusqu'à six hommes. Tout était tellement facile que Charles avait oublié où il était, quel moment d'histoire il traversait, et avec qui. Mais dans un ex-Majestic tout peut arriver. Un long cri traversa le couloir et entra par la porte fermée. C'était un cri de femme. Charles fut certain qu'il venait de la femme africaine sans âge et sans visage qu'il avait distraitemment croisée en arrivant. Il pensa immédiatement à une séance de torture puisque telle était la tradition du lieu.

Le commandant eut un perceptible abaissement des paupières, comme s'il eût voulu concentrer ses sens sur celui de l'ouïe. Son visage exprima une sorte de gêne (du vieux français "gehir", avouer sous la torture), mais discrète, à l'anglaise en quelque sorte. De façon très polie, il demanda à Charles de l'excuser, lequel ne sut que dire. Après s'être fait des amabilités idiotes sur les grenades, on était à présent loin du banal: "Je vous en prie, faites donc !". Faites quoi ? Faites-les arrêter ? Faites une pause café ? Écoutez les concerto brandebourgeois, comme le faisaient certains SS, bourreaux et esthètes. Le commandant Boudarawa était sur le point de sortir, il avait la main sur la poignée de la porte, peut-être l'avait-il déjà entrebâillée lorsqu'il y eut un second cri, plus terrible, plus horrible que le premier, il était comme celui que Edward Munch a gravé à l'eau-forte. S'il sembla à Charles plus terrible, c'est qu'il venait après le premier, qui l'avait sorti de ses vaniteuses platitudes. Ce second cri confirmait la réalité du premier. Comme une vérité trop forte, il avait été redouté et attendu. Il rendait la douleur

inoublable. Il était la douleur par l'homme infligée. Il venait du fond des âges, de maintenant, de toujours. Il était la femme. Il était l'Afrique et tout l'univers.

Charles passa vingt minutes seul dans le bureau du commandant. Il attendait un nouveau cri, il ne vint pas. Dans sa cellule presque spacieuse, et propre, son cerveau s'emballa. Que devait-il faire ? Partir au secours de cette femme? Mais où? Fuir ce lieu de malheur? Inacceptable à ce qui lui restait de dignité. Dénoncer cette violation des Droits de l'Homme ? Ces majuscules lui semblèrent soudain hypocrites. Dénoncer ? Mais auprès de qui. La mode n'était pas encore à ce noble exercice. Il se rendit compte qu'il ne savait pas quelles conventions des droits de l'homme l'Ouganda avait signées. Comme souvent dans le désarroi, le mal s'insinua, et le politiquement correct vint jouer les mauvais compagnons de route :

- "Ce que tu appelles "droits de l'homme" est une invention de l'Occident qui, ici, n'a pas cours (tous les assassinats politiques commencent par ces guillemets que l'on met aux valeurs universelles); la vie humaine n'a pas ici le même poids qu'ailleurs; c'est connu, les Occidentaux sont trop sentimentaux ("l'Amour, cette invention de l'Occident" dit le fasciste Cioran); regarde, dans le Karamoja ils meurent par milliers, et ici tout le monde s'en fout. Aucun journaliste local n'a voulu rendre visite à Maria, à Élisabeth et à Zacharie [et là il pensa: "Zut ! J'ai oublié de leur rendre visite ! "]; il ne faut pas juger de ces choses comme tu en jugerais ailleurs... Si je proteste, ce sera au nom de quoi ! Après tout ce n'est pas mon pays, ni mon rôle; que dirait-on en France si un Africain venait critiquer nos façons de faire? Attention, je déraille complètement. Mais, cette femme, elle a peut-être commis un crime horrible. Si je proteste, est-ce moi qu'ils vont torturer?"

Il en venait enfin à l'essentiel: la peur, l'ignoble bête qui permet, au moins pour un temps, à tous les tyrans de dormir et de tuer - presque - tranquillement.

- " Il ne faut tout de même pas exagérer... (Il fit une pause dans son monologue intérieur intelligible, et roula des pensées informes qui toutes concernaient les risques, négligeables il est vrai, qu'il courait d'être torturé et tué en tant que témoin gênant) "De toute façon, quand ce type va revenir, tu ne peux plus avec lui parler de la pluie et du mauvais temps, jouer l'idiot qui n'a rien entendu, et te faire le complice de ça !"

Et pour se faire peur, et du même coup exorciser sa peur, il répéta "Quand ce type va revenir, quand ce type va revenir: si c'est le même type, et pas ses sbires qui viendront me faire la peau !" Charles s'apprêtait à préparer ce qu'il allait dire, lorsque, brutalement, le commandant entra dans son bureau. Ce fut si bref et rapide, qu'en un tour de porte, non seulement il était dans la pièce, mais il était assis derrière sa table de travail, en face de Charles. Charles fut presque surpris de s'entendre lui dire:

- "En tant que signataire de la Convention universelle des Droits de l'homme et du Covenant sur les Droits civils, politiques, économiques et sociaux, l'Ouganda s'est engagé à ne pas torturer!"

C'était venu comme ça. C'était mieux que rien. D'ailleurs, ce n'était pas mal venu, car en matière de Droit, ces textes étaient sa seule ressource en un temps où la " Convention contre la torture et autres traitements inhumains et dégradants" n'existait pas encore. Certes, le Droit n'est pas grand-chose quand force lui manque. Il est ce qui nous reste lorsque tout ce qui devait le rendre inutile a disparu.

Le commandant fut surpris, il ne s'attendait pas à une telle remarque. Il avait parié une bière avec ses collègues que le blanc ferait celui qui n'a rien entendu. Il faut dire que sous le régime du tyran, les blancs de passage ou résidant en Ouganda avaient, en général, fait preuve d'une veulerie remarquable, prônant "l'authenticité" du tyran dans un beau concert politiquement correct, et lucratif. Les moins lâches admettaient quelques "bavures", et comme le disait le philosophe Coluche qui vallait bien Cioran : "Ils n'avaient pas vu la gueule des bavures". Après.

Le commandant était toujours sobre et distingué, toutefois il était visible qu'il était à la recherche d'une réponse à l'accusation de Charles:

- "Torture, quel vilain mot ! Il n'y a plus de torture ici, non. Ce n'était qu'un passage à tabac qui allait mal tourner ! J'y ai mis bon ordre !"

On sait que notre époque aime le lâche abandon que lui procure le relativisme culturel; toutefois, vous en connaissez, vous, des passages à tabac qui tournent bien ?

- "Pour ce qu'il en est de notre affaire, je vais signer notre accord, vous en remettre une copie; il sera diffusé dans tous les postes de police, et vous aurez vos escortes pour assurer la sécurité de vos convois dans le Karamoja."

En effet, il signa et remit un exemplaire du document à Charles. Tout avait été horriblement facile, et Charles ne sut jamais si c'était grâce à Mélissa, à ses propres et dérisoires talents de diplomate, ou grâce aux deux cris que cette femme avait lancés. Charles salua son vis-à-vis d'un bref mouvement de tête, évitant ainsi d'avoir à lui serrer la main. Il était incertain de l'usage que cet homme ferait de ses mains après son départ. En partant, il retraversa le couloir dans lequel il avait croisé cette femme dont il ne connaîtrait jamais le visage. Il se retrouva dans le grand hall de l'ex-Majestic, où Mélissa l'avait présenté à Carmel. Où était donc son amour ? ou même sa simple trace, alors qu'il se retrouvait aujourd'hui seul en ce lieu qui n'était plus celui où s'était tenue la première conférence de presse de Nganga, ni celui où pour la première fois il avait pressenti et déjà senti la douceur du corps de celle qu'il aimait. C'est Édith Piaf qui donnait le ton, lorsque de sa voix d'où surgit vie et tragédie, elle crie : " balayés les amours ! " .

Restait à négocier les escortes des " bérets gris ". Il se rendit à leur caserne, au sommet d'une des collines de la ville. Le paysage était merveilleux et la caserne très délabrée: murs mitraillés et portes branlantes tout juste remplacées par des menuisiers aussi peu formés que la majorité des soldats. Ils faisaient pourtant des efforts, les soldats: saluts raides et claquements de talons, mais dans la cour de la caserne il y avait un certain laisser-aller de mouvements civils et militaires. Des femmes faisaient la cuisine sur de petits feux en plein air, il y avait des tas de bois de chauffe et de charbon de bois un peu partout, des régimes de bananes vertes entassés dans un désordre peut-être plus apparent que réel, mais peu militaire. Ordre et discipline étaient le fait des bananes, ces bananes vert kaki bien alignées sur leurs régimes militaires semblaient serrer les rangs, comme à l'exercice. Toutefois, les femmes humanisaient le lieu par leur présence active: certaines pilaient aux mortiers traditionnels les ingrédients pour les sauces qui accompagneraient le "matoki" national. Mais après tout, ce n'était peut-être qu'un archaïsme de plus, une vision approximative et renouvelée de ce qu'avait été au XIIIe siècle les campements de Genghis Khan.

Une ordonnance conduisit Charles dans une grande pièce peu lumineuse et presque vide, elle le laissa là après avoir annoncé que le colonel viendrait bientôt. Tant la pièce était grande et haute que la porte en semblait minuscule. Il fallut à Charles, qui venait de la lumière du dehors, quelques instants pour percevoir l'immensité de cette espèce de temple dans lequel il se trouvait. La pièce faisait au moins trente mètres sur vingt; quant au plafond, il était à près de dix mètres. Il

n'y avait que deux fenêtres, placées très haut et face à face, deux rayons de lumière tombaient sur le sol et dessinaient dans l'air et la poussière des lignes lumineuses et droites, qui formaient dans les ténèbres un triangle isocèle dont le sommet touchait au sol des dalles en carrelage brun, comme du chocolat au lait. La pièce était moins sombre qu'elle ne l'avait semblé de prime abord. Elle était vide, à l'exception d'un grand sofa en cuir brun, que l'usure et les griffures dans le cuir avaient rendu presque gris. Il se dirigea vers le sofa, dont il ne voyait que le dossier, il se demanda si le colonel n'était pas assis dans le sofa qui semblait profond et dont le dossier était suffisamment haut pour dissimuler le corps d'un homme de taille moyenne. Lorsqu'il fut près du sofa, il s'aperçut qu'il était vide, et qu'il faisait face à un bureau vieux et dégingué qui n'avait plus de tiroirs. C'était un meuble robuste et standardisé, comme le sofa, un mobilier de mess d'officiers d'un ex-régiment de Sa Gracieuse Majesté, victorien selon toute vraisemblance. Alors qu'il faisait le tour du bureau, il remarqua que l'unique chaise de la pièce, elle était simplement placée derrière le bureau, était plus récente que les deux autres éléments du seul mobilier de cette pièce immense. C'était une chaise en contre-plaqué bon marché, qui commençait à s'effeuiller aux angles, le bois était monté sur des tubes en métal vernis de peinture bleue, un modèle courant dans les écoles primaires. Il remarqua aussi que le sofa était totalement défoncé, éventré par endroits où s'échappait du crin de cheval ayant appartenu à des chevaux morts depuis longtemps. Des ressorts en métal, plus ou moins rouillé pendaient un peu partout, incongruité de spirales désordonnées et totalement inutiles. Il remarqua un petit rebord du sofa qui laissait malgré tout un mince espace pour s'asseoir du bout des fesses, il alla s'y placer, dans une attitude penaude due à l'immensité de la pièce et du sofa, qui contrastaient avec le peu de place dont il disposait pour poser son modeste derrière. Il attendit.

Comme le temps ne passait pas vite, il écouta avec attention les bruits qui venaient du dehors, les voix chantantes des femmes, le son lourd des pilons en bois qui frappaient le fond des mortiers. Bois sur bois, les sons étaient monotones, ils ne se répondaient guère, et simultanités ou répons n'étaient que bruit du hasard. L'esprit avait beau s'efforcer de créer un rythme à partir du hasard, il n'y parvenait pas, ou alors trop brièvement, et vite déçu de perdre l'harmonie qu'il avait cru créer, il finissait par s'agacer de tous ces sons sans accord qui lourdement l'assaillaient.

Pour rompre cet agacement, Charles se mit à examiner la pièce avec plus d'attention. Les murs retinrent son intérêt. Ils avaient été de couleur jaune pâle, mais à présent, ils

étaient sales et jaunâtres. Par endroits, l'humidité avait boursouflé peinture et plâtre, et rendu ce jaune pas propre vert crasseux. C'est alors qu'il remarqua qu'il y avait aussi du brun tirant sur le rouge. À hauteur d'homme, parfois un peu plus haut, il y avait des zébrures brunes, des taches aussi qui allaient du brun sombre au rouge presque franc. Ce désordre était singulier, il ressemblait au bruit venu du dehors, ce martèlement désordonné où l'esprit se perdait. Il y ressemblait, car il semblait tout aussi vain de chercher un ordre dans ces taches, qu'il l'avait été d'en trouver un dans ces maillets fous qui pilaient la nourriture des hommes.

Pourtant, les taches et les éclaboussures brunâtres portaient une brute régularité. Elles étaient concentrées à hauteur d'homme, jamais au-delà... Si d'autres étaient plus haut, elles n'étaient guère visibles. Charles s'approcha du mur, il allait le toucher pour mieux identifier la nature des taches lorsque la terreur le prit. C'était du sang séché par le temps que martelaient les pilons.

Puis le doute vint, c'était trop énorme, l'étrangeté lugubre du lieu lui avait tapé sur les nerfs, ils étaient d'ailleurs à vif depuis l'ex-Majestic, il se faisait du cinéma - ou du théâtre: genre Lady Macbeth dont les petites mains ne seront plus jamais blanches. C'était tout sauf du sang. C'en était. Pas à pas, il fit le tour de la pièce, explorant de l'oeil les taches et les zébrures brunâtres, espérant à chaque indice se convaincre qu'il voyait autre chose que ce qui était sous ses yeux. Et puis, soudain, sur un des murs, à hauteur d'homme, il vit l'empreinte d'une main qui, Lascaux sanglant, avait glissé dans son sang et dans le sang des autres, avait balayé la surface avant de mourir plus bas dans une peinture illisible. Charles en vit bientôt d'autres, qui exprimaient la même lamentation, et les pierres se mirent à crier plus fort que les mortiers, qui, dehors, dans la lumière, battaient dans le désordre le rappel de la vie absente.

Le colonel entra et vit Charles devant le mur, il déplaça sa chaise et s'assit derrière son reste de bureau. Le bruit que fit la chaise ne fit pas sursauter Charles qui, à cet instant précis, était au-delà de la peur. Il se retourna et lentement vint à la rencontre de celui qu'il attendait. Le colonel sut que Charles savait, il ôta son béret gris, se gratta la tête d'un geste précieux de l'annulaire droit qui pénétra dans ses cheveux crépus: - « Oui ! Nous nous sommes beaucoup battus pour reprendre cette caserne aux tortionnaires d'Amin Dada. C'était son unité spéciale de sécurité, en majorité elle était formée de Tutsis réfugiés du Rwanda et de quelques Palestiniens, 300 hommes étrangers au pays, qui n'avaient plus rien à perdre, vu ce qu'ils avaient fait pour servir le tyran sans lequel ils

n'étaient rien. Ils se sont battus jusqu'au bout, car comme le dit un de vos auteurs: "Il n'y a meilleur remède de salut à gens estommis et recreus que de n'espérer aucun salut". La bataille s'est achevée ici même, comme vous le voyez, à l'arme blanche, car de part et d'autre, nous n'avions plus de munitions".

Pour le coup, ce fut au tour de Charles d'être "recreu", ou abasourdi, car voilà qu'un colonel ougandais lui citait le Gargantua de François Rabelais, sur le lieu même d'un massacre auquel il avait participé, et qui n'avait rien des guerres microcholines. Comme quoi, les humanités mènent à tout, lorsque leur message s'est perdu en citations qui servent à propos les cruautés du jour. En homme de son temps, Goya disait que "le sommeil de la raison engendre des monstres" et nous, gens du nôtre, ajouterons "son éveil aussi ».

Lorsque Charles quitta la caserne, il avait en main un document semblable à celui qu'avait signé le Commandant Boudarawa pour la police. Il retraversa la cour où le martèlement des pilons avait cessé. Il alla voir Mélissa, lui donna les deux documents qui seraient remis, en copies authentifiées par les Nations Unies, à Charles, John et Lars, et à tous ceux qui en auraient besoin pour organiser les convois.

Charles parla à Mélissa des cris de la femme entendus dans l'ex-Majestic. Elle ne fut pas convaincue, il ne fut pas convaincant. En vérité, elle ne voulait pas savoir:

- "Mais Charles, que vaut votre "intime conviction" dans tout cela ? Qui me prendrait au sérieux avec votre histoire ? (elle aussi trouvait commode, en jouant de sa belle voix au timbre clair, d'user des guillemets assassins). Et puis, ne trouvez-vous pas que nous avons bien d'autres choses à faire ? C'est vous qui demain organiserez le premier grand convoi dans le Karamoja."

S'il faisait sombre, tôt le matin lorsque Charles se leva, ce n'était pas seulement en raison de l'heure. Le ciel était couvert, la lumière grise annonçait un orage, qui éclata en éclairs tourmentés quelques instants avant qu'il ne prenne place dans la voiture. C'est peu après Ganga que cela se produisit. Ils venaient de sortir de la petite ville. De chaque côté de la route, il y avait des cases rondes aux toits de chaume et les gens vaguaient à leurs occupations essentielles sous la petite pluie qui avait succédé à l'orage. Par delà les nuages, le soleil depuis longtemps s'était levé, il était invisible, mais la lumière grise était maintenant plus crue, et c'était comme si elle avait accentué les contrastes des

couleurs qui d'étrange façon étaient violentes. La route en semblait irréaliste, et l'asphalte luisait comme un flot de mercure dont les essuie-glace, par brèves intermittences, brisaient l'éclat. Il la vit à la sortie d'un virage. Elle était au milieu de la route, entourée de toutes ces cases d'où suintait la fumée bleue des foyers. Elle pleurait. Pas un chagrin de rien du tout. Elle était nue. Belle d'espérance comme le sont les petites filles qui s'apprêtent à devenir une jeune fille. Belle comme sait l'être l'Afrique. Elle était l'image du désespoir. Elle avait douze ou treize ans. Son sexe, joli et bombé comme une colline de Vénus, était ensanglanté. Et ce rouge trop rouge dans les larmes et la pluie noircissait le vif-argent de l'asphalte. La voiture fit une embardée pour l'éviter. Le véhicule zigzagua, tutoya une termitière modelée comme un phallus, se stabilisa enfin. Charles se retourna. Elle et son chagrin sans fin s'étaient comme dissous sous la pluie fine. Tout avait été si rapide et inattendu que Charles se retourna à trois reprises, se demanda s'il avait vu tout ce qu'il avait vu... mais l'embardée du véhicule n'était pas une vision, son épaule droite était encore endolorie par le choc causé par la violence du mouvement qui l'avait balancé en tous sens. Charles demanda à Peter:

- "Mais qu'avons-nous vu ?

- Ce n'était rien. Une fille que la matrone vient d'initier. En Afrique, c'est comme ça !

"Clitoridectomie!", pensa Charles : rite atroce qui consiste à trancher l'amande douce de la chair délicate et détruire un mystère. Torture et mutilation, ignoble initiation. Identité mutilante. Terreur qui rend docile. Vive la masturbation qui donne aux enfants conscience de leur mystère. Honneur à la modeste branlette qui stimule les appétits. Apprentissage de ce qui est à moi, pour connaître ce qui est à toi.

Ils arrivèrent à Tororo en fin de matinée. Ils se rendirent aux entrepôts où le chargement des camions arrivés la veille était presque achevé. Deux camions Mercedes déjà chargés étaient en panne et le chef de garage, allemand comme les camions, criait comme un putois, en allemand. C'était sinistre, lorsque la langue allemande est criée dans la colère, elle rappelle de mauvais souvenirs. Il avait des excuses le malheureux. Ses mécaniciens, ou des chauffeurs, lui avaient joué un bien mauvais tour: des pièces neuves de ses beaux Mercedes avaient été remplacées par des pièces de contre-façon fabriquées au Nigéria; évidemment, elles avaient lâché. Seule consolation: elles venaient de lâcher ici et pas en route, à des centaines de kilomètres du garage. C'était un trafic

lucratif, car des pièces neuves - garanties d'origine - se vendaient cher au marché noir. Ça commençait mal. En attendant que tout rentrât dans l'ordre, Charles partit au commissariat central de la ville de Tororo afin d'organiser l'escorte. Il présenta son document au commissaire de police du district, qui l'examina avec une mine gourmande de collectionneur de pièces bureaucratiques (il avait l'air de se dire: " j'en avais entendu parler, mais je n'en avais encore jamais vu "), Charles se prit à espérer, car l'examen du document se prolongeant, il était en effet dans l'ordre des choses d'espérer.

- "Hélas, hélas, mes derniers hommes viennent de partir en mission. Je n'ai plus personne. Revenez demain, je réussirai, peut-être, à vous trouver trois hommes d'escorte."

Ça continuait comme ça avait commencé ! Mal. Charles partit pour la caserne des bérets gris qui n'était pas très loin du commissariat. La garde prit son document, et fit attendre Charles à l'entrée de la caserne. Il attendit longtemps. Puis, un lieutenant lui fit signe d'entrer, alors qu'une sentinelle ouvrait le portail en fer rouillé dont l'extrémité avait, à force de manœuvres, creusé une rigole en arc de cercle dans le sol humide. Le sol était en terre battue, glissant, rouge et mouillé. Il n'y avait pas de femmes, et s'il y avait des mortiers, ce n'était pas de ceux dont on use pour la cuisine, ceux-là devaient piler de la chair à canon. Le lieutenant rendit à Charles son document qui, passé de mains en mains parmi la soldatesque, commençait à montrer des signes d'usure prématurée. Charles pensa qu'à l'avenir il devrait le mettre sous une enveloppe de plastique transparent. Pendant ce temps-là, le lieutenant Masters lui expliquait que le colonel Johnson était dans sa résidence. Il le recevrait bientôt. Ils se dirigeaient vers la résidence. C'était un grand mot pour une petite maison de rien du tout, dont le toit en tôle ondulée luisait sobrement dans l'humidité de l'averse récente. La bicoque était située dans un angle de la cour carrée de la caserne. Il n'y eut pas à frapper à la porte pour entrer, car il n'y avait plus de porte d'entrée, cela supprimait des formalités et faisait gagner du temps.

Pourtant, on ne gagna aucun temps. Il fallut attendre. Passé la porte qui n'était qu'un rideau crasseux, on se trouvait dans un étroit couloir qui faisait office de salon. Il fallut s'asseoir et attendre assis sur des fauteuils délabrés alignés à la queue leu leu contre le mur pisseux avec vue imprenable sur le mur d'en face distant de trois mètres à peine. Attendre. C'est ainsi que la vie enseigne que l'on ne gagne jamais de temps, car le temps ne respecte pas ce qui se fait sans lui. C'est joliment dit dans un proverbe des nomades somalis: "Ce qui se noue en courant se dénoue en courant".

Regardez le Temple de Jérusalem, la lumineuse cité des Jébusites, tous les chroniqueurs insistent sur la rapidité des travaux: sept ans sous Salomon, environ treize pour Néhémie qui, il est vrai, doit aussi rebâtir la ville. De l'édifice de tous ces gens pressés, le temps n'a laissé que l'essentiel: quelques versets dans un beau livre, et les pierres des fondations. Attendre. Il fallait donc attendre, une attente sans intérêt, une attente philosophique où l'attendant, le patient, doit découvrir que attendant et attendu ne font qu'un.

À l'autre bout du couloir, il y avait une vraie porte, si vraie qu'elle était fermée. Il s'en échappait des bruits de corps agités, de literie grinçante, des chuchotements, ahans, soupirs d'aise masculins. Charles jeta un bref regard au lieutenant Masters et pensa que le colonel Johnson était à l'exercice et tirait quelques coups. Le lieutenant regarda Charles d'un air navré, qui semblait dire: "Ne vous impatientez pas, il n'en a pas pour très longtemps". Rapide, peut-être, bruyant sûrement. Il faut pourtant avouer que les bruits en question n'avaient rien d'érotique. C'est que la dame avait dû recevoir autrefois la visite des matrones: il en faut cinq, quatre pour empoigner fermement chaque membre, plus celle qui tranche dans le vif; si des parents riches et compréhensifs lui ont graissé la patte, elle ne coupe pas trop profond; et avec un peu de chance, elle n'est pas maladroite. Mais lorsque la tradition est radicale: du mont de Vénus on fait une dépression aride et douloureuse, s'il n'y a pas d'autres complications.

Comme à beaucoup de dames de la région - mais pas à celles du Karamoja où l'on respecte les clitoris - il manquait à cette dame un détail essentiel pour que son sexe eût quelques chances d'être doué de la parole chantée de l'amour. Alors elle encaissait avec vaillance; et elle parlait, bégayant parfois lorsque le va-et-vient ébranlait ses cordes vocales:

- "Tu m'as fait di-di-dire de venir vi-vi-vite, et vi-vite je suis venue, et main-maintenant tu me prends tout mon temps. Dé-dé-dépêche-toi, je n'ai pas que ça à ffffaire !"

Le lieutenant Masters manquait d'humour, ou son papa était Pasteur, car il rougissait. Charles avait envie d'éclater de rire, et c'était une véritable torture que de retenir cette envie qu'il diluait à grand-peine en déglutissant et en s'efforçant de respirer profondément. Elle était sympathique cette dame dont les préoccupations rejoignaient celles de Charles. Sympathique, mais manquant de technique, car l'affaire se prolongeait sans satisfaction pour personne. Enfin, le colonel lança un ordre bref:

- "Ta gueule !"

C'était peut-être une femme soldat, elle s'exécuta. Lui, par contre, il eut un petit couinement, suivi d'un brouhaha triomphant, comme celui de quelqu'un qui s'ébroue après une douche froide. Enfin ! pensa Charles regardant le lieutenant, qui eut un regard modeste, comme pour dire: "Je vous l'avais bien dit !". La dame était restée de glace. L'affaire avait duré quinze minutes, ce qui n'est rien pour un amour, mais long pour un coït. C'est la dame qui sortit la première. Elle était belle, et pressée comme l'on sait. Elle ouvrit la porte, et tout occupée à ce qui motivait sa hâte, avec vélocité, grâce et précision elle drapa son corps superbe dans une cotonnade de couleurs vives que ses seins magnifiques tendaient avec fermeté. D'un geste vif, elle acheva son drapé en glissant un pan du tissu au dessus de son sein droit, presque sous son bras. Gestes antiques, élémentaires et beaux; ne manquait que la fibule qu'une dame grecque, romaine ou celte eût piquée pour parfaire sa mise. Mais ici, pas de fibule, c'est le sexe féminin que certaines coutumes infibulent. Ce geste absent lui fit relever la tête. Elle vit les deux hommes qui la regardaient, il y avait plus de curiosité et d'admiration dans leurs regards que de concupiscence, car le désir avait joué un rôle discret et élémentaire dans cette affaire. Elle réagit de même, c'est-à-dire avec naturel, sûre de sa dignité qui ignorait que l'amour est un mystère, connu seulement des initiés. Comme toute initiation, il y faut un corps intact, car avant que Narcisse devienne fleur, c'est-à-dire lumière issue du mystère des eaux, il fallait qu'il fût Narcisse, et dans les eaux vît son reflet. L'aventure de l'être commence dans la conscience de son corps, la monstruosité de notre époque et de notre civilisation est de prendre pour fin ce qui n'est que commencement. Nous couvons précieusement un oeuf qui lentement pourrit.

Avant de refermer la porte, elle lança:

- "Tu as des visiteurs !"

Et elle passa, simple, et fière de sa vénusté naïve qui souffla le rideau crasseux de l'entrée de la bicoque; celui-ci, un instant mêlé à la splendeur du mouvement de la femme reçut un éclat qu'il n'avait pas. Le colonel fut vite là. C'était un homme courtaud. Il donnait une impression de force physique. Un petit haltérophile qui, comme certains sportifs en préretraite, s'empâtait sans toutefois perdre tout son capital de muscles. Il était en bottines de combat et en treillis; mal boutonné, le treillis laissait voir son ventre bedonnant mais ferme. Les deux militaires échangèrent des saluts raides comme le veut l'étiquette de la grande muette. Charles dit bonjour à la façon civile des civils, puis il expliqua son affaire, et montra

l'accord signé à la caserne, à Kampala. Le colonel était un vrai militaire, laconique sauf dans le coït. Il regarda Charles, se leva, ce qui mit le lieutenant au garde-à-vous, puis le colonel ordonna au lieutenant Johnson de prendre trois hommes et d'accompagner Charles dans le Karamoja. En treize minutes, tout avait été réglé. Merci Vénus !

Dans la grande cour des entrepôts et du garage, le convoi attendait. Charles paya un jour de per diem aux militaires (ils percevraient le solde au retour), qui prirent place dans les camions. Le lieutenant dans le camion de tête, un soldat au centre, deux dans le dernier véhicule. Charles aurait volontiers voyagé avec le lieutenant pour bavarder en route, mais c'est un principe élémentaire dans ces opérations: pas de militaire en armes dans un véhicule portant les plaques diplomatiques des Nations Unies. Charles prit la tête du convoi, et l'on partit. Direction: le sud Karamoja avec quatre-vingts tonnes de vivres à livrer aux missions de la région.

À Namalou, Charles revit les gens de MSF, le Père Brady, et Mengistab. Il apprit à Mengistab la mort de Zacharie, et chercha à atténuer cette douleur en expliquant que la veille il avait revu Élisabeth et Maria qui toutes deux se portaient bien. Cela n'atténuait rien du tout... Mais Charles se disait qu'il faisait ce qu'il pouvait, et que ne pas céder au désespoir était aussi une forme de courage. Celui de n'avoir pitié ni de soi ni des autres, celui de rester dans l'action qui commande de ne pas penser à celles et à ceux qui, avant nous, ont interrompu le chemin qu'ils étaient censés suivre, ont comme glissé hors du champ d'action des corps à trois dimensions. Un jour, plus tard, Charles aurait le temps de donner, au moins dans sa mémoire, une humaine sépulture à tous ces morts anonymes, dont Zacharie était le petit soldat connu dans son tombeau inconnu. Et de se confronter à l'énigme qui hante tous les survivants: pourquoi ?

Trois Mercédès furent déchargés à Namalou, ils rentrèrent à vide à Tororo, un homme de l'escorte les raccompagna. Pour gagner du temps, il fut décidé de franchir la Muchilmakéte et d'ainsi ravitailler Nagapiripirit au plus vite. Mengistab et Brady recommandèrent à Charles de prendre garde lors du franchissement de la rivière qui, en cette saison, était imprévisible. Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière, elle était à sec. Il y avait toutefois quelques flaques, et de grands bancs de sable désordonnés montraient que peu de jours auparavant elle avait coulé. Les puits jadis creusés dans son lit par les femmes karamojong avaient totalement disparu. L'humidité avait durci le sable, Charles pensa que le franchissement serait rapide, et facile. Il passa donc. Ce fut facile. Sitôt sur l'autre berge, Charles descendit de la Land Rover et demanda à

son chauffeur, Peter Biléké, de remonter la rive sur trois cents mètres. Il avait ordre de ranger le véhicule le long du cours d'eau, face au convoi qui allait franchir l'obstacle, de klaxonner et de faire des appels de phares au cas où il verrait la vague, qui, périodiquement en saison des pluies, balayait le lit de la rivière. L'un après l'autre, les camions franchirent le passage. Après le troisième mouvement, l'affaire devint une routine. Au dernier franchissement - c'était le camion Saurer qui faisait partie du lot fourni par les Allemands -, six Mercedes qui avaient déjà franchi la rivière lentement se remirent en route et s'éloignèrent de la rive. Le Saurer était à mi-chemin lorsque Charles qui s'apprêtait à rappeler Peter vit que son véhicule lançait des appels de phares; simultanément le klaxon retentit et, klaxon bloqué, Peter démarra pour s'éloigner de la berge. Charles fit signe au chauffeur du Saurer de se dépêcher. Malchance, affolement, le chauffeur manqua le rail stable tracé par les véhicules précédents, et s'ensabla dans une flaque d'eau, moins de dix mètres avant la berge. C'est alors que Charles vit la vague. Elle était noire sous le ciel bleu. Elle grondait comme un ciel d'orage. Elle était à cent mètres du camion. Charles courut vers le chauffeur, qui tentait des manoeuvres inutiles, il croisa un soldat qui, l'arme au poing, courait vers la rive, suivi de près par l'aide-chauffeur. Les visages exprimaient la terreur. Charles éjecta le chauffeur de son siège, et courut derrière lui. Ils couraient encore pour s'éloigner de la berge lorsqu'au grondement panique se mêla le fracas du choc des flots qui emportaient le camion. Charles ne vit rien, et le chauffeur non plus, car ils couraient encore, et plus vite, pour échapper aux flots qui pourtant ne les menaçaient plus. Ce n'est qu'après avoir rejoint un groupe de chauffeurs du convoi arrêté à moins de cent mètres du rivage que Charles se retourna. Il vit les flots boueux qui roulaient le camion parmi des troncs d'arbres culbutés dans un chaos indescriptible. Le camion heurta un roc au milieu de la rivière, la vague le submergea, passa, et la rivière coula, rapide, sable et boue. Ils revinrent avec lenteur et prudence vers la rive. Le chauffeur et Charles étaient en nage, Charles s'essuya le visage d'un revers de manche, sa manche aussi était trempée. Il était en état de choc, son regard se perdait dans le mouvement des flots. Près de lui, le chauffeur s'était assis sur le sol à peine mouillé, il regardait la carcasse du camion Saurer coincé contre le roc, roues en l'air, la roue avant gauche était bien visible, elle luisait au soleil et tournait dans le vide, juste au-dessus des flots. Avec la même régularité inutile que cette roue de fortune qui tournait à vide, le chauffeur répétait: " Tu m'as sauvé la vie, tu m'as sauvé la vie". Charles voulait lui demander de se taire. Ce n'était pas qu'il reniât son geste, mais il sentait que son geste ne lui appartenait pas. Charles n'eut pas le temps de parler. Tout près de lui une rafale

crépita. Un soldat de l'escorte, celui qui le premier avait eu la présence d'esprit de fuir, tirait sur la rivière. L'action est le meilleur remède aux états d'âme qu'elle a créés, elle ressemble à un médecin fou qui inoculerait à ses patients un mal dont lui seul saurait les guérir. C'est ainsi que nous ne savons jamais nous arrêter à temps, boulimiques de tout, rassasiés de rien. Charles demanda à l'homme d'arrêter ses sottises, le soldat expliqua qu'il fallait punir la rivière, alors Charles lui cria :

- " Eh, crétin, elle t'a épargné ! "

Cet idiot sur la berge rejoignait sans le savoir le flot roulant navrant de notre histoire. Un tyran avant lui fit flageller la mer sur l'Hellespont, dit le Bosphore, en 480 avant Jésus Christ. Il s'appelait Xerxès; aidés par la tempête, les Grecs venaient de couler sa flotte à Salamine. Aujourd'hui, c'est un camion Saurer que les flots ont englouti, cette marque suisse dont usaient les Nazis pour gagner du temps. Ils avaient transformé les Saurer en chambres à gaz. Par un ingénieux procédé allemand, on recyclait les gaz d'échappement du véhicule pour une extermination qui s'effectuait pendant le transport vers les fosses communes. Là, on enterrait les cadavres que le transporteur venait d'assassiner à chaque accélération du moteur Saurer, sûr, suisse, précis et efficace.

Une demi-heure plus tard, s'il n'y avait eu la carcasse du camion ensablée dans l'histoire, - mais bien là, - tout eût été normal. Ils allèrent voir si le véhicule était récupérable. La force du courant avait tordu le châssis sur l'appui du roc et le sable avait recouvert la plus grande partie de la carcasse. Néanmoins, on pouvait accéder à la cargaison qui, à l'exception de quelques sacs emportés par la vague, était intacte, bien ficelée dans une bâche. Le soldat récupéra son bagage, pas le chauffeur, ni son aide, les leurs avaient été emportés. On fit une chaîne jusqu'au rivage et l'on récupéra trois cent un sacs de 25 kilos. Charles partit avec le convoi afin de ravitailler Nagapiripirite; de là, le premier camion qui fut déchargé revint au rivage, afin de récupérer les sacs qui avaient échappé au désastre. La tournée se poursuivit, sans autre incident, et tout fut fait en trois jours.

Le dernier jour, alors que Charles rentrait avec les trois derniers camions, vides, - les autres avaient été renvoyés à Tororo au fur et à mesure, la pluie recommença. Ils rentraient alors d'Amoudat, où le Père y voyait tout à fait bien et se passait désormais des yeux de la belle Rosario. Ils passèrent le pont de la rivière Kanya qui, à ce moment-là, coulait sur la carcasse du camion de l'armée. Charles descendit sous la pluie fine, et du haut de la berge montra aux chauffeurs la scène du

drame. Lorsqu'ils furent repartis, son chauffeur, Peter Biléké, lui dit :

- " Ce jour-là, j'aurais aimé être avec toi ! Ces soldats nous font tellement souffrir que j'aurais aimé, pour une fois, voir que c'était eux qui souffraient."

Un éclair zébra le ciel. La pluie fine se transforma en averse. Elle vint alors que le convoi allait s'engager dans la descente raide qui sépare le plateau du mont Kadam de la plaine de Namalou. Un camion s'embourba. Celui qui avec un câble essayait de le tirer s'embourba à son tour. Alors, tout le monde se mit à patauger dans la boue rouge, zébrée de belles veines d'argile claire. Au début, tout le monde pesta. Mais les hommes restent toujours des enfants, et au bout d'un moment, trempés par la pluie tiède, boueux comme des petits cochons heureux, ils tournèrent l'affaire à la rigolade. Cela commença par de très belles chutes. D'abord celle du militaire, que tout le monde attendait - grâce à Dieu et à l'orage de Zeus tonnant, il avait laissé son arme dans le second camion embourbé; il fit une élégante glissade sur l'argile qui s'acheva dans une ornière remplie d'une boue dont l'ocre était épaisse et profonde. Ce fut comme si, instantanément, il eût changé de couleur et d'uniforme. Charles voulut l'aider à sortir, et fit une glissade dans la même veine. L'éclat de rire fut général et précipita d'autres chutes, dont certaines furent un peu forcées, par l'un ou par l'autre, ou par le simple désir d'être comme les autres. La pigmentation des peaux devint quelque peu uniforme. L'onctuosité douce et tiède du limon originel créait une joyeuse volupté. On parvint dans la joie, et dans l'averse à sortir un camion, puis il fallut extraire l'autre. Quand ce fut fait, on se congratula, heureux du succès, heureux de la boue et de la pluie. Les cieux cléments peut-être dirent leur accord avec la joie des hommes en redoublant de force, en arrosant la terre d'une pluie torrentielle qui lava les vêtements. Lavé du limon égalitaire, ils retrouvèrent leurs uniformes, qui de soldat, qui de chauffeur... ou de Charles Sansovino. Puis, l'un se déshabilla, puis un autre, et bientôt ils furent tous nus sous l'averse. Chacun reprit sa couleur, ses nuances, sa morphologie claire et distincte, son individualité avant de remettre son uniforme trempé, mais propre, et reprendre sa singulière aventure où quelques heures auparavant il l'avait laissée. Lorsqu'après Namalou ils arrivèrent dans la plaine, tout près de Naboukourou, l'averse était toujours aussi forte, elle créait sur la terre tiède des brouillards de brume, et tout le paysage baignait dans une blancheur de neige. Un troupeau de zèbres luisant sous l'averse traversa la clarté de la piste au galop. En martelant le sol, leurs sabots projetaient un mur d'eau vers les cieux. C'était comme si leurs crinières courtes fussent devenues un long blanc

manteau, une page blanche où ne brillait que le noir luisant de leurs zébrures: Gutenberg réincarné, qui, sous le regard émerveillé de Charles, écrivait en lettres gothiques un poème. Entendez-vous le galop des mots et des bêtes ?

Chapitre 16

Dès qu'il fut rentré à Kampala, Charles dut expliquer la perte du camion Saurer, ce fut long et laborieux. On n'avait pas encore pris la mesure de ces opérations où les risques se comparent à ceux d'une armée en campagne. Afin de le protéger des polémiques inutiles, Mélissa décida d'accorder à Charles une semaine de repos au Kenya. Il prit l'avion à Entebbe. Il attendit le vol sur Nairobi dans le vieil aéroport, celui dont les murs étaient troués comme un gruyère suisse. Ces trous étaient des souvenirs du raid mené par les parachutistes israéliens contre les Palestiniens qui avaient détourné un avion d'Air France, en 1976. Côté israélien, l'opération avait été une réussite, sauf pour le Colonel Yoni Netanyahu et deux de ses hommes tués pendant l'attaque; et pour la vieille Madame Bloch, hospitalisée quelques heures avant l'opération, laissée de ce fait à Kampala, et sur laquelle le tyran avait pris sa revanche, en la faisant tuer, on ne sait pas comment.

À Nairobi, Charles descendit à l'hôtel Sixty-Eight. Lors de son arrivée d'Europe, quelques mois plus tôt, l'endroit lui avait semblé sans charme particulier. Aujourd'hui, il lui semblait luxueux, la brousse était passée sur sa mémoire, chamboulant les perceptions usuelles: ainsi, l'eau courante lui sembla un luxe, et les plats les plus simples, - un steak frites, - se parèrent d'un charme exotique. Il revit Malone et son jeune fils, et apprit que la mère de l'enfant, morte d'un cancer six ans plus tôt, était une Karamojong de Moroto. Il parla longuement, au téléphone, avec Karmann, à Brème. Gabrielle était en vacances, elle allait bien. Il chercha Carmel, elle était en reportage, une fois de plus en Somalie. La vie suivait son cours. Charles n'y trouvait rien à redire, lui qui suivait un autre cours dans un ailleurs inexprimable.

C'est ainsi que tous ceux que Charles vit, revit, ou manqua du fait de leur absence, lui étaient devenus des étrangers. Certes, à ceux qui étaient là, il parla du Karamoja, mais même Malone qui avait aimé et épousé une Karamojong ne comprenait pas ce que Charles ne savait pas dire: sa recherche de ce point au-delà de la peur et du malheur à partir duquel le monde pourrait être changé.

Cette semaine de vacances à Nairobi fut longue et morne. Seule la paix était agréable. Elle était une sensation aussi subtile qu'un parfum, elle courait les rues, libre, et un peu sotté sans conscience de son existence. Ses créateurs étaient

tous ces passants qui n'avaient pas peur les uns des autres, ou si peu en comparaison de ceux qui vivaient de l'autre côté de la frontière. Nous sommes en un monde où la paix fut toujours relative. Il en était de même autrefois de la guerre en Europe, qui seulement en ce siècle est devenue totale. Car, au mieux, la peur et la haine ne cessent jamais de sommeiller dans les coeurs, cet endormissement léger, nous le nommons la paix. La fin d'une peur est le commencement d'une autre. L'histoire est sanglante, elle est la projection au dehors de nos paysages intérieurs. Si l'histoire n'est pas que sang et larmes, c'est que nos paysages intérieurs sont parfois pure splendeur. Parfois.

Il fut heureux de reprendre l'avion pour Kampala. Il y retrouverait "ceux qui savaient", même s'ils ne savaient guère que faire de ce savoir; même s'ils le fuyaient, ils en étaient les porteurs. Ils n'étaient pas des étrangers.

On le reçut comme s'il fût revenu d'une longue absence. Il était désormais "un ancien". Mélissa l'embrassa, elle était toute bagues et parfum, elle portait un parfum délicat et classique, peut-être "Chanel No. 5", en tout cas il y avait du jasmin, souvenir de son Orient défunt. Tous ces mouvements de senteurs, de lumières et de couleurs n'avaient pas pour but de séduire Charles, ou si peu; ils étaient l'expression de la joie de Mélissa qui savourait sa victoire, car l'opération "Karamoja" était désormais lancée, et personne ne pourrait plus l'arrêter. La joie de Mélissa n'était pas exempte de vanité, elle perçait dans sa voix devenue plus autoritaire quand elle s'adressait à des tiers; dans ses gestes qui avaient gagné en assurance, c'est-à-dire qu'ils ressemblaient à ceux de n'importe quel homme qui jouit de quelque pouvoir. Mais ce n'était là que quelques-unes des inévitables scories du pouvoir que les forges des enfers rejettent, et que les êtres, qui font de toute chose une habitude, ramassent. Mélissa avait été touchée par le pouvoir assez tard dans sa vie, de plus, elle ne manquait ni d'intelligence ni de grandeur d'âme, elle était capable de dompter la bête, de lui imposer un style, le sien, mais non de la vaincre.

Mélissa avait totalement écrasé Olaf Karlson, le malheureux érotomane-pornographe. Elle avait obtenu les pleins pouvoirs de l'assemblée générale des Nations Unies pour l'opération "Karamoja". Elle en avait profité pour totalement écarter de l'affaire le directeur de la GECA à Kampala, dont désormais elle dirigeait les bureaux. Humilié, et ne sachant pourquoi on le jugeait soudain superfétatoire, le malheureux se terrait chez lui, ressassant ses tristes obsessions et dérivant en haute amertume sur le ressac d'obscènes désirs. Il démissionna bientôt, croyant faire un coup d'éclat. Il ne rencontra que

l'acceptation empressée de la GECA qui, ayant senti d'où venait le vent, voulait ménager Mélissa qui apparaissait soudain comme l'étoile montante des Nations Unies. La vengeance de Vénus fut donc terrible, comme d'habitude.

Pour fêter le retour de Charles, Mélissa, les deux John, Fiona, et ceux de la GECA avaient organisé une soirée de fête au "Bar Abbas", une boîte de nuit qui venait de rouvrir. Elle était située dans la "Vallée des Vampires", au centre de Kampala. La vallée portait bien son nom, c'était une étrange faille, un effondrement chthonien de moins d'un kilomètre de long sur cent mètres, à peine, dans sa plus grande largeur. La faille était tapissée de végétation, elle était très arborée sur le plat de sa surface, où lentement coulait un petit ruisseau, qui avait autrefois été une grande rivière. L'ensemble de ce lieu pas comme les autres était fleuri en permanence, comme une serre dont l'exotisme était ici absolument naturel. Le premier paradoxe de cette serre était qu'elle fût à ciel ouvert, la seconde bizarrerie du lieu était qu'il servît de logement permanent à des milliers de chauves-souris frugivores, porteuses saines du virus Ebola. Celles-ci étaient grosses, presque aussi grosses que les vampires de l'Amérique du Sud, et en tout cas aussi grandes que celles qui, la nuit, tournent autour des lampadaires d'Assouan, puis suivent le Nil jusqu'aux mystères de l'île Éléphantine. Le soir, lorsqu'elles prenaient leur envol, elles étaient si nombreuses qu'elles rendaient la nuit granuleuse, comme un froissement de velours sombre. C'était sinistre. Injustement sinistre, car vu de plus près, les bêtes frugivores étaient sympathiques, leurs grands yeux myopes avaient des éclats doux. Leur morphologie était celle d'un petit renard sombre portant deux ailes étranges. Elles sont de notre famille - mammifères-, c'est probablement leurs ailes qui nous dérangent, ou nous font envie: en 1890, Clément Ader les a copiées lors de son premier envol, et depuis il en reste quelque chose aux ailes de nos avions. Elles logeaient ici depuis 31.000 ans, innocemment porteuses saines du virus Ebola en un temps où Kampala n'était pas même un songe, où leur vallée à peine moins grande qu'aujourd'hui était encore souterraine. C'est d'ailleurs l'immensité du vide qui avait causé l'effondrement du souterrain par l'eau creusé, et mis progressivement à jour la petite vallée, il y a de cela 15.214 années, environ. Au fur et à mesure que l'érosion élargissait la faille du premier effondrement, la lumière entraînait dans la caverne, et la végétation colonisait la terre donnée au jour. Une terre que des millénaires de chiures de chauves-souris rendaient fertile. Pour leur part, génération après génération, les chauves-souris s'adaptaient à l'irruption du jour dans la caverne. Ce soir, alors que la fête battait son plein, et qu'en raison du couvre-feu elle durerait jusqu'à l'aube, les chauves-souris

prenaient leur vol, elles abandonnaient aux humains la Vallée des Vampires.

Ce fut une grande fête, une de celles dont on se souvient, d'abord en raison du nombre considérable des invités et des participants, la piste de danse était aussi noire de monde que la nuit de chauves-souris; ensuite, parce que l'animation des êtres était extraordinaire, ce qui est très courant parmi celles et parmi ceux qui dansent au-dessus du volcan. De tous ces gens, Charles fut sans doute un des rares à s'ennuyer, mais il le fit avec sérénité, il était heureux d'être de retour et n'en demandait pas plus. Il allait de groupe en groupe, faisant les civilités d'usage, écoutant les propos, s'y mêlant. Donnant enfin tous les signes conventionnels de l'intégration sociale à un milieu dont la sociabilité serait par définition éphémère. Ce n'était après tout qu'une fête, et tous ces êtres étaient les otages d'un drame qui, comme m'importe quoi d'autre, ne durerait pas. Charles circulait parmi les invités. Tous les présents n'étaient pas nécessairement des invités. Parmi eux, il y avait des clients réguliers du Bar Abbas dont la présence coïncidait avec la fête qui était donnée ce soir-là. L'ambiance était sympathique. Certains des propos échangés ne manquaient pas de saveur, ainsi ce lieutenant de l'armée régulière auquel un simple soldat reprochait le fait que la troupe ne touchait pas sa solde depuis quelques mois:

- "Tu es un homme ou pas ? Tu as une arme ou pas ?"

Et comme l'autre ne savait pas que répondre. Sur le même ton badin qui seyait si bien à l'ambiance de la fête:

- "Fais comme tout le monde, débrouille-toi avec ce que tu as !"

Voici qu'Al Capone prenait la direction de l'État, et qu'après le capitalisme libéral, on nous préparait le capitalisme sanglant, où la loi du marché serait dirigée par la main visible du crime. Quel bon temps se donneraient bientôt tous ces "Saigneurs de la guerre" !

Lorsque les propos avaient une touche d'humour, celui de l'échafaud donnait le ton. Un Anglais, dans un groupe d'Anglais, expliquait la visite qu'il avait rendue récemment à un de ses amis hospitalisé. Victime d'un accident de la circulation, l'accident n'était pas trop grave, la victime s'était remise de son traumatisme crânien, elle n'avait dans l'affaire que perdu une oreille:

- "Alors il s'est réveillé. Il était un peu vaseux ... N'est-ce pas Al que tu étais vaseux ?"

Al, toujours vaseux, mais aujourd'hui en raison des verres qu'il avait déjà dans le nez, fit oui de la tête, par complaisance, et comme pour mettre en évidence le fait qu'il n'avait plus son oreille droite.

- "Alors petit à petit il est revenu à lui, on a bavardé... pas vrai, Al, qu'on a bavardé ?". L'homme parlait plutôt fort, mais quand il s'adressait à Al, qui à l'évidence n'était pas sourd, il criait carrément.

Al, toujours aussi complaisant, essaya d'agiter son oreille gauche pour remettre en évidence l'absence de la droite.

- "On a bavardé longtemps, moi, je ne savais pas comment lui dire... mais comme je ne pensais qu'à ça, il a fini par y venir... il a porté la main à son oreille droite, puis à la gauche, puis à la droite, et il m'a dit: "Mon oreille ! Mon oreille ! Mais qu'ont-ils fait de mon oreille ?" - Hein ! c'est bien ça que t'as dit, Al ?"

Et Al, sentant - si l'on peut dire - la chute venir, avait sur tout le visage, et jusqu'à l'oreille, le sourire du simplet qui sait tout, et ne comprend rien.

- "Alors moi, pour le consoler je lui ai dit: "Mon pauvre ami, tu sais, en ce moment, *ils volent n'importe quoi* !"

C'était au moins la troisième fois qu'ils racontaient l'histoire, avec le même succès. Passé l'étonnement produit par la chute finale, les gros rires étaient garantis, et une tournée générale était offerte aux trois comparses. Le troisième était là par erreur, presque, c'était Walker. Un de ces alcooliques dont la jovialité forçait la sympathie ... jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que celle-ci était moins un trait de son caractère qu'une réponse physiologique à l'imprégnation alcoolique. Walker était un homme quelconque, qui aurait vécu une vie quelconque - mais au moins dans un bonheur du même type - si ses parents, de fieffés imbéciles, n'avaient décidé de joindre à son patronyme, banalement anglo-saxon, un prénom également anglo-saxon, mais fatal. En effet, Walker n'était pas plus qu'un autre de la trempe de ceux qui peuvent résister aux conjonctions diaboliques programmées par leurs géniteurs. Comme d'habitude, cela avait commencé à l'école où, face aux copains et pour épater les filles, il avait dû assumer son nom et tenir son rang. Comme il n'était pas d'une constitution très avantageuse, il avait dû s'entraîner afin de "tenir" l'alcool. C'est évidemment l'alcool qui l'avait attrapé. Il avait fait de son drame idiot une sorte de fatalité dont le tragique tenait à sa médiocrité. Il avait

une façon de profiter de toute occasion festive pour venir se planter devant le gogo, et lancer l'oeil allumé d'un défi vide, qui était censé remplir son verre: "Mon nom est Johnny Walker!" (puis, d'un geste du pouce rigolard) « Remettez-nous en un autre ! ». Il fit le coup à Charles, après bien d'autres, mais Charles qui le connaissait prit la fuite, à grandes enjambées, et se perdit dans la foule qui dansait. Il dansa à son tour, et ainsi jusqu'à l'aube brassa du vent, comme les chauves-souris, et même, parfois, avec l'illusion du vol. À l'aube, alors que les derniers danseurs remportaient les derniers ivrognes, les chauves-souris, fidèles au rythme millénaire, reprenaient possession de la vallée, alors que les hommes lentement vidaient les lieux. Charles était épuisé, vide, heureux pourtant d'avoir été là.

Il passa la plus grande partie du week-end au lit, à dormir, seul. Dès le matin du lundi suivant, Mélissa demanda à le voir. Il se rendit dans son bureau, près de l'ancien Parlement. Elle n'avait pas pris ses quartiers dans les locaux de la GECA, dont elle dirigeait désormais l'action. Elle le reçut rapidement, avec ces gestes d'empressément expansif, qu'elle réservait à celles et à ceux qu'elle aimait.

- "On me dit que la fête à duré jusqu'à l'aube, à cause du couvre-feu ?"

Charles était aujourd'hui agacé par ces préambules aimables. Cela faisait presque deux ans qu'elle était à Kampala, elle savait que ce genre de fête durait jusqu'à l'aube. Charles fut injuste, il prit un air froid, et dit que la fête avait été réussie, mais qu'il comprenait que Mélissa ne soit pas restée jusqu'à l'aube. Elle ne prit pas sa remarque très bien, y voyant une allusion, non à sa dignité ou à ses obligations, mais à son âge. Il sentit qu'il l'avait blessée, comprit que tel avait été son but, et le regretta. Il aimait Mélissa. On devrait toujours avouer son amour, non pour passer de la déclaration aux actes, mais, surtout si le passage à l'acte est improbable, voire impossible, pour se sentir à l'aise, et pouvoir apprendre à aimer sans se sentir obligé d'entrer dans la danse simple et compliquée du désir.

- "J'espère que vous avez profité de vos vacances. Il faut que vous retourniez dans le Karamoja. Nous utilisons à présent l'aérodrome de Soroti pour envoyer des C130 qui nous livrent des vivres. L'opération marche bien. Mais nous avons toujours un temps de retard. Je veux que vous alliez là-bas, et tout faire afin d'accélérer les choses. Dans quelques jours, je viendrai vous voir (nous prendrons rendez-vous par la radio de l'aéroport de Soroti), et vous me ferez des suggestions."

- "C'est reparti !" pensa Charles. On évoqua les dernières attaques des pillards, les zones à éviter, les consignes de sécurité, qui, avant tout, sont des consignes dont le but est de protéger la carrière des bureaucrates qui administrent le danger vécu par les autres. Il rentra faire ses bagages, prévenir son chauffeur, et passer une dernière soirée dans la chaleur communautaire que produisaient Fiona et les deux John. Il était prévu que Wumphey viendrait le rejoindre, et peut-être le remplacer, dans deux ou trois semaines.

Il partit à l'aube, et, comme d'habitude, il avait cette sensation désagréable d'un retournement de sa vie, comme si soudain, elle se fut retournée vers sa mort. En fin d'après-midi, ils arrivèrent à Soroti. Charles alla immédiatement voir Don Durand, un grand Québécois, homme des bois spécialisé dans le trafic aérien.

- "Mélissa m'a dit-e à la radio que tu serais rendu tantôt. Ben, sti, chu ben content-e d't'vouaire !"

Il parlait comme cela le cousin du Canada, sur un rythme chanté du nez, surtout s'il éprouvait une émotion. Son accent le rendait alors plus adorable que s'il se fût exprimé sans lui, sans la tragique splendeur de ses origines. Don se sentait très seul, cela faisait près de trois mois qu'il vivait à Soroti, où il avait réorganisé l'aéroport qui, à présent, et depuis une quinzaine de jours seulement, recevait trois ou quatre C130 par semaine, soit environ 80 tonnes de vivres. Il invita Charles à passer la nuit chez lui, dans une petite baraque, bien aménagée, qu'il occupait près de son aérodrome. En raison de sa longue solitude, il avait un immense besoin de parler, de demander à Charles son avis:

- "Et la cargaison de tantôt, celle du vol 806 de Johannesburg, les pois cassés, 22 tonnes, je ne sais pas si j'ai bien fait de les faire mettre dans de nouveaux sachets, il y avait des charançons sur les anciens, mais à l'intérieur ça allait. Le manuel, dans ce cas, dit de brûler les anciens sachets et de mettre dans des nouveaux. J'ai deux vols demain, il me faut une équipe de plus pour décharger les avions, je me demande si la Croix Rouge pourra me trouver des gars qui ne me voleront pas de trop..."

Il n'en finissait pas de vider son sac, ses charançons et ses avions pleins de bouffe. En général, Charles n'avait rien à répondre, les questions qu'il posait étaient trop limitées à son action spécialisée pour qu'un avis extérieur fût pertinent. Mais Charles avait compris que Don ne lui parlait que de lui-même et de sa solitude, alors il l'écoutait sans faire semblant. Bientôt, il comprit qu'en écoutant Don avec cette

vraie attention qui mettait à nu l'angoisse de l'autre, c'était sa propre angoisse qu'il écoutait, et apaisait en apaisant celle de l'autre. À la fin du repas, Don était paisible. Il avait plus de cinquante ans, il en avait passé plus de vingt à construire et à gérer de petits aéroports de brousse, en Afrique, en Asie et en Amérique Latine. Il était plein d'histoires. Il aimait les raconter quand il se sentait en confiance comme ce soir. Malheureusement, si Don avait beaucoup voyagé, il avait peu appris. Cela peut paraître étrange car il ne manquait ni d'intelligence ni de bonté. Ce qu'il disait du monde était d'une platitude étonnante: la cuisine chinoise était bonne, sans plus, elle ne valait pas celle des Thaï, la meilleure de toute l'Asie, et peut-être du monde; si l'on exclut la française. Les "States" sont le pays de la démocratie, et le Canada celui des longs hivers, la question du Québec est compliquée; et les Nations Unies un très mauvais système, mais s'il n'existait pas il faudrait l'inventer. En fait, il était un technicien, et sa technique l'avait toujours empêché de voir au-delà de ce pour quoi son oeil était formé: la construction, la maintenance, et la gestion d'un petit aérodrome. Il en gardait une précision terre-à-terre qui, dans certains cas, aboutissait à des traits d'humour délirants. Ainsi son histoire d'accident lors de la construction d'un petit aérodrome de brousse quelque part au fin fond du Congo:

- "C'était ma première sale histoire, un de mes manoeuvres qui coupait des arbustes dans la brousse, les lions l'avaient attaqué et bouffé tout cru. Vraiment, il n'en restait rien, enfin des petits morceaux seulement. Et c'était bien les lions qui avaient fait le coup, sti, il avait fallu les chasser pour récupérer les petits morceaux. Tu parles d'une histoire. Alors, de New York, ils me demandent d'envoyer le formulaire ST 14 qui sert à relater les accidents du travail. Tabarnac ! Accident ! Accident ! Y comprennent rien à l'Afrique ces bureaucrates ! Sti ! C'était pas un accident ! Les lions, *ils avaient fait exprès* ! J'ai envoyé le formulaire AV 12: "perte d'un membre en raison d'un acte hostile" [Tu connais ? ...] J'ai hésité à suivre le règlement à la lettre, il dit qu'il faut envoyer un formulaire par membre perdu (article 38, paragraphe 5, alinéa petit i) [moi, tu sais, la précision avant *toute* (sic)], à la fin, j'ai pensé qu'un formulaire listant tout en vrac devrait suffire. Tu n'as pas idée à quel point la famille du pauvre gars a été contente. Avec le ST 14 elle aurait perdu 23 pour cent des indemnités de décès: 23 pour cent de différence entre le ST 14 et le AV 12 ! À quoi ça tient la vie ! Ah, ces *maudites* bureaucrates !" [il prononçait "bureaucrètes"]

Charles, fatigué, un peu ivre de tous les mots de Don, et de tous ces "sti" ou "Hostie" qu'il n'avait cessé d'avalier, venait de relâcher son attention, mais là, il s'éveilla tout à

fait. D'abord, il crut que Don plaisantait. Il était aussi sérieux que lui-même, c'est-à-dire infiniment, et comme l'on dit en Afrique: "Plus encore que le mot !". Charles fut pris d'un fou-rire incoercible, que Don observa, étonné, avec ses bons yeux aux regards lents, et, lentement, en effet, il comprit l'aspect délirant de son récit. Son rire, à lui, fut bientôt tonitruant, comme s'il eût été condensé par toutes ces années pendant lesquelles le caractère drolatique de toute cette affaire lui avait échappé. Évidemment, pour l'homme qui était mort, c'était moins drôle. Mais ni le rire ni les larmes n'y pouvaient rien changer.

Lorsque Charles partit au petit matin, il avait l'esprit dispos et tout son être était calme. Il résolut de gagner au plus vite le nord du Karamoja. La piste était difficile, la pluie avait rendu les sols mous, et lorsque la voie était traversée par une poche d'argile ou de kaolin, le véhicule partait en glissades difficiles à contrôler. Peter conduisait avec une saine prudence, c'est-à-dire lentement. Lorsqu'il arriva à Kotido, Charles alla droit à la ferme des Rowland afin d'annoncer à Jim et à Emily l'arrivée dans les quinze jours des 300 tonnes de semences de sorgho qu'ils avaient demandées. Une donation avait été obtenue de l'Union Européenne, et Mélissa avait informé Charles qu'elle attendait d'un jour à l'autre dix semi-remorques du Kenya qui livreraient les précieuses graines sélectionnées. Ils établirent un plan de distributions, afin d'organiser les convois au plus vite après la livraison. Il fut décidé que Tororo serait l'entrepôt des semences, et que les convois seraient organisés à partir de cette petite ville proche de la frontière kenyane. Charles s'apprêtait à prendre congé de ses hôtes, lorsque Jim lui dit:

- "Tu devras faire très attention, car si les graines sont de bonne qualité, elles auront été traitées au mercure ou au sulfate de cuivre, afin de les protéger des insectes et des rongeurs. Si des affamés s'en emparent, ils les consommeront et seront empoisonnés."

Charles allait trop vite d'un point à l'autre, mais aussi dans sa tête, pour trop s'attarder aux scènes de désolation qui emplissaient Kotido. Il était visible que la catastrophe annoncée pour la saison des pluies était là. C'était encore plus évident à la mission catholique, en raison des foules faméliques qui campaient autour du bâtiment. Les prêtres lui dirent que plus au nord, c'était encore pis. C'est à ce moment-là que Charles commença à avoir peur. Il eut peur du Nord. À chaque lieu du désastre, il y en avait un autre, plus au nord, et pire encore, comme un crescendo ignoble et sans fin, qui, de la mort ferait une délivrance. Fuir, fuir enfin, au nord du nord ... au Sud peut-être, et y trouver un repos qui ne fût pas

celui de la mort, mais le miracle de la douceur de vivre. À chaque tour de roue, c'est vers le nord qu'ils allaient.

La nuit était tombée lorsqu'ils arrivèrent à Loyoro, une petite mission où ils furent reçus par le Père Francesco, un vieillard maigre, aux cheveux et à la barbe blanche comme les neiges du Nord.

La nuit était froide, et l'on devinait des corps partout autour de la mission. Francesco les reçut dignement, parla peu, puis se retira, on dormit au plus vite. Tôt le lendemain matin, Francesco servit un petit déjeuner plus que frugal: un quignon de pain et du café. Puis il entraîna Charles et Peter dans la visite de sa mission. Loyoro était dans un cirque de montagnes, tout était vert et splendide, l'air était d'une pureté à déchirer le mensonge. Il y avait des morts partout. À chaque cadavre, ou groupe de cadavres, Francesco s'arrêtait et disait la prière des morts, forçant d'un regard ses deux visiteurs à se joindre à sa prière. Nos deux amis s'exécutaient, larrons contrits et inutiles, que suivaient quelques Karamojong qui semblaient des ombres que le jour doucement disputait à la nuit. Cela prit deux bonnes heures, puis, sans un mot, Francesco revint à la mission, y prit des pelles et des pioches, et ils s'en furent ensevelir les morts. Ils étaient terrifiants ces morts, ils étaient tous sans âges et sans caractéristiques sexuelles, à l'exception d'une personne ou d'une autre saisie par la mort avant que la faim ne mette tout dans l'égalité visuelle des squelettes. Celles-ci et ceux-là étaient plus effroyables encore, car ils humanisaient les cadavres des voisins que la pensée, dans sa médiocrité terrifiée, aurait voulu réduire à des enveloppes vides, métaphores un peu macabres d'une lumineuse vie éternelle de merde, une ruse du diable, un mensonge de plus. Lorsque tout fut fait, Charles s'aperçut qu'il y avait encore des cadavres sans sépultures, comme il les regardait, Francesco dit sobrement: " Pas chrétiens... je dois respecter la coutume ".

Puis, ils retournèrent à la mission, où le Père servit en silence une dernière tasse de café. C'est alors que Charles vit les yeux de Francesco, aussi bleus que l'avait été le ciel au soleil levant, aussi lumineux aussi. Charles fut sur le point d'éclater en sanglots, Francesco le vit, et c'est lui qui le premier se mit à pleurer, sans éclats, doucement:

- " Mes paroissiens. Toutes ces années que j'ai passées avec eux... Pour vous, ils ne sont pas reconnaissables, vous en ferez des chiffres. Pour moi, je les connaissais tous, toutes. O Dieu, pourquoi sommes-nous si seuls ? "

Charles ne put plus retenir ses sanglots. Peter non plus.

Ils étaient tous les trois en train de pleurer pour apaiser le trop-plein de leurs coeurs mis à nu, pour ne pas aller plus loin encore dans le désespoir. Francesco était à l'agonie sur la croix au côté du Christ, dans le silence du crucifié. Le silence qui domine l'instant du sacrifice. Le Christ ne le rompt qu'au moment de sa mort : " Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné !". Les trois hommes pleuraient. Francesco pleurait parce qu'il voyait Dieu et ne pouvait réconcilier Sa splendeur à l'horreur. Charles pleurait parce qu'il ne voyait rien du tout. Peter pleurait parce qu'il avait pitié de tout le monde. Les yeux encore humides, on se dit adieu, d'une façon polie, qui n'avait ni suite ni harmonie avec la violence des sentiments échangés quelques instants plus tôt. Charles croisa, une fois encore, l'indicible regard de Francesco. Il prit l'homme dans ses bras, et celui-ci, pendant une éternelle fraction du temps, berça Charles dans le silence. Et celui qui voyait donna dans un souffle un baiser d'adieu à celui qui ne voyait pas.

Kaabong n'était pas à plus d'une heure de route de l'apocalypse de Loyoro. Mais de toutes les façons, brèves ou longues les distances ne changeaient rien. La mort était partout. Pourtant le Père Ortega avait reçu des secours et ses entrepôts n'étaient pas vides. Les missionnaires faisaient au mieux pour accélérer les distributions, mais tout ce qui était fait était trop lent, en raison du retard originel, en raison des pluies, et d'un nombre de camions insuffisant. Pour toute l'opération on disposait d'une cinquantaine de véhicules, il en aurait fallu le triple. Charles décida de passer la nuit non à Kaabong, mais plus au Nord, dans la mission de Karenga-Akilok où s'était établie une mission de Médecins Sans Frontières qui utilisait les bâtiments que les deux missionnaires avaient abandonnés depuis qu'ils avaient été attaqués, et pillés, quelques mois auparavant.

La beauté des paysages était toujours aussi déconcertante. Il y avait un ciel d'après l'orage. Tout était bleu, pas d'un bleu ciel, ni d'un bleu marine. Un bleu karamoja qui avait les nuances et les reflets d'une sagesse oubliée. Il en naissait une émotion, une joie grave qui glorifiait la vie, sa splendeur. Comme pour répondre au message des cieux, les pluies avaient dans la nuit fait surgir dans la savane des milliers de fleurs bleues, dont les cinq pétales de lumière bleutée scintillaient dans l'herbe, qui n'était plus verte ou ocre, mais bleue, et paisible comme l'univers de ce bleu marial.

Entre chaque étape de l'horreur, la beauté du monde faisait douter de la véracité du drame. Un jeune médecin de MSF venait d'arriver en camion à Kaabong. Un C130 de l'armée de l'air

française l'avait débarqué à Soroti le matin même. Don l'avait mis dans un petit convoi de camions qui partait sur Kaabong, pensant que Charles le trouverait en route pour le conduire à Karenga, à moins de cent kilomètres d'Akilok. Il avait traversé le centre et une partie du nord du pays sans voir un seul mort. Il n'avait vu que la splendeur de l'herbe, des fleurs et des paysages. Il était passé à côté de l'apocalypse de Loyoro sans la voir. Il n'y avait vu que du feu, et que du bleu. Il venait d'arriver à Kaabong lorsque les Pères le conduisirent à Charles qui était sur le départ. Le jeune médecin monta presque en marche. Il était près de Charles, à l'arrière de la voiture, serrant son petit bagage, et c'est tout juste s'il n'avait pas débarqué avec son stéthoscope, sinon aux oreilles, du moins autour du cou, c'est dire son enthousiasme... et sa déception. Il avait vu la télé, les photos et tout ça. Du cadavre exotique à la une, à la deux, à la trois... Et pan ! plus rien sur place ! Pas le moindre petit mort et mourant à se mettre sous le stéthoscope ! Il s'en plaignait. Sa sottise innocente était abyssale.

Charles ne lui en voulait pas. Sa propre réaction en arrivant à Nairobi, lorsqu'il avait appris la paix au Sud Soudan, lui avait enseigné l'indulgence. Il improvisa une partie de chasse à la pintade. C'était venu parce que, sur la route du Nord, vers Karenga, il y avait des compagnies de pintades qui, à l'approche du véhicule, piétaient dans les herbes de la savane. La vision d'un jeune homme qui portait un arc, ils l'avaient croisé sur la piste, avait donné cette idée à Charles.

Il ne savait pas dans quelle situation se trouvaient les quatre équipiers de MSF (deux infirmières, un logisticien et un médecin) qui étaient à Akilok. Ce qu'il savait, par contre, c'est qu'il leur apportait un médecin de plus, et que Peter et lui-même passeraient la nuit là-bas. Ils ne pouvaient pas arriver les mains vides. Charles avait dans son bagage une bouteille de whisky (Justerini & Brooks). Au cours de chacune de ses visites dans le Karamoja, il laissait en cadeau sa bouteille à ses hôtes du moment. Il n'avait rien à manger. Ce n'était pas dramatique, ce manque n'avait rien à voir avec celui des Karamojong, mais comme tout le monde les Français ont leurs coutumes, l'alimentation y tient bonne place et bonne table. On fit demi-tour pour aller chercher l'archer, et l'on se mit avec lui en chasse dans la savane.

Une compagnie de pintades fut vite repérée, elle reçut quelques flèches, mal ajustées. On chassa une bonne heure, en vain, ni l'archer, ni Charles, ni le médecin qui se repassaient l'arc pour chacun essayer quelques flèches n'étaient doués. Quant à Peter, il refusa de chasser. Les pintades avaient, par

petits bonds successifs, entraîné les chasseurs loin de leur véhicule. Ils rentrèrent bredouilles ayant perdu quelques flèches dans les hautes herbes. On se sépara de l'archer, dont l'arc n'était pas au point, il ne portait pas à plus de dix mètres, et manquait terriblement de précision, en raison de son manque de puissance et de la qualité des flèches qui étaient mal empennées. Vu l'abondance des pintades, et l'aspect gauche de leurs mouvements, Charles s'était attendu à une chasse facile. Il décida de prendre le volant, afin de continuer la chasse, mais en utilisant le véhicule qu'il lancerait sur des compagnies de pintades qu'il essaierait de mieux surprendre que ne l'avaient fait les flèches. Le plus surprenant, c'est que cela marcha, deux pintades furent touchées par le pare-brise. Il fallut les chercher. Les trois hommes descendirent de voiture, on trouva la première, morte, tout près, elle n'avait eu que le temps de se cacher derrière une grosse pierre. On chercha la seconde. Il y avait un vaste champ d'herbes à éléphants, épaisses, hautes de près de deux mètres, elle avait dû s'y cacher, ils s'y engagèrent et cherchèrent. Bientôt, Peter qui avait pris un peu de champ revint en courant vers la voiture en criant: "un serpent, un gros serpent !", le médecin revint au véhicule à toutes jambes. Charles fut tenté de faire de même, mais l'idée d'abandonner sa proie dont la chasse lui avait donné tant de soucis provoqua en lui une sorte de réflexe archaïque. En dépit de sa crainte, Charles s'entêta, il chercha parmi les hautes herbes, essayant d'oublier le serpent que les cris de Peter qui ne cessait d'appeler Charles rendaient de plus en plus réel. Et puis, soudain, Charles sut qu'elle était là, sous cette touffe d'herbe, bien cachée, il lança la main, la pintade était vivante et blessée, une minuscule goutte de sang perlait à son bec; alors qu'il saisissait la bête palpitante, tiède, et comme apprivoisée, Charles sut qu'il devait désormais faire vite. Il courut à la voiture, entra, claqua la portière, remit sa pintade à Peter et prit le volant.

Il s'apprêtait à mettre le contact, lorsqu'il vit le cobra. Charles n'aurait jamais cru qu'un cobra puisse devenir aussi gros, il avait un diamètre de mollet d'alpiniste, et, déployé, son capuchon avait la dimension de celui qui, dit-on, fit une ombre protectrice au Bouddha méditant au soleil. Ce n'était pas le même, il ne portait pas la marque des doigts de L'Illuminé sur la face extérieure de son capuchon, il était noir, et en colère comme le montrait sa tête, et la couleur rouge de son ventre. Il balança la tête à la hauteur du pare-brise, comme un pendule, pour se bien montrer aux hommes. Il resta presque immobile à fixer le véhicule et les passagers pétrifiés dont les visages n'étaient guère à plus d'un mètre de ses gros crochets effilés et venimeux; sa langue fourchue, étonnamment longue, semblait palper l'air, puis, soudain, il glissa sur la droite avec un surprenant mélange d'élégance et de gauche

artifice; l'élégance, c'était celle du serpent qui danse; l'artifice naissait de la soudaineté du glissement qui donnait l'impression d'une baudruche qui brusquement se dégonfle. À l'intérieur de la voiture, la tension tomba comme la colère du serpent et son soudain effacement du champ visuel. Ils furent un instant sans parler, puis échangèrent quelques banalités sur la taille de la bête, sur leur chance... Charles s'aperçut que le médecin sans frontières venait de passer celle de la peur, il était pâle comme le ventre du serpent lorsque celui-ci avait brusquement cessé d'être furieux. Il lui passa sa bouteille de whisky, l'autre but deux grosses gorgées, à la hâte, il s'étrangla, il se mit à tousser.

Chapitre 17

Ils entrèrent dans la grande réserve du Kidépo, c'était facile à savoir: un panneau l'indiquait avec la précision d'une phrase avec sujet, verbe et complément de lieu: "Vous entrez....". Mais en Ouganda, en ces temps, tout ce qui était banal appelait un complément hors cadre. La journée tirait à sa fin, ils n'étaient pas à plus d'une demi-heure de leur but du jour, Karenga-Akilok. Les rayons du soleil étaient déjà doux. La lumière avait la douceur ambrée d'un miel d'abeilles aux senteurs d'acacia. Ils entrèrent dans une vaste plaine par une porte de collines vertes et arborées. Dans la plaine, il y avait des militaires plantés un peu partout, comme des végétaux d'une espèce nouvelle, mobile comme le sont les sensitives, verte, avec des bourgeons noirs. Parmi les militaires, broutant presque à leurs pieds, il y avait des milliers d'antilopes, et de toutes les espèces: celles de Grant, les impalas... et un grand nombre de gnous. Les bêtes broutaient dans la lumière dorée comme à l'ombre des soldats en fleurs. Au passage du véhicule, les animaux regardèrent à peine. Les soldats firent des signes amicaux de la main.

Arrivé à Karenga, Charles se sentit le héros du jour, le grand chasseur blanc, Tarzan, avec un rien de Tartarin. Il y avait beaucoup de femmes, une médecin et deux infirmières, elles étaient charmantes, et jolies. Ce docteur Luc qu'il venait d'amener avait donc parcouru une presque moitié du globe pour venir ici frapper aux portes du paradis. Le panneau l'avait dit: "Vous entrez dans la réserve du Kidépo", et ce nom mystérieux pouvait sans réserve être celui du paradis. Ils eurent ainsi droit à un de ces présents que, parfois, au coeur même de la tourmente, le monde offre en vrai cadeau, pour rien, pour la grâce et la splendeur, pour ce qui ne se voit pas, mais se ressent en secret. Et tous sentirent l'instant de grâce. C'est Julie, de Paris, qui prépara les volailles et fit une sauce au whisky. Cela donna en soirée un repas somptueux. Et l'amitié coula à flot, sans qu'il y eût besoin d'une goutte d'alcool en plus de celui qui avait, avec quelques oignons et un soupçon de thym, célébré la chair des bêtes sacrifiées.

Vers les neuf heures, Élise, la doctoresse, dit qu'elle devait faire sa visite du soir aux malades, elle invita Luc et Charles à la suivre. Luc était tout feu tout flammes, Charles beaucoup moins, mais rien ne pouvait être refusé à Élise.

Il y avait trois dispensaires où étaient traitées des personnes dont l'état était de plus en plus grave. Il n'y avait

pas quinze minutes qu'ils étaient dans le premier que Luc fit sa crise:

- "Mais qu'est-ce que je vais faire ? Mais qu'est-ce que je vais faire ? Ils n'ont même plus de fessiers pour leur faire des piqûres !"

On n'avait pas pensé à ça ! Il fallait que le pauvre gars ait perdu les pédales pour qu'ainsi il se rabattît sur des réflexes de médocastre, se raccrochant au corps humain pour lui appliquer quelque sottise recette qui, pour son esprit malade, semblait miraculeusement ordonner le chaos. Pour l'amoureux ou l'amoureuse, les fesses sont faites pour être regardées, caressées, bichonnées, embrassées de mille façons. Quant à l'esthète, il et elle se contentera de les vouloir belles. Et puis, il y a les fesses hors catégories, ou de toutes les catégories à la fois, qui sont celles des bébés, véritable pain frais et béni, sur lequel on fait des pétoux sonores qui font rire les bébés aux éclats. Les amoureux aussi se souviennent de ces instants de joie, où le corps ne servait à rien, ne donnait et ne recevait rien, car il était joie sur joie, innocence avec innocence. Ceux que l'amour a bénis retrouvent ensemble cette joie innocente et jouent avec elle, avant que d'entrer ensemble au royaume de leur âge, celui que l'on nomme désir, et qui n'est pas rien, mais qui n'est pas tout. De fesse en fesse, on voit bien qu'autant de porteurs de fesses, autant de visions et conceptions de cet amas délicat de muscles et de tissus adipeux. Seul un médecin désemparé, comprenant soudain qu'il a quitté le monde de ses banales habitudes, peut oser demander aux fesses d'être ce qu'elles ne sont pas: des volumes où planter des seringues.

Ce n'était pas pour rien qu'Élise la belle menait depuis un mois son équipe du bout du monde entre enfer et paradis sans que personne n'ait sombré dans la folie. Elle réagit immédiatement, elle conduisit le pauvre gars dehors, puis l'emmena dans l'abri rassurant de la maison d'en face, qui servait de logement à l'équipe. Pendant un demi-siècle, il avait été celui des missionnaires que l'on avait évacués après l'attaque. L'un d'eux était devenu fou, il était soigné en Europe. Charles fut planté là, au milieu des affamés, dans le noir quasi absolu du dispensaire. À tâtons, Charles trouva une chaise, il s'assit et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité, que l'absence d'Élise qui portait la lumière avait rendue maîtresse des lieux. Dans l'obscurité l'oeil écoute et s'habitue, bientôt il voit, non pas comme en plein jour, ou dans la lumière, mais comme l'oeil voit dans le noir, en sentant les formes, comme par un toucher subtil. Alors il les vit, eux qui depuis un moment le regardaient. Heureuse nuit qui les rendait à leur humanité, en effaçant les signes distinctifs

de la faim qui, au jour, les auraient rendus tous semblables. Ils attendaient, tout le monde attendait, et chacune et chacun attendait à sa façon. Pendant un moment, Charles ne parla pas, c'était inutile, la nuit eût englouti les mots. Il sentit chaque attente qui hantait l'obscurité parmi les odeurs fortes des corps. Elles étaient terribles ces attentes, si différentes d'un être à l'autre. Certains se battraient jusqu'au bout. D'autres avaient déjà abandonné et ne souhaitaient plus qu'une mort douce. Il y en avait qui voulaient être aimés, touchés, caressés. D'autres avaient un brutal rejet de tout don extérieur qui ne fût pas de la nourriture. Il y avait des êtres timides, il y avait des intrépides; des êtres frustes; d'autres subtiles, ni l'intelligence ni la sottise n'étaient perceptibles dans le noir. Faut-il en déduire que ces qualités sont naturellement également dispensées et qu'elles ne fondent pas l'espèce humaine, mais quelques épiphénomènes d'une histoire qui globalement nous dépasse? Comme Charles ne savait que dire pour répondre d'une commune et humaine façon à leurs attentes, il leur chanta une berceuse de son enfance, une chanson d'Henri Salvador:

*" Une chanson douce que me chantait ma maman
En suçant mon pouce l'écoutais en m'endormant "*

.

Élise revint, il vit sa lampe, dont il regretta le vain éclat. Il finit sa chanson. Elle vint près de lui, éteignit la lampe, elle caressa la joue de Charles. Il ne pouvait pas voir son visage, pas au sens ordinaire de ce verbe, mais il y avait tant d'amour en cet instant qu'ils n'avaient pas besoin d'en parler et de le faire. On passa au second dispensaire, Élise expliqua que ces cas, en plus de la malnutrition, souffraient d'une maladie plus ou moins grave, la plus commune était la tuberculose. Charles s'étonna que les tuberculeux cohabitent avec les autres. Élise expliqua qu'elle n'avait pas le choix, qu'elle manquait d'espace comme de tout, mais que grâce au traitement, les tuberculeux n'étaient pas contagieux très longtemps. Charles en profita pour prendre la liste des médicaments qu'il ferait livrer par le prochain convoi. On passa au mouvoir, le troisième bâtiment. Il montrait le même dénuement que les deux autres, mais il était plus silencieux que le premier où le silence parlait, et que le second où la toux des tuberculeux était sonore. C'était donc ici un autre silence, déjà celui de la mort, dont l'odeur était plus forte: sueurs aigres, matières fécales, et pourriture. "Tu es poussière et tu retourneras en poussière", c'est presque rassurant : la poussière, c'est sec et Ça ne sent pas mauvais. Là, on avait commencé le passage, la transition qui va de la vie à la poussière, là où ça se gâte. Charles se révoltait tout bas et criait en lui-même: " Poussière ! Poussière ! Oui. Mais

poussière d'étoiles!". C'était une jolie pensée, d'un vain éclat, il ne trouvait pas les ténèbres.

Élise avait pris la main de Charles, elle expliquait que pour ces patients, elles et ses compagnes ne pouvaient que leur ménager une mort qui fût humaine, et non celle des bêtes disputant en vain leurs chairs à d'autres bêtes. Elle était émue, plus encore que Charles peut-être, car elle, elle savait. Elle avait parfois pour une de ces personnes, une parole, un geste, qui restait sans écho apparent, mais immense et juste. Chaque geste d'Élise était juste, il n'y avait rien à ajouter, rien à retrancher. Aucun pathos qui, en ce lieu ultime, eût été pour ces êtres dont l'agonie précédait la nôtre une injure suprême. On n'avait en ce lieu aucune peine à comprendre que la mort n'est que le bout de la vie, jamais son but. La conscience faisait même un pas de plus en avant, elle pressentait que la mort n'est jamais naturelle, que tout l'univers la rejette, et que, comme tout mal, elle ne fut jamais qu'une invention des hommes qui, aujourd'hui, non seulement ne savent plus s'en passer, mais, de surcroît, en vivent.

Le lendemain matin, ils reprirent la route du Kidépo. Charles aurait voulu ne jamais repartir de Karenga-Akilok. Il voulait y trouver le repos, y mourir dans les bras d'Élise. Les animaux étaient aussi nombreux qu'ils l'avaient été le jour précédent. Peter expliqua à Charles que dans cette zone, l'armée gardait autant les frontières avec le Soudan et avec le Kenya contre les incursions des pillards, que les animaux contre les braconniers de tout poil. Il était donc normal que les animaux se regroupassent autour des soldats.

Peter et Charles étaient tout près du village d'Apoka. Il est situé dans la vaste plaine vallonnée du Kidépo. En sortant du couloir vert que traçaient les collines, ils virent qu'au nord, à quelques kilomètres, la plaine flambait en tourmentant le ciel de lourdes colonnes de fumées sombres. Il y avait un village dodoth au pied d'une des collines, ce n'était qu'un avant-poste, le gros du village était situé au sommet de la colline. Il y avait du monde dans le village. Contrairement au reste du Karamoja, toutes les classes d'âge étaient représentées. Surtout, ils étaient tous, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, dans un très bel état de santé. Ils étaient grands, les adultes les plus petits devaient faire près d'un mètre quatre-vingt-dix. Tous étaient nus. Les femmes avaient de sombres cache-sexe, leurs seins étaient souvent superbes. Physiquement, ces gens étaient de beaux spécimens d'humanité. La nazillarde Léni Riefenstahl eût en eux trouvé matière à prolonger ses orgies racistes et raciales. On se souvient que les Dodoth ne sont pas des Karamojong, qui ne les placent pas dans leur généalogie. Toutefois, la parenté des deux peuples

est évidente, tant par le type physique que par les moeurs et la langue. C'est peut-être parce qu'ils étaient des étrangers que les Dodoth avaient les premiers déclenché la "guerre des vaches" en razziant avec férocité les Jié. Pour l'instant, ils étaient le seul groupe ethnique de la région qui, en toute apparence, se tirait au mieux de cette horrible histoire. Charles savait le rôle néfaste qu'ils avaient joué dans la genèse du drame d'aujourd'hui. Il fut étonné de les trouver d'apparence si normalement humaine, comme des électeurs allemands du début des années trente. Il voulut savoir, il voulait comprendre. Il demanda à Peter d'arrêter la voiture. Peter refusa d'accompagner Charles qui, seul, se dirigea vers un groupe d'hommes de tous âges. À sa surprise, plusieurs d'entre eux vinrent le saluer, et engagèrent la conversation. Et l'on parla d'un peu tout, pour, pas à pas, se renseigner, sans en avoir l'air, et sans offenser personne. Comme il est coutume de le faire en Afrique. Après avoir, avec lenteur, passé en revue la santé des femmes, celle des enfants, ainsi que l'air du temps, on sut que l'on pouvait poursuivre la conversation sans danger pour personne. Charles apparaissait comme un blanc typique, rien d'intéressant ne l'intéressait: il n'était pas encore marié, n'avait pas d'enfants, et il n'avait pas une seule vache à lui. Les gens de cette colline faisaient un peu de culture, du sorgho, c'étaient les femmes qui cultivaient. Elles étaient à l'écart, mais suivaient la conversation. Charles qui avait autrefois potassé quelques études sur les techniques agraires en Afrique voulut faire le savant:

- "C'est donc pour faciliter vos cultures que vous mettez le feu à la savane !"

Ils se regardèrent, et le groupe de femmes éclata de rire. C'est pour le coup qu'il passa pour un idiot. Tant de naïveté força la sympathie d'un vieux Dodoth, dont le menton, sous la lèvre inférieure, était percé d'un cylindre de métal, de l'aluminium, semble-t-il (*persing* de tradition, rien à voir avec le neotribalisme identitaire des jeunesses occidentales à l'abandon):

- "Le feu dans la savane n'a rien à voir avec le travail des femmes. Nous brûlons les herbes à éléphants dans toute la plaine, car ainsi nous pouvons voir l'ennemi approcher de nos collines et vite aller le combattre !"

Charles fut stupéfait. Il pensa soudain: "Comme ils nous ressemblent ! Donnez-leur des bombardiers, du napalm, des défoliants et des missiles, et ils raseront la planète"

Alors Charles décida d'essayer d'obtenir d'eux des réponses à toutes les questions qu'il se posait depuis le début du

drame.

- "Je sais bien que vous êtes des guerriers qui sont en guerre, et que dans toutes les guerres les hommes tuent les hommes; mais, pourquoi tuez-vous aussi les enfants ?"

Ils le regardèrent ahuris, sans que Charles pût dire si leur étonnement était dû au fait qu'ils pensaient que, décidément, le blanc ne comprenait rien à rien, ou s'ils étaient surpris de le voir leur poser une question dont ils avaient eux-mêmes débattu. Toutefois, sa question avait été trop directe, impolie, et donc contraire à l'étiquette que doit suivre un étranger chez les Dodoth. Charles ne pouvait que s'attirer une réponse cinglante:

- "Ne sais-tu pas que les enfants sont de futurs guerriers, n'est-ce pas ainsi chez toi ? Chez toi les enfants ne grandissent donc pas ?"

Charles fut décontenancé. Les logiques les plus simples et les plus meurtrières sont celles du Diable et de la mort, tout le reste fait dans le compliqué. Charles éluda la question, et revint à la charge:

- "Mais, pourquoi tuez-vous les femmes aussi ?"

Et le vieux momifié, toujours aussi cynique et imperturbable:

- "Ce sont les femmes qui donnent naissance aux guerriers qui demain nous feront la guerre, et tu voudrais que nous les épargnions ?"

Charles avait l'impression de feuilleter "*Mein Kampf*" et d'y trouver une bonne citation: "La guerre est une chose horrible, elle doit donc être courte, c'est pourquoi la façon la plus humaine de faire la guerre est de la faire totalement". Cela ressemble à ce conseil que donnaient les révolutionnaires marxistes à leurs émules: "Ne donne pas d'argent à un mendiant, donne-lui un coup de pied, tu en feras, peut-être, un révolutionnaire". Le Diable est un grand logicien, sans cesse, comme dans le livre de Job, il dit " je viens de faire un petit tour sur terre " susurrant à Hoche son ordre du jour à l'armée des bleus en Vendée, prenant la plume pour rédiger quelques beaux conseils d'ethnocide dans les Nombres (33-55) et dans le Deutéronome (3-6; 7; 25-19 ...). Charles comprit soudain qu'il ne servait à rien de comprendre ce que le mal pouvait de lui-même expliquer sur lui-même, qu'il ne servait à rien de le combattre sur son propre terrain: il y est le plus fort, et pour le vaincre ainsi, il faut lui appliquer ses recettes à

lui, ce qui fait que vaincu, il est encore vainqueur. On ne combat le mal qu'en trouvant un chemin inusité vers le bien.

Par curiosité Charles posa sa troisième question, il voulait savoir ce que son Adolf local répondrait:

- " Mais dans ce cas... pourquoi les vieillards ? "

- " Ils ont le savoir. Ils connaissent les chemins qui permettent d'attaquer les campements et de ramener les troupeaux volés. Ils connaissent les herbes qui soignent les guerriers blessés. Et les vieilles femmes savent faire accoucher les mères des guerriers "

CQFD ! pensa Charles en guise de conclusion. Si toutes les sociétés humaines étaient aussi réalistes que ces zozos-là, nous ne serions plus très nombreux sur terre. Ceux qui clament qu'ils sont logiques et réalistes sont les plus fous et les plus dangereux de tous les hommes.

Charles aurait voulu poser d'autres questions, leur demander pourquoi ils avaient mené une guerre si féroce, plus féroce que toutes les règles de la tradition qui, sur ce point, semblaient plus humaines, plus complexes, que la simplicité homicide des hommes d'aujourd'hui. Il y renonça. Il savait que, là encore, il y aurait une bonne raison - il y a toujours une bonne raison. Il voulut faire une dernière tentative afin, si possible, de ne pas repartir plus triste qu'il ne l'était à son arrivée:

- "Qu'aurait-il fallu faire pour éviter cette guerre ?"

Là, ils furent pris de court. C'est le vieux, une fois encore, qui répondit:

- "Il fallait venir nous voir avant que les combats ne commencent."

Alors, tristement, Charles reprit la route. Il y avait longtemps que les combats avaient commencé, et, puisque personne n'avait su agir quand il en était temps, il fallait à présent se hâter, afin de voler des morts à la mort même. Elle est pourtant simple la parole de l'Ecclésiaste: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul". Il faut en finir avec ce monde où tout le monde croise tout le monde, et personne ne voit personne.

Arrivé à Kaabong, Charles s'arrêta sur une sorte de place, vaste et mouchetée d'arbres courts, qui sans être déjà dans le bourg, n'était plus un espace naturel de la savane. C'était un

de ces lieux intermédiaires qui servent de passage entre des réalités mieux fixées. Charles voulait avoir une vue plus ample de Kaabong. Ce fut décevant, Kaabong était de ces lieux en trompe-l'oeil, seuls les bâtiments de la mission marquaient l'espace et à ce titre fixaient le regard, tout le reste n'était qu'une morne plaine que bordaient à l'Est les escarpements avec leurs sommets volcaniques. Seuls les vautours donnaient au site une certaine singularité. Lugubre. Les vautours étaient partout, ainsi les arbustes de la place leur servaient-ils de perchoirs, et les arbres n'étaient plus verts, mais noirs. Les vautours d'ici étaient gros et gras, sauf leurs cous nus et déplumés, branchés en siphon de plomberie entre la tête petite, mais le bec gros et le corps volumineux aux vastes ailes. Ils tenaient table ouverte sur des cadavres. Charles et Peter comprirent soudain qu'ils s'étaient égarés dans le cimetière traditionnel des mouroirs de Kaabong. Un tas de vautours qui sautillaient sur des cadavres dévoila la vraie nature du lieu lorsque les oiseaux, s'écartant un instant, dévoilèrent l'origine de leur repas. Peter démarra au plus vite, et Charles fit un effort inutile pour ne rien voir. Deux oiseaux lourds et noirs se disputaient quelques mètres d'intestin rouge et blanc, et chacun à un bout ils tiraient à hue et à dia sur la matière organique désertée par la vie, l'intestin s'était rompu comme un élastique dans les doigts d'un enfant, et les deux bêtes, penaudes, de tituber dans la poussière blanche et dorée.

Arrivé à Kaabong, Charles rendit visite au Père Ortega. Ortega était optimiste, et son optimisme faisait plaisir à voir, malheureusement, l'influence des médias commençait à lui faire la "grosse tête":

- "Ils sont tous venus me voir, les Ambassadeurs, les Télévisions, oui, même les Télévisions ! » Voilà qu'il mettait des majuscules partout. « J'ai 3000 tonnes de nourriture dans les entrepôts Drales » Trois ans plus tard, dans toute cette région, on ne dirait plus des entrepôts mais des Drales. « J'en attends le triple d'un jour à l'autre. Mais je n'arrive pas à distribuer assez vite, c'est là mon drame. Voyez-vous, il y a un mois tout pouvait arriver. Je veux dire, les Karamojong pouvaient disparaître en tant que peuple. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Ils vont vivre. Nous les avons sauvés, avec l'aide de Dieu et de sa Providence. Grâce à Mélissa, grâce à vous, grâce à moi et grâce à cette journaliste que vous aviez amenée, quel était son prénom déjà ? » Carmel ! « Mais bien sûr! Comment ai-je pu oublier un prénom si chrétien. Ils seront sauvés, grâce à nous, et grâce aux Télévisions!"

L'ennui, avec les religions, c'est qu'elles ne sont sympathiques que lorsque leurs affaires ne vont pas trop bien.

Sitôt que ça s'améliore, elles retrouvent leurs réflexes de bureaucraties meurtrières chargées par elles-mêmes, et en vertu d'un Dieu muet, d'exercer tout pouvoir sur les corps, sur les coeurs, sur les esprits, et sur les âmes. Tout le bien que l'on peut en dire s'évapore sitôt que leurs serviteurs brûlent aux mortels soleils du pouvoir: voyez l'islam. Certes, parmi les bureaucrates du divin, il en est qui ne jouent pas le jeu du pouvoir. Ceux-là, la bureaucratie les exécute: voyez l'islam, ou, plus subtil, elle les utilise comme alibi divin: voyez la Catholicité. Ortega était un bureaucrate qui n'était pas sans âme, il l'avait montré au temps du désespoir, mais avec ce qu'il percevait comme une amélioration, il subissait, et largement succombait aux douces tentations du pouvoir dont les médias sont les ambigus avant-postes:

- "Vous avez vu la Télévision Française ? Ils sont dans la région. C'est la deuxième fois qu'ils me filment (il devenait vraiment puéril, encore un peu de temps, il se prendrait pour Monseigneur Gaillot). Notre seul problème, ce sont les camions, il nous en faudrait cent de plus, ainsi arrêterions-nous plus vite, et plus sûrement, l'avancée de la mort. Il faudrait que vous décidiez Mélissa à lancer un appel. Dites-lui que je suis prêt à la soutenir"

Charles expliqua qu'aujourd'hui même il voulait demander à Mélissa de lancer un appel; qu'il était sur le point de prendre la route pour Soroti et comptait, sitôt arrivé, utiliser la radio de l'aéroport pour avoir une conversation avec Mélissa à Kampala. Avant son départ, il informa Ortega de la visite probable et prochaine de Mélissa dans la région.

Ils roulaient depuis quelques heures lorsqu'un orage éclata. Peter roulait très lentement. Charles avait peur d'arriver trop tard à Soroti, et de ne pas réussir à joindre Mélissa à la radio. C'est la raison qu'il se donna pour prendre le volant. Il roula aussi vite qu'il le pouvait. Trop vite. La concentration qu'il devait porter à sa conduite l'empêchait de penser aux morts et aux vautours; aux silences des gens de Karenga; aux vivants et aux morts de Loyoro; ces images qui détruisaient ce qui pouvait lui rester de certitudes. Soudain, deux tourterelles s'envolèrent devant la voiture. Elles étaient en général plus rapides que les pintades, mais moins rusées. Elles employaient systématiquement la même feinte: un envol rapide, droit devant, puis, un virage à angle droit qui devait tromper l'oiseau de proie. Charles avait remarqué cette ruse des dizaines de fois déjà. Il aimait ces oiseaux qui allaient toujours en couple. Il trouvait que dans leur fuite les tourterelles ressemblaient à Charles Chaplin lorsqu'il fuit le gendarme, tourne à angle droit, lance un pied en avant, il s'aide parfois d'un élan autour d'un lampadaire à gaz, il

déploie sa pauvre redingote à queue de pie, elle semble soudain lui donner des ailes, comme les tourterelles du Karamoja. L'une d'elles fut frappée en pleine vitesse par le pare-brise et mourut dans un jaillissement de duvet, de sang, et de plumes. Charles en fut affecté, c'était une mort de plus. Une toute petite voix se fit alors entendre, elle venait de l'arrière de sa nuque, elle était toute petite, mais distincte, c'était comme une voix de tourterelle, elle disait: "ralentis !". Mais il avait peur, s'il perdait l'excitation du danger, de se retrouver seul avec les images, toutes les images de la mort; alors il poursuivit sa course. Il accéléra.

La pluie avait cessé. Le sol restait trempé. Sur une longue ligne droite qui favorisait la vitesse, le véhicule se trouva dans un grand et long bournier d'argile glissant, il partit en dérapage, l'arrière amorçait un tête à queue lorsque le train arrière emporté par cet élan heurta une petite termitière; ce choc, que les passagers ne ressentirent pas, projeta la voiture en l'air où elle fit un tonneau complet avant de retomber lourdement dans la boue, le train avant touchant le sol quelques secondes avant le train arrière. À l'intérieur du véhicule, pendant toute la voltige, Charles était demeuré agrippé au volant; alors que le véhicule revenait au sol, il coupa le contact en un éclair, juste avant le tonnerre des six tonnes de la Land Rover qui retrouvaient leur assise. Charles était tellement choqué par l'événement qu'à peine le véhicule avait-il touché le sol qu'il remettait le contact, et comme le moteur était reparti sans aucun problème, il allait simplement reprendre la route lorsque Peter toucha son bras, Peter était gris, et Charles comprit que lui-même ne devait pas avoir très bonne mine. Alors il arrêta la voiture. Ils revinrent lentement à eux, ils prirent conscience de la chance qu'ils venaient d'avoir: comme la voiture, ils étaient indemnes. Ils échangèrent quelques mots, puis Charles reprit le volant et la route. Il roula cependant avec une sage lenteur, mieux adaptée à l'état des pistes, que la sottise hâte qui avait failli les tuer. Pendant tout le trajet, il ne revit aucune image de la mort, il était calme et serein.

Sitôt arrivé à Soroti, il alla voir Don qui, immédiatement, le mit en contact radio avec Mélissa. Comme Don eut le temps de l'expliquer à Charles par la suite, cela faisait près d'une heure qu'elle essayait de lui parler. La conversation fut brève. Charles demanda à Mélissa de lancer un appel pour cent camions (des douze tonnes, quatre-quatre si possible); elle lui dit son accord, mais seulement après son retour, à elle, du Karamoja; elle donna rendez-vous à Charles à Moroto, pour le surlendemain, en fin de matinée. Charles décida de profiter de ce jour et demi d'attente pour visiter le centre et le sud du Karamoja, et compléter ainsi les impressions fournies par son

voyage dans le nord. Il passa toute la journée du lendemain à parcourir le sud et le centre, il revit tous ses amis, ceux de Namalou, d'Amoudat, de Nagapiripirite.

Ce fut une longue journée de pluie. La vision était horrible, ignoble, atroce. Les gens mouraient sous la pluie, dans la boue, il n'y avait plus rien à dire. En rentrant à Moroto, sous la pluie, comme pendant toute la journée, Peter et Charles durent faire halte. De tout son long, un cadavre barrait la route. On ne roule pas sur un cadavre. C'était une femme, et seul le triangle de ce qui avait été un sexe féminin l'indiquait, ils la portèrent dans un champ, sous cette pluie qui était un déluge de larmes et de rage, ils n'avaient rien pour creuser une sépulture qui pour eux eût été décente. Alors ils l'abandonnèrent dans le champ, sachant que dans la nuit les hyènes la dépèceraient et broieraient ses os. À Moroto, Charles logea dans un hôtel minable, il ne put ni manger ni dormir. La pluie cessa pourtant. Dans la nuit calme, une pleine lune illumina la terre et les cieux. Charles fut bientôt pris d'un mal de tête qui lui donnait l'impression de devenir fou, ou de mourir. La douleur l'enfermait tout entier dans son corps, ce corps qui était la vie et qui devait mourir. La nuit lui fut une longue angoisse, que la dure lumière lunaire parait d'éclat d'acier. Ce fut une nuit d'agonie à contempler la lune, qui répandait une somptueuse lumière de mort sur toute la terre, que la pluie avait lustrée comme un miroir maléfique. Au petit matin, il était tellement épuisé qu'il n'eut pas la force de se raser. Il but un thé acre dans la gargote de l'hôtel, et attendit l'arrivée de Peter. La pluie recommença bientôt, l'air humide et froid fit fumer son thé tiède.

Charles était totalement désemparé par l'ampleur du désastre. La tragédie n'était plus celle, imaginée, abstraitement sue. Elle était entrée en lui, pendant cette nuit atroce, il avait agonisé avec les mourants, pour finir par souhaiter mourir et se joindre aux morts.

Il roulait vers Soroti, à la rencontre de Mélissa. Il n'était que huit heures du matin, mais par ces temps de pistes inondées et défoncées, il fallait bien compter trois heures de route entre les deux villes. Charles calcula qu'ils devraient croiser Mélissa sur la piste vers dix heures. Il en fut ainsi. Revoir Mélissa aida Charles à revenir parmi les vivants, et le vague pincement du désir jouait dans cette affaire un rôle discret, mais sûr. Son désespoir de la nuit était encore inscrit sur son visage qu'une barbe de deux jours rendait viril et beau. Cela donnait à son visage une beauté presque surnaturelle. Mélissa se trompa sur sa mine qu'elle trouva radieuse, elle crut que tout allait bien. Elle était si heureuse de le voir en si belle et séduisante forme que,

descendue assez vivement de sa voiture, elle vint vers lui et le prit dans ses bras, ils s'étreignirent. C'est au contact du corps de Charles que Mélissa sentit qu'il était au plus mal, son ventre pressant celui de Charles, elle recula son buste et regarda avec attention son visage ; alors elle perçut la tristesse de ses yeux, et comprit. Un second véhicule arriva et se rangea derrière celui de Mélissa. Une équipe de la télévision française en descendit, trois hommes: le journaliste, le cameraman et le preneur de son. Ils écoutèrent le récit de Charles sans rien dire. Quand il en eut fini de son récit, Mélissa fit les présentations et expliqua à Charles que cette équipe l'accompagnait, se tournant alors vers le journaliste, elle lui dit que Charles était français, et qu'ils pouvaient l'interviewer. Elle expliqua que demain matin, elle serait de retour à Soroti, où un petit avion la ramènerait à Kampala pour participer à la réunion avec les ambassadeurs et les ministres du Gouvernement. Elle donna rendez-vous à l'équipe de la télévision française à Moroto. Puis elle serra une fois encore Charles dans ses bras, elle lui dit d'aller dans la matinée du lendemain réceptionner sur la frontière kenyane vingt camions Fiat Lux que le Gouvernement italien allait envoyer via le concessionnaire de la marque au Kenya. Cette nouvelle donna une bouffée de joie démesurée à Charles, il lui baisa une main qu'elle était heureuse de lui abandonner; l'ayant reprise pour actionner la portière de sa voiture, elle se retourna d'un bloc vers lui, et, presque comme une jeune fille, et en tout cas comme la jeune et belle amoureuse qu'elle avait été, elle lui décrocha un regard enchanté qui disait: "Sois fier de moi ! Je l'ai fait pour toi !". C'était à la fois ridicule et sublime.

Mélissa partie, Charles se retrouva seul devant la télévision française qui en effet voulait l'interviewer. Charles avait, comme on l'a dit, une belle tête de baroudeur, son regard triste et beau, le paysage, la boue, un bon montage, ils allaient faire péter l'audimat. Le journaliste jouait les célébrités, il est vrai qu'il était connu, mais Charles qui n'avait jamais beaucoup suivi les choses de la télévision ne le connaissait pas du tout. Il ne fit pas étalage de son ignorance. Pourtant, l'autre, qui, quand il s'agissait de lui, avait la sensibilité d'une diva, sentit qu'il n'impressionnait pas du tout son vis-à-vis, il en fut dépité, et s'emporta un instant contre l'involontaire crime de lèse-célébrité que Charles était en train de commettre. Ne sachant plus très bien comment rétablir son éminence, il dit soudain à Charles:

- "Vous savez, en France, le Karamoja: c'est moi ! C'est moi qui l'ai lancé en *prime time* !"

Alors qu'il mesurait l'intensité de la lumière au niveau du

visage de Charles, il glissa, entraînant son cameraman dans sa chute. Le cameraman fut héroïque, car en tombant il avait hissé à bout de bras sa caméra qui ne souffrit pas de l'incident. Bonne fille, la belle boue rouge du lieu les avait tachés, marqués, rougis, mais personne ne s'était blessé, tous les chocs avaient été amortis par la douceur de la matière. Dépité, le journaliste décréta que la lumière n'était pas assez forte pour filmer, c'était peut-être vrai, le ciel était couvert, l'équipe remballa son matériel, et partit penaude et joliment crottée.

Chapitre 18

Lorsqu'ils arrivèrent à Tororo, le soir tombait. Il faisait presque froid. Charles alla aux entrepôts qu'il trouva pleins. Puis il s'installa pour la nuit à la mission protestante. Il était devenu un habitué, et, dans la mesure du possible, on lui évitait à présent le dortoir pour le loger dans une des quelques chambres individuelles qui étaient prévues pour les visiteurs de marque. Il n'y avait pas de visiteurs de marque en cette saison. Il eut droit à une chambre qui donnait sur un parc planté de grands arbres vivants qui ressemblaient à des framirés.

Il y avait du neuf à la mission protestante, des têtes nouvelles, dont celle de Stella, une jolie missionnaire américaine qui, sur sa mine de bel aventurier épuisé, lui avait alloué la plus belle chambre de l'établissement. En général, quand l'Amérique s'intéresse sérieusement à quelque chose, cela ne tarde pas à aller mieux, d'un point de vue matériel en tout cas. En effet, la cantine avait fait des progrès considérables, on y mangeait américain. Évidemment, ce n'était pas gastronomique: hamburgers, purée de pommes de terre en flocons déshydratés, dessert de gâteau à l'abricot lyophilisé, mais c'était mieux que le presque rien d'avant: haricots et bouillie de maïs, et vice versa. À l'aube, il eut droit à un café américain avec des croissants américains en boîte. Au regard matinal et doux que lui lançait la jolie missionnaire américaine qui lui faisait, en plus, un brin de conversation, Charles comprit qu'il avait eu droit à un traitement de faveur. Il en était éperdument reconnaissant à l'Amérique, à la jolie missionnaire, au Protestantisme mondial et à tout l'univers, car il avait bien dormi. Il était ébloui de se sentir si bien, lui qui, la nuit précédente, s'était senti si mal. Il avait éprouvé une quasi-volupté à se laisser bercer par le confort douillet de sa chambre: propreté irréprochable, eau chaude, bain, douche, wc, électricité, moustiquaire, silence, douceur, et sécurité due à toutes ces présences amies et humaines, qui logeaient sous le même toit que lui. Et puis il y avait Stella. Les grandes douleurs métaphysiques sont solubles dans l'amour.

Charles s'apprêtait à voir Wumphey arriver d'un instant à l'autre. Un message de Kampala lui avait annoncé que ce serait John qui devrait mettre en route le dédouanement des camions à Malaba, sur la frontière. Il vint en effet, très tôt et très

excité, il annonça l'arrivée prochaine des 20 Fiat Lux neufs et vides, et de 10 semi-remorques chargés à ras bords de semences de maïs et de sorgho que Jim et Emily Rowland avaient demandées. Organiser l'entreposage et assurer la distribution de toutes ces graines serait le grand oeuvre des dix prochains jours. Ils seraient décisifs pour l'évolution de la situation vers un mieux, ou vers une nouvelle plongée aux enfers. Il fallait, dans les prochains jours, assurer un rythme très rapide aux distributions de nourriture. Puis, lorsqu'un tonnage aussi grand que possible serait en circulation dans la zone, et notamment dans les régions de culture, il faudrait livrer les semences, afin que les cultivateurs ne manquent pas la saison des pluies, et que les affamés ne consomment pas les semences destinées au redémarrage des cultures.

C'est alors que Charles se souvint de la remarque faite par Jim Rowland à propos du traitement chimique, que tous les fournisseurs sérieux font subir à leurs graines sélectionnées. Il en parla à John. Ils prirent conscience de l'effroyable dilemme qui était le leur: distribuer des semences toxiques dans une zone de famine, **et**, être responsables de l'empoisonnement de dizaines, de centaines, de milliers d'affamés. Ne pas distribuer, **et**, être responsables de la continuation de la famine pendant une seconde saison des pluies, et du même coup, être responsables de toutes les morts causées par leur décision. Triste consolation, il était possible de perdre plus, ou de perdre moins. Les sobres statistiques permettaient d'établir avec une relative précision la voie qui ferait le moins mourir. Ils firent beaucoup de calculs qui créaient des rapports entre les besoins en nourriture de la population du Karamoja et les projections des apports extérieurs (c'est-à-dire les dons fournis par la communauté internationale). À toutes ces évaluations, ils ajoutèrent les projections des récoltes espérées, si toutefois les semences étaient distribuées et plantées à temps.

Le résultat était toujours le même: en l'absence d'une récolte locale qui réapprovisionnerait les cultivateurs en semences, la famine durerait une année de plus. Au cours de cette année d'épreuve supplémentaire, la moindre défaillance dans le système d'approvisionnement extérieur ferait grimper à nouveau les taux de mortalité au niveau de ceux de la bataille de Stalingrad: 14 morts pour dix mille personnes par jour. Délaissant calembres, règle de trois et probabilités, Charles dit à John:

- "Avant tout, il faut vérifier ! Et si les graines n'étaient pas traitées ?"

John haussa les épaules, et montra une copie du

connaissance. En bon professionnel, Jim avait raison: le maïs était traité au sulfate de cuivre, le sorgho au mercure. Il y avait de quoi empoisonner beaucoup de monde. Ils connaissaient l'un et l'autre assez bien la bureaucratie des Nations Unies pour savoir que s'ils posaient le dilemme au système, personne, pas même Mélissa, n'oserait donner l'ordre de prendre action de peur de voir, un jour, en gros titre dans la presse internationale, « Les Nations Unies empoisonnent les affamés du Karamoja ». Résultat, s'il était consulté, le système adopterait la solution la plus mauvaise: celle qui, statistiquement, garantirait le plus grand nombre de morts, mais ne nuirait qu'aux Karamojong, et pas à la carrière d'un ou de plusieurs barons des Nations Unies. Ils résolurent de demander à John Vanlinden son avis par téléphone. Il s'avéra que John était le plus bureaucrate des trois, sa réponse fut immédiate:

- "N'y touchez pas ! Refusez de distribuer ou vous allez foutre votre carrière en l'air !"

Au moins, c'était clair, et John avait choisi son camp. Pourtant, les deux autres, plus naïfs, plus honnêtes et plus vrais se posaient encore la question: "Y aller ou pas ?". Ne pas y aller était simple et confortable et on ne leur ferait jamais reproche de n'avoir empoisonné personne. Et personne ne ferait jamais le calcul de toutes les morts causées par l'absence d'action, c'était trop compliqué, il y avait trop de variables, ça n'intéresserait pas les médias qui aimaient les choses simples. Ce calcul, eux, ils l'avaient fait. C'était, selon les hypothèses, de quatorze à vingt-sept mille morts de plus (chiffres arrondis). Il n'était pas possible d'évaluer les empoisonnements que causerait la distribution des graines. Une seule chose était certaine, quels que soient les systèmes de contrôle mis en place, il y aurait des défaillances, et donc des empoisonnements; toutefois, ils n'avaient des graines que pour douze mille cultivateurs. Grâce aux listes de distributions que Jim et Emily Rowland avaient établies par région et par zone de culture, il serait possible de ne distribuer qu'aux seuls cultivateurs, et donc de largement éviter les confusions entre vivres à consommer et semences à planter. D'ailleurs, dans cette opération, les carbohydrates ne se présentaient jamais sous la forme de céréales en grains, mais toujours en farines, polenta ou blé cassé. On pouvait difficilement penser que, proprement informés du danger, de nombreux cultivateurs consommeraient ou laisseraient consommer les grains toxiques. A priori, le simple calcul des morts faisait largement pencher la balance en faveur d'une distribution bien organisée pour limiter au maximum les risques d'empoisonnement.

Charles et John comprirent qu'au bout de la chaîne, ce serait les Pères de Bologne, qui, avec l'aide du petit réseau protestant animé par Jim et Emily, joueraient le rôle principal. Il était donc essentiel d'obtenir au plus vite l'assentiment du supérieur des Pères de Bologne à Kampala, celui de Jim et d'Emily ne faisait aucun doute puisqu'ils étaient à l'origine de la commande, et les avaient manipulés en ne parlant du problème du poison qu'au dernier moment et ceci, selon toute probabilité, afin d'éviter que le système ne rejette la commande. John et Charles s'accordèrent pour garder toute cette affaire secrète. C'est John qui irait immédiatement à Kampala pour y rencontrer le Père Péllicco et lui expliquer toutes les données du problème. Après tout, en raison de leur dimension spirituelle, les religieux étaient *peut-être* les seuls qui puissent accepter de risquer leur carrière et leur réputation pour sauver des vies humaines. Ce n'est pas que les bureaucraties laïques soient perverses, elles ne sont que *dépourvues d'âme*. On ne doit donc de ces institutions n'attendre rien qui ne sorte des routines bien pensantes du moment.

S'ils obtenaient l'accord du Père Péllicco, ils procéderaient rapidement et discrètement à la distribution des semences, et cela immédiatement après une grosse distribution de vivres dans les zones d'agriculture. Afin de ne pas perdre de temps, Charles organiserait au plus vite cette distribution de vivres, notamment dans le pays des Pian où se trouvaient les plus fortes concentrations de cultivateurs. En même temps, sitôt que John aurait par téléphone donné à Charles la réponse du Père Péllicco au grand dilemme, si la réponse était favorable à la distribution des semences, Charles profiterait de ses tournées dans la zone pour informer les missionnaires de l'arrivée prochaine des semences. Il faudrait également leur expliquer que si un journaliste avait vent de cette histoire avant la fin de l'opération, les Nations Unies y mettraient fin, ce qui entraînerait les conséquences que l'on sait.

John prit la route de Kampala. Charles décida de préparer un convoi pour le centre du Karamoja: une dizaine de camions qui passeraient par Soroti où Don compléterait le chargement en ajoutant des pois cassés à la ration d'huile et de céréales que Charles avait fait charger à Tororo. Il envoya cinq autres camions pour le Nord, à Kaabong, - dont un douze tonnes plein de fûts de diesel, - afin de renforcer la trop faible flotte qui desservait le nord. Alors qu'il veillait au chargement du diesel, il pensa à l'enfer de Loyoro, même si, après son voyage dans le centre et dans le sud, Loyoro n'était plus qu'un enfer parmi d'autres.

Charles ne s'habituaît à rien, il encaissait tous les

coups, et Dieu en soit loué, les seules portes qui, pour lui, ne s'ouvriraient pas étaient celles de l'enfer de glace des cyniques. Il n'eut bientôt plus de camions. Il attendit que Lars lui envoie, comme il l'avait promis, une dizaine de camions supplémentaires de Kampala. Le lendemain matin, après une seconde et délicieuse nuit de repos à la mission protestante, il attendait toujours. La belle Américaine vint lui dire qu'il avait un appel téléphonique de Kampala. C'était John:

- "Victoire! Lumière ! J'ai vu Pélicco, il est d'accord ! Il dit que notre rôle à tous n'est pas de prolonger la famine pour faire des images pour les télévisions, mais de l'arrêter au plus tôt! Il est d'accord avec notre plan, il va informer les missionnaires. Alors vas-y !

- ... Alors j'y vais !.... Que fait Lars, je n'ai pas reçu un seul des camions promis !

- Il a un problème. Un gros bonnet de l'UPC lui a piqué huit camions pour sa campagne électorale, et l'armée vient de nous en voler trois manu militari !" et John qui, même dans les moments les plus graves, ne pouvait s'empêcher d'être facétieux, ajouta: "Tout ça mon vieux parce que je ne sais toujours pas cracher au bassinet !" (ici, l'imitation de la voix de Lars était presque parfaite).

Ils rirent un instant.

- "C'est bien beau, mais qu'est-ce que je fais, moi, sans camions ? Tu sais bien que c'est maintenant que ça passe ou que ça casse !

- Aucune idée. Tu fais au mieux, comme d'habitude. Sauf imprévu je viendrai te remplacer dans une semaine. J'allais oublier... demain matin, en fin de matinée, tu recevras deux Belges qui vont à Namalou pour MSF : une infirmière et son type; et un Américain qui fait un reportage, ou je ne sais quoi sur le Karamoja, ça te va ?"

Charles était d'accord sur tout, il voulait bien conduire n'importe qui, n'importe où, mais avant tout, il voulait des camions. Et des camions, il n'y en avait pas. Sauf les vingt Fiat Lux tout beaux tout neufs dont le dédouanement était censé s'achever aujourd'hui, sinon hier, comme l'avait dit John l'autre jour. Charles décida de se rendre dans le bourg frontalier de Malaba, à trente minutes de Tororo, afin de hâter le dédouanement des véhicules.

À Malaba le chaos était indescriptible. À la sortie du

parking de terre battue, trois Fiat Lux flambant neufs étaient embourbés jusqu'aux essieux. Ils bloquaient totalement la sortie du parking qui n'était plus qu'un champ de boue rouge où tous les véhicules garés étaient à présent bloqués, embourbés, noyés parfois. L'eau et la boue assemblées dans la cuvette étaient par endroits si abondantes que les conducteurs téméraires, qui avaient voulu forcer le passage bloqué par les camions en empruntant une voie étroite qui contournait la sortie principale, étaient eux aussi bloqués dans la boue. Tout le monde engueulait tout le monde, et c'était une belle pagaille. Charles paya pour que l'on retrouve le conducteur d'un bulldozer en stationnement sur un côté du parking. Il s'avéra qu'il était kenyan, et il fallut l'aller chercher chez lui, de l'autre côté de la frontière, cela augmenta le coût de l'opération, car comme il était un Kenyan travaillant en Ouganda voilà que le statut du bonhomme passait de celui de simple conducteur d'engins à celui d'expert étranger, une augmentation du prix de ses prestations était donc inévitable. Charles paya, fit signer un reçu et les travaux commencèrent. L'expert étranger méritait son titre et son prix. Il manoeuvrait avec une incroyable dextérité son bulldozer qui, par endroits, s'enfonçait tant dans la boue rouge qu'il semblait un véhicule amphibie traversant un cours d'eau, habitacle et pilote émergeant des eaux comme par miracle, mais sans sérénité, avec cette sorte d'inquiétude qui naît des incertains certitudes de la technique. Le gars s'en sortait toujours. Il sortit les trois camions en une petite heure, puis il aida au désengorgement du parc de stationnement; enfin, il surveilla la sortie de tous les autres camions. Trois heures plus tard, les vingt Fiat Lux étaient en route. Charles guidait le convoi, il allait le conduire aux entrepôts de Tororo. Tout était fonction de l'enchaînement providentiel des choses. Charles avait besoin de camions et la Providence venait de lui en remettre vingt ; elle est bonne fille la providence, elle semble ne jamais calculer ses coups, comme une ardente amoureuse qui ne connaît que le tout ou rien. Passer de rien à vingt d'un coup, c'était trop, car pour utiliser ces vingt véhicules, il y avait des complications. Ces camions n'étaient pas opérationnels en Ouganda: pas d'immatriculation, pas d'assurance en dehors du trajet de livraison ; en outre, les chauffeurs avaient ordre de livrer les camions aux Nations Unies à Kampala et de rentrer à Nairobi. L'opération que Charles voulait organiser devait répondre à deux contraintes essentielles: ne pas durer plus de quatre à cinq heures ; présenter très peu de risques. Afin de limiter la durée, il fallait jouer sur les distances et sur la taille du convoi: dans le Karamoja, on ne décharge pas vingt camions de huit tonnes chacun en moins de quatre à cinq heures. Dix camions suffiraient donc, ils apporteraient quatre-vingts tonnes de vivres dans la région.

Les zones les plus proches de Tororo étaient celles de Namalou et de Nagapiripirite, dans le Sud. Elles étaient en plein pays Pian, celui des agriculteurs, cela permettrait de commencer la mise en oeuvre du plan de distribution des semences. Il était possible, en quatre ou cinq heures, de pallier le manque de camions et de mener une opération qui permettrait d'agir, de faire du temps qui passe un allié, et non un ennemi. Restait à résoudre le problème des chauffeurs. Si Charles n'était pas intervenu à Malaba, ce n'est pas quelques heures qu'ils auraient perdues, mais un ou deux jours, voire trois. Ils avaient donc une dette envers Charles. De plus, le retard de quelques heures qu'ils auraient sur leur emploi du temps serait facile à expliquer par la boue du parking de Malaba. Tout sentait la perfection, le chef d'oeuvre.

Monter en faveur d'une noble cause des opérations de haute mer et à haut risque, au nez et à la barbe de toutes les bien-pensances et de tous les conformismes est un des grands ravissements de l'esprit français. Cet esprit ne vaut pas grand-chose dans la routine qui l'ennuie, mais il se révèle vaillant et inoubliable sitôt qu'un étrange frémissement l'anime: les Italiens de la Renaissance appelaient cela "*la furia francese*"; Stendhal en fait retentir l'écho dans les premières pages de "*La chartreuse de Parme*"; Napoléon en parle à Sainte-Hélène, de même Henri Dunant dans "*Un souvenir de Solferino*"; il était là pendant Les Trois Glorieuses de 1848; peut-être a-t-il soufflé dans les rues de nos villes au printemps facile et fou de 1968. On comprend qu'en ces jours-ci la France soit morose; à la queue leu leu nos successifs dirigeants proposent le sauvetage de la sécurité sociale à nos imaginations solaires, la belle affaire! Elle n'est certes pas méprisable, comme toute conquête sociale, mais il nous prend envie de leur dire à tous: en voilà assez! Nous ne sommes pas des Allemands!

Arrivé à l'entrepôt de Tororo vers quatorze heures, Charles dévoila son projet aux vingt chauffeurs kenyans. Il fut d'une franchise absolue. Il parla du risque encouru: une attaque des pillards. Elle était peu probable, mais faisait partie des choses possibles, d'ailleurs le convoi aurait trois hommes d'escorte. Charles expliqua qu'il payerait une prime aux dix chauffeurs qui seraient volontaires pour faire ce détour de cinq heures environ par rapport au trajet direct sur Kampala. Cette prime n'était qu'une façon de marquer le caractère officiel, et non privé, du service rendu, elle était trop modeste pour représenter une incitation financière à l'action. C'est encore une des illusions de nos temps prétentieux et faux que de croire que ne prennent des risques que ceux qui sont

payés pour ça. Les fusillés de la Résistance française témoignent du contraire. Petit à petit, Charles vit venir les volontaires, ceux que les mots avaient éveillés ou séduits ; ceux qui avaient senti venir l'occasion de vivre au-dessus de la mesure ordinaire, de participer au sauvetage d'un peuple ; ceux qui avaient saisi l'instant radieux, et vu l'étoile flamboyante. Il y avait aussi les curieux: radios, télévisions et journaux avaient parlé du Karamoja, et ils voulaient savoir et juger par eux-mêmes. La curiosité n'est pas comme le dit l'adage " un vilain défaut ", elle est le miel dont usent parfois les dieux pour conduire leurs affaires. Elle est d'essence divine, à la condition que le curieux se métamorphose en un découvreur d'étoiles. Ils étaient un peu tout cela, ces dix hommes qui, chacun et tous, avaient eu leurs raisons de se joindre au convoi du lendemain matin.

Cette affaire sentait bon la perfection. D'ailleurs, comme pour rapprocher encore l'action du pur chef-d'oeuvre, vers onze heures du soir (il n'y avait pas de couvre-feu à Tororo), alors que l'on terminait les chargements des dix Fiat Lux, voilà que deux Toyota de dix tonnes envoyés par Lars arrivèrent de Kampala chargés de houes et de machettes pour les cultivateurs (localement, on appelait les machettes des "*pangas*"). Comme l'avait annoncé Wumphey, les deux Belges et l'Américain étaient du voyage, ils avaient tant bien que mal trouvé place, ainsi que leurs petits bagages, dans les cabines des deux Toyota. Charles conduisit ces nouveaux compagnons de voyage à la mission protestante et leur annonça l'heure du départ, quatre heures du matin.

Chapitre 19

À trois heures, le petit réveil électrique de Charles sonna. Ce n'était pas une de ces sonneries électroniques japonaises, suraiguë, un peu sadique lorsqu'après vous avoir laissé vous assoupir à nouveau, elle reprend, à l'orée d'un rêve qu'elle sabote en lézardant le miroir d'une note stridulante. C'était une sonnerie franche, continue, et massive, "*made in*" Allemagne de l'Ouest, comme on le disait alors. Charles réveilla les autres, et ensemble, ils burent dans la salle de restaurant de la mission protestante un café fort qui fumait dans des thermos, ils mangèrent les sandwiches mous que l'on avait préparés la veille. On partit dans la nuit.

C'est parce que la nuit africaine est si sombre que l'aube semble ici plus miraculeuse qu'ailleurs. Elle est soudaine. Elle passe d'une mystérieuse modestie à une éclatante splendeur en si peu de temps que l'esprit banalise le jour dans lequel il s'installe, jusqu'à la surprise du crépuscule, puis les obsessions ou les splendeurs de la nuit. Aucun artifice n'éclairait Tororo qu'ils traversèrent à la seule lueur des phares de la voiture que Charles conduisait. Peter Biléké n'était pas de ce voyage, il attendrait à Tororo le retour de Charles, vers midi, car il n'y aurait pas eu assez de place dans le véhicule pour lui, pour Charles, pour les trois passagers et leurs bagages. Charles n'avait aucun bagage. Lorsqu'ils arrivèrent aux entrepôts et au garage, les néons illuminaient une intense activité: on bouclait les bâches sur les véhicules, on vérifiait les niveaux d'huile et de carburant, l'escorte était déjà là: trois policiers, deux grenades, et trois kalach, c'était le minimum prévu par l'accord signé dans l'ex-Majestic. Il était étonnant de voir tous ces hommes, si différents les uns des autres, harmonieux pourtant dans tous leurs gestes qu'organisait l'unité d'un but simple: transporter quatre-vingts tonnes de vivres sur une distance d'environ soixante-dix kilomètres, dans une zone qui, il est vrai, avait la réputation d'être dangereuse. C'est à la fois la simplicité du but, sa générosité aussi, qui joints au ciment du danger faisaient de tous ces êtres une communauté fraternelle où chacun spontanément reconnaissait l'humanité de l'autre. Dans la guerre, les soldats connaissent la même fraternité.

À cinq heures et quart, la nuit semblait ne jamais pouvoir finir, alors qu'à cinq heures et demie un frémissement de lumière annonçait un événement incertain, et qu'un peu avant six heures le jour tombait sur le convoi de douze camions

conduit par la Land Rover de Charles. Pendant quelques minutes les passagers de Charles furent silencieux, tant le paysage était grandiose et tant leur inaccoutumance à cette féerie de lumière était totale. Après que tout fut consumé, l'infirmière belge, qui portait le doux nom d'Inguelise, dit à Charles :

- "Est-ce toujours aussi beau ?"

Tant la question était simple qu'il ne sut que répondre. Le soleil illuminait déjà le mont Elgon et la chaîne des Karasouk, la brume des piémonts était blanche et bleue. Charles ne savait que dire. Parlait-elle de tous les levers de soleil, ou seulement de ceux d'ici ? Voulait-elle que Charles comparât celui d'hier, d'avant-hier et d'aujourd'hui ? Soudain, Charles revit celui de l'aube où il avait cru mourir, il y avait si peu de jours de cela, il en avait oublié l'intensité. Cette aube avait été d'une splendeur incomparable, celle de l'aube qui aurait pu être la première d'après sa mort. Même si la belle fille s'appelait Inguelise, ce n'était pas une raison pour essayer de lui expliquer tout cela, et les tourments de l'âme, et les sublimes joies des hommes et tant d'autres choses encore. Alors il se contenta de lui dire un simple "oui", dont elle eut la sagesse et la folie de se contenter.

Ce n'est que quelques instants plus tard qu'ils engagèrent une conversation qui permit à chaque passager de se situer par rapport au moment présent. Ces présentations n'étaient pas ordinaires, chaque être se définissait déjà, et exclusivement, par rapport à l'action de maintenant, ce qui réduisait les états civils au strict minimum. Cela ressemblait à ces militaires qui, après grade et nom, donnent brièvement la liste de leurs campagnes. Comme ils étaient tous très jeunes, des campagnes il n'y en avait guère, et d'insignifiants événements qu'ils avaient vécus depuis leur arrivée dans ce pays en guerre en tenaient lieu. Il était touchant ce cérémonial où chacun voulait montrer aux autres, et à lui-même, qu'il était capable de faire face aux événements inouïs et terribles qui les attendaient. Et comme Charles était le plus vieux, il n'était dupe ni de lui-même ni des autres.

Le petit ami d'Inguelise, Bertrand, était vraiment très amoureux, et lui, ce qui l'avait ici conduit était évident : elle ! Elle était venue parce qu'après tout c'était son métier, mais il fallait à cette banalité ajouter un esprit d'aventure qui n'appartenait qu'à elle. Le plus mystérieux des trois était David, le jeune juif américain qui venait ici faire un reportage pour une organisation US qui " aidait les enfants ". Il était le plus fou de tous, un aventurier, un vrai, qui finirait célèbre en grandeur ou en infamie. Pour l'heure, on ne pouvait qu'admirer son courage, car c'est seul qu'il traversait

l'Afrique, sans grands moyens, allant de reportage en reportage, en utilisant les moyens du bord.

On venait de traverser Mayembé, le lieu de la première épreuve de Charles, une fois de plus il songea au Père André, il aurait voulu s'arrêter un instant, lui dire bonjour, revenir en arrière. Ce n'était pas possible. L'action projetait tout en avant.

Tout se passait comme s'il n'avait pas le droit de vivre deux fois la même rencontre, qu'elle fût amicale, banale, ou amoureuse. Que l'on aille aux enfers ou que l'on en revienne la loi demeure la même: il n'est pas permis de regarder en arrière. De toutes les lois qui gouvernent l'action celle-ci est la plus tyrannique, la plus difficile à observer, celle qui meurtrit le plus la conscience des êtres qui, par choix ou par nécessité, sont fidèles, comme le sont les chiens, et comme eux, méprisés. Orphée y succomba.

Peu après Mayembé, entre Mayembé et Bunamboutyé, un des camions eut une crevaison. C'était un des deux Toyota transportant les houes et les pangas. Le convoi s'était immobilisé comme une chenille immobile. Charles remonta le convoi à pied. Il trouva le camion arrêté, il en connaissait le chauffeur et l'aide-chauffeur: Bernard Ikanga et Ali Hago. Dans n'importe quel convoi, on les reconnaissait de loin: qu'il pleuve ou qu'il vente, ou que la chaleur fût torride, ou qu'il fût froid, ils portaient l'un comme l'autre le même modèle de bonnet en laine tricotée, au sommet duquel il y avait un magnifique pompon rouge, puis, attachés à trois fils de laines torsadés, trois autres pompons blancs, qui selon leurs mouvements se balançaient sur leurs nuques ou leurs joues noires. S'ils étaient connus dans tout l'Ouganda, les bonnets y étaient pour quelque chose, mais ce qui faisait leur popularité, c'était leur correction dans tous les transports qu'ils effectuaient: ils ne volaient jamais rien, ce qui, en ces jours de malheur, était remarquable, et donnait à tout le monde et même aux voleurs un peu d'espérance. Ils bavardèrent un moment. Comme le changement du pneu prenait du temps, il leur fut donné d'évoquer les convois qu'ils avaient faits ensemble, les collègues, les autres chauffeurs. C'est Ali qui conta l'anecdote du soldat qui avait oublié sa grenade dans un camion, et que l'on avait, avec précautions, mise dans le coffre-fort de la GECA, en attendant que, penaud, le propriétaire vînt demander l'objet trouvé. On évoqua aussi les blessés et quelques morts. Les chauffeurs kenyans suivaient ces conversations, ils posaient des questions étonnées. Ils commençaient à percevoir la différence essentielle qui sépare une aventure mise en images par les télévisions, d'une aventure vécue où la mort est une compagne dont chacun ressent

intimement la présence. Après que la crevaison fut réparée, alors que le convoi se remettait en route, alors que l'on claquait les portières, tous sentirent que la mort était désormais leur passagère.

Tous les lieux que depuis un moment ils traversaient étaient chargés de souvenirs ; certains de ces souvenirs ne dataient pas de plus de quinze jours, et pourtant ils avaient l'air vieux. C'en était au point où certains matins, alors que Charles se rasait, et que la technique du rasage lui imposait l'exercice d'un narcissisme naturel, il ne comprenait pas que son visage parût si jeune, si bien nourri, si moderne (avec ce que cet adjectif impliquait à l'époque de bonne santé et de contentement de soi niais), en complet désaccord avec ses sensations, son expérience, et toutes ces choses qu'il voyait qui, toutes, lui semblaient si vieilles ; désespérément vieilles.

À Chépsikounyé, le sergent qui gardait le barrage routier qui fait office de frontière entre le Karamoja et le reste du pays avait changé. Ce n'était plus un sous-off en fin de carrière, un habitué, un professionnel prévisible, mais un gamin, et comme tous les gamins dont on a volé l'enfance il se prenait dangereusement au sérieux. Il jouait à la vraie guerre avec le sérieux qu'il aurait mis à faire semblant.

Ce sérieux, c'était celui du visage de la jeune accouchée, autre souvenir déchirant que l'ombre d'un visage, un je-ne-sais-quoi, ou l'apparence d'un rien faisait parfois resurgir. C'était il y a si longtemps, deux mois peut-être, pendant une de ces visites rapides dans le sud Karamoja. Il s'était arrêté dans un nouveau campement qu'il voyait pour la première fois, quelques kilomètres après Chépsikounyé. Il voulait savoir ce qui avait poussé ces gens à venir s'installer ici, il voulait voir leur état, leurs besoins. Une femme âgée avait demandé à Charles de la suivre. Avec lenteur elle l'avait conduit dans une petite hutte à peine consolidée d'une mince couche de pisé appliquée sur les branchages tressés d'herbe qui formaient la structure de cet abri précaire. Couchée dans la hutte, sur une natte, sur le sol, vaguement enveloppée dans des chiffons, il y avait une jeune accouchée avec son bébé de quelques jours. Péniblement, elle s'était levée après avoir remis l'enfant à sa grand-mère. Elle s'était approchée lentement de Charles, elle était nue, elle était incroyablement belle, elle était en sueur, son front était brûlant. Chez nous, autrefois, et dans les romans romantiques, cela s'appelait une fièvre puerpérale. Qui aurait pu s'attendre à trouver en ce lieu de désolation une jeune fille aussi belle, qui venait d'accoucher, et que sa grand-mère aimait tant qu'elle avait demandé à Charles de venir la sauver. Allez donc savoir comment font les jeunes filles

pour parfois être aussi belles. Charles avait été bouleversé par cette beauté, par l'amour de sa grand-mère, et par l'enfant nouveau-né dans cette crèche de misère, sans homme, sans âne, sans boeuf et sans étoile. Charles n'était pas un médecin, et il était totalement dépassé par l'événement. Il donna à la jeune fille deux plaquettes de gélules d'antibiotiques. Il expliqua à la grand-mère comment la malade devait avaler ses trois gélules quotidiennes. Tout devait être expliqué par gestes. La jeune fille pressentit-elle qu'elle allait mourir bientôt ? Elle eut un bref sanglot qu'elle étouffa, peut-être parce que, comme toutes les jeunes filles, elle avait une conscience aigüe de sa dignité. L'effort qu'elle fit produisit un son de gorge, bref, mais si doux et si déchirant que Charles pensa un instant qu'il allait s'effondrer dans cette case de malheur. Il sortit de la case, entra dans le contre-jour qui l'aveugla alors qu'il laissait dans la pénombre la jeune fille à la mort. La grand-mère raccompagna Charles, qui retraversa le campement des moribonds plus lourdement chargé qu'il n'y était entré.

À quelques jours de là, il était revenu, après avoir fait livrer une centaine de sacs de vivres divers. La grand-mère avait appris à Charles la mort de la jeune fille, et celle de son enfant. Il avait fait l'effort de retourner à la case, d'y entrer, de voir la natte vide où la jeune fille était morte. Depuis lors, quand Charles était trop triste, ou sans raison apparente, c'est malgré lui qu'il entraînait dans son souvenir, dans la case d'herbe sèche et de boue où la beauté était morte.

Ils venaient de passer les huttes du souvenir, et Charles expliquait à ses passagers l'histoire de ce lieu. À l'entendre, on aurait cru que ce n'était qu'un moment de plus dans cette chronologie du malheur, car rien d'essentiel ne transparaissait dans le récit faussement vrai de Charles, et si tous les détails étaient justes, quelques omissions bien choisies permettaient à Charles de ne pas dire l'essentiel: comment, en ce jour-là, il avait été blessé à jamais. C'était facile, il suffisait de ne pas dire l'indicible: la beauté de la jeune fille, l'amour de la grand-mère. Les autres s'y laissèrent prendre, c'était facile, ils n'avaient pas le choix et ne disposaient d'aucun repère qui eût pu leur permettre de spontanément explorer l'âme de leurs contemporains. C'est pourquoi nous vivons en un monde où le mensonge est si facile et qu'il porte tant de drames. On ne connaît le mensonge qu'à ses conséquences: plus ça va vite et moins c'est grave. Plus les conséquences se reculent, plus le retour de l'inévitable vérité fait souffrir. Si Dieu n'aimait pas les hommes, voilà longtemps que nous nous serions tous ensevelis sous nos mensonges.

Au loin ils apercevaient déjà la colline de Morou Adjori, un lieu-dit qui signifie " la montagne du massacre ". Ici, en 1912, un détachement colonial britannique avait massacré une centaine de Bokora qui avaient pris l'initiative d'une guerre des vaches qui menaçait de s'étendre à tout le pays. Évidemment, personne ne saurait sans gêne soutenir l'utilité d'un massacre, surtout en nos temps de confusion où le meurtre de l'assassin condamné à mort est mis sur le même plan que celui qu'il s'est autorisé sur sa victime. Pourtant, un penseur malheureux, Érasme, qui semble n'avoir vécu que pour dire son rêve et le voir détruit, avait écrit: "*Quod si bellum vitari non potest...*" ("Si la guerre ne peut être évitée, elle sera conduite de telle sorte que les plus grands maux retombent sur la tête des responsables des hostilités") c'est ce que l'on peut appeler des massacres utiles. Car celui de Morou Adjori en 1912 avait évité une grande catastrophe, une de celles qui eût préfiguré celle d'aujourd'hui, et qui eût pu rendre celle-ci impossible faute de vivants pour créer la mort. La Renaissance est passée, et tout le projet des humanistes de ces temps a échoué, et nous voici dans un présent où les responsables de nos guerres modernes s'en tirent plutôt bien. Même si la mort et la souffrance frappent parfois les seconds couteaux malchanceux, c'est systématiquement qu'elles frappent les innocents qui sont immolés à la mégalomanie de ceux qui se prétendent nos chefs. Sans doute faudrait-il parler aussi de notre ignoble capacité à "la servitude volontaire", mais toutes ces choses sont connues depuis des siècles, ce qui prouve l'impuissance de la connaissance, seule, à changer le monde.

Il fallait franchir une colline, de son sommet on apercevrait Morou Adjori et à ses pieds la grande plaine de Namalou, avec en son milieu, près du piémont du mont Kadam, la mission des Pères et des Soeurs de Namalou. Depuis quinze jours, le maïs précoce qu'avait planté Frère Kalachnikov commençait à donner. Dans le voisinage du noviciat, la ferme était comme immergée dans le vert intense des plants de maïs. Elle était riche d'espérance d'une récolte qui servait de référence aux cultivateurs de la région. Pour une fois en cette saison des pluies le ciel était dégagé sous un soleil éclatant. Charles était presque euphorique à l'idée que grâce aux douze camions qui l'accompagnaient un tour décisif allait être donné aux événements. C'est ce qu'il expliquait à ses passagers, et sans être trop complaisant avec lui-même, il n'omettait pas de leur faire comprendre quel rôle décisif il avait joué dans ces événements. Pourtant, en dépit de cette euphorie, alors qu'il commençait à grimper la colline, il eut, soudain, de façon claire et distincte cette étrange sensation au-dessus de sa nuque, cette pensée venue de nulle part, et pourtant si évidente, qui disait avec douceur et force, d'une voix de tourterelle: danger !

Il n'alla pas jusqu'au bout de sa fulgurante intuition qui lui commandait d'arrêter l'opération. Il stoppa, il rejoignit le convoi à pied pour expliquer aux chauffeurs qu'il allait se détacher du groupe afin de gagner au plus vite Namalou, et prévenir les Pères pour que les entrepôts, les magasiniers et les manoeuvres fussent prêts avant l'arrivée du convoi. On gagnerait ainsi un temps précieux lors du déchargement. Ce travestissement du message de danger qu'il avait initialement reçu sauva sa vie et celles de ses passagers. Il eût pu ignorer le message, et tout perdre ; il eût pu l'écouter et éviter tout danger. Rien de rationnel ne venait soutenir le message de danger: Charles avait fait cette route tant de fois déjà, par tous les temps. Il savait que passé la colline, il y avait Morou Adjori et qu'après dix kilomètres d'une piste étroite, mais bonne, on arrivait aux bâtiments de la grande mission de Namalou, où étaient ses amis Mengistab, Brady et Kalachnikov.

C'est avec lenteur que le véhicule montait la colline qui, alors que l'on approchait de son faite, obstruait totalement la vue du conducteur et de ses passagers. Une fois de plus, l'incroyable message fut ressenti: danger ! Il était si fort que Charles fut sur le point de demander à ses passagers s'ils n'avaient rien vu d'anormal.

Au lieu-dit "La montagne du massacre" quelque trois mille guerriers karamojong étaient rassemblés. La vision qui s'offrait à Charles et à ses passagers était unique, car il fallait aller loin dans les siècles d'histoire karamojong pour trouver un rassemblement aussi important. Les guerriers étaient tellement sûrs d'eux-mêmes qu'ils n'avaient laissé aucun détachement en embuscade peu avant le sommet de la colline, quelques guetteurs seulement qui dans la précipitation avaient donné l'alarme. Trois mille hommes cela fait beaucoup de monde, surtout s'ils sont armés. De ce côté-là, il y avait de tout, une histoire in situ de l'armement du fantassin, des origines à nos jours: glaives coupe-coupe, lances, javelots, arcs et flèches - aucun sabre pourtant - et, pour l'époque contemporaine: plusieurs modèles de "Lee-Enfield", quelques gros FM belges, et les inévitables AK 47 russes, tchèques et chinoises, dites aussi Kalachnikovs (du nom de leur inventeur russe qui, il faut le dire, s'est beaucoup inspiré du fusil d'assaut allemand, le "*Sturmgewehr*" créé au milieu de la Seconde Guerre mondiale). Il était évident que cette affaire s'inscrivait dans la continuité de notre histoire à tous.

Pour ce qui concerne l'histoire du costume, on faisait dans l'universel, par défaut, car tout le monde était nu, c'est-à-dire fesses et zizis à l'air. D'ailleurs, si Charles avait eu le temps d'avoir un peu d'humour, il eût chanté la chanson de

Pierre Perret: "les zizis" car, comme dans la chanson, il y en avait de tous les types. Mais Charles ne pouvait que percevoir, avec une rapidité et une acuité extraordinaires, tout ce qui advenait, et les zizis n'étaient qu'un minuscule événement, ils se contentaient bêtement d'être là, ballots et ballottants. Son cerveau survolté semblait occuper la totalité de son corps, et de tout son être il était à la recherche d'une solution pour se tirer de cette situation dont il percevait tous les dangers.

C'était une sorte de grande foire de la mort où des clients prochains défilaient devant les exécuteurs qui, tous, arboraient leurs instruments de travail, sans que l'on puisse savoir si le choix final reviendrait au client, ou au vendeur qui ferait son choix, lui, "à la tête du client" en la lui tranchant. Dans un groupe de jeunes guerriers il y avait un mouvement de panique qui commençait à naître, ils couraient en désordre vers le bas de la colline, pour rejoindre le gros des troupes qui était massé dans la plaine, tout autour de Morou Adjori. Le véhicule et ses passagers y seraient bientôt, et Charles savait que la plus sûre façon de se faire tuer, à l'instant, serait de faire marche arrière sur l'étroite piste pour retourner sur ses pas ; ce qui pour les guerriers signifierait qu'il allait au poste de Chépsikounyé prévenir la garnison tanzanienne. Alors il descendit la colline, à petite allure, comme si le présent spectacle eût été une banalité. Stupéfaits, ses passagers observaient les guerriers et leurs mouvements divers, sans avoir déjà pleinement conscience que tout cela pouvait tourner à leur mort.

Il y avait des guerriers de tous les clans, ou presque. Les plus jeunes étaient le plus souvent légèrement armés: arc et flèches, plus rarement une lance et plus rarement encore un de ces fusils à un coup qui sont un danger pour tout le monde ; tous avaient par contre une très belle plume d'autruche dans les cheveux, une plume de femelle, brune ou grise. Les hommes d'âge mûr portaient des armes plus conséquentes: kalach, fusils anglais ; ils portaient aussi les casques de guerre karamojong: ils sont faits de cheveux agglomérés, comme un feutre épais. Les cheveux crépus permettent la confection de ce feutre noir d'un genre particulier, qui amortit les coups, pas les balles. Ces casques étaient étonnants, comme les cheveux qui constituaient leur matière première, ils étaient d'un noir de jais, toutefois, ceux qui les portaient agrémentaient leur apparence en y plantant de belles et longues plumes d'autruche mâle, blanches ou noires, ou les deux, et les porteurs de ces couvre-chefs avaient fière allure, ils faisaient un peu "créatures de l'espace" des extra-terrestres qui nous auraient beaucoup ressemblé, car plus le casque était splendide, plus l'homme était superbe, et plus son armement était impressionnant ; sans compter les zizis qui ballottaient avec

nonchalance indiquant obstinément le sol comme la boussole le Nord. À l'évidence, seuls quelques arcs étaient bandés.

Quelques coups de feu éclatèrent et Charles ressentit une brûlure à la cuisse droite, la douleur n'était pas forte. Sans aucune originalité, il pensa: "Je suis touché. Merde, merde. Merde!". Il regarda rapidement sa cuisse, et sa jambe qui sans difficulté maintenait une très légère pression sur l'accélérateur ; il ne vit sur son pantalon que la cendre de la cigarette de l'Américain qui, captivé par le spectacle (leur "truc en plume, plume de zoiseau", Folies bergères, Zizi Jeanmaire) avait oublié de surveiller son mégot. Tout allait tellement vite. Sauf la voiture qui roulait très lentement. Tout allait tellement vite que Charles n'eut pas même l'idée de sourire ou de se réjouir de sa bévue: l'événement n'en était pas un, il était donc instantanément effacé. Encore qu'il ne fût pas oublié, et que le fait d'avoir été manqué donna à Charles du courage pour la suite.

Charles pressentit qu'après ces premiers coups de feu il devait faire quelque chose de fou, d'inattendu, seule chance de paralyser ceux qui à leur tour s'apprêtaient à tirer. Il passa le bras gauche hors de la vitre ouverte et fit un grand salut de la main. Vu de loin, le geste fut d'une élégance remarquée: cela avait un petit côté visite officiel, style Pape ou Chef d'État ami. Puis, il stoppa le véhicule. En descendant de voiture, il eut le temps de voir les deux petits amoureux tendrement enlacés ; par la terreur, hélas. Il marchait tranquillement à la rencontre des Karamojong dont le groupe le plus proche n'était qu'à vingt pas de là. Il ne pensait à rien. Il savait simplement qu'il n'avait rien d'autre à faire pour survivre. Cette survie n'était d'ailleurs pas nécessairement la sienne, mais en quelque sorte celle de la vie même dans une sorte de délire continu dont le réalisme était absolu, car chaque acte était accompli en fonction de son utilité maximale: d'abord ce qui sauve tout ce qui peut être sauvé ; puis ce qui va aider à sauver les autres ; enfin ce qui peut me sauver en ne sacrifiant rien ni personne ; et les impératifs catégoriques devenaient des actes concrets, y compris les gestes très sobres de son corps qui s'emboîtaient les uns dans les autres comme le font les matriochka russes. Le temps ne jouait plus pour personne, il était devenu trop grave.

Il y eut comme un silence dans le tumulte des voix, des cris, des coups de feu ; et des incertitudes. Dix mètres avant le premier groupe d'hommes qui regardaient Charles comme le faisaient des milliers d'autres établis dans la plaine, quelques hommes, sans armes à feu, un peu malingres, vinrent à sa rencontre alors que lui, toujours aussi lentement, il marchait... et pour une fois parvenait à se formuler une

pensée: "Quoi qu'il advienne, maintenant le convoi est sauvé, ils ont dû tout voir du sommet de la colline, et, de toute façon, ils auront entendu les détonations". Était-ce héroïque ? Courageux sans doute mais il était loin de se poser ce genre de question, l'idée n'en vient qu'aux spectateurs, ou aux acteurs spectateurs de leurs poses sottement avantageuses. Si Charles avait été une baudruche de ce genre il serait mort à l'instant. Une pensée aussi impure eût brisé la magie, le miracle qui retenait tant de doigts posés sur la détente de toutes ces armes portées par tous ces êtres qui noircissaient la plaine de Morou Adjori. Pour survivre à cet instant, le monde lui demandait d'être vrai. Que sa vérité soit si simple, qu'il fût enfin capable, lui pourtant si ordinaire, de marcher sur le fil du rasoir qui ne supporte que la vérité, et tranche l'ombre même du mensonge. Et lui innocent sublime n'en savait rien.

Il vivait un instant de liberté absolue, la plus forte et la plus légère de toutes les contraintes. Il rejoignit bientôt les hommes, qui maintenant venaient à lui. Il remarqua un porteur de lance, un autre armé d'un gros coutelas. Comme un député en période électorale il se mit vaillamment à serrer des mains. Celles et ceux qui, en ces occasions, parlent de leur "survie politique" n'ont assurément jamais serré des "louches" en se disant que la prochaine sera peut-être la dernière et qu'il n'atteindra jamais la soupe. D'ailleurs, Charles ne pensait pas à ça non plus. Il ne pensait à rien, uniquement concentré sur les impressions, les impulsions, les sensations qu'il recevait par milliers, avec une telle intensité que chaque stimulation avait une qualité unique et sublime.

Et les mains se tendaient, comme les visages tendus et surpris, comme des coquelicots qu'un vent d'orage décoiffe. De noirs coquelicots il y en avait beaucoup dans la plaine. D'autres mains et d'autres visages s'ajoutaient constamment aux premiers rencontrés. Soudain, Charles entendit comme un écho aux salutations qu'il était en train de faire. Il jeta un coup d'oeil sur ses talons et vit à quelques mètres de lui, David, qui lui aussi échangeait des poignées de mains. Charles ne put s'empêcher de sourire, ce fut la seule expression inutile qu'il se permit au cours de ces instants d'action intense. Charles fut bientôt noyé dans la foule, qui l'appelait " mon Père ", et à laquelle il n'avait certes pas le temps ni le loisir d'expliquer qu'il n'était envoyé, ni par Bologne, ni par Rome, et que son catholicisme eût semblé bien vague aux docteurs de la Foi ; sans compter que pour David, qui était juif, "l'affaire Jésus" compliquait encore les choses. En théorie, pas en pratique, car David ayant compris qu'on le prenait pour un prêtre donnait sa bénédiction avec application et sérieux. C'était à mourir de rire, mais ils ne voulaient mourir ni un peu ni beaucoup, ni de rire ni d'autre chose. Dans la foule,

subtilement quelque chose se gâta, ce n'avait jamais été la franche gaieté, la tension était demeurée sur tous les visages ; mais il y avait eu des secondes de relâchement, suivies par des tensions, qui subtilement - à nouveau - se relâchaient, et voilà que depuis quelques instants la tension croissait. Charles la sentait comme un plongeur sous-marin qui mène sa plongée entouré de requins et pressent soudain que les squales ont cessé de l'identifier, et que bientôt ils attaqueront. Il fallait vite sortir de l'eau. Un groupe d'hommes entoura Charles. Pas à pas, tout en parlant avec lui et tout en parlementant avec la foule qui à l'évidence n'était pas unanime quant au sort qu'il fallait réserver aux " curés ", ce groupe d'hommes ramena Charles et David vers la voiture, sur le bord de la route. Là, ils répétèrent: "Partir, mon Père il faut partir !". Alors les deux papas partirent.

Les guerriers karamojong étaient maintenant sur les deux côtés de la route, Charles conduisait avec la même lenteur que celle qui, jusqu'à présent, avait sauvé leur vie. Il passait sous cette étrange haie d'honneur qui, si elle restait inquiétante, ne semblait plus franchement dangereuse, car si, à présent, des guerriers avaient ouvert le feu, ils auraient sérieusement mis à mal ceux qui occupaient l'autre côté de la piste. Néanmoins, Charles avait hâte de sortir du couloir que formaient ces colonnes d'hommes en armes, sans toutefois souhaiter rendre sa hâte perceptible par une conduite trop rapide. C'est alors que devant la voiture, sur la gauche, un jeune chien traversa la piste en se faufilant à travers les jambes des guerriers. Son but, s'il en avait un, était probablement d'aller du côté droit de la piste. Voyant tous ces hommes massés de l'autre côté, il prit peur et se mit simplement à courir au milieu du chemin, devant le véhicule, qui, bien qu'il n'allât pas vite, dut encore ralentir sa marche, et rouler à la vitesse d'un jeune chien qui court affolé devant une Land Rover, qui va au pas. Il était joli comme tout ce jeune chien ! Il ressemblait à un renardeau, même si sa queue manquait de panache. Sa fuite éperdue, mais désespérément lente, entre deux haies d'hommes en armes, devant une voiture dont les passagers ne savaient pas encore s'ils allaient vivre ou mourir, transformait tout cela en divine cocasserie. Exaspéré, Charles qui n'avait encore rien compris à l'humour divin klaxonna, et tous les dieux de la création s'esclaffèrent à voir ainsi un mortel qui dans sa carapace de tôles vulcanisées et vulnérables voulait doubler Anubis soi-même, dans un étroit chemin situé entre vie et mort.

Alors que les deux colonnes des hommes en armes finissaient, et que le chien repartait sur la gauche vers sa niche, un dernier guerrier, un colosse dont le casque de guerre noir étincelait de plumes et de soleil, salua d'un lent

hochement de tête Charles qui passait à sa hauteur. L'homme était impressionnant ; toutefois, manquait à sa dignité d'être sans armes, car son surarmement le rendait grotesque : il portait dans ses bras puissants une mitrailleuse qu'il semblait bercer comme un bébé, et dont les bandes de cartouches aux balles de cuivre rouge s'enroulaient autour de son corps noir comme les serpents de Laocoon.

La voie était enfin libre, et la vie était immense sous le soleil. Vingt minutes plus tard, trop tendus pour avoir échangé le moindre mot, ils arrivaient à Namalou.

Le village, la mission, MSF, tout était en plein désarroi. Il y avait à la fois cette grande agitation qui signale les événements importants, et l'absence de cohérence qui toujours indique les prémisses d'un désastre. Toutes proportions gardées, c'était la France en juin 1940. Après avoir échangé quelques mots avec Mengistab et Brady, Charles résolut d'organiser à la mission une réunion d'urgence avec les missionnaires, les soeurs du noviciat, et les gens de MSF. Il partit chercher les gens de MSF, et informer les soeurs dont les bâtiments étaient proches de ceux des volontaires humanitaires. C'était en dehors du village, dans la direction de Morou Adjori. Une heure plus tard, tout le monde était réuni dans le réfectoire des Pères de Namalou. On était un peu à l'étroit, mais ainsi serrés les uns contre les autres, les êtres, de façon animale, éprouvaient moins la force de la peur. On l'a dit, Charles était doué pour la parole, il avait de surcroît l'étrange capacité de sentir en lui monter un grand calme dans les moments de danger. Cela s'appelle ordinairement le courage, et jusqu'à ce jour de sa vie, Charles avait toujours su faire preuve de ce courage-là ; encore que sa vie passée ne lui ait jamais présenté une épreuve aussi soignée que celle-ci. Il savait qu'il devait exister une limite à son courage, mais il n'avait aucun moyen de savoir où se trouvait sa limite.

La limite du courage se trouve dans l'épreuve elle-même, elle varie selon chaque être, et selon chaque instant particulier de ses épreuves. La limite existe après coup, de façon imprévisible. L'entraînement des militaires ne vise qu'à réduire ce manque de prévisibilité du courage, grâce à sa professionnalisation. En général, cela marche assez bien, mais les militaires sont eux aussi obsédés par la question des limites. Un expert du début du XIXe siècle, Napoléon Bonaparte, a formulé la question dans un raccourci admirable, disant dans un premier temps faussement naïf que "le courage est une qualité naturelle qui varie considérablement d'un homme à l'autre, mais que *rare sont ceux qui ont celui de deux heures et demie du matin*". L'heure la plus sombre, celle où l'être

éveillé est le plus faible, et le plus seul. L'heure à laquelle la sentinelle s'endort, ou s'éveille dans un cauchemar, se flingue ou flingue un passant. Et Charles était incapable de dire l'heure qu'il était au cadran de son courage.

Alors, pour l'heure, il tenait ensemble ce qui aurait pu se dissoudre, cette petite communauté d'êtres humains qui se devait d'agir afin de ne pas subir, que ce fût le sort, la peur, les événements, même s'ils étaient inévitables. Pour ne pas subir, il suffit de conserver ou de se ressaisir de la capacité de s'organiser. Charles posa des questions simples: pourquoi un tel rassemblement de guerriers ? Quel est leur objectif ? Que devons-nous faire ? Mengistab et Brady expliquèrent:

- " C'est la coutume, lorsqu'une grande attaque est prévue, les guerriers font circuler le nom secret du rassemblement de tous les clans qui participeront à l'attaque...

- ... Ils sont, cette fois-ci, très nombreux, et j'avoue que je ne sais pas pourquoi, on me dit qu'ils veulent attaquer Namalou...

- ... pour voler les armes du détachement de policiers qui vient d'être renforcé..."

Charles proposa que les missionnaires et les soeurs qui connaissaient le pays et parlaient le Karamojong se renseignent pour éclaircir l'objectif des pillards, car il allait déterminer l'action. Puis le débat fut engagé sur l'action qu'il faudrait entreprendre selon ce que serait cet objectif d'attaque. Charles pensait aux petits jeunes de MSF, aux deux petits amoureux belges, à David. Il voulait défendre l'idée d'une évacuation d'office de ces jeunes gens hors de la zone de danger, après tout, pas plus que pour John Vanlinden, la mort ne faisait partie de leur contrat humanitaire. Mais il fallait y aller doucement, car le Docteur Luc de MSF, déjà rencontré à Kaabong, venait de changer de poste, il était à présent en charge de l'antenne MSF de Namalou et voulait jouer les Rambo de l'humanitaire, l'aventurier de choc qui à défaut de porter un gros couteau eût été doté d'une grosse seringue. Les purs, pas si purs, quand ils sont cons, sont une vraie malédiction. Dès les premiers échanges, il fut évident qu'il voulait couler avec le Nautilus, comme le Capitaine Némó. Bon. Charles n'insista pas afin de ne pas faire de cette question qui deviendrait peut-être affaire de vie ou de mort une sottise affaire de susceptibilités froissées. On verrait plus tard. L'essentiel était d'avoir tracé une ligne qui allait permettre de guider l'action. Toutes les religieuses et tous les religieux avaient déclaré qu'ils ne quitteraient pas la mission

ou le noviciat, il était dans leurs principes de demeurer coûte que coûte avec leurs paroissiens ; néanmoins ils avaient expliqué qu'ils comprenaient la décision de Charles, car les humanitaires n'avaient pas pour mission de rester toujours dans cette région, mais d'en partir mission achevée. Ils concevaient donc qu'il fût absurde qu'ils exposassent leur vie en dehors des aléas de leur travail ; et qu'en plus, la mort de l'un d'entre eux pourrait avoir un effet négatif sur les livraisons de vivres qui, pour l'instant, étaient indispensables à la lutte contre la famine.

Vers onze heures, il y eut une seconde réunion. Des informations avaient été obtenues quant aux objectifs des pillards. Ils en avaient deux, le premier était présenté comme presque certain, il s'agissait d'attaquer, dans trois jours, un important troupeau de vaches assemblé par les Pokote du Kenya (plus de dix mille têtes de bétail selon une source) ; le second était une éventualité: ils pourraient sur le chemin du plateau s'arrêter à Namalou pour attaquer la garnison des forces de police, qui avait reçu quelques nouvelles armes automatiques et des munitions. Charles demanda quel serait le chemin le plus court et le plus sûr pour évacuer Namalou. Ce point fut l'objet d'un long débat, il s'acheva sur la décision qui était la plus raisonnable. La route du plateau risquait d'être déjà encombrée de guerriers en route pour le Kenya ; celle de la Muchilmakéte devait, en principe, être libre. Le seul danger serait d'y croiser un groupe de pillards en retard au lieu de rendez-vous. Charles connaissait les deux routes, celle de la Muchilmakéte était rapide et directe, mais en cette saison franchir la rivière avait un mauvais air de roulette russe. La route du plateau était par endroits très escarpée, et il ne s'agissait pas d'être coincé sur une pente de boue alors que tous ces guerriers seraient en route pour attaquer les Pokote au Kenya. On opta donc pour la route de la Muchilmakéte, de là on joindrait Katakwi où se trouvait une grande mission, la sortie du Karamoja se ferait par Soroti, avec retour à Tororo par la grande route goudronnée.

Les gens de MSF avaient eu le temps de convaincre leur Rambo dont le blason était "de seringues croisées sur fond de grande gueule". Ce n'était pas un mauvais type, il n'était simplement pas à sa place. On s'accorda un peu de repos avant de faire les préparatifs en vue de l'évacuation prévue pour le lendemain matin.

Charles était de plus en plus inquiet pour ses camions. Comme ils n'étaient pas là, tout aurait dû lui permettre de penser qu'ils avaient entendu les coups de feu et vu l'incident dans la plaine de Namalou. Ils seraient retournés à Tororo, où ils étaient déjà en sécurité, en train d'être déchargés avant

de filer sur Kampala, où ils seraient officiellement livrés aux Nations Unies. C'était trop rationnel pour apaiser la crainte que ressentait Charles. Il avait été décidé de procéder à l'évacuation de Namalou dès six heures le lendemain matin. La police locale protégerait et accompagnerait cette évacuation. En vérité, c'était pour elle une façon de fuir, à la satisfaction de tout le monde: celle des policiers, celle des missionnaires et celle de la population qui savait que leur départ rendrait inutile l'attaque du village par les guerriers karamojong à la recherche d'armes et de munitions. Tout le monde était heureux du départ des policiers, sauf Charles qui craignait l'indiscipline notoire de ces gens en armes pendant le trajet. Charles parla de son inquiétude pour ses camions, c'est-à-dire pour tous les hommes qui conduisaient les camions, il en parla avec Mengistab et avec Soeur Martha, la supérieure en charge du noviciat. Martha était Autrichienne, au physique, elle n'avait aucun des avantages de la belle Rosario, mais on ne voit pas pourquoi Dieu prendrait systématiquement les plus jolies. Martha était venue à la réunion avec la vieille Volkswagen du noviciat.

- "Ma Soeur, pourriez-vous me prêter pendant une petite heure votre voiture ? J'irais vers Morou Adjori afin d'essayer d'avoir des informations à propos de mes camions ?"

Mengistab proposa la Peugeot, la camionnette de la mission. Charles en fut gêné, car il savait qu'il allait prendre un risque trop élevé, et que s'il voulait utiliser un autre véhicule que le sien, c'était pour ne pas risquer sa Land Rover, et compromettre le plan d'évacuation du lendemain qui aurait besoin de tous les véhicules en état de marche, camionnette comprise. Charles n'était pas sûr de revenir vivant de ce voyage vers Morou Adjori. Martha répondit:

- "Mais oui, je vais vous la prêter ma coccinelle ; et comme les hommes ne conduisent pas toujours prudemment, je vais même vous accompagner !"

Charles dit à Martha qu'il serait préférable qu'elle le laissât partir seul. La Soeur s'en tint à ce qu'elle avait dit. Alors, à bout d'arguments, il dit ce qu'il avait tant envie de taire, par pudeur, par peur en évoquant la mort de la provoquer, un peu comme si elle avait été une personne et non la simple allégorie squelettique qui nous vient du fond de nos âges. Ici, l'allégorie était très réaliste, puisque des débris de cage thoracique étaient éparpillés en un point de la route de Namalou au dispensaire de MSF ; le cimetière du dispensaire, celui à ciel ouvert pour respecter la tradition, était à deux pas de cette route qu'il longeait. Lors de ses aller-retour

entre la mission, le dispensaire et le noviciat tout proche, Charles était passé à plusieurs reprises à côté de ce macabre rogaton des hyènes. À cette évocation de la mort, la Soeur répondit étrangement :

- "Plaise à Dieu que je fusse morte !"

C'était, il faut l'admettre, une formule issue peut-être de quelque "Vie des Saints", une "Légende dorée" où l'on usait d'un langage ancien, dont les accents étaient aujourd'hui archaïques. Il fut à la fois surpris par le langage et heureux du fait qu'elle viendrait avec lui. Ils partirent donc, sans théâtre, car c'est ainsi que tous souhaitaient que se fît ce départ. Arrivé devant le passage où se trouvaient les restes humains, Charles demanda à Martha d'arrêter la Volkswagen, il sortit, et avec ses pieds il balaya les os qu'il dispersa sur les bas-côtés de la piste. C'était plus fort que lui, il n'avait pas voulu une fois de plus passer au-dessus de la mort sans s'y arrêter. Le dispensaire fut bientôt en vue, Charles proposa à Martha d'y faire halte, afin - elle qui parlait le Karamojong - d'y interroger les derniers patients arrivés, il n'était pas exclu que certains vinssent de Morou Adjori. Cette enquête ne dura pas plus d'une demi-heure, mais elle accrut l'angoisse de Charles, car une vieille femme disait que les pillards avaient attaqué le convoi et qu'il y avait des morts. Pourtant, une jeune fille n'était pas du tout du même avis, selon elle le convoi était parti pour Chépsikounyé. Ce qui correspondait aux espérances de Charles. Plus que jamais il fallait savoir. Alors ils partirent pour Morou Adjori.

Son affaire était tellement mal engagée, qu'en suivant cette voie, cette piste, les deux passagers allaient vers une mort certaine. Les Karamojong étaient toujours à Morou Adjori, le clan des meurtriers de Taruk, de Kaala et de Mariamone venait de se joindre au groupe. Comme sa mort lui était encore une abstraction, Charles pouvait y penser à la façon curieuse et superficielle des vivants. Il pensa qu'avant de mourir, il aimerait peut-être savoir pourquoi Martha était venue mourir avec lui, il lui posa donc la question, elle répondit avec la simplicité un peu étrange qui était la marque de sa personnalité :

- "Je suis une religieuses, ma vie est où Dieu et l'Église me placent. Il est donc normal que je vienne avec vous qui ne faites qu'accomplir une œuvre, que j'estime, mais qui n'est pas un acte de Foi. Que serais-je moi qui ai la Foi, si j'avais laissé partir, seul, un homme qui se dévoue aux autres par devoir, mais qui n'a pas la Foi ?"

Cela passa largement au-dessus de la tête de Charles qui

n'y comprit pas grand-chose. C'est alors qu'eut lieu le miracle. C'était une toute jeune fille karamojong, belle comme le jour, noire comme une nuit étoilée, qui guidait un long grand-père, aussi maigre qu'il était long comme un jour sans pain. Un vieux Karamojong aveugle et confiant qui suivait la beauté sans la voir. Martha arrêta la Volkswagen qui, sur cette piste, roulait de son pas de l'oie qui trahissait ses origines. Charles demanda à la jeune fille si elle avait vu un convoi de camions; à sa stupéfaction elle répondit sans la moindre traduction et dans une langue parfaite:

- "Ils sont passés, il n'y a pas très longtemps. Ils roulaient très vite et faisaient beaucoup de poussière !"

Heureux comme il est difficile de l'être davantage, Charles la remercia, lui sourit comme s'il eût été l'amoureux qu'elle aurait bientôt, et lui dit:

- "Vous êtes très belle mademoiselle !"

Elle eut un bref regard étonné, puis elle lui sourit, du sourire qu'elle donnerait bientôt à son amoureux, et pleine d'une merveilleuse dignité elle dit simplement: "Merci !".

Il était inutile de poursuivre sur cette piste qui ne menait plus qu'à la mort. Ils rentrèrent sur Namalou. Tant l'espérance était violente que même la calme Martha avait accéléré, la Volkswagen dérapait dans les virages de la piste. Charles toucha le gros poignet de Martha, elle le regarda, ils échangèrent un sourire qui eut pour effet de calmer l'excès de vitesse. Arrivés à Namalou, ils se séparèrent.

Les camions étaient garés devant la mission. Ils avaient été mitraillés. Certains pare-brise avaient volé en éclats, d'autres non, soit parce qu'ils n'avaient pas été touchés, soit parce que les balles avaient ricoché sur le galbe de la paroi de verre, y laissant une sorte d'astérisque plus ou moins gros. Le coeur de Charles se serra à l'idée que, comme l'avait absurdement rapporté la vieille femme, il pût y avoir des morts. Les propos de la vieille femme (tout comme ceux de la jeune personne qui avait annoncé que le convoi était déjà sur la route de Chépsikounyé) étaient absurdes, car l'attaque du convoi devait s'être produite trente à quarante-cinq minutes plus tôt. Il n'y avait en effet pas plus de vingt à trente minutes de piste entre Namalou et Morou Adjori. Il n'était pas concevable que cette femme âgée ait pu voir les événements, marcher jusqu'au dispensaire MSF et y arriver avant les camions. Charles ne vit aucun chauffeur, il demanda à un employé de la mission s'il savait où ils étaient:

- "Il y avait des blessés avec beaucoup de sang, le Père les a conduits au dispensaire de Namalou. Les autres ont suivi à pied".

Charles conduisait lentement dans Namalou ; à moins de six cents mètres du dispensaire, il vit un attroupement. Entre les espaces ouverts dans la densité irrégulière de la foule, il vit la carrosserie bleue ciel de la camionnette Peugeot. Le véhicule était sur le toit. Il descendit de sa voiture, il s'approcha, il n'y avait personne à l'intérieur mais du sang sur les sièges à l'envers. Charles se sentit trop angoissé pour retourner à son véhicule, il marcha jusqu'au dispensaire qui, lui aussi, était entouré d'une foule compacte. Il parvint à pénétrer à l'intérieur où régnait une agitation qui n'était pas sans ordre. Le Docteur Luc s'occupait des blessés, il y en avait douze sur les vingt-trois hommes que comptait le convoi. Mengistab était assis, le visage tuméfié, surtout sur le côté gauche. Charles alla le voir, Mengistab fut si heureux de revoir Charles qu'il s'anima instantanément, il était (lui, habituellement si calme) très nerveux. En un éclair Charles comprit, et Mengistab n'eut plus qu'à lui confirmer ce qui était advenu: l'arrivée spectaculaire des camions, tous les blessés, le sang, l'angoisse de Mengistab qui dans ce chaos apprenait des hommes valides qu'ils n'avaient pas rencontré la Volkswagen sur la route, son voyage éclair au dispensaire MSF pour ramener toute l'équipe soignante à Namalou pour qu'elle s'occupe des blessés, sa participation au transport des blessés dans sa camionnette, sa faute de conduite qui, si près du dispensaire, avait mis le véhicule sur le toit. Il avait conduit trop vite, trop vite pour ses angoisses, trop vite pour un jour comme celui-ci, ou tout menaçait sans cesse de sacrifier les hommes qui s'abandonnaient à la logique élémentaire du malheur, celle que le Christ a décrite dans ces paroles terribles: "Il sera donné à ceux qui ont, mais à ceux qui n'ont rien on ôtera jusqu'à la vie". D'où, en ces jours de terreur, l'importance de tout ce qui permet de demeurer en résistance: la main de Charles sur le bras de Mengistab ; un blessé dont l'oeil droit était couvert d'un bandeau et qui souriait à un autre blessé qui, lui, avait l'oeil gauche couvert ; une infirmière belge qui écoutait un chauffeur kenyan qui lui disait:

- "Moi, à Nairobi, quand je veux voir des trucs pareils, je paye cinq shillings et je vais au cinéma".

Et son voisin répondait:

- "Et moi, j'allume ma télévision !"

Il faut dire que si la vie est originale, les spectacles

des télévisions des hommes le sont moins.

Après avoir passé un instant près de Mengistab, Charles alla voir le docteur Luc qui dit à Charles de ne pas trop se laisser impressionner par le sang (il y en avait en effet partout dans le dispensaire), car, en vérité, toute cette affaire tenait du miracle, il n'y avait qu'un seul blessé un peu sérieux, il avait une balle dans le côté gauche du flanc, elle était venue mourir dans les tissus graisseux, selon un premier diagnostic. Aucun organe vital ne semblait avoir été touché, toutefois, il fallait rapidement évacuer le blessé pour extraire la balle qui n'était pas ressortie, et pouvait menacer un rein. Luc montra l'homme à Charles, il était allongé, et Charles reconnut Ali, l'aide-chauffeur de Georges. Il avait toujours son bonnet porte-bonheur sur la tête. De la chance, Ali en avait eue, car si la balle l'avait frappé dans toute sa vitesse, elle serait ressortie dans son dos, lui en arrachant le tiers ou la moitié. La blessure d'Ali avait peu saigné, le sang, c'était celui des autres: la majorité des blessés avaient été touchés à la tête, surtout par les éclats de verre des pare-brise que les balles avaient fait voler en éclats, ils avaient coupé les visages, les fronts, les cuirs chevelus. Il y avait des blessures spectaculaires: un homme avait eu le crâne scalpé sur quelques centimètres par une balle qui ne l'avait qu'effleuré; un autre avait reçu une balle dans la partie grasse de sa nuque, qu'il avait épaisse, elle s'y était plantée en fin de course, Luc venait de l'extraire, il la montra fièrement à Charles dans une petite bassine en métal poli et brillant où elle tintait inoffensive et propre.

Il y avait quelque chose de miraculeux dans le fait que personne ne fût mort. C'était un peu comme si toutes les balles qui avaient touché les hommes avaient joué une version moderne du martyr de saint Sébastien dans une situation où, à l'évidence, les tireurs n'avaient tiré que pour tuer. L'inspection des camions ne permettait pas d'en douter: tous les tirs étaient concentrés sur les cabines des chauffeurs, rares étaient les impacts sur le reste de la carrosserie. Chose surprenante, aucun pneumatique n'avait été touché. Dans deux véhicules, les volants en bakélite avaient été frappés par des balles, la bakélite avait éclaté mettant à nu l'acier luisant des volants. Les deux chauffeurs de ces camions avaient à présent les mains bandées, mais ils pouvaient toujours conduire et compter sur tous leurs doigts. Des miraculés comme ceux-là, il y en avait partout, y compris parmi les trois hommes d'escorte, dont pas un seul n'avait été blessé, et qui, tous, avaient eu le sage réflexe de ne rien faire, de se cacher dans le chargement, et d'attendre que ça passe. Charles ne fit aucun effort pour imaginer ce qui normalement aurait dû se passer: un massacre.

Charles organisa une nouvelle réunion à la mission. Il était trop tard pour évacuer Namalou de ses internationaux, mieux valait passer la nuit ici, et partir le lendemain matin ; après avoir déchargé la nourriture des camions dans les entrepôts de Namalou, pris les derniers renseignements sur l'état des routes et sur les mouvements des pillards. De plus, Frère Kalachnikov qui avait ses informateurs parmi les pillards avait affirmé que Namalou ne serait pas attaqué, les pillards ne voulaient pas compromettre leur attaque au Kenya. Dans la cour de la mission, on organisa un grand dortoir pour tout le monde. Là, MSF avait regroupé tout son personnel, ainsi que deux malades et un blessé karamojong qu'il n'était pas question d'abandonner. Charles avait pris un tel ascendant sur le groupe que Luc lui demanda sa permission avant d'amener ses deux malades et son blessé pour l'évacuation du lendemain. Charles en fut attristé.

La nuit fut belle, inquiète, et calme. S'il y avait de l'inquiétude, elle était, si l'on peut dire, de bonne qualité, elle rendait les êtres attentifs, doux les uns envers les autres, riches d'une entraide spontanée et naturelle. C'était triste à dire, mais c'était une inquiétude qui rendait les gens totalement normaux, et l'on ne pouvait s'empêcher de penser à la phrase d'un optimisme désespérant de la comtesse de Ségur, dans "Les vacances": "Les vacances étaient près de leur fin: les enfants s'aimaient tous de plus en plus".

Au matin, il fallut organiser le déchargement de trois camions de vivres dans les entrepôts, ainsi que celui d'une partie des semences et des outils. Cela prit un peu plus de temps que prévu, mais avant midi, sous un soleil éclatant, tout était prêt pour le départ. Beaucoup de véhicules s'étaient ajoutés aux dix camions, le convoi était long. Outre les trois voitures de MSF, il y en avait trois de la police, dont deux camionnettes, sans bâche, qui transportaient au total une bonne dizaine de policiers en uniforme ou en civil, mais tous armés jusqu'aux dents: mitraillettes, mitrailleuses, tubes de lance-roquettes (modèle chinois), longues roquettes vertes et longitudinalement rayées comme des courgettes ; plus quelques voitures privées des grosses légumes de la région qui profitaient du convoi pour quitter le pays. Charles répéta aux Pères Mengistab et Brady, ainsi qu'à Frère Kalachnikov, les conseils qu'il faudrait suivre lors de la distribution des semences. C'était superflu, ils avaient compris, mais cela permettait à Charles de se sentir moins coupable face aux inévitables futurs empoisonnés. Et l'on partit. Une camionnette de la police ouvrait la marche, Charles suivait avec les amoureux belges, une infirmière MSF et un malade karamojong qui

risquait une péritonite et qu'il fallait opérer dans les 24 heures. Dans un véhicule de MSF que Luc conduisait Ali était allongé sur le ventre, la position dans laquelle il souffrait le moins. Avant de partir, toutes les informations avaient été recueillies, vérifiées, et il semblait certain que la route la plus directe, celle qui, en moins d'une heure, les conduirait à Nabilatouk, puis à Nagapiripirite, était aussi la moins dangereuse. On arriva à la Muchilmakéte, elle était une fois de plus à sec, Charles décida que l'on passerait tous ensemble, en file indienne avec les camions, pour gagner du temps. Cela faisait quelques jours qu'il n'avait pas plu, et il fallait de toute façon compter avec la chance qui n'avait pas cessé de les suivre dans tous leurs malheurs.

La veille au soir, Charles avait longuement parlé avec les chauffeurs. Il connaissait maintenant l'étendue du miracle. Les chauffeurs avaient vu Charles tomber au milieu du rassemblement des pillards, ils avaient entendu les coups de feu, ils étaient repartis à Chépsikounyé. Leur récit n'avait pas ému outre mesure le jeune sergent qui commandait le barrage routier: il était sans moyen de communication, coupé de tout renfort, et, en dépit de son zèle guerrier, il avait face aux choses sérieuses naturellement peur. Alors les chauffeurs avaient décidé d'attendre jusqu'à ce qu'une personne vienne de l'autre côté, et leur dise si Charles et ses passagers étaient morts ou vivants. Ils avaient décidé de se donner deux heures, si personne ne se présentait avant deux heures de temps, ils rentreraient à Tororo. Dix minutes avant la fin du délai, une femme de Nabukourou était arrivée, elle était passée à Morou Adjori, elle savait tout: les étrangers étaient vivants, ils étaient à Namalou. Il y avait eu un long débat parmi les chauffeurs qui s'étaient divisés en deux camps. Georges et Ali étaient à la tête de celui qui voulait franchir la ligne et rejoindre Charles à Namalou. Un autre groupe, plus raisonnable, voulait rentrer. Les chauffeurs kenyans étaient à peu près également répartis entre ces deux groupes. Georges et Ali étaient trop pudiques pour dire ouvertement à Charles pourquoi ils avaient voulu le rejoindre. Un chauffeur kenyan avait raconté à Charles leurs arguments: ils disaient que puisque Charles était un homme blanc qui risquait sa vie pour aider des hommes noirs, ils devaient, eux, hommes noirs, ne pas être en reste et coûte que coûte le rejoindre. Et puis ils disaient qu'ils aimaient Charles.

Les deux groupes n'avaient pas réussi à se mettre d'accord, ils avaient donc décidé de se séparer, l'un irait à Tororo, l'autre, celui de Georges et Ali, irait à Namalou. Les trois hommes d'escorte avaient été absents du débat, ils avaient joué les mercenaires qui n'attendent que leur solde. Les deux groupes avaient démarré, ils allaient se séparer, lorsque le

chauffeur kenyan qui était en tête du convoi qui rentrait sur Tororo avait changé d'avis et décidé de suivre Georges et Ali dont le convoi venait à peine de prendre sa route. La décision de cet homme avait entraîné celle de tous les autres. Il s'appelait Justin, et quand Charles lui avait demandé pourquoi il avait, si brusquement changé d'avis, il avait simplement dit:

- "J'avais toujours rêvé de vivre un jour une grande aventure. J'avais un peu peur, mais j'ai senti que c'était l'occasion ou jamais..."

Arrivés au sommet de la colline, ils avaient vu que les pillards étaient toujours là (comme tout le monde, ils avaient espéré que conformément à leur comportement habituel, et supposé, les guerriers auraient quitté l'endroit où ils avaient été vus par des étrangers). C'est Georges qui était en tête. Il avait décidé de passer en force, il avait lancé son véhicule à toute vitesse. Très vite, les pillards avaient ouvert le feu, pas tous, pas avec une mitrailleuse, ni avec un lance-roquettes, heureusement. Mais un petit groupe avait tiré, et le convoi était passé à travers les balles sans que personne ne fût touché à mort. Ça, c'était un miracle. Il y en avait un autre: la Volkswagen de Martha aurait dû se trouver sur la piste, et, à un moment ou à un autre, se retrouver face à face avec le convoi lancé à toute allure alors qu'il venait d'être pris en embuscade. La piste était si étroite, les hautes herbes masquaient si souvent la vision, que le camion de Georges dans lequel Ali était blessé aurait dû écraser le petit véhicule qui venait à sa rencontre: tout s'était joué à quelques minutes près, celles qui s'étaient écoulées pendant que Charles et Martha étaient sortis de la piste principale pour aller interroger les derniers arrivés au dispensaire de MSF. Comme tout le convoi suivait Georges, que tout le monde roulait à toute allure dans un nuage de poussière, qui brouillait la vision des hommes affolés qui ne voyaient plus rien, la rencontre avec la Volkswagen devait créer une sorte de catastrophe d'autoroute: les véhicules se seraient encastrés les uns dans les autres.

C'est dans l'incertitude que le convoi venait de franchir la Muchilmakète. L'incertitude était d'autant plus grande que, lors du franchissement de la rivière, ils avaient eu sous les yeux la carcasse du camion Saurer, dont tout le monde connaissait l'histoire, à l'exception des Kenyans, tous chauffeurs chevronnés qui n'avaient pas besoin d'explication pour comprendre ce qui s'était passé. Comme les pare-brise, à quelques exceptions près, avaient souvent volé en éclats, les

camions ne pouvaient pas rouler très vite en raison de la poussière, dont la masse soulevée est proportionnelle à la vitesse du véhicule. Cela les obligeait, afin de n'être ni aveuglés ni étouffés, à respecter un espace de trente à cinquante mètres, qui laissait un peu de temps pour que le nuage produit par les véhicules précédents se dissipe un peu. En cas de problème, le véhicule en difficulté devait klaxonner, faire des appels de phares, et allumer ses clignotants arrière. Ces signaux devaient être repris par le véhicule suivant et par le véhicule précédent afin de répercuter l'alerte sur tout le convoi, qui devait stopper.

Les véhicules venaient de franchir la Muchilmakéte sans problème. Le convoi progressait lent et sûr lorsque Charles perçut une étrange agitation à bord de la camionnette découverte qui transportait six policiers surarmés. On roulait au fond d'une dépression dont les bords étaient garnis de végétation sahélienne, des aloès, des calotropis. Une des étrangetés du Karamoja est sa variété végétale ; en raison d'une multiplicité de micro-climats, la région ressemble à une exposition botanique, comme l'Afghanistan. La camionnette bloqua son klaxon, stoppa, les hommes sautèrent en marche, s'accroupirent sur le sol.

Pour Charles, l'univers s'effondra. Son dernier acte conscient fut de bloquer un moment son klaxon, et de faire des appels de phares totalement inutiles puisque le danger devait être signalé derrière lui et non devant. Il descendit de voiture, par réflexe son corps reproduisant en quelque sorte ce qu'il avait fait un jour plus tôt. Mais alors que ses gestes de la veille avaient été l'expression d'une merveilleuse liberté face au danger, et qu'ils avaient sauvé la vie de tous, ce qu'il accomplissait à présent n'avait plus aucun sens. Il n'était presque plus dans son corps, il n'était plus que peur, une peur panique, qui au premier incident allait littéralement le briser, le laissant s'effondrer sur la piste, incapable de parler ou d'agir. Comme un automate, il marchait vers les policiers accroupis sur le sol. Ce qui lui restait de conscience priait intensément pour que sa mort fût rapide, et mette fin au cauchemar dans lequel brutalement il venait d'entrer: celui de ne plus être lui-même, mais un autre, non! Pas même un autre ! mais l'ombre de lui-même, alors que lui-même n'existait plus. Il était l'ombre de rien, un pantin dont la peur tirait les ficelles, et qui bientôt s'effondrerait, et qui fuirait la peur pour entrer dans la folie. À l'horloge de son courage, deux heures trente du matin venaient de sonner. L'homme venait de cesser d'exister. Il n'y a pas de héros. Il y a mieux que cela. Il y a les hommes et les femmes dans leur verticale dignité, qui de la terre au ciel unissent visible et invisible. Les héros sont comme les bourreaux. Ils ne savent

pas ce qu'ils font ; les lâches non plus, eux qui ne savent pas ce qu'ils trahissent, eux-mêmes avant tout. Si la Providence n'existait pas, Charles Sansovino serait ainsi devenu fou sur cette piste ocre et sèche du Karamoja. Être tué aurait demandé plus de chance.

Alors que l'automate avançait vers les hommes accroupis, et qu'il attendait les premiers tirs des pillards embusqués sur les bords de la cuvette, des réflexes reptiliens enregistrèrent des faits qui ne cadraient pas avec la marche des choses. Les policiers n'étaient pas accroupis en position de tir, ils ramassaient des objets précieux sur la piste: des diamants ? des vers de palmiers? des termites grillés ? des racines de Ginseng ? des cornes de rhinocéros ? Aucun tir ne venait des bords de la cuvette qui n'intéressaient personne. Tout le monde n'avait en tête que le ramassage des choses à terre. Alors, pas à pas, l'esprit et tout l'être revinrent à l'automate et la peur le lâcha comme le fait la serre de l'aigle qui vient de manquer sa proie. Un crétin avait libéré le ressort d'un chargeur de kalachnikov qui s'était vidé de ses balles sur la piste. Les policiers en faisaient la cueillette sur la vingtaine de mètres où s'était égrainé le chapelet des dévotions à Satan. Charles retourna à la voiture en riant. Il informa ses passagers et donna le message aux chauffeurs qui, inquiets, venaient à sa rencontre et se détendirent en voyant son sourire. Quelques minutes plus tard, le convoi reprenait sa route.

Il suffit de peu de temps pour changer un être. Il y suffit d'un instant d'éternité. Que dire de Charles qui en vingt-quatre heures venait de vivre plusieurs instants d'éternité ? Il s'était vu exalté au plus haut de sa personne. Il s'était vu vertical dans sa splendeur humaine alors que seul il regardait sa mort en face, alors que Dieu et les hommes, séduits par leur image, lui faisaient grâce. Il venait de se voir si bas, que même la terre avait semblé trop haute pour daigner l'engloutir. Il lui faudrait désormais marcher sur cette ligne de crête, il connaissait enfin le nom des deux gouffres.

Il n'y eut plus qu'un seul incident. À Nagapiripirite Charles apprit la mort de la Belle Rosario. Trois jours plus tôt, alors qu'elle rentrait d'Amoudat, quelques kilomètres avant le pont sur la rivière Kanya, une balle, une seule - atroce expression que celle de "balle perdue" - était entrée dans le bleu de son oeil droit, avait fait éclater sa tête. De toutes les beautés du monde, Charles devait aussi porter le deuil de celle-là. On venait d'évacuer Marcello par la route du Kenya, celle qui va parmi les lions. On craignait de le voir devenir fou de douleur et de chagrin. Si Charles n'avait pas eu un travail à finir, il eût à cet instant tout abandonné.

Pourtant, il ramena ses chauffeurs et ses camions. Ali fut opéré dans la nuit de leur arrivée à l'hôpital de la mission de Katakwi, dans le Karamoja, sur la route de Soroti. Le lendemain matin, à son réveil il demanda à Georges de lui amener son bonnet à pompons. Le Karamojong malade, si fiévreux qu'il avait déliré pendant tout le voyage, avait en effet une péritonite, l'évacuation l'avait sauvé. Rentré à Kampala, Charles dut expliquer son étrange odyssée qui était déjà dans tous les journaux. Les pillards avaient attaqué les Pokote du Kenya, mais ils s'étaient heurtés à l'armée kenyane qui les avait étrillés. Dans cette bataille, les assassins de Taruk, de Kaala et de Mariamone furent tués à leur tour. La Compagnie Fiat Lux menaça de faire à Charles un procès pour ses chauffeurs blessés. Mélissa dit que s'il y avait procès, elle ferait de Charles un héros pour les médias. La compagnie oublia d'autant plus facilement ses griefs, qu'elle fut bientôt fière qu'un rapport d'expertise des Nations Unies ait montré que, grâce à la solidité des pare-brise de ses camions, peu de balles étaient entrées à une vitesse mortelle à l'intérieur des cabines.

Peu de temps avant de quitter l'Afrique, Charles rencontra le directeur de la Fiat Lux à Nairobi, c'était un brave homme qui avait de tout cela une vision trop simple. Eloigné des splendeurs de l'action, il prenait Charles pour un héros. Charles ne sut pas comment lui expliquer que, lui, il ne se prendrait plus jamais pour un héros. Il lui était interdit de mentir.